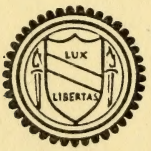
THE LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF
NORTH CAROLINA

THE LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF
NORTH CAROLINA



ENDOWED BY THE
DIALECTIC AND PHILANTHROPIC
SOCIETIES

UNIVERSITY OF N.C. AT CHAPEL HILL
00016782224

This **BOOK** may be kept out **TWO WEEKS ONLY**, and is subject to a fine of **FIVE CENTS** a day thereafter. It is **DUE** on the **DAY** indicated below:

AUG 10 1973
OCT 9 1973
FEB 24 1985
MAR 12 '85
NOV 03 2013
MAY 08 2013

Digitized by the Internet Archive
in 2014

https://archive.org/details/tableauhistoriqu02stor

TABLEAU

HISTORIQUE ET STATISTIQUE

DE L'EMPIRE DE RUSSIE.

TOME II.

TABLEAU

HISTORIQUE ET STATISTIQUE

DE

L'EMPIRE DE RUSSIE

à la fin du dix-huitième siècle,

par

Mr. HENRI STORCH.

DK40
.S86
1800
t. 2

ÉDITION FRANÇAISE.

Avec Cartes.

TOME II.

X624-99

À BASLE, chez J. DECKER, Imprimeur-Libraire.

À LEIPSIC, chez J. F. HARTKNOCH, Libraire.

1800.

THE LIBRARY
THE UNIVERSITY OF NORTH CAROLINA
AT CHAPEL HILL

THE LIBRARY
THE UNIVERSITY OF NORTH CAROLINA
AT CHAPEL HILL

LIVRE TROISIÈME.

État civil des habitans.

SECTION I.

Industrie productive.

CHAPITRE I.

De la Chasse.

L'industrie des habitans de l'empire de Russie est un sujet d'observation très-intéressant. L'étendue immense de ce pays, la variété de ses productions et du climat, font naître des occupations très-différentes. Quand la nécessité, ou la civilisation, ont réuni des peuplades, elles se sont uniquement appliquées à ce petit nombre de travaux, qui suffisent à l'homme qui s'écarte peu de l'état de nature et restreint ses besoins; ou elles ont dèployé toute leur industrie pour satisfaire de nouveaux besoins que le luxe a fait naître, et elles ont cherché à varier

947
S884hxS
V.2
898398

l'objet et le genre de leurs jouissances. En Russie, ce ne sont point seulement quelques familles ou quelques corps qui s'occupent exclusivement d'une seule branche d'industrie; mais des nations entières subsistent principalement ou uniquement de la chasse, de la pêche, de leurs bestiaux, ou enfin de l'agriculture. Cet état singulier, où les occupations des hommes sont liées à leurs constitutions civiles, et influent sur leurs moeurs, est d'autant plus intéressant, que les traces de cet état primitif de tous les peuples sont presqu'entièrement effacées ailleurs par la civilisation.

L'industrie peut être divisée en trois branches principales: la première s'occupe des productions, la seconde de les perfectionner pour notre usage, et la troisième a pour objet de les échanger. La première, que nous nommons l'industrie productive, comprend la chasse, la pêche, le soin des bestiaux, le labourage, la culture des jardins et des vignes, les forêts, les abeilles, les vers à soie, les mines et les salines. Cette division naturelle nous servira de base, dans la description que nous ferons des travaux des habitans de l'empire de Russie [1].

La chasse a été partout la première occupation de l'homme. Pressé par la faim, et forcé de se prémunir contre les attaques des bêtes féroces, il se vit forcé de les combattre pour sa propre conservation. La chasse n'a plus ce but dans la plupart des contrées de notre hémisphère: la nécessité ni la crainte ne portent plus l'homme à s'y livrer; et cet exercice qui était autrefois dangereux et pénible pour les Européens, est devenu maintenant un divertissement.

En Russie, au contraire, des peuplades nombreuses sont contraintes par la nécessité à s'occuper principalement ou uniquement de la chasse, et se voyent réduites à disputer leur existence aux féroces habitans de leurs déserts. Il faut encore observer que la chasse est un objet très-important pour l'empire de Russie, si l'on examine la valeur de son produit: elle sert non-seulement à la consommation intérieure, mais elle fournit encore un grand nombre d'articles propres à l'exportation. Si nous la considérons sous le rapport de l'économie politique, il est nécessaire que nous fassions connaître de quelle manière on s'y livre, et les objets sur lesquels elle s'étend.

Jusqu'à présent, la chasse est libre en grande partie dans toute l'étendue de l'empire: elle est, à la vérité, un des privilèges des possesseurs de terres; mais presque tous les propriétaires donnent à leurs paysans la permission de chasser, et, dans plusieurs contrées, ils les excitent à détruire les animaux nuisibles. En Livonie même, où les possesseurs de terres sont Allemands, et où le gibier commence à devenir rare, une personne qui aime la chasse peut parcourir plusieurs possessions avec ses amis, ses valets et ses chiens, sans en avoir prévenu les propriétaires qui ne s'en offensent point. Peu de seigneurs interdisent à leurs paysans le port d'armes, et rarement ces défenses remplissent le but qu'on se propose.

En Sibérie, la chasse de quelques animaux, dont la peau est d'une grande valeur, appartient exclusivement à quelques peuplades; elle leur est concédée par des ordonnances du souverain, parce qu'elles doivent payer leur tribut en pelleteries, et font de la chasse leur occupation principale: les paysans russes consacrent aussi l'hiver à la chasse. Les uns s'y livrent secrètement; d'autres obtiennent une

permission des supérieurs ou des chefs des peuplades de la Sibérie, qui les autorisent à chasser pendant un hiver. Souvent les premiers s'exposent à être pris par les propriétaires de la chasse auxquels ils portent préjudice, qui les punissent sur le champ ou les livrent à leurs supérieurs. Il n'y a pas encore de lois qui ayent la chasse pour objet, quoique la rareté de plusieurs animaux sauvages utiles les rende tous les jours plus nécessaires. Pour ne pas épuiser une source de richesses nationales si abondante, il faudrait limiter par de sages ordonnances la chasse des animaux sauvages les plus rares et la défendre absolument à l'époque où les femelles portent, et où les petits sont trop faibles pour pouvoir s'échapper ou se défendre. On ne fait pas de distinction en Russie entre la grande et la petite chasse, et dans aucune partie de l'empire on ne prend le moindre soin de la conservation du gibier.

Les bêtes sauvages les plus recherchées à cause de leurs peaux, habitent les contrées septentrionales et orientales de la Russie, surtout les isles qui sont entre le Kamtschatka

et l'Amérique, dont la découverte a été très-importante pour le commerce des pelleteries. Les gouvernemens de Tobolsk, Perm, Onfa, Viatka, Archangel, Olenets, Vologda et quelques autres sont, ensuite les lieux les plus giboyeux. Mais les contrées où la chasse est la plus avantageuse, sont précisément celles où elle est la plus dangereuse et la plus pénible; aussi ce sont les nations les moins civilisées qui en font leur principale occupation, telles que les Ostiaks, les Samoïèdes, les Vogoules, les Toungouses, les Tchouktchi, les Kamtchadales, les Iakoutes, les Kouriles, les Aléoutes, et la plus grande partie des Tatars de la Sibérie. La chasse est le seul moyen d'exister de la plupart de ces peuples: elle fournit à leur nourriture, leur habillement et leurs autres besoins; ils acquittent en pelleteries les impôts ou le tribut qu'ils payent à l'état.

Malgré tous les dangers auxquels on s'expose à la chasse des bêtes féroces, dans les déserts et les forêts immenses du pôle arctique, non-seulement elle est l'occupation principale, mais elle est encore l'occupation favorite des habitans de ce pays.

Souvent, parmi ces peuples sauvages, quelques chasseurs s'avancent et attaquent, corps à corps, les loups et d'autres bêtes féroces; ils se fient à leur adresse, et il est rare qu'on les voye succomber. Les Ostiaks de l'Ob, ainsi que plusieurs autres nations, ne vont jamais à la chasse qu'en petites troupes; ils parcourent les bois pendant cinq ou six semaines, et n'emportent sur leurs petits traîneaux que du poisson gelé qui leur sert de nourriture. Les Tongouses, au contraire, et d'autres peuples, se dispersent dans leurs déserts, qui sont hérissés de rochers et coupés par des torrents; aussi sont-ils souvent la victime de leur passion pour la chasse. Quand un chasseur a le malheur de se casser un bras ou une jambe, ou de tomber entre les fentes d'un rocher, ne pouvant être secouru, il faut qu'il périsse de faim ou par l'inflammation qu'occasionne sa blessure, et souvent il devient la proie des bêtes féroces.

Les objets de la chasse sont si nombreux et si variés que la nomenclature en serait aussi difficile que fastidieuse. Sans nous astreindre à une exactitude qui serait penible pour la plupart

des lecteurs, nous parlerons de quelques unes des principales espèces d'animaux, qui sont un article de commerce ou de consommation intéressant. Cependant nous ne perdrons pas de vue l'homme, qui est l'objet principal de nos observations. Le lecteur philosophe observera peut-être avec intérêt combien son industrie et le genre de ses occupations sont variés ; et quand nous verrons régner une trop grande uniformité dans les détails de notre description, nous tâcherons de l'animer par quelque réflexion sur la nature et l'instinct des animaux.

Comme les pelleteries sont un objet de commerce très-important, et qu'elles sont le principal but de la chasse, nous commencerons par les animaux dont on recherche la peau. Toutes les nations européennes et asiatiques se sont accordées à mettre un si haut prix à la martre zibeline, que sa peau sert encore à fixer la valeur du tribut que perçoit la couronne sur les peuples chasseurs de la Sibérie [2]. On trouve cet animal dans la Russie asiatique, depuis les isles aléoutes et le Kamtschatka jusqu'aux rives de la Pétchora et de Kama; mais la valeur de

sa peau diffère beaucoup dans ces vastes contrées. La plus belle martre vient d'Iakoutsk et de Nertchinsk; on en trouve quelquefois de jaunes, mais la blanche est très-rare. Les zibelines du Kamtchatka sont les plus grandes: leurs peaux sont épaisses; le poil est long, mais il n'est pas très-noir: on les envoye ordinairement à la Chine où on les teint. Lorsque ce pays fut conquis, il y avait une si grande quantité de zibelines, qu'un seul chasseur pouvait aisément en prendre soixante, quatre-vingts et même davantage, dans un hiver; les Kamtchadales en connaissaient si peu la valeur, qu'ils vendaient le double les peaux de chiens. On pouvait aisément pour dix roubles de quincaillerie acheter des peaux de martres zibelines de la valeur de 5 à 600 roubles. Celui qui faisait ce commerce au Kamtchatka, seulement un an, revenoit ordinairement avec un bénéfice de plus de 30,000 roubles. Depuis le premier voyage fait au Kamtchatka, ou depuis 1740, le nombre de ces animaux a beaucoup diminué. Cependant on trouve toujours beaucoup de zibelines dans cette presqu'isle, et les contrées qui l'avoisinent;

les montagnes et la mer les empêchent de se retirer dans d'autres pays.

La manière de prendre la zibeline est très-simple: les Kamtchadales suivent, sur des patins, la piste de ces animaux, jusqu'à ce qu'ils ayent découvert le lieu de leur retraite, qui est ordinairement sous terre. Aussitôt que la zibeline s'apperçoit qu'on la poursuit, elle se réfugie dans un arbre creux; le chasseur l'enveloppe de filets; alors on abat l'arbre, ou l'on force la zibeline par le feu et la fumée d'en sortir; elle tombe dans le filet, et on l'assomme. Dans les lieux où ces animaux sont plus rares, on est obligé d'employer beaucoup plus d'art et de finesse pour les attraper: la plupart des chasseurs de Sibérie se servent d'une sorte de piège, inventé par les Vogoules, dont la construction est assez ingénieuse.

Comme les zibelines deviennent toujours plus rares, la couronne reçoit encore des habitans de la Sibérie, qui payent leur tribut en pelleteries, des peaux de martres, de renards, d'écureuils et de loutres. Le prix des peaux de zibelines varie beaucoup; il y a des peaux que l'on paye en Sibérie

même plus de 50 roubles. Les Chinois, les Persans et les Turcs, sont ceux qui recherchent le plus ces belles pelleteries; on prétend qu'on ne porte nulle part autant de peaux de zibelines qu'à Constantinople.

Les peaux de renards sont un article de commerce assez important en Russie; on en distingue quatre espèces principales: 1°. les renards ordinaires; cette espèce comprend les renards rouges, couleur de feu, rayés de noir et de blanc; ceux-ci sont les plus rares et les plus chers: 2°. les Karaguans de couleur gris de loup: 3°. les renards des steppes: 4°. les pestsys ou renards des glaces. Les derniers sont ordinairement blancs, quelquefois bleuâtres; on les trouve principalement sur les côtes et dans les isles de la mer glaciale, dans le Kamtchatka et l'archipel de Russie. Les renards noirs, qui sont maintenant très-chers, ne se trouvent que dans la Sibérie orientale.

La manière la plus ordinaire de prendre ces animaux, est de leur tendre des pièges. Les habitans du Kamtchatka font encore usage d'une invention très-ingénieuse; ils disposent

plusieurs arêtes de baleines, qui sont liées en cerceau à une planche, et posées en cercle dans la neige; ils placent un petit oiseau au milieu de ce cercle pour servir d'amorce: aussitôt que le renard saute dans le cercle pour saisir sa proie, le chasseur qui le guette, caché dans une fosse, réunit avec une corde tous les cerceaux; le renard est arrêté par les pieds et le milieu du corps; alors le chasseur l'assomme avec un bâton. On tue encore très-souvent les renards en Sibérie par des détentes; l'arc tendu est fixé en terre par une perche. Un fil traverse le chemin, de manière que l'arc part au moment où le renard touche le fil. Le trait frappe ordinairement l'animal, et il tombe mort sur la place. Les chasseurs ont une mesure, dont ils se servent pour fixer la hauteur où l'arc doit être placé.

La Sibérie orientale et le Kamtchatka, sont les lieux où l'on trouve les plus belles peaux de renards. Au milieu de ce siècle il y en avait encore une si grande quantité, que la plus belle peau de renard couleur de feu ne se vendait jamais, sur les lieux, plus de 130 ou 180 kopeks. Les renards noirs

noirs sont partout très-rares; leurs peaux ont une si grande valeur dans le commerce, que l'on en paye souvent une seule 100, 500 et quelquefois 1,000 roubles. On conçoit que ces peaux sont le principal but de la chasse des peuples de la Sibérie orientale: souvent une seule peau acquitte le tribut de tout un village. Ils ont un si grand soin des jeunes renards qu'ils ont pris, que souvent les femmes des Ostiaks les allaitent. Quand ils trouvent ces jeunes animaux en été, ils commencent par les bien nourrir; et, peu avant de les tuer, ils leur cassent une patte, afin qu'ils mangent moins, parce que les renards maigres ont les plus belles peaux. Les isles de la mer glaciale et de l'océan oriental sont la véritable patrie du pestsy: on y en trouve une quantité incroyable [3]. Cette espèce est absolument blanche, ou de couleur bleuâtre; leur peau est un objet de commerce considérable.

Les expéditions des habitans des côtes de la Russie pour le Spitzberg et la Nouvelle-Zemle, ont principalement pour objet la prise des vaches marines et des chiens de mer: comme ils ne peuvent s'en occuper

que pendant que la mer est ouverte, quand ils passent l'hiver dans ces isles, ils emploient le reste du temps à donner la chasse aux ours blancs, aux pestsy, aux rennes, et aux canards à duvet. Les Samoïèdes se réunissent en petites troupes, et passent l'hiver sur les glaces qui ferment le détroit de Vaïgat dans la Nouvelle-Zemle, cette isle inhabitable même pour des Samoïèdes; ils s'y livrent à la chasse des ours et des renards. Pour ne point s'égarer dans les vastes plaines de neige où ils errent, ils dessinent sur la neige des figures qui sont particulières à chaque famille, afin de pouvoir suivre ces traces et se retrouver. Ils se servent, pour la chasse, d'arcs, de flèches, de lances, de lacets et de différens piéges; ils emploient aussi une sorte de lévriers. Les voyages, que l'on fait annuellement à l'archipel de Russie et dans l'océan oriental, n'ont d'autre but que d'amasser des pelleteries; mais, comme les renards n'en sont pas l'objet principal, nous parlerons dans un autre endroit de ces expéditions de chasse et de commerce.

Les peaux de martres, d'écureuils, d'hermines, de lapins et de marmottes, sont recherchées, surtout pour les petites fourrures et les bordures. Les paysans, qui peuvent consacrer leur temps à cette chasse, prennent un grand nombre de ces petits animaux; ils les attaquent avec des chiens, ou les attrapent dans des piéges ou des lacets qu'ils placent devant les lieux qui leur servent de retraite. On ne trouve pas seulement en Sibérie des martres; on en prend encore dans la Russie européenne, même autour du lac Ladoga et en Livonie; mais les plus belles sont dans le gouvernement de Tobolsk. Les écureuils les plus noirs viennent d'Iakoutsk et de Nertchinsk, mais ils sont aussi les plus petits. Ceux que l'on trouve dans le pays des Téléoutes sont renommés à cause de leur grosseur; leur couleur argentée ajoute beaucoup à leur prix. On trouve très-souvent en Sibérie des écureuils rayés, que les Russes nomment Bouroundouk: ce joli petit animal grimpe à la vérité sur les arbres, mais, l'hiver, le lieu de sa retraite est sous terre; il y amasse toutes sortes de grains: l'humidité du sol

l'empêche de s'y enfoncer beaucoup. Ces animaux seraient aisés à prendre, et leur peau rayée serait recherchée; cependant on s'occupe peu de leur chasse. Il y a encore en Russie d'autres petits animaux qui ont la peau assez jolie, dont on a négligé la chasse jusqu'à présent. Outre l'écureuil rayé, on trouve encore en Sibérie des belettes d'une couleur dorée: il y a un grand nombre de sousliks, de péréveska et de spalax, entre le Don et le Dnepre.

La taupe, qui fait tant de dégâts dans les jardins, est très-commune dans toute la Russie septentrionale: les peaux d'écureuils rayés ou tigrés, celles du souslik et de la péréveska, seraient vraisemblablement du goût des habitans du midi de l'Europe: en Perse, on estime les belettes dont la couleur est dorée; et les peaux de spalax et de taupes pourraient être employées pour les fourrures les plus communes. Les peaux de lièvres et de chats sont un article de commerce considérable en Russie; elles servent à faire des chapeaux, et on en exporte une grande quantité qui sont destinées au même usage. En 1793, on exporta par mer

2,116 sacs et 607,000 peaux de ces deux espèces d'animaux, dont la valeur était de 298,000 roubles. Sans doute il serait plus avantageux de préparer ces matières brutes dans le pays, tandis qu'on importe annuellement en Russie une quantité considérable de chapeaux fabriqués.

L'ours, le loup, le lynx ou loup cervier, le goulu ou glouton, le putois, etc. sont les autres objets de la chasse à cause de leurs peaux. La plus grande partie de ces animaux habite la Russie septentrionale: on exporte, ou on emploie une quantité prodigieuse de ces pelleteries. L'ours surtout est d'une si grande utilité; la manière dont on le chasse est si ingénieuse et si variée, que, sous ces deux rapports, cet animal mérite que nous en donnions une description plus particulière.

La manière la plus ordinaire de tuer les ours est avec des armes à feu ou des flèches. Les Lappons les assomment quelquefois avec des massues, parce qu'ils peuvent aisément les poursuivre sur leurs patins: mais communément ils commencent par les blesser avec une arme à feu; ensuite

on les achève avec des lances. Dans quelques parties de la Sibérie, on construit une espèce d'échafaud formé de plusieurs poutres, qui tombe sur l'ours et l'écrase, quand il passe sur le piége qu'on a préparé au dessous. Souvent aussi on creuse une fosse: on y place un pieu d'un bois dur, uni et très-aigu; il s'élève d'un pied sur la terre. On couvre la fosse de gazon, et, sur la piste de l'ours, on dresse un épouvantail qu'une ficelle fait mouvoir. Aussitôt que l'on touche cette corde, l'épouvantail tombe, l'animal effrayé cherche à se sauver en courant, et tombe dans la fosse où il se tue lui-même. L'ours échappe-t-il à ce danger, on a dispersé des chausse-trapes à un léger éloignement et près d'un autre épouvantail: plus cet animal tâche de se sauver, plus il est forcé de s'arrêter dans ce lieu où le chasseur l'attend.

Ce n'est pas seulement sur la terre, mais même dans les airs, que l'esprit inventif de l'homme lui a dressé des piéges aussi dangereux pour sa liberté que pour sa vie. Pour cet objet, les Koriaks cherchent des arbres courbés qui s'avancent en

guise de potence; ils attachent un lacs à la partie qui saillit, et y suspendent une amorce. Quand l'ours affamé est trompé, il grimpe sur l'arbre et devient immanquablement la victime de son avidité; car, aussitôt qu'il touche les branches de l'arbre, le lacs se referme, et l'ours reste suspendu à l'arbre qui reprend avec force sa direction naturelle.

La manière dont les habitans de la Sibérie savent faire périr cet animal vorace, est encore plus singulière et plus ingénieuse. Ils attachent un bloc très-pesant à une corde, tandis qu'ils posent un lacs à l'autre extrémité: on a soin de placer ce piége sur le bord d'un précipice, et sur le chemin que l'ours a coutume de suivre. Aussitôt qu'il a ce lacs autour du cou, et qu'il s'aperçoit que le bloc l'empêche de se dégager, il le jette en fureur dans le précipice pour s'en débarrasser: entraîné par la chûte du bloc, il se tue ordinairement. Quand, par hasard, cela n'arrive pas, il traîne le bloc sur la montagne et réitère ses tentatives, jusqu'à ce qu'il tombe épuisé, ou qu'une chûte mortelle lui fasse perdre la vie.

Non-seulement on trouve des ours dans tous les bois de la Sibérie, mais on en rencontre encore assez fréquemment dans les provinces septentrionales de la Russie européenne.

L'ours du pôle, ou l'ours blanc (*ursus maritimus*) habite les côtes de la mer glaciale et quelques-unes des isles du nord et de l'océan oriental: sa chasse est une des occupations des armateurs qui visitent ces côtes pour prendre des vaches marines. Il y a un si grand nombre d'ours noirs au Kamtchatka, qu'on les voit parcourir en troupes les campagnes: depuis long-temps ces pays seraient inhabités, s'ils n'étaient pas doux et paisibles. Au printems, ils descendent des montagnes où ils ont passé l'hiver, pour venir prendre des poissons à l'embouchure des fleuves; car tous les torrens de cette presqu'isle en fourmillent. Quand il y en a une grande quantité, ils ne mangent que les têtes: s'ils trouvent un filet tendu, ils le sortent de l'eau très-adroitement, et en tirent le poisson. Au commencement de l'automne, quand les poissons remontent les rivières, les ours les suivent dans les montagnes. Aussitôt qu'un Kamtchadale

aperçoit un ours, il le salue et lui parle avec civilité. Quand des femmes, qui ramassent des racines et des épis, se voient enveloppées par une troupe d'ours, elles ne quittent point à cause de cela leurs occupations: si un de ces animaux les approche, c'est pour manger ce qu'elles ont dans la main. Jamais ils n'attaquent les hommes, à moins qu'on ne les trouble dans leur sommeil; et rarement l'ours court sur le feu, même lorsqu'il est blessé. Cette douceur de caractère des ours du Kamtchatka, qui les distingue si avantageusement de ceux qui habitent d'autres contrées, ne les a point affranchis des poursuites de l'homme. La grande utilité de ces animaux, que les Kamtchadales savent employer à mille sortes d'usages, depuis la peau jusqu'aux entrailles, a été pour l'homme avide un motif suffisant pour leur déclarer une guerre éternelle. Partout où ils se rencontrent, il se livre un combat sanglant, où presque toujours l'adresse triomphe de la force. Armé de lances et de massues, le Kamtchadale cherche l'ours paisible dans sa retraite: celui-ci, loin de songer à l'attaquer, ne pense point à sa propre défense;

il prend les morceaux de bois que lui tend son ennemi, et se ferme lui-même l'entrée de sa tanière. Quand il est ainsi enfermé, le chasseur fait une ouverture à la partie supérieure, et fait périr, sans le moindre danger, cet animal qui ne peut se défendre.

Excepté la brebis, il n'y a certainement aucune espèce d'animal qui soit aussi utile aux hommes, que l'ours l'est aux Kamtchadales après qu'ils l'ont tué. De la peau de cet animal ils font des lits, des couvertures, des bonnets, des gants, et des colliers pour les chiens qu'ils attèlent à leurs traîneaux. Ceux qui vont, sur la glace, à la chasse des vaches marines, etc. en font des souliers qui ont l'avantage de n'être point glissans. La graisse de l'ours est une nourriture très-saine et d'un très-bon goût, fort estimée de tous les habitans du Kamtchatka. Quand elle a été fondue, elle conserve sa fluidité et remplace l'huile d'olive. La chair est regardée comme si délicate, qu'on la mange rarement seul, mais on invite des convives pour s'en régaler. Quand les boyaux sont nettoyés et raclés, le beau sexe s'en sert en guise de masques pour se préserver des rayons

du soleil qui noircissent la peau, quand la neige les réfléchit: c'est par ce moyen que les femmes du Kamtchatka conservent leur teint. Les Russes établis au Kamtchatka préparent ces boyaux, et ils leur servent de vitres; ils sont aussi transparens que le talc et le mica. On se sert des épaules pour en faire des faucilles pour couper l'herbe: les Kamtchadales suspendent la tête et les hanches en trophées, ou comme des ornemens, autour de leurs habitations. On voit à combien de différens usages on emploie l'ours chez les Kamtchadales: en Russie, les gens les plus distingués ne font pas moins de cas de sa peau, à cause de sa beauté et parce qu'elle tient très-chaud. Une pelisse d'ours très-légère fait partie essentielle de la garde-robe d'un petit maître de Pétersbourg et de Moscou, et les femmes élégantes cachent leurs mains dans un manchon de poil d'ours, qui couvre la moitié de leur taille.

Entre les animaux dont nous avons parlé, le goulu est digne, à cause de sa belle peau, que nous en fassions une mention particulière. Cet animal, si décrié par les mensonges des voyageurs crédules, se trouve au nord

et au midi de la Sibérie, surtout aux environs de l'Anadyr et du Kolyma: on connaît avec quelle adresse ingénieuse il prend les rennes. Il épie du haut d'un arbre cet animal peu méfiant, et répand de la mousse sur la terre pour l'amorcer. Aussitôt que le renne s'approche, le goulu lui saute sur le cou, lui arrache les yeux et le tourmente jusqu'à ce qu'il se soit tué, en se frappant contre les arbres. Alors le goulu enterre sa proie soigneusement dans différens endroits, et ne se livre jamais à la faim qui le presse, qu'il ne l'ait portée sous terre. Le goulu se sert de la même ruse dans les environs de la Léna, pour attaquer le cheval, et triomphe souvent de cet animal, quoiqu'il soit beaucoup plus grand et plus vigoureux. Malgré sa voracité, on peut apprivoiser le goulu, et il amuse alors par ses tours celui qui le possède.

Il nous reste à parler de quelques animaux qui ont les doigts des pieds unis par une membrane qui les aide à nager: le lieu de leur séjour, et la manière dont on les prend, nous autorise à les ranger dans la classe des animaux que l'on chasse. On trouve des

castors dans les grands fleuves de la Sibérie et dans la Soundja qui sort du Caucase : on voit pareillement des loutres dans plusieurs endroits de la Sibérie et dans différentes contrées de l'Europe.

« Le castor, dit le naturaliste le plus éloquent de ce siècle, est peut-être le seul exemple qui subsiste comme un ancien monument de l'intelligence des brutes. Autant l'homme s'est élevé au-dessus de l'état de nature, autant les animaux se sont abaissés au-dessous. Soumis et réduits en servitude, ou traités comme des rebelles et dispersés par la force, leurs sociétés se sont évanouies; leur industrie est devenue stérile, leurs faibles arts ont disparu. Chaque espèce a perdu ses qualités générales, et tous n'ont conservé que leurs propriétés individuelles, perfectionnées dans les uns par l'exemple, l'imitation, l'éducation, et dans les autres, par la crainte et par la nécessité où ils sont de veiller continuellement à leur sûreté. Quelles vues, quels desseins, quels projets peuvent avoir des esclaves sans ame, ou des relégués sans puissance? Ramper, fuir et toujours exister d'une manière solitaire,

ne rien édifier, ne rien produire, ne rien transmettre et toujours languir dans la calamité; déchoir, se perpétuer sans se multiplier; perdre, en un mot, par la durée, autant et plus qu'ils n'avaient acquis par le temps «.

« Aussi, continue ce sublime écrivain, ne reste-t-il quelques vestiges de leur merveilleuse industrie, que dans ces contrées éloignées et désertes, ignorées de l'homme pendant une longue suite de siècles, où chaque espèce pouvait manifester en liberté ses talens naturels, et les perfectionner dans le repos, en se réunissant en société durable. Un individu pris solitairement et au sortir des mains de la nature, dénué de lumières et de tous les secours de la société, ne produit rien et n'édifie rien. Le castor seul et isolé, loin d'avoir une supériorité marquée sur les autres animaux, paraît au contraire être au-dessous de quelques-uns d'entre eux pour les qualités purement individuelles: son génie et ses talens ne brillent que lorsqu'il est réuni en société; encore ces animaux ne songent-ils point à bâtir, à moins qu'ils n'habitent dans des terres désertes,

dans un pays libre où il n'y ait que quelques hommes sauvages en petit nombre, et par lesquels ils ne soient point inquiétés »*.

Dans le fait, les déserts du Canada et de la Sibérie sont les seuls lieux où les castors soient encore en grand nombre: aussi ne se rassemblent-ils en société que sur les bords des fleuves inhabités; on les trouve plus souvent seuls sur les rivages des rivières couvertes de bois. L'utilité de ces animaux rend encore l'homme plus ingénieux à les poursuivre, et les lieux les plus cachés ne sont pas pour eux une retraite assez sûre. Le castor a deux sortes de poils: celui qui couvre immédiatement la peau est court et serré, et aussi fin que le duvet; l'autre est plus long, plus fort et plus épais. Ce dernier a peu de valeur, tandis que le premier sert à faire des chapeaux, des bas et des bonnets. On cherche surtout en hiver la retraite des castors: on barricade avec des pieux l'entrée qui est du côté de l'eau, et on ouvre celle qui donne sur la campagne; on fait entrer un chien qui est tellement dressé, qu'il tient

* Buffon, oeuvres complétes : quadr. tom. III. p. 39. édit. de Paris, in-8°.

le castor avec les dents, pendant qu'on le tire par les pieds de derrière avec sa proie. La chasse des loutres n'a rien de remarquable; on les prend tantôt avec des chiens, tantôt avec des détentes que l'on place sur le rivage.

On peut juger de l'importance de la chasse, non-seulement par la consommation énorme de pelleteries dans l'intérieur de l'empire, mais encore par le grand débit à l'extérieur. Dans un pays où l'hiver règne six mois de l'année dans la plupart de ses provinces, les moyens de se préserver du froid sont un des premiers besoins de la vie; et le paysan russe, qui n'a point de pelisse, est presque aussi malheureux que le cultivateur en France qui a perdu sa récolte de grains. Un écrivain, qui paraît être au fait des richesses naturelles de la Russie et du produit de son industrie, évalue à cinq millions de roubles la valeur des peaux que l'on ramasse annuellement 4.

Ce que l'on sait du produit de la vente des pelleteries dans les pays étrangers se fonde, à la vérité, sur des données authentiques, mais les résultats qu'elles présentent ne sont pas exacts. En 1768, la Russie en vendit pour 490,000 roubles: en 1793, de

de tous les ports, excepté ceux qui sont sur la mer Caspienne, on exporta pour 396,000 roubles de pelleteries. Il est vraisemblable que l'exportation qui se fait par terre est au moins aussi considérable, et l'est peut-être davantage 5. Malgré cette grande quantité de fourrures, l'importation des pelleteries étrangères est un article de commerce très-important. Suivant les listes de la douane de la même année 1793, on a fait entrer dans le seul port de St. Pétersbourg pour 256,000 roubles de peaux de loutre et de castor. Cette importation, à moins qu'elle ne soit illusoire, mérite toute la surveillance du gouvernement: car il serait étonnant qu'un pays où il y a tant de différentes espèces de bêtes sauvages, dépendît encore, dans cette partie de ses besoins, de l'industrie étrangère.

Si les animaux, dont il a été question, sont utiles aux habitans de la Russie par leurs fourrures, les autres produits de la chasse ne méritent pas moins notre attention. Pour ne pas entrer dans des détails trop minutieux, nous ne ferons connaître que les articles les plus importans, ou qui sont devenus un objet de commerce. Nous

devons nommer ici une seconde fois le castor : outre sa peau, on exporte encore annuellement de Russie une assez grande quantité de castoréum. L'animal porte-musc se trouve en très-grand nombre en Sibérie, surtout aux environs de Krasnoiarsk; ces animaux recherchés sont à si bas prix dans ces contrées, que les mâles se vendent depuis 30 jusqu'à 50 kopeks: les femelles n'ont point de musc ; elles se vendent à peine dix kopeks avec la peau 7. Il y a aussi beaucoup de rats musqués dans les lacs qui avoisinent la Samara, le Volga, la Kama et le Don. Les peaux de ces animaux sont à si vil prix, qu'on ne les emploie que pour les fourrures les plus communes: on pourrait s'en servir beaucoup plus utilement, en les employant au feutre des chapeaux. Leur poil doux et fin le cède peu pour la beauté à celui du castor: il n'a d'autre défaut que d'être un peu plus court. On prend ordinairement les rats musqués au printems et en automne, dans des nasses, où ils sont presque toujours étouffés, quoique, par leur constitution, ils puissent exister long-temps sous l'eau. Cet animal se fait une retraite sur les rivages des

lacs et sous l'eau: cependant il fait l'entrée oblique, afin que son habitation reste à sec. En hiver, il n'a aucune communication avec l'air extérieur; mais, quand la glace s'ouvre, il paraît souvent sur l'eau pour jouir du soleil. Le museau est le meilleur organe de ces animaux; il est très-sensible et très-nerveux: ses yeux, au contraire, sont plus petits que ceux de la taupe, et ses oreilles excessivement velues. Son musc est dans les glandes qui sont sous la peau de la queue; il est plus vif et s'évapore encore moins que celui de l'animal porte-musc.

Parmi les animaux dont la chair est aussi recherchée que la peau, nous citerons d'abord le chevreuil: on le voit en troupes sur les rives de l'Irtych, du Iénissei et dans la Daourie, ainsi que sur la Samara, le Sok, et dans les montagnes du Caucase. Le cerf habite à peu près les mêmes contrées: il y a aussi beaucoup de daims dans la Tauride. On trouve aussi des élans dans toute la Sibérie; cependant ce n'est point au-delà du 65e degré. Il y en a aussi dans la Russie européenne, aux environs du lac Ladoga et même dans la Livonie. On tue annuellement

un grand nombre de ces animaux. Le temps ordinaire de cette chasse est le mois de mars: à cette époque, le soleil fond la superficie de la neige, de sorte que le chasseur peut aisément glisser sur de grands patins de bois; tandis qu'au contraire l'élan perce la neige avec ses griffes, ce qui le retarde dans sa course. On suit ces animaux à la piste; on les pousse dans les vallons où la neige est amoncelée: alors on peut les tirer, ou les chiens les arrêtent, jusqu'à ce que le chasseur puisse les percer avec sa lance. Les chevreuils surtout se blessent très-aisément en fuyant, de sorte qu'ils ne peuvent pas courir long-temps. Les élans se mettent souvent en défense contre les chiens, et les tuent quelquefois avec leurs cornes, qui sont les armes de ces animaux. Dans plusieurs endroits, on prend les chevreuils et les élans dans des piéges, que l'on tend près des broussailles ou d'une haie. On vend les peaux de chevreuils à très-bas prix; comme elles sont légères et qu'elles arrêtent l'humidité, on s'en sert ordinairement pour faire des pelisses communes: il y a une si grande quantité de ces animaux aux environs de

Krasnoiarsk, qu'on les vend à peine quinze kopeks; en général on ne fait cas que de la peau, qui se paie dix kopeks. Les Tatars acquittent une grande partie de leur tribut en peaux d'élans et de cerfs; on s'en sert pour la cavalerie, et on les reçoit dans les caisses de la couronne, à raison de 60 et jusqu'à 120 kopeks la pièce.

Le renne n'habite que les pays septentrionaux; on en trouve un très-grand nombre dans la partie nord-est de la Sibérie: il devient plus rare dans les monts Ourals et dans les provinces septentrionales de l'Europe. On sait que plusieurs peuples élèvent cet animal dans l'état de domesticité; il ne s'agit ici que du renne sauvage et de la manière dont on le chasse. Dans les lieux couverts de bois, où l'on peut employer les piéges et les armes à feu, on se sert de ces moyens pour prendre les rennes ou pour les tuer; mais ils seraient inutiles dans les plaines mousseuses qui avoisinent la mer glaciale. C'est par cette raison que les Samoièdes, les Toungouses, les Ostiaks, etc. ont inventé d'autres manières de les chasser: les Samoièdes nous en fourniront un exemple.

Les rennes vont ordinairement en troupes de dix jusqu'à cent, quelquefois deux cents. Quand les Samoièdes sont réunis pour la chasse, et qu'ils aperçoivent de ces troupeaux, ils placent leurs rennes apprivoisés sur une hauteur unie, au-dessus du vent et dans un certain éloignement: depuis ce lieu, ils plantent dans la neige de longues perches assez près l'une de l'autre, auxquelles ils attachent des ailes d'oies, qui flottent au gré du vent: ils tâchent de s'approcher ainsi des rennes sauvages, autant qu'il est possible, et sans être trahis par l'odorat. Ensuite ils placent, de l'autre côté du vent, de pareilles ailes; et comme les rennes sont très-occupés à chercher leur nourriture sous la neige, ceux-ci se fient à leur odorat, et ne remarquent point ces préparatifs.

Quand tout est ainsi disposé, les chasseurs se partagent: les uns se cachent derrière des retranchemens de neige; les autres se placent, avec des arcs et des armes, dans des ouvertures au-dessous du veut, tandis que d'autres s'éloignent et chassent les rennes au milieu de ces épouvantails. Ceux-ci, effrayés, courent droit sur les rennes apprivoisés; mais les chasseurs

qui sont cachés, les repoussent sur ceux qui sont armés, qui en font alors un grand carnage.

Lorsqu'un troupeau de rennes paît auprès d'une montagne, les chasseurs attachent tous leurs habits à des perches, et forment, avec ces épouvantails, un cercle au pied de la montagne, dans lequel ils chassent les rennes sauvages: aussitôt leurs femmes en ferment les issues avec des traîneaux; ces animaux courent autour de la montagne, et des tireurs les abattent dans leur course.

Comme il faut beaucoup de monde pour ces sortes de chasses, les Samoièdes ont inventé d'autres moyens de tromper la vigilance de ces animaux. Un chasseur, par exemple, se revêt d'une peau de renne: il se courbe et se cache entre cinq ou six rennes domestiques, qu'il conduit par des cordes attachées à sa ceinture; par ce moyen, il peut approcher des rennes sauvages, sans être découvert. L'automne est la saison où les rennes sont en rut; les chasseurs choisissent alors un renne mâle vigoureux, attachent des lacs a son bois, et le lâchent parmi les rennes sauvages: un de ceux-ci voyant un

rival, s'avance pour le combattre: bientôt il embarrasse ses cornes dans les lacs: quand il aperçoit le chasseur, il veut fuir; mais le renne domestique, dressé pour cette chasse, baisse sa tête contre terre, et arrête son adversaire, jusqu'à ce que le chasseur ait pu le tuer.

Les peuples du Caucase se livrent à la chasse des chamois et des gazelles, ou chèvres à bézoard. On trouve le bouquetin sur ces montagnes, ainsi que sur celles de la Sibérie, et surtout sur les monts Sayans. Les steppes des environs du Don, du Volga et de l'Irtych, et la province de Nertchinsk, nourrissent des troupeaux innombrables d'antilopes: dans la Daourie et sur les frontières de la Mongolie, on trouve une autre espèce de ces animaux sauvages, que les naturalistes désignent sous le nom de gazelles à écrouelles. L'antilope est l'espèce la plus commune; cependant cet animal n'habite point au-delà du 55e degré de latitude. Il a quelquefois des cornes de onze pouces de longueur; sa vue est faible, parce que sa prunelle est obscurcie en quatre endroits par des cataractes: peut-être la nature, en conformant

ainsi les yeux de cet animal, a-t-elle voulu le préserver des effets de l'éclat éblouissant du soleil dans les steppes, et que sans cela il serait absolument aveugle. Pour le dédommager de ce sens imparfait, il a été doué d'un odorat si fin, qu'il sent les hommes et les bêtes sauvages à une très-grande distance. Ce qu'il y a de très-singulier, l'antilope qui paraît destiné à la course, dont la trachée-artère a deux pouces de diamètre, qui a de larges poumons et de grandes narines, perd, quand il est effrayé, l'haleine plus promptement qu'aucun autre animal.

La chasse des antilopes est un des amusemens favoris des Mongols et des Toungouses de la Daourie: ils se réunissent au nombre de cinquante, cent et même deux cents hommes bien montés, avec des chevaux de relais, armés d'arcs et de javelots, et chacun avec un chien dressé, et ils choisissent un chef qui dirige la chasse pendant toute sa durée. Quand elle doit commencer, on envoie trois ou quatre hommes, doués d'une bonne vue, qui examinent, depuis les hauteurs, où sont les antilopes: lorsqu'ils en aperçoivent un troupeau, ils s'arrêtent jusqu'à

ce que leurs compagnons les aient suivis; ils les avertissent par des signaux convenus, du lieu où ces animaux pâturent, et de la manière dont ils doivent se placer. La troupe se dispose d'après ces signaux, et forme un demi cercle, de sorte que les chasseurs ne sont éloignés l'un de l'autre que de 60 ou 80 brasses; c'est ainsi qu'ils tâchent de les enfermer peu à peu. Aussitôt que les antilopes aperçoivent les chasseurs, ils veulent prendre la fuite; mais ceux-ci se forment en cercle, et fondent au galop sur ces animaux, en poussant des cris et en lançant des flèches sifflantes. Lorsque ces animaux sont étourdis, on peut aisément les tuer. Les peuples qui habitent les steppes de la Daourie sont très-adroits à cette chasse, parce que, dès leur enfance, ils s'exercent à tirer, pendant que leurs chevaux galopent.

Cette chasse est encore plus heureuse, lorsqu'il y a dans le voisinage une rivière ou une montagne couverte de bois. Les antilopes craignent excessivement l'eau, et ne la traversent jamais, quelque pressés qu'ils soient par les chasseurs; ils préfèrent s'ouvrir un passage dans le cercle qu'ils forment,

et se sauver par la fuite. Lorsqu'ils sont poussés dans une forêt, ils s'épouvantent au point qu'ils ne peuvent courir plus de cent pas, se frappent contre les arbres et tombent bientôt hors d'haleine.

On trouve la brebis sauvage (l'argali mongol) et le bouquetin sur les monts Altais, Sayans et Nertchinsk, dans la Daourie, sur le Caucase, et au Kamtchatka. L'argali est plus fort qu'un daim: on voit des mâles dont les cornes seules, lorsqu'ils sont parvenus à leur croissance, pèsent jusqu'à quarante livres. Le poil d'hiver de ces animaux est long, touffu et mêlé de beaucoup de laine: celui d'été, au contraire, est court et uni. Ils habitent les montagnes désertes et les rochers arides, dépouillés de bois; ils se nourrissent de plantes fortes et amères. Il n'y a aucune espèce de cerfs plus timide que l'argali; on ne peut presque pas l'approcher: il court avec une rapidité excessive, et, lorsqu'il est poursuivi, il fait de grands détours et revient rarement au devant du chasseur. Quoique cet animal soit très-farouche, on peut aisément l'apprivoiser dans sa jeunesse; on peut l'accoutumer au lait et à se nourrir

de fourrages. Les bouquetins habitent la cime des rochers les plus inaccessibles, et n'approchent jamais des lieux habités.

Il y a des sangliers dans les steppes près de la Samara et du Volga, dans la Tauride, sur les bords de l'Oural, et même sur ceux de l'Irtych; ils sont surtout en grand nombre entre l'Oural et l'Iemba. Les Kosaques, armés les uns de fusils, les autres de lances, les chassent l'hiver avec des chiens; mais cette chasse n'est pas sans danger. Ces animaux ne se nourrissent que de racines de roseaux; cependant ils deviennent d'une grosseur extraordinaire: on voit quelquefois des sangliers qui pèsent jusqu'à six cents livres; leur lard est presque de l'épaisseur de la main: leur chair est dure, ferme et n'a presque aucun goût de venaison.

Les autres bêtes sauvages, qui servent à la nourriture de l'homme, se trouvent en Russie en grande abondance: nous n'en parlerons pas ici, pour ne pas fatiguer le lecteur par une nomenclature trop aride. A la vérité, dans les lieux les plus cultivés et les plus peuplés de cet empire, cette abondance diminue tous les jours: mais il est

encore de vastes contrées où ces espèces peuvent multiplier tranquillement, et où l'homme n'a pas encore tenté de leur disputer la souveraineté de la terre et ses productions.

On trouve encore une grande quantité d'oiseaux sauvages, même dans les lieux les plus cultivés: les espèces les plus communes et les plus agréables au goût sont les oies et les canards sauvages, les cygnes, les coqs de bruyère, les gelinottes, les bécasses, les perdrix, etc. Les oiseaux de passage méritent surtout une attention particulière. Ils abandonnent les pays septentrionaux pour aller s'établir dans les steppes du midi, habiter sur des lacs, où ils trouvent une nourriture abondante et un séjour agréable. Ces oiseaux arrivent sur l'eau comme des essaims d'abeilles, et s'arrêtent pendant le printems dans les plaines sablonneuses, où la neige fond de bonne heure; ils y trouvent des herbes qui commencent à pousser, et y restent jusqu'à ce que les fleuves du nord soient débarrassés de leurs glaces. Alors on les voit partir pour le nord, ordinairement à la fin d'avril: quelques espèces s'en vont toutes; d'autres restent en partie, et peuplent les

mers méridionales; d'autres enfin s'établissent dans les pays chauds.

Tous les oiseaux, qui ont couvé leurs oeufs dans les régions septentrionales, reviennent en automne vers le midi, et s'arrêtent dans les contrées marécageuses, jusqu'à ce que l'hiver les force à se retirer plus au sud, ou à traverser les mers. Toutes les espèces n'entreprennent pas ce grand voyage; cependant plusieurs y paraissent déterminées par un instinct inconnu.

Les premiers oiseaux qui arrivent sont les oies sauvages et différentes sortes de canards: à ceux-ci succèdent les oies polaires et les grues; enfin, les canards dits de Terre-neuve (*anas glacialis*). Aussitôt que l'on remarque dans ces contrées l'arrivée de ces oiseaux, qui viennent sur les lacs par bandes innombrables, on commence leur chasse, et les paysans la continuent vivement après la moisson. Cette chasse est si remarquable dans quelques pays, surtout dans le gouvernement d'Oufa, qu'elle mérite d'être rapportée. On y prend les oies dans des filets, de la manière suivante.

Il faut, pour exécuter cette chasse, être dans le voisinage d'un lac enveloppé, en

grande partie, ou au moins d'un côté, d'un bois de bouleau. Les oies ont coutume d'aller dans les champs et les prairies au lever du soleil, et, le soir, de revenir sur les bords du lac: on observe la direction habituelle que prennent ces oiseaux dans leur vol; on élague ce chemin, et les oies s'accoutument d'autant plus aisément à le suivre, qu'il leur est difficile de s'élever haut. A vingt-cinq ou trente toises du lac, à l'extrémité de cette allée, on laisse deux bouleaux dégarnis de branches, entre lesquels on place un filet d'environ trente aunes de long, sur seize ou dix-sept de large, appuyé sur deux perches fourchues que le chasseur peut diriger à sa volonté, par le moyen d'une corde. Après que le filet est disposé de cette manière, un paysan se place derrière, aussi loin que les cordes peuvent s'étendre, se cache dans l'herbe et attend sa proie. Les oies partent ordinairement une heure avant le lever du soleil, et, comme elles ne peuvent distinguer le filet à la lueur du crépuscule, elles se précipitent dedans, sans songer à l'éviter: aussitôt on lâche les cordes, et les oies abattent le filet par leur propre poids. On

en prend, de cette manière, dix, vingt et quelquefois davantage. Leur chair est d'un goût excellent, et on ne passe presque jamais une nuit inutilement.

Les Ostiak de l'Ob se servent aussi de cette invention pour prendre les oiseaux de passage qui arrivent dans ces pays septentrionaux, ordinairement quand le dégel commence. Comme ces oiseaux aiment à se fixer dans les lieux marécageux, les Ostiaks répandent des cendres pour accélérer la fonte des neiges, et se placent dans le voisinage avec des appeaux pour les épier. Ils ont encore inventé une manière de les prendre au filet en plein jour. L'oiseleur construit, dans le lieu où ces oiseaux ont coutume de diriger leur course, une cabane de broussailles, où il peut se cacher pour les observer. Le filet est préparé sur la terre, attaché à des cordes qui répondent à des perches fixées en terre. Aussitôt que l'Ostiak croit l'oiseau assez proche, il dresse le filet en l'air par le moyen des cordes qui sont très-mobiles: l'oiseau, trop pesant pour pouvoir s'élever plus haut que le filet, s'y embarrasse, et tombe entre les mains de l'oiseleur. Si cette ruse

ne

ne réussit pas, les Ostiaks disposent des appeaux à quelque éloignement : ils savent imiter si parfaitement, avec l'écorce de bouleau, le cri de l'oie sauvage, que celles qui avaient pris la fuite, oublient le filet, se fient à l'appeau, et deviennent la proie du chasseur.

On néglige dans les pays septentrionaux la chasse des oiseaux d'eau d'une petite espèce; on s'occupe au plus de celle des canards sauvages; il y en a une si grande quantité, que les habitans en font des provisions pour toute l'année: on les sale, et au printems on jette ceux qui ne sont pas consommés.

On se sert, dans les steppes méridionaux de la province d'Astrakhan, d'une invention simple et ingénieuse pour prendre les perdrix, qui sont très-communes dans ces vastes plaines. L'oiseleur se pourvoit d'une espèce de paravant de toile blanche, étendu dans un cadre que l'on peut dresser, et d'un filet cylindrique, de seize pieds de long, qui est soutenu par des cerceaux: à l'ouverture, il y a deux panneaux qui s'en écartent. Le chasseur se tient derrière le paravant, pour que les oiseaux ne le voient point, et les observe

par un trou qui y est pratiqué: aussitôt qu'il aperçoit une volée de perdrix, il dispose, à quelques centaines de pas en avant, le filet qu'il a sur son dos, et se place de manière que les perdrix soient entre le filet et le paravant. Alors il fait un léger bruit, pousse les oiseaux entre les panneaux, et enfin dans le filet, où ces animaux timides et sans défiance se précipitent d'eux-mêmes.

On trouve une si grande quantité d'oiseaux d'eau en Russie, que les habitans des campagnes en font leur nourriture ordinaire: le gibier est à bon marché, même dans les provinces les plus peuplées. Il y a dans la Livonie une quantité d'oiseaux sauvages très-délicats, et le prix en est si modique, à quelque éloignement des villes, qu'un coq de bruyère, qui pèse quelquefois vingt livres, ou une paire de gelinottes, ne se vendent pas plus de trente ou quarante kopeks. Dans le gouvernement de Pétersbourg, où l'on a déjà abattu beaucoup de forêts, et où la consommation de la capitale est énorme et nécessite des approvisionnemens considérables, les gelinottes, les coqs de bruyère et les perdrix, sont au nombre des alimens

les plus communs. Les villes considérables reçoivent ces articles de consommation en hiver: on les enveloppe dans la neige pour les préserver, par le froid, de la corruption; et souvent on les envoie vendre, à un prix très-modique, à la distance de plusieurs mille verstes.

Avant de terminer cet article, il nous reste à parler d'un oiseau sauvage, dont la chasse intéresse le commerce et le luxe: c'est le canard à duvet, qui habite ordinairement les côtes et les isles de la mer blanche et de l'océan septentrional. Cet oiseau nous donne ce duvet fin et léger, que l'on nomme édredon, et qui est très-recherché partout. Il faut s'exposer à de grands dangers pour l'avoir, parce que cet oiseau place ordinairement son nid dans les fentes des rochers, sur des écueils inaccessibles, et ne s'éloigne jamais des bords de la mer ou des isles pour s'enfoncer dans les terres. On trouve dans ces nids, cinq, quelquefois six oeufs[8], tous soigneusement couverts de plumes, que ces oiseaux s'arrachent de la poitrine.

Aussitôt qu'ils sont chassés d'un nid, ils en construisent un autre, qu'ils garnissent

également de plumes; et, si quelque persécuteur avide s'en empare, ils en construisent un troisième, encore plus richement garni de plumes que les précédens. Toutes les plumes que cet oiseau ne s'arrache pas sont courtes et grossières; celles même que l'on prend dans les nids doivent être nettoyées avec grand soin, de sorte qu'un poud de cette plume ramassée ne produit ordinairement que quinze livres d'édredon net: la livre se vendait deux roubles à Arkhangel, il y a quelques années.

La plus grande partie des plumes que l'on vend à Arkhangel, viennent de la Nouvelle Zemle et du Spitzberg, où les gens qui vont à la pêche des grands poissons de mer, les recueillent en même temps. Dans les environs de Kola on n'en trouve pas, à la vérité, une aussi grande quantité; mais ce duvet est à meilleur marché qu'à Arkhangel, parce qu'il y a peu de commerce.

L'édredon et les autres plumes communes que l'on ramasse, sont un objet d'exportation assez considérable; en l'année 1793, elle se montait à 10,551 livres, dont la valeur était de 85,000 roubles. On sera bien

étonné d'apprendre que l'on importe en Russie pour quelques millions de roubles de plumes à écrire: il est vrai qu'elles sont passées au feu, mais cette préparation est très-simple: je ne puis m'empêcher de censurer une dépense peu considérable, à la vérité, mais inutile; car, si les oies domestiques ne suffisaient point pour fournir à la consommation de plumes à écrire, on pourrait employer celles des oies sauvages, surtout celles du cygne; cet oiseau est très-commun dans plusieurs contrées.

En général la chasse des oiseaux formerait un revenu bien plus considérable, si on l'étendait à plusieurs espèces peu estimées en Russie: cette occupation serait très-utile pour les Kalmouks et les Tatars nogais, qui sont des fauconniers très-adroits: on pourrait se procurer une grande quantité de plumes pour les lits, et ce luxe utile, peu commun en Russie, deviendrait plus général. Il en résulterait encore un autre avantage: en salant la chair de ces oiseaux, on augmenterait les comestibles, et ce serait une nouvelle branche de commerce intérieur. Les plumes du grand et du petit héron blanc

font partie de la parure des femmes en Europe: les Turcs en portent sur leurs turbans; on s'en sert sur le théâtre et dans d'autres occasions. La Russie pourrait économiser cet objet de dépense, si les peuples qui habitent les bords de la mer Caspienne et de la mer noire s'adonnaient davantage à la chasse de ces oiseaux, qui y sont très-communs. Ce n'est point l'abondance des productions naturelles, mais l'industrie qui enrichit les empires: plus d'un exemple prouve que les contrées, où la nature a été la plus prodigue de ses dons, dépendent souvent, pour les choses les plus nécessaires à la vie, des contrées les plus stériles.

CHAPITRE II.

De la Pêche.

ON a vu que la chasse fait l'occupation exclusive de plusieurs peuples de l'empire de Russie: d'autres fondent principalement, ou uniquement, leur subsistance sur la pêche; on trouve même des peuplades entières chez lesquelles les réglemens sur ce genre d'industrie font partie de la constitution civile. On conçoit aisément que ceci regarde les peuples qui avoisinent la mer, ou qui sont situés sur les bords des grandes rivières poissonneuses, et dont la civilisation est trop peu avancée pour qu'ils puissent chercher des moyens de subsistance plus avantageux, ou qui demandent une plus grande industrie.

Quelques-uns de ces peuples ne s'occupent de la pêche que pour fournir à leur propre consommation: d'autres, comme les Kosaques du Don et de l'Oural, ainsi que les peuples qui habitent les bords du Volga, font de leur pêche un commerce important

et très-lucratif. La plupart des hordes et peuples errans de la Sibérie tirent autant de profit de la chasse que de la pêche. Ils s'occupent principalement de la première, l'hiver, et de la seconde, l'été. Le froid qui couvre de glaces les bords de la mer et les fleuves, retient le pêcheur dans l'inaction, tandis qu'il ouvre au chasseur un chemin à travers les forêts et les marais, inaccessibles durant les chaleurs de l'été.

Pour décrire avec un certain ordre les différens objets de la pêche et les occupations qu'elle fait naître [9], nous suivrons les mers et les lieux où l'on se livre principalement à ce genre d'industrie. Chaque mer et chaque fleuve qui vient y verser ses eaux, a ses poissons et ses monstres marins qui lui sont propres: et la manière de les prendre est aussi variée que les peuples et les pays qui les avoisinent sont différens.

Nous commencerons d'abord par la mer glaciale, ses golfes et les fleuves qui s'y jettent. Les occupations des Russes sur l'océan septentrional sont de la plus grande importance, tant par les avantages que tout l'empire en retire, que par le besoin général de ses

productions, dont la consommation est partout considérable. C'est dans les eaux du pôle arctique qu'on trouve les plus grands poissons de mer, comme la baleine, le narval, le cachalot, le dauphin, la vache marine; et l'on sait que plusieurs nations européennes envoient des vaisseaux pour s'occuper de ces différentes pêches. C'est au fond du nord que naissent ces essaims innombrables de morues, de harengs et d'autres espèces de plus petits poissons, dont la pêche nourrit des pays entiers et enrichit plus d'une nation.

Mais, si la pêche qu'on fait sur cette mer est fort avantageuse, elle est aussi accompagnée de grands dangers et de beaucoup de fatigues. Non-seulement les hommes ont à se défendre contre la force et la ruse des animaux qu'ils veulent prendre; mais il leur faut encore lutter contre la rigueur d'un climat affreux, et contre d'énormes masses de glace. Comme les plus grands poissons se trouvent rarement dans la mer blanche, et que les côtes de l'océan septentrional sont presque inhabitées, à cause de l'aspérité du climat, les habitans des gouvernemens

d'Arkhangel et d'Olonets vont pêcher aux isles du Spitzberg et de la Nouvelle-Zemle. Comme elles sont le principal théâtre de la pêche du nord, elles méritent que nous en donnions une courte description.

Ces isles sont entièrement inhabitées. Si jamais le hasard y poussa quelques malheureux, ils furent vraisemblablement la victime de la rigueur d'un climat, dont ils ne savaient pas se garantir. Dans le temps des premières expéditions sur la mer du nord, quelques navigateurs anglais et hollandais, ayant voulu hiverner dans ces isles, y périrent en grande partie, ou éprouvèrent toutes sortes de maux. Ce séjour n'est dangereux cependant que pour les gens de mer, accoutumés à un climat infiniment plus doux, ou qui, par l'exercice, une nourriture saine et la propreté dans les vêtemens, ne savent pas se garantir du scorbut, maladie qu'une vie sédentaire et inactive occasionne très-aisément en hiver. Les navigateurs russes d'Arkhangel et de Mézen, qui vont tous les ans à la Nouvelle-Zemle et au Spitzberg, savent mieux braver l'âpreté du climat. On trouve parmi eux des exemples fréquens de gens

qui ont séjourné très-long-temps dans les terres pôlaires: un marinier de Mézen, nommé Fédor Rakhmanin, a passé vingt-six hivers dans la Nouvelle-Zemle, où il allait aussi deux fois pendant l'été: il resta six hivers au Spitzberg, et croisa pendant cinq ans les côtes de la Sibérie, en partant du golfe du Iénissei. Le froid rigoureux qui règne dans ces isles pendant la plus grande partie de l'année, est plus vif par le vent du nord que par ceux du sud et de l'ouest, qui donnent de la neige ou de la pluie. Une nuit continuelle couvre pendant trois mois le Spitzberg et le nord de la Nouvelle-Zemle. Les Hollandais qui passèrent l'hiver de l'année 1596 sur la côte nord-est de cette isle, furent privés, dès le 3 novembre, de la vue du soleil; et ils ne le revirent que le 24 janvier, après une espèce de crépuscule qui dura quinze jours. Cette longue nuit est cependant éclairée par l'aurore boréale, qui ne paraît qu'au fond du nord dans tout son éclat. Pendant cette obscurité, il s'élève quelquefois des ouragans furieux, accompagnés d'une neige qui tombe avec une telle violence, que les chasseurs

qui y passent l'hiver, n'osent point s'écarter de leurs cabanes, dans la crainte de ne pouvoir les retrouver. Dans ces temps de ténèbres, les mariniers russes calculent les jours par l'huile que leurs lampes consomment toutes les vingt-quatre heures.

Les principaux objets de la pêche du Spitzberg et de la Nouvelle-Zemle sont les baleines et les vaches marines : car, quoique la mer glaciale nourrisse un assez grand nombre d'autres monstres marins, dont l'industrie humaine pourrait tirer quelque avantage, il paraît qu'on s'occupe peu de les prendre, ou que leur pêche n'est regardée que comme un objet accessoire. Il part tous les ans d'Arkhangel un vaisseau qui va passer l'hiver au Spitzberg, et au moins un, souvent même plusieurs autres pour la Nouvelle-Zemle. Les habitans de Mézen n'étant pas en état, comme les marchands d'Arkhangel, de supporter les frais dispendieux de l'équipement d'un vaisseau pour l'hiver, n'entreprennent ces voyages qu'en été.

Les baleines ne se trouvent pas seulement dans les parties les plus septentrionales de la mer glaciale; il en vient même un assez

grand nombre dans le golfe de Kola. Malgré cet avantage, les Russes, qui habitent les côtes de ce golfe, ont négligé jusqu'à présent la pêche de ces animaux, quoiqu'elle soit si utile, que les Français et les Hollandais équipent, dans cette vue seule, des flottes entières pour la mer du nord. Au reste, la pêche de la baleine étant aussi un objet d'industrie pour les habitans des côtes de l'océan oriental, nous en parlerons dans la suite, et nous ne ferons ici la description que de celle de la vache marine, parce que ce travail pénible et dangereux est la principale occupation du pêcheur de l'océan septentrional.

Les gens qui partent pour la pêche de la vache marine, sont loués par un propriétaire, ou un armateur, qui leur fournit les bâtimens, instrumens et vivres nécessaires, et leur donne une part dans la prise, ou convient avec eux d'une récompense. Il est rare qu'elle soit de plus de cinq à dix roubles pour tout un été; prix excessivement modique, si on réfléchit aux peines et aux dangers qui sont attachés à cette profession. Ces gens se munissent ordinairement de

provisions pour un an, parce que souvent ils sont forcés de passer l'hiver dans leur voyage. Chaque bâtiment a un four pour le pain, une cuisine, et se charge d'une quantité de bois suffisante: mais l'eau est la seule boisson dont ils fassent provision; elle leur sert à préparer du kvass, quand ils sont à terre.

Le temps de leur départ n'est point fixe. Quelques-uns partent au commencement de l'été, quand la mer blanche est débarrassée de ses glaces; d'autres font voile en automne, surtout quand ils veulent passer l'hiver aux isles. Le plus grand danger auquel les pêcheurs sont exposés sur cette mer, est d'être enveloppés par les masses de glace qui flottent sur l'eau, et brisent les flancs du navire par leur choc. Ces infortunés sont alors réduits à la cruelle alternative d'être engloutis dans les flots, ou d'errer sur les glaçons, jusqu'à ce que la faim et le froid aient terminé leurs maux. Cependant il est arrivé, mais très-rarement, que le hasard a porté contre les côtes des glaces sur lesquelles ces malheureux respiraient encore.

Aussitôt que les pêcheurs de vaches marines sont heureusement arrivés au lieu de

leur destination, ils conduisent leur bâtiment dans un ancrage sûr, où ils trouvent ordinairement des cabanes qu'ont habité leurs prédécesseurs. Ensuite ils montent, pour aller chercher leur proie, dans une ou deux chaloupes, qui accompagnent ordinairement chaque bâtiment. Ils choisissent communément le premier beau jour, parce qu'alors les vaches marines ont coutume de se reposer à terre ou sur les glaces. Ces animaux sont quelquefois forcés d'abandonner leur élément, soit au temps de leur accouplement, qui dure ordinairement deux mois, ou pour déposer leurs petits; soit enfin, pour éviter la morsure des punaises de mer qui les tourmentent beaucoup en été, et auxquelles ils ne peuvent échapper qu'en se retirant dans un élément, où ces insectes ne peuvent vivre. C'est pour ces différentes causes réunies que l'on trouve de grandes troupes de vaches marines rassemblées sur les écueils et sur les glaçons.

Quand les pêcheurs ont découvert leur retraite, ils doivent user de beaucoup de précautions, et s'approcher contre le vent, parce que ces animaux ont l'odorat si subtil,

qu'ils distinguent l'approche de l'homme à une très-grande distance, et alors ils se retirent dans l'eau; tandis que, s'ils ne le sentent point, ils restent tranquilles, même en voyant la chaloupe arriver sur eux. Cette précaution procure encore aux pêcheurs l'avantage de découvrir plus aisément leur proie, parce que ces animaux monstrueux répandent au loin, surtout en été, une odeur désagréable.

Aussitôt que les pêcheurs sont arrivés, ils descendent de leur nacelle, armés seulement de piques: ils coupent aux vaches marines le chemin qui les conduit à la mer, et percent de leurs lances les premières qui veulent s'y retirer. Comme ces animaux ont l'habitude de se traîner les uns sur les autres, ceux qui sont tués forment bientôt un boulevart qui enferme ceux qui restent en vie; alors les pêcheurs continuent leur carnage, jusqu'à ce qu'ils les aient tous massacrés. Quelquefois on en tue une si grande quantité dans un seul lieu, que les têtes et les dents suffisent pour charger le bâtiment, et qu'on se voit forcé d'abandonner la graisse et la peau.

Mais s'il est facile de vaincre ces animaux, quand ils sont à terre, le danger de les combattre dans leur élément n'en est pas moins effrayant. Qu'on se rappelle seulement que les vaches marines ont ordinairement la grosseur d'un boeuf, et qu'outre des dents très-acérées, la nature les a encore douées de deux longues et fortes défenses; alors on pourra juger de l'avantage qu'elles doivent avoir dans un combat sur mer. Quand les vaches marines se précipitent dans l'eau avant de périr, les pêcheurs sautent aussitôt sur la glace, et attaquent cet animal avec des harpons attachés à une longue courroie, qu'ils cherchent à lui lancer dans la poitrine ou dans les flancs. Ensuite ils enfoncent un pieu dans la glace, y lient l'extrémité de cette longue courroie, puis s'abandonnent sur ce glaçon à la vache marine, qui les traîne sur la mer jusqu'à ce qu'elle ait perdu toutes ses forces : alors ils la tirent avec la courroie sur la glace, pour achever de la tuer.

Si, au contraire, les vaches marines sont assez près de la mer pour pouvoir s'y précipiter, avant que l'on ait pu les attaquer, les pêcheurs, après avoir lancé leur harpon,

attachent aussitôt la courroie à la proue de la chaloupe, que l'animal entraîne quelquefois dans l'eau si avant, qu'ils sont forcés de se retirer vers la poupe. Après que la vache marine a tenté inutilement de rompre la courroie, elle s'élève sur la surface de l'eau, et commence un combat furieux contre ses ennemis. Souvent elle parvient à briser la chaloupe avec ses défenses, ou à s'y élancer, et alors il ne reste aux infortunés qui s'y trouvent d'autre parti à prendre que de se précipiter dans la mer, en se suspendant aux bords de la chaloupe, jusqu'à ce que, dans cette position désespérée, d'autres pêcheurs soient venus à leur secours.

Pour diminuer, autant qu'il est possible, le danger de ces accidens, non-seulement les pêcheurs prennent d'avance toutes les mesures nécessaires, mais ils sont soumis à des ordonnances et des lois qui fixent ce que chacun doit observer dans la route et pendant la pêche. Chaque compagnie est ordinairement composée d'un maître ou armateur, de deux harponneurs, deux encaqueurs, un pilote et quelques rameurs qui ont chacun leurs fonctions particulières.

Quoique l'on trouve des vaches marines depuis les isles Kouriles, et tout le long des côtes de l'empire russe sur la mer du nord, jusqu'à la Norvège, l'Islande et le Groenland [10], c'est cependant au Spitzberg et à la Nouvelle-Zemle que cette pêche est la plus avantageuse; c'est pourquoi les pêcheurs s'y rendent le plus volontiers. Plusieurs passent l'hiver dans ces lieux inhabités, pour revenir avec une plus riche cargaison. Pendant cette saison rigoureuse, ils donnent la chasse aux ours blancs, aux rennes et aux renards bleus: les petites cabanes qu'ils construisent, sont quelquefois si couvertes de neige, qu'il n'est pas possible d'en sortir. Comme il ne croît point de bois dans ces isles, les pêcheurs périraient de froid, si la mer n'en jetait sur les côtes: on y trouve même quelquefois des poutres qui peuvent servir à la construction d'une maison.

Le scorbut n'est point dangereux pour les Russes, grace à leur manière de vivre: ils s'abstiennent d'eau-de-vie, ne boivent que du kvass, et quelquefois ils ont près de leurs cabanes un bain de vapeurs. Outre qu'ils se servent des plantes antiscorbutiques, qui

croissent en abondance sur les côtes, ils se munissent ordinairement d'une certaine quantité de marochka, espèce de mûres jaunes, et font usage d'une boisson de pommes de pin ou de genièvre, qu'ils trouvent salutaire. Ils boivent aussi du sang de renne chaud, remède qu'ils ont vraisemblablement adopté des Samoièdes. Pour maintenir une sorte d'ordre social, doublement nécessaire dans ces séjours nocturnes, où l'on est livré à l'inaction et à un entier abandon, chaque compagnie donne à son pilote le droit de punir les insubordonnés et les mutins, et, en cas de rebellion, les habitans des cabanes voisines viendraient à son secours. En été, les pêcheurs s'occupent aussi souvent à rechercher de l'édredon.

Lorsque les pêcheurs sont de retour chez eux, le partage des prises se fait ordinairement de la manière suivante. L'armateur prend la moitié du tout, et abandonne le reste à l'équipage, qui le distribue d'après la convention qui a été faite d'avance. Quelque modique que soit cette récompense, comparée aux dangers et aux peines d'un pareil voyage, elle est bien suffisante, d'après

les idées et les besoins de cette classe d'hommes, pour les engager à s'exposer à de semblables risques; et l'usage que ces gens grossiers, mais droits et laborieux, font d'un gain acquis au péril de leur vie, prouve le peu de prix qu'ils y attachent. Tels que les mariniers hollandais, qui, à leur retour des Indes orientales, dissipent en une semaine ce qu'ils ont gagné dans un voyage de deux ans, les pêcheurs russes sacrifient tout leur butin à leur passion pour les liqueurs fortes, et, avant que le produit de ces expéditions périlleuses puisse arriver sur le marché le plus voisin, la ferme de l'eau-de-vie se partage déjà le profit des premiers possesseurs.

Le plus grand avantage que l'on retire, pour le commerce, de la prise de la vache marine, consiste dans la vente de sa graisse et de sa peau. Les pêcheurs rapportent cette graisse chez eux sans la fondre; ce qui fait qu'elle perd beaucoup de sa qualité et de son prix: mais on ne peut remédier à cet inconvénient, tant à cause de la rareté du bois dans les lieux où l'on prend la vache marine, qu'à cause de la précipitation avec laquelle les mariniers sont forcés de faire cette pêche.

Arrivés chez eux, ils font fondre cette graisse sur le feu, y mêlent ordinairement de la graisse de phoque et du petit cachalot (bélouga), et la vendent sous le nom de *vorvannoïé salo.*

On exporte annuellement d'Arkhangel depuis deux jusqu'à dix mille tonnes de cette huile, à sept pouds la tonne; et le poud se vend à Arkhangel un rouble et demi, et au delà. On emploie cette huile pour les savons et la préparation des cuirs: quelques ouvriers et artistes s'en servent aussi pour différens usages.

Aussitôt que les peaux de vaches marines sont débarquées, on les suspend en plein air à des perches, et on les y laisse jusqu'à ce qu'elles soient roides; après quoi on les prépare pour divers objets. On en fait des soupentes pour des voitures, des harnois de chevaux; et les rognures servent à la composition d'une très-bonne colle, qui s'emploie dans les papeteries. Une peau de vache marine coûte ordinairement trois, quatre roubles, et même davantage.

Une partie des dents de cet animal s'envoie à St. Pétersbourg et à Moscou; mais on les

travaille aussi à Arkhangel et dans les environs, où l'on en fait différens petits ouvrages de sculpture, comme de petites boîtes, des manches de couteau, des fiches, des échecs, etc. qui se vendent plus ou moins, suivant la perfection du travail et la blancheur des dents. Leur densité les rend si pesantes, que quelquefois cinq des grandes défenses pèsent un poud. Elles sont aussi blanches que l'ivoire, mais ont l'avantage d'être plus dures et de jaunir moins promptement. Un poud des plus grandes dents se vend sur les lieux depuis vingt jusqu'à trente roubles [11].

Quoique la prise de la vache marine occupe principalement les habitans des côtes de la mer glaciale, ils se livrent aussi à celle du narval, du cachalot, dont la cervelle, quand elle est préparée, nous donne le sperme ou blanc de baleine; ils prennent encore des dauphins, des phoques, des marsouins, des requins et d'autres animaux recherchés, à cause de leur graisse et de leur peau.

Les phoques se trouvent en grand nombre dans la mer glaciale, et entrent même

assez souvent dans la mer blanche. Parmi leurs différentes espèces, on distingue celle qui se trouve dans l'Ob, le Iénissei, la Léna, et que l'on connaît sous le nom russe de morskoizaëts (lièvres de mer). Ils ont la peau brillante et d'un blanc argenté; leur poil est aussi plus long et plus laineux que celui de l'espèce ordinaire.

C'est surtout au printems que les Samoièdes guettent ces animaux, lorsqu'ils viennent à l'embouchure des fleuves, pour sortir de l'eau par des ouvertures qu'ils entretiennent dans la glace avec leur haleine. On place ordinairement près de ces ouvertures une planche attachée à une corde, que tient un Samoiède tapi derrière un glaçon, et qu'il tire aussitôt que le phoque est hors de l'eau: par ce moyen il lui ferme la retraite, et on peut alors le tuer aisément.

Il y a encore dans ces mers un poisson remarquable, appelé le petit cachalot (*physeter catodon*). Les Russes le connaissent sous la dénomination générale de bélouga, et Pallas, pour le distinguer, l'appelle le bélouga de mer. Il fait partie du genre des dauphins, n'a pas plus de trois brasses de

longueur, et se trouve dans toute la mer glaciale. Ces animaux se tiennent en troupes; et les Samoièdes, se réunissant par bandes nombreuses sur la mer blanche et dans le golfe de l'Ob, les poussent sur des bas fonds et les harponnent. Leur chair est noire; mais leur corps est couvert d'un lard blanc, dont on peut tirer une très-bonne graisse. Guldenstaedt propose de l'employer pour en faire de l'huile; et les pêcheurs s'en servent dans la préparation de l'huile de vache marine, ainsi que nous l'avons observé plus haut.

La pêche sur les bords de la mer glaciale est très-peu considérable, parce que ses côtes sont en grande partie inaccessibles, et que ces contrées incultes sont presque inhabitées: il y a pourtant des lieux où les pêcheurs viennent de temps en temps placer leurs filets lorsque la marée est haute. L'on fait une pêche très-lucrative sur les côtes de la mer blanche, qui bordent le gouvernement d'Arkhangel. Les principaux objets de cette pêche sont l'aiglefin, la merluche, la sole, la morue et le hareng. Les lieux les plus favorables à la pêche de la merluche et

de la morue sont le long de la côte occidentale de la mer blanche, depuis sa réunion à la mer du nord jusqu'à la Norvège. Les pêcheurs ne s'éloignent ordinairement qu'à la distance de dix à cinquante verstes du rivage: cependant, comme la pêche a diminué dans ces lieux, ils sont quelquefois forcés de s'avancer bien au delà de Kola.

La pêche du hareng sur la mer blanche et l'océan septentrional était autrefois réservée exclusivement à la couronne: mais, par un oucase de l'année 1776, la liberté en a été accordée à tout le monde. Les harengs que l'on y trouve font un article de commerce, quand ils sont salés ou fumés: mais rarement ils ont un aussi bon goût que ceux que l'on tire des pays étrangers, soit par la mauvaise qualité du sel, soit défaut de soin dans la manière de les saler. C'est pourquoi la Russie reçoit annuellement de l'étranger pour plus de cent mille roubles de harengs. Ceux de la premiére qualité, réservés pour la table des riches, n'en font que la plus petite quantité: la plus grande partie, d'une qualité médiocre, est consommée par le bas peuple de la Livonie, de

l'Ingrie, de la Finlande et des gouvernemens de la Russie blanche. Il pourrait se contenter de ceux que l'on prend dans le pays, si l'on s'appliquait plus à cette pêche, et si l'on en salait davantage. D'ailleurs la Russie pourrait fournir pour cette consommation divers poissons des mers méridionales, qui seront indiqués dans la suite, ainsi que l'omoul (*salmo auctumnalus.* PALL.) Celui-ci fait son séjour dans la mer glaciale, où il se trouve en quantité innombrable: il remonte non-seulement dans les rivières de la mer blanche, dans l'Ob et le Iénissei, mais encore, par l'océan oriental, dans les rivières du Kamtchatka. En suivant le Iénissei et ensuite la Toungouska, il est entré dans l'Angara et la Touba, et même parvenu jusqu'au grand lac Madjar dans les monts Sayans. Comme il a trouvé dans les lacs du midi une eau abondante et profonde, il n'a point été tenté de retourner dans la mer du nord, et s'est d'autant plus augmenté dans ces réservoirs immenses, qu'il n'y a point été suivi par les voraces habitans de la mer.

L'omoul est célèbre dans toutes les contrées situées au delà du lac Baïkal. Sans lui, les habitans éprouveraient une disette de poissons, le lit des rivières étant en général trop pierreux pour qu'elles puissent être fort poissonneuses. Il est aussi regardé comme un mets très-délicat par les peuples qui habitent les bords de la mer blanche. On le prend le plus souvent dans les petits lacs qui communiquent à des rivières, en construisant une haie de pieux entrelacés de branchages, qui se replie en zigzag, et se termine par un grand réservoir. Les omouls y entrent en si grand nombre, que le pêcheur n'a besoin, pour les prendre, que d'avancer dans son canot et de puiser avec un baquet.

On pense bien que, si la mer du nord a une si grande abondance de poissons de toute espèce, on n'en trouvera pas moins dans les fleuves qui y versent leurs eaux. La Dvina et la Petchora nourrissent la plupart des espèces dont nous avons fait mention, outre une grande quantité de lavaret, excellent poisson que les Russes appellent *sigui*, et de saumons, qui sont regardés, dans toute la Russie septentrionale, comme les plus gros

et les plus délicats : on les transporte très-loin lorsqu'ils sont fumés ou gelés.

De tous les fleuves qui arrosent l'empire de Russie, aucun n'offre une aussi grande abondance de poissons de passage que l'Ob. Non-seulement on y voit différentes espèces d'éperlans que l'on ne trouve point ailleurs, mais encore des essaims innombrables d'esturgeons, de sterlets, de saumons blancs, de brochets, de murènes, de lottes, et une foule d'autres poissons dont les noms russes et ostiaks ne les feraient point connaître sans une description. Ces divers poissons, en remontant le fleuve, arrivent en juin à Bérézof et se rendent ensuite dans l'Irtych, le Tobol et le Tom. Ils déposent leur frai pendant ce voyage, et ramenant, en septembre, quand le temps des glaces approche, leurs petits encore faibles, ils descendent l'Ob et reviennent, pour la plus grande partie, dans l'océan, avant que les eaux des fleuves se soient corrompues sous les glaces [12]. Les Ostiaks et les Samoièdes s'occupent de la pêche dans les pays où l'Ob termine son cours : mais, près de sa source, elle est abandonnée à tous ceux qui veulent

s'y livrer. La pêche du printems commence au mois de juin; c'est le temps de la crue des eaux et celui où les poissons remontent en foule dans les lacs et les rivières qui se jettent dans l'Ob: car la largeur et la profondeur de ce fleuve en rendent la pêche impossible, excepté dans les lieux où l'eau est très-basse. Outre la pêche avec les éperviers et les grands filets, dont on peut se servir depuis le mois de juin jusqu'à celui d'octobre, les Ostiaks ont encore différentes autres manières de prendre le poisson: la plus singulière est avec un filet de la forme d'un sac, qu'ils nomment kilidan. Le bord inférieur de ce sac est tendu par une perche, à laquelle on attache une pierre pour la faire tomber au fond de l'eau. La pierre est liée à une corde, qui passe par un anneau attaché au bord supérieur du filet, et dont le pêcheur se sert pour le tenir. Il prend entre les doigts de petits cordons attachés à ce bord, qui l'avertissent quand le poisson entre dans le filet, et aussitôt il se hâte de le tirer hors de l'eau. Par ce mouvement, la perche resserre l'ouverture inférieure, et les poissons se trouvent enfermés

dans le sac. On se sert de ces filets depuis le mois de juin jusqu'à celui de septembre, pour la pêche des esturgeons, des éperlans, des lottes et autres poissons de cette espèce.

On s'imagine aisément qu'un peuple, qui fait de la pêche son occupation principale, doit avoir inventé des moyens aussi ingénieux que multipliés, pour diminuer le travail et ne point perdre de temps inutilement. Outre les nasses et les digues usitées partout, les Samoièdes et les Ostiaks vont la nuit chercher leur proie dans les lieux peu profonds, à la lueur de flambeaux faits avec de l'écorce de bouleau, qu'ils attachent à des perches. Dans les rivières septentrionales, aussitôt que la glace a assez d'épaisseur, les Samoièdes y font des ouvertures, sur lesquelles ils construisent des cabanes, pour prendre les poissons de la manière suivante. Ils laissent tomber dans l'eau de petits poissons sculptés en bois, attachés à un cordon, et dont ils augmentent le poids avec des pierres: quand le poisson, attiré par la voracité ou par la curiosité, s'approche, ils le percent très-adroitement avec une fourche. Ils font aussi sur ces rivières

de petites digues, où ils laissent des ouvertures, dont ils garnissent le fond d'écorce blanche fixée avec des pierres; et ils percent le poisson, que l'on peut alors distinguer aisément.

C'est par ces divers moyens, et beaucoup d'autres encore, que les Ostiaks, les Samoièdes et leurs voisins, fournissent du poisson aux Russes pendant toute l'année. En été, les esturgeons sont en telle abondance, qu'on rejette les poissons d'une qualité inférieure: on en trouve assez souvent qui ont une toise de longueur, et donnent jusqu'à deux pouds de caviar. L'esturgeon ne vaut jamais à Bérézof plus de quarante kopeks le poud; et la graisse de poisson se vend souvent à peine cinquante kopeks, et jamais plus d'un rouble.

L'Irtych nourrit dans ses eaux presque toutes les espèces de poissons qu'on trouve dans l'Ob. La pêche y est aussi très-importante. Les sterlets de ce fleuve sont, après ceux de l'Ob, les plus gros que l'on voie en Russie: ils ont quelquefois plus d'une archine et demie de longueur. L'Irtych abonde aussi en lottes, et il n'est pas rare d'en

prendre

prendre de deux archines. Mais il n'y a dans cette rivière, non plus que dans l'Ob, ni silures, ni sevrouga ni bélouga: les truites y sont très-rares; et, de toutes les espèces de saumons, l'on n'y trouve que l'éperlan. Le Iénissei, la Léna et la plupart des rivières qui s'y jettent, ont aussi en abondance des poissons d'un goût fin etdélicat: mais, comme ce sont à peu près les mêmes espèces dont nous avons déjà parlé, nous pouvons nous dispenser d'en faire ici l'énumération.

La pêche sur les côtes et dans les isles de l'océan oriental, est très-remarquable, tant par la diversité des objets sur lesquels elle s'étend, que par la manière dont elle se fait. Dans ces contrées glacées, où le sol et le climat semblent également repousser l'agriculture, et où les tentatives qu'on a faites pour l'introduire n'ont réussi qu'en fort peu d'endroits; la chasse et la pêche sont les seuls moyens de subsister qu'aient le petit nombre d'habitans qui s'y trouvent parsemés. La pêche surtout fournit à la plus grande partie de leurs besoins, et la nature, si avare dans la distribution de ses autres dons, leur a prodigué en abondance les

poissons les plus rares, les plus utiles et les plus délicats.

De ce nombre est surtout la baleine, dont nous avons différé jusqu'ici de faire mention, quoiqu'il s'en trouve aussi dans la mer glaciale. Cet animal est si commun sur les côtes du Kamtchatka, qu'on le rencontre souvent endormi sur le rivage de la mer, quand la marée se retire, et qu'il poursuit quelquefois les poissons jusques dans les ports. Souvent aussi les flots rejettent des baleines mortes sur le rivage; ce que les Kamtchadales regardent comme un événement très-heureux: car leur pêche est pénible et fort dangereuse. Les habitans de la pointe méridionale du Kamtchatka croisent la mer sur de petits canots, nommés baidares; ils cherchent les baleines pendant leur sommeil, les blessent avec des flèches empoisonnées, et les abandonnent ensuite au hasard: si l'animal périt, il est jeté sur le rivage.

Au nord de cette presqu'isle, on prend les baleines avec des filets faits de cuir de vaches marines durci, et que l'on place à l'ouverture des golfes, en les fixant dans la mer par de grosses pierres. Quand la baleine s'y

est embarrassée, elle y périt ordinairement, par les efforts même qu'elle fait pour s'en dégager. Alors les pêcheurs la remorquent, l'amènent sur le rivage avec les cérémonies religieuses les plus ridicules, et finissent par l'égorger.

De tous les peuples de ces contrées, il n'y en a point d'aussi adroits pour cette pêche que les Tchouktchi. Leur manière de prendre ces poissons ressemble beaucoup à celle des Européens. Huit ou dix hommes s'avancent à la rame dans la mer sur de très-grandes baidares. Lorsqu'ils trouvent une baleine, un de ces canots s'approche, et un pêcheur lui darde une lance, dont la pointe crochue de fer ou de bois reste dans le corps de l'animal, tandis que l'on retire le manche. Une courroie attachée à cette pointe, qui a plusieurs centaines de brasses de longueur, est roulée dans le canot. Le pêcheur la tient avec force, et suit par ce moyen les mouvemens les plus violens de cet animal furieux: s'il se plonge, il abandonne la courroie; revient-il, il la reprend, parce qu'il a attaché à l'extrémité un ballon qui lui indique où se trouve la baleine: si elle reparaît

sur l'eau, un second canot l'attaque de la même manière que le premier; et tous les autres suivent son exemple, jusqu'à ce qu'ils s'en soient assurés et l'aient suffisamment fatiguée. Alors ils commencent à pousser de grands cris: l'animal furieux et égaré accourt contre la terre, et vient échouer avec la plus grande violence sur le rivage, où il est très-aisé de le tuer. Cette manière de le prendre est usitée dans la plupart des isles de l'archipel russe. Les Tchouktchi se fient tellement à leur adresse et à leur courage, qu'ils ne prennent que la graisse des baleines mortes, qui sont jetées par les flots sur le rivage.

L'usage que les habitans de l'océan oriental font du produit de cette pêche, est aussi singulier que varié. Quoique la chair de la baleine soit dure et coriace, elle ne peut se garder long-temps: on la consume sur le champ, ou on la sèche à l'air. Il faut séparer la peau du lard, la racler, la fumer et la battre pour la rendre plus flexible: on en fait ensuite des bandes de cuir et des semelles de souliers, qui sont d'une durée étonnante. On met le lard dans des creux

remplis de pierres brûlantes; et, quand on en a enlevé l'huile, on en tire une graisse d'un goût assez agréable. Une partie de l'huile se consume dans les lampes, l'autre est fondue pour d'autres usages; et, quand on veut la garder, on en remplit les boyaux de la baleine, après les avoir bien nettoyés; ils servent de tonnes, et on peut y conserver en général tous les liquides. Les Kamtchadales emploient les os de baleine pour assembler leurs baidares, ou ils en font des filets pour la pêche, des piéges de renards et des baquets pour mettre l'eau. Ils se servent des os de la mâchoire pour faire des patins, des manches de couteau, et des colliers pour les chiens qu'ils attèlent à leurs traîneaux. On emploie les nerfs en place de ficelle, et les vertèbres pour en faire des pilons de mortier. L'océan oriental contient, outre la baleine, une grande quantité de poissons remarquables par leur grosseur; mais nous ne parlerons ici que de ceux dont la pêche occupe l'industrie et devient avantageuse pour les besoins de la vie. De ce nombre sont l'ours marin, le loup marin, le lamentin et la loutre de mer. Comme

l'océan oriental est le vrai séjour de ces animaux, et que leur histoire naturelle est très-peu connue, nous en donnerons ici une courte description.

On trouve de grands troupeaux d'ours marins dans l'océan oriental, particulièrement entre les isles Kouriles et les Aléoutes. Les plus grands de ces animaux ont quatre-vingt-dix pouces anglais de longueur, et pèsent jusqu'à dix huit à vingt pouds. L'ours est le quadrupède auquel ils ressemblent le plus, excepté les pieds de devant et la partie inférieure du corps, qui est d'une forme conique. Ce que cet animal a de plus extraordinaire, ce sont ses pieds garnis de nageoires et munis en même temps d'articulations et de doigts. Cette conformation les met non-seulement en état de marcher sur la terre, de s'asseoir sur leur derrière comme les chiens, et de se servir de leurs pattes de différentes manières; mais ils les emploient encore pour nager, par le moyen des membranes qui unissent chaque doigt du pied.

Ces animaux ont des moeurs et des usages, qui leur sont tellement propres, et si

extraordinaires, que la description en passerait pour fabuleuse, si elle ne nous était attestée par un observateur aussi éclairé que véridique. Rien n'égale la tendresse des mères pour leurs petits; et c'est un spectacle agréable de voir comme elles tâchent de les amuser par toutes sortes de jeux. En les examinant, on croirait qu'elles veulent même les exercer à combattre: l'un cherche à renverser l'autre; et, quand le père arrive en grondant, il sépare les combattans, mais caresse le vainqueur. Quelquefois aussi il essaie de faire tomber celui-ci par terre, et plus il éprouve de résistance, plus il lui témoigne de tendresse; tandis qu'au contraire il paraît mécontent de ceux qui sont lâches et timides. Quoique la polygamie soit générale parmi les ours marins, puisqu'il y en a qui ont jusqu'à cinquante femelles, cependant ils en sont très-jaloux, et deviennent furieux lorsqu'un autre les approche. Ils reposent souvent par milliers sur le rivage, mais sont toujours séparés par familles; et c'est aussi de la même manière qu'ils nagent dans la mer. Les plus âgés, qui n'ont plus de femelles, sont aussi les plus féroces.

Ils passent souvent un mois à terre, sans prendre aucune nourriture : mais, si un homme ou un animal les approche, ils les attaquent avec la plus grande furie. Quelquefois les ours marins se livrent des batailles sanglantes, occasionnées par leur jalousie, ou le choix du lieu où ils veulent s'établir. Si deux de ces animaux se réunissent contre un seul, d'autres viennent aussitôt au secours du plus faible ; et les spectateurs, élevant leurs têtes au-dessus de l'eau, regardent ainsi tranquillement le combat, jusqu'à ce qu'ils trouvent des motifs qui les portent à y prendre part. Ces animaux, dans leurs combats, couvrent quelquefois le rivage l'espace de deux ou trois verstes, et l'air retentit au loin de leurs effrayans mugissemens. Souvent les combattans font une suspension d'armes au milieu de l'action, pour se reposer, et s'approchent alors sans danger; tout à coup les deux partis se relèvent, et recommencent le combat avec une nouvelle fureur: le vainqueur poursuit dans la mer son ennemi; il le ramène à terre, en le traînant avec les dents, le couvre de morsures, et ne l'abandonne enfin que lorsqu'il le voit

épuisé de fatigues et hors d'état de résister aux oiseaux de proie, qui viennent alors le dévorer.

Les ours mâles exercent sur leurs femelles une autorité souvent tyrannique. Si, à l'attaque des chasseurs, les femelles épouvantées abandonnent leurs petits, et que ceux-ci leur soient enlevés, on voit aussitôt les mâles cesser de poursuivre l'ennemi commun, et se tourner contre les femelles pour les rendre responsables de leur perte. Ils les blessent à coups de dents et les poussent contre les rochers, tandis qu'elles rampent aux pieds de leurs maîtres, les caressent, et souvent répandent des torrens de larmes. Pendant que l'ours marin est irrité, il erre çà et là en grondant, et roule ses yeux de la même manière que l'ours de terre; mais, quand sa colère est appaisée, il pleure amèrement la perte de ses petits.

Depuis le mois de juin jusqu'au mois d'août, les ours marins viennent à terre, pour dormir pendant trois mois et se débarrasser d'une graisse trop abondante, comme font en hiver les ours de terre C'est le temps qu'on choisit, préférablement à tout autre, pour les

attaquer. Ceux qui sont vieux, ou qui ont déjà acquis toute leur croissance, ne s'effraient pas aisément et s'avancent contre l'homme avec beaucoup de courage: mais, si tout à coup ils s'épouvantent, la crainte en fait précipiter des troupeaux entiers dans la mer. Ils courent à terre avec rapidité, et, si un homme en est poursuivi, il n'a d'autre parti à prendre que de grimper sur une montagne, où l'ours ne peut le suivre avec la même célérité. On prend souvent cet animal sur les côtes du Kamtchatka, de la même manière que la baleine, avec des harpons dont on retire le manche: s'il est blessé, il s'élance avec la rapidité d'une flèche, entraîne le canot et s'abandonne à toute sa furie, jusqu'à ce qu'il ait perdu tout son sang. La peau de l'ours marin a peu de valeur; son poil est noir, touffu et très-hérissé: le cuir est épais et pesant; il ne sert, ainsi que la peau du phoque, qu'à revêtir des coffres. Sous ce long poil, il a, comme le castor, une laine plus fine qui est d'un noir brillant. La peau des jeunes ours qu'on trouve dans le ventre de la mère est infiniment plus belle: les Sibériens en font des habits entiers, et y attachent une grande valeur.

Les loups marins ressemblent, à l'extérieur comme à l'intérieur, aux ours marins; mais ils sont beaucoup plus grands et pèsent le double: les mâles ont, outre cela, une crinière crépue autour du cou. La vue de cet animal est effrayante, et il se défend avec furie, en cas de nécessité; mais il évite de combattre contre les hommes, et prend la fuite à leur approche pour se précipiter dans la mer. C'est là qu'il se trouve dans son véritable élément, et qu'il est si dangereux de l'attaquer, qu'on cherche ordinairement à le surprendre à terre pendant son sommeil. Quand un chasseur, qui peut se fier sur sa vigueur et la rapidité de sa course, parvient à le trouver endormi, il s'en approche contre le vent, pour ne point être découvert, lui perce les pieds de devant avec les dards crochus, dont nous avons déjà parlé, pendant que d'autres lient l'extrémité de la courroie à un pieu enfoncé dans la terre: alors on perce de flèches empoisonnées le loup marin, qui ne peut plus fuir aisément, ou on l'assomme à coups de massues. Souvent on cherche seulement à les blesser avec des traits empoisonnés, et on les

abandonne ensuite à leur sort: comme la salure de l'eau de mer augmente leurs douleurs, ils retournent bientôt sur le rivage, et deviennent, morts ou vifs, la proie des chasseurs. La chasse de cet animal exige beaucoup plus de courage que d'adresse: aussi le Kamtchadale, qui y a quelquefois réussi, passe pour un héros, et jouit, tout le reste de ses jours, d'une grande considération parmi ses compatriotes. Souvent ils s'éloignent à sept ou huit lieues du rivage, sur des canots de peau ou d'écorce d'arbres, pour s'exposer à cette chasse dangereuse.

La tendresse des ours marins pour leurs petits contraste singulièrement avec la férocité des loups marins, qui traitent souvent les leurs d'une manière cruelle: mais l'on retrouve aussi parmi ces derniers les combats sanglans de ceux-là. Ils se campent dans les mêmes lieux que les ours, qui leur abandonnent par crainte les meilleures places, et ne se mêlent jamais dans leurs querelles, quoique les loups marins le fassent à leur égard, toutes les fois qu'ils en trouvent l'occasion.

L'avantage que l'on retire de la prise de ces animaux est considérable. Leur graisse et leur chair sont d'un fort bon goût, et les Kamtchadales font de leurs pieds une gelée, qu'ils trouvent délicieuse. On prépare leur peau, et on en fait des cuirs et des courroies, qui servent pour la chasse de ces mêmes animaux et pour la pêche des grands poissons de mer.

Le lamentin, nommé par les Espagnols manati [13], est la troisième espèce d'amphibies dont nous avons à parler ici: on le trouve sur les côtes orientales et occidentales de l'Amérique. Les plus grands de ces animaux ont quatre ou cinq toises de longueur, et quatre toises et demie de circonférence vers le nombril, qui est la partie où ils ont le plus d'épaisseur. Leur tête, qui ressemble à celle d'un buffle, tient au corps par un cou très-court. Les pieds de devant sont formés de deux jointures, dont l'extrémité a quelque ressemblance avec le pied d'un cheval: ils sont garnis par-dessous de plusieurs petites brosses, dont l'animal se sert pour arracher d'entre les pierres les herbes marines dont il se nourrit. Son dos est comme celui d'un

boeuf; son ventre énorme diminue tout à coup, et sa queue, qui est très-mince, se termine par une nageoire, qui lui tient lieu de pieds de derrière.

Ces animaux se plaisent dans les lieux humides et sablonneux: ils se tiennent ordinairement réunis en troupes sur le bord de la mer, à l'embouchure des rivières; et alors ils sont si familiers qu'on peut les caresser, et même les frapper sans danger. Les mâles paraissent n'avoir qu'une femelle: du moins chaque famille n'est ordinairement que de quatre lamentins; deux vieux des deux sexes; un jeune, qui a déjà toute sa grosseur; et un petit. Leur appétit est si insatiable, qu'ils ont presque toujours la tête dans l'eau pour chercher leur nourriture; ce qui fait qu'ils s'occupent peu de leur sûreté. Les caresses amoureuses des mâles sont infiniment tendres; mais les femelles jouent l'indifférence, et ne se rendent qu'après beaucoup d'instances. L'attachement des mâles pour elles est si vif, qu'ils s'exposent à une mort certaine, quand elles sont prises, et se laissent souvent mourir de faim auprès de leur cadavre.

On prend cet animal avec de grandes lances de fer garnies de crochets, qui sont attachées à une longue et forte corde. Les pêcheurs s'avancent doucement à la rame vers une troupe de lamentins: un homme, placé à la proue du canot, darde cette lance contre l'animal, et des gens à terre le tirent sur le rivage par le moyen de la corde; il faut pour cela au moins trente hommes, parce que le lamentin oppose la plus vive résistance. Alors le canot le suit, et les pêcheurs cherchent à l'épuiser en lui faisant différentes blessures. Aussitôt que les lamentins qui sont dans le voisinage s'aperçoivent du danger d'un de leurs compagnons, ils accourent à son secours. Quelques-uns essaient de renverser le canot avec leur dos; d'autres se placent sur la corde et s'efforcent de la rompre, ou ils frappent avec leurs queues pour arracher le crochet de la peau de l'animal blessé; ce qui leur réussit aussi quelquefois.

Les Américains emploient la peau épaisse et dure de cet animal pour faire des semelles de souliers et des ceintures. Les Tchouktchi l'étendent avec des bâtons, et elle leur sert de canots. La chair du lamentin est

plus filandreuse que celle du boeuf; mais, quand elle est cuite, elle lui ressemble beaucoup pour le goût, et a sur elle l'avantage de ne pas se corrompre promptement, même pendant les jours les plus chauds. La chair du jeune lamentin est infiniment plus tendre. La graisse qui se trouve sous la peau, a l'épaisseur de la main, tout autour du corps: elle est blanche et fluide; son odeur et son goût sont très-agréables, et, quand elle est fondue, il tient de celui de l'huile d'amandes. Comme ces animaux sont très-nombreux autour du Kamtchatka, et qu'un seul pèse à peu près 200 pouds, ou 8,000 livres, cette nourriture seule suffirait pour fournir aux habitans, pendant toute l'année, une chair saine et d'un bon goût.

La loutre marine, que l'on appelle à tort le castor du Kamtchatka, ne diffère de la loutre de rivière que par son séjour dans la mer, parce qu'elle est moitié plus grosse, et que son poil est infiniment plus beau. Il paraît incontestable que cet animal est d'origine américaine, et étranger sur les côtes de l'Asie. On le trouve dans la partie de l'océan oriental, que les Russes appellent vulgairement

vulgairement la mer des Castors, depuis le 50 jusqu'au 56e degré de latitude septentrionale. Ils ont ordinairement cinq pieds de longueur, et trois de circonférence dans la partie du corps la plus épaisse: les plus grands de ces animaux pèsent de 70 à 80 livres. Leur peau l'emporte beaucoup pour la longueur, la beauté, la noirceur et l'éclat du poil, sur celle du castor. On la vend au Kamtchatka vingt roubles; à Iakoutsk, trente; à Irkoutsk, quarante et cinquante; et, dans le commerce d'échange que l'on fait sur les frontières de la Chine, son prix augmente jusqu'à quatre-vingts et cent roubles. La chair de ces animaux est assez bonne, et, ce qui paraît contraire aux lois ordinaires de la nature, celle de la femelle est meilleure, peu de temps avant ou après qu'elle a mis bas.

La loutre de mer se nourrit de crabes, de coquillages, de petits poissons, de quelques herbes marines: elle mange même de la chair. Il n'est plus douteux que cet animal utile pourrait être porté en Russie et y être apprivoisé, si on voulait en faire les frais; il s'établit aussi volontiers dans les

lacs, les rivières et les étangs, que dans la mer. Les usages et la manière de vivre des loutres sont singuliers et agréables. Elles s'établissent ordinairement par familles. Le mâle caresse la femelle avec ses pattes de devant, dont il se sert pour toutes sortes d'emplois avec une adresse étonnante. Celle-ci joue avec ses petits, et se défend des caresses du père avec une feinte indifférence. Ils ont une tendresse si grande pour leurs petits, qu'ils emploient les moyens les plus extraordinaires pour les sauver, et, s'ils n'y réussissent pas, ils meurent souvent de regret de leur perte. Quand ils fuient, ils prennent leurs petits entre leurs dents, et chassent ceux qui sont grands devant eux. S'ils ont le bonheur d'échapper à leurs ennemis, ils s'en moquent aussitôt qu'ils sont dans l'eau. Ils s'y précipitent et s'y tiennent perpendiculairement: ils jouent sur les flots et posent leurs pattes devant les yeux, comme quelqu'un qui veut éviter de regarder le soleil. Tantôt ils se couchent sur le dos et se frottent le ventre avec les pattes de devant, tantôt ils lancent leurs petits dans l'eau et les reprennent. Si une loutre est

poursuivie et qu'elle ne voie aucun moyen de s'échapper, elle souffle comme un chat qui est en colère: est-elle frappée, elle se prépare aussitôt à mourir, se couche sur le côté, retire ses pattes de derrière et se couvre les yeux avec celles de devant.

Au printems, les Kouriles s'avancent à huit ou dix verstes sur mer pour chercher ces animaux; ils s'embarquent dans des canots de cuir ou des baidares. Quand ils joignent une loutre, ils lui décochent aussitôt une flèche; elle plonge, mais elle est forcée de sortir de l'eau peu de temps après pour reprendre haleine; ce qui l'expose de nouveau à l'attaque de ses ennemis. Les bulles d'eau, qui s'élèvent à la surface de la mer, instruisent le chasseur du lieu où est cet animal: il y dirige son bâtiment; et, quand la loutre, épuisée de fatigues et hors d'haleine, veut se reposer sur l'eau, on la perce avec une lance.

On prend encore les loutres en leur tendant des filets; mais, quand elles y tombent, elles se livrent au désespoir et se déchirent les unes les autres. Il n'y a point de spectacle plus effrayant que la chasse de ces

animaux, quand ils courent sur les glaçons et qu'on les assomme avec des massues. La débacle des glaces sur les côtes de l'océan est ordinairement accompagnée d'orages affreux et de tourbillons de neige: les chasseurs bravent tout, même les nuits les plus obscures. Ils courent et s'élancent avec intrépidité sur ces glaces flottantes: tantôt ils sont poussés par les flots, tantôt engloutis dans des abîmes. Ils ont tous un couteau et une perche à la main; et ils portent des patins garnis de pointes, afin de pouvoir s'accrocher aux glaçons, surtout quand ils s'entassent les uns sur les autres. Les Kouriles et les Kamtchadales dépouillent les loutres de leur peau avec une promptitude incroyable, au milieu de mille dangers et du mugissement de ces glaces flottantes. Si la fortune leur est favorable, ils rapportent leur butin à terre; mais souvent les glaçons sur lesquels ils se trouvent, sont poussés bien avant dans la mer, et ils se voient forcés de tout abandonner pour ne s'occuper que des moyens de se sauver: les nageurs les plus exercés se fient à leur adresse; les autres s'attachent à leurs chiens, qui les ramènent

fidèlement sur le rivage. Cependant ces accidens n'arrivent à ces malheureux que quand le vent change tout d'un coup ; car ils n'entreprennent presque jamais cette chasse que quand le vent pousse la glace du côté de la terre. Lorsque le temps est favorable, ils s'éloignent du rivage à perte de vue, et osent quelquefois s'avancer jusqu'au canal qui sépare les deux premières isles Kouriles.

La loutre marine est, de tous les animaux dont il a été question, la plus utile pour le commerce : sa belle peau est très-recherchée partout, et se vend très-cher à la Chine. Cet animal étant le principal objet des expéditions pour les isles Aléoutes et les Kouriles, nous croyons devoir donner des détails plus particuliers sur cette branche de commerce, qui est pénible et dangereuse, mais d'un produit très-avantageux.

Ce commerce important est jusqu'à présent presque exclusivement entre les mains des Russes : il commença en 1741, aussitôt que les célèbres navigateurs Behring et Tchirikof eurent fait leurs premières découvertes. Depuis cette époque, il s'est étendu au point que toutes les isles et une partie

du continent de l'Amérique sont fréquentés par les mariniers de cette nation: la plupart de ces contrées reconnaissent la domination russe, et payent en conséquence leur tribut en pelleteries. Les gens qui s'associent pour ces entreprises, sont chasseurs et marchands: les pelleteries qui sont l'objet de leur voyage n'étant point exposées en vente, ces armateurs sont forcés ou de se livrer eux-mêmes à la chasse, ou d'obtenir des pelleteries des insulaires, soit par des présens, soit en les exigeant pour racheter leurs ôtages. Chaque société est composée de cinquante à soixante et dix hommes, qui se divisent en petites troupes dans plusieurs isles; ils évitent pour leur propre sûreté celles qui sont trop peuplées. C'est par cette raison qu'un voyage dure ordinairement quatre ou cinq ans, jusqu'à ce qu'ils aient amassé une quantité de pelleteries suffisante pour charger un vaisseau, et payer au moins le double des frais de l'équipage, qui se montent ordinairement à vingt ou trente mille roubles. La construction de ces bâtimens est cependant très-simple: ce sont en général des galiotes à deux mâts, construites de bois de pin ou

de bouleau, dans lesquelles on n'emploie presque point de fer: il est étonnant que des bâtimens si légers puissent supporter au moins deux voyages sur une mer aussi orageuse. L'équipement s'en fait ordinairement à Okhotsk, où le transport facile des munitions et des matériaux le rend moins coûteux. Le vaisseau, muni de très-peu de provisions, part à la fin de l'été, pour doubler la presqu'isle du Kamtchatka, ou bien il cingle sur l'isle Behring et l'isle de Cuivre: quelquefois il cherche à entrer auparavant dans quelques ports situés sur la côte orientale. La moitié de l'équipage au moins est composée de Russes: on le complète avec des Kamtchadales, qui leur sont très-utiles, à cause de leur expérience, et dont la santé robuste résiste à la plus mauvaise nourriture.

Pendant l'hiver, on met le vaisseau sur des madriers, et on fait une provision de chair de lamentin séchée, de peaux de loups marins et de phoques: une partie de ces peaux est employée à faire des canots pour la chasse, et on traite du reste avec les insulaires. L'été suivant, le vaisseau met à

la voile pour les isles où l'on espère faire la meilleure chasse. Pendant trois ou quatre ans, ces téméraires flibustiers n'ont d'autre ressource pour vivre que le peu de provisions qu'ils ont ramassées, et ce que leur fournit accidentellement la chasse et la pêche. Outre un genre de vie aussi misérable, ils sont encore forcés de se tenir sans cesse en garde contre les surprises des insulaires, de surveiller la chasse, et, en cas de nécessité, de défendre les timides Kamtchadales avec le courage propre à la nation russe. Les vaisseaux qui vont droit aux isles Behring ou de Cuivre, y passent aussi l'hiver, et s'occupent de la chasse des ours et des loups marins : on fait provision de la chair des derniers, ainsi que de celle des lamentins, et on transporte les cuirs dans les isles.

Aussitôt que les navigateurs y sont arrivés, ils tâchent, par la douceur ou par la force, d'avoir en ôtage les enfans des habitans, surtout ceux des chefs, afin de s'assurer de leur fidélité : ensuite ils distribuent aux insulaires des piéges pour la chasse aux renards, des filets pour prendre les loutres

de mer, et des canots de peaux de loups marins. De leur côté ceux-ci doivent leur livrer, pendant l'hiver, des provisions de bouche et des pelleteries. Ils tâchent d'obtenir une partie des peaux en forme de tribut: ils leur donnent des quittances, payent le reste avec des grains de verre, de fausses perles, du poil de chèvre, des casseroles de cuivre, des haches, des aiguilles à coudre, etc. Au printems, ils reprennent leurs piéges et leur rendent leurs otages. Comme ils craignent la malveillance des insulaires, ils ne s'exposent à chasser, et ne se dispersent en petites troupes, que dans les lieux où ils sont assurés d'être les plus forts.

Les belles peaux de loutres marines, de renards noirs et blancs, sont les principaux objets de ces entreprises de chasse et de commerce; mais on en rapporte encore beaucoup d'autres pelleteries. La plus grande partie des peaux de loutres marines est destinée pour la Chine: on transporte les autres en Russie, et la couronne retient, outre son tribut en nature, la dixième partie de la valeur des peaux qui y sont introduites. Quand un vaisseau revient heureusement,

après un séjour de quatre ou cinq ans, le bénéfice est ordinairement double ou triple des frais de l'entreprise [14].

Outre ces différentes espèces d'animaux, l'océan oriental renferme encore dans ses eaux une foule de grands poissons et d'amphibies, l'espadon, la vache marine, le phoque, le bélouga de mer, etc. Le produit que l'on tire de leur prise est assez important pour les habitans qui bordent ses côtes; mais, pour éviter les répétitions, nous ne nous étendrons pas davantage sur ces objets. Avant de quitter ces régions éloignées, jetons encore un coup d'oeil sur le Kamtchatka. La nature, qui s'est montrée marâtre à l'égard du sol inculte et stérile de cette vaste contrée, semble avoir voulu dédommager les habitans par la quantité étonnante de poissons qu'elle leur a prodiguée.

Dans ces lieux, où l'agriculture ne s'exerce que comme une sorte de jardinage, et où l'on manque des animaux domestiques les plus communs, le poisson est presque la seule nourriture des habitans: partout ils en trouvent en abondance, quoique les fleuves et les lacs n'en nourrissent pas une seule

espèce qui leur soit particulière. Tous les poissons du Kamtchatka sont des poissons de mer, qui remontent au printems dans les fleuves en si grande quantité qu'ils font regonfler les eaux, et sortent du lit des rivières avec les flots. Le soir, quand ils cessent de remonter, ou quand les eaux se retirent, les poissons morts couvrent le rivage et répandent une telle puanteur, qu'elle occasionnerait des maladies épidémiques, si l'air n'était continuellement purifié par des vents bienfaisans. A l'embouchure des fleuves, on puise ordinairement le poisson avec des seaux, et, au lieu de filets, qui seraient déchirés dès la première fois, on se sert d'une espèce de trébuchet. Les ours et les chiens même vont à la pêche: ils se placent sur le rivage, et attrapent, avec la gueule ou les pattes, les poissons qui passent devant eux.

Les seuls poissons qui remontent les rivières jusqu'à une certaine hauteur, sont les saumons: on en trouve dans ces lieux plus d'espèces différentes que l'histoire naturelle de toute la terre n'en a pu offrir jusqu'à présent. Les saumons et les truites sont recherchés partout pour la délicatesse de leur

goût; mais ceux que l'on trouve dans cette presqu'isle doivent avoir la préférence sur tous les autres. On remarque dans la zoologie de ces animaux, qu'ils naissent dans les rivières, vivent dans les mers, et retournent mourir aux lieux de leur naissance. Animés par l'instinct qui les porte à se multiplier, ils remontent au printems les rivières, remplis d'oeufs et de laite, et, après avoir accompli le but de la nature, ils déposent leurs oeufs dans le sable. Ensuite ils continuent leur route, et meurent lorsqu'ils ont consumé les provisions qu'ils ont apportées.

L'alevin part l'automne pour aller dans la mer; il y reste jusqu'à ce qu'il ait acquis sa formation organique: la troisième année, il retourne dans les lieux où il a pris naissance, et, par la propagation de son espèce et sa mort, il achève de remplir la destination de la nature.

Quelques naturalistes attentifs ont fait l'observation intéressante, que plusieurs espèces de poissons s'associent un de leurs petits, éclos l'année précédente, pour les accompagner quand ils remontent les rivières: ils poursuivent

leur route, après avoir enfoui leurs oeufs; tandis que le jeune poisson reste dans ces lieux, pour ramener, en novembre, l'alevin dans la mer: il lui sert de guide, et le défend contre les autres poissons. Chaque sorte de poisson a un temps fixe où il remonte les rivières, et leur passage se succède: cependant, au mois d'août, trois ou quatre espèces remontent en même temps; mais elles ne se mêlent point, et forment des bandes séparées.

Comme les poissons du Kamtchatka ne servent qu'à la nourriture des habitans de cette presqu'isle, il serait inutile d'en rapporter les différentes espèces [16]. Nulle part cette prodigalité de la nature n'est aussi utile que dans ces lieux, où, presque partout, le poisson remplace le pain: c'est l'unique provision des habitans pendant l'hiver. Pour éviter le dégoût qui résulterait d'une nourriture aussi uniforme, les Kamtchadales ont différentes manières de le préparer, et la plupart sont très-bizarres. La plus facile et la plus usitée est de les mariner à la façon de ce pays-là: pour cela, on remplit une grande fosse de poissons que l'on couvre de cendres;

ou bien, après les avoir lessivés avec des matières alkalines, on couvre la fosse de branchages. Les Samoièdes et les Iakoutes emploient ce moyen et conservent ainsi le poisson un an entier, sans qu'il se corrompe: mais les Kamtchadales, qui trouvent ces préparatifs trop embarrassans, le laissent pourrir, et le trouvent alors délicieux. Souvent aussi on fait sécher le poisson à l'air: après avoir ôté les arêtes, on le coupe par tranches, et on le suspend sous des toits qui sont destinés à cet usage. Le paresseux Kamtchadale préfère ce moyen, parce qu'il est facile à employer; ces poissons séchés sont l'unique provision des Kamtchadales dans leurs voyages: il est vrai que, quand ils sont broyés, cette nourriture est assez semblable au pain. On peut encore raper le poisson et en préparer un gruau, dont on fait une soupe épaisse et nourrissante. La manière ordinaire de le conserver, en le faisant saler, fumer ou geler, n'est employée que par les Russes établis au Kamtchatka.

Nous passerons maintenant à la pêche que l'on fait sur la mer Caspienne, branche d'industrie bien plus importante pour la Russie

que toutes celles dont il a été question jusqu'ici.

Nulle part dans tout l'empire, on ne s'occupe autant de la pêche que dans ces lieux, et nulle part elle n'offre autant d'objets de commerce. Ce n'est point l'abondance prodigieuse des excellens poissons qu'elle nourrit, qui lui donne cet avantage, mais la situation de cette mer au centre de l'empire, la facilité des débouchés que lui procurent les rivières qui s'y jettent, et l'ordre admirable qui règne dans la manière d'en faire la pêche. C'est avec raison que Pallas compare la pêche de la mer Caspienne à celle du hareng, de la morue et de la baleine, que font les autres puissances maritimes de l'Europe. Elle est, sous plusieurs rapports, aussi importante pour la Russie, quoique ses avantages se répandent moins au dehors.

La pêche au nord, ou sur les côtes russes de la mer Caspienne, est affermée en partie à des marchands d'Astrakhan, et fait la base de leur fortune: le reste appartient aux Kosaques de l'Oural, qui, en vertu d'anciens privilèges, étendent leurs droits non-seulement sur ce fleuve, mais encore sur une

partie du rivage de la mer, depuis l'embouchure de l'Oural jusqu'à la baie, dite la riche, qui reçoit le bras sud-ouest de ce fleuve; ce qui comprend une étendue de soixante-dix verstes. Comme nous nous occuperons de cette partie dans la suite, à l'article de l'Oural, il ne s'agit ici que de la pêche de la mer Caspienne en général, et plus spécialement du district affermé par la couronne.

En hiver, les glaces s'étendent assez loin sur le rivage de la mer Caspienne, qui n'en est ordinairement débarrassée qu'à la fin du mois de mars; et, dès le mois d'avril, la pêche commence. Les gens qui l'ont affermée occupent les places qui leur sont assignées, où ils ont aussi leurs dépôts (en russe *vataga*) qui portent communément le nom du possesseur. Ils ne perdent guère leur temps à la pêche de ces petits poissons que l'on prend dans l'Oural et le Volga, et que l'on transporte, séchés ou salés, dans l'intérieur de l'empire.

La pêche de la mer Caspienne ne s'étend que sur les trois espèces d'esturgeons: *l'ossètre* (le véritable esturgeon, *accipenser sturio*) le *bélouga* (*accipenser huso*) le *sévrouga* (*accipenser*

(*accipenser stellatus*) et sur les silures et les barbeaux. Chaque vataga est occupé par cinquante, quatre-vingts et jusqu'à cent vingt hommes, dont chacun a son emploi particulier; les uns sont rameurs, pêcheurs, saleurs, tandis que les autres préparent le caviar, la colle de poisson, etc. Chacun de ces établissemens entretient de bons bâtimens de différentes grandeurs, sur lesquels on peut tenir la mer, sans avoir besoin d'un nombreux équipage: outre cela, ils ont chacun une galiote pour aller chercher à Astrakhan le sel et les approvisionnemens nécessaires, et pour transporter le poisson qu'on a pris. Près des bâtimens où l'équipage est logé, on construit un nombre suffisant de hangars, où l'on prépare les oeufs et la colle de poisson, et où l'on met en ordre les instrumens de la pêche. Pour bien conserver le poisson salé, on pratique sous terre de vastes et profondes caves à glace, qui sont revêtues de planches. Elles contiennent des réservoirs remplis d'une eau très-salée, où l'on met le poisson frais: quand on l'en retire, on le pose sur des rayons. L'intervalle qui est entre ces rayons et la

muraille, est rempli de glace, afin de pouvoir conserver frais une marchandise qui se corrompt si aisément.

La distance d'un vataga à un autre est indéterminée, ainsi que le canton où ils peuvent pêcher; cependant on ne souffre point qu'ils étendent leur pêche au delà des cantons voisins. Les impositions que les vataga doivent payer à la couronne sont levées d'après la quantité de colle de poisson et de caviar qu'ils préparent. Chaque poud de colle de poisson paie cinq roubles; et le poud de caviar, deux roubles quatre-vingts kopeks.

La pêche ne se continue pas toute l'année, mais elle se fait principalement le printems, l'automne et l'hiver; c'est alors que les poissons s'approchent en foule du rivage. Au printems, tous les golfes de cette mer fourmillent de bélouga; mais ils n'ont point d'oeufs alors, et ne viennent que pour chercher leur nourriture. C'est aussi le temps du passage des sévrouga, qui déposent leurs oeufs à cette époque et ne reparaissent plus de l'année. L'automne et l'hiver, on ne prend que des bélouga qui se rassemblent alors dans les golfes, ou pour y passer l'hiver, ou

pour déposer leurs oeufs. C'est par cette raison que ces deux espèces d'esturgeons cherchent les eaux douces ou peu salées: ils ne remontent pas les rivières, mais ils séjournent dans les baies, qui leur offrent les mêmes avantages. Le véritable esturgeon, au contraire, remonte tout droit à l'embouchure des fleuves, et ne s'arrête point dans les golfes. Ainsi on ne prend point de ces poissons dans les vataga, excepté dans ceux qui sont situés à l'embouchure du Volga; et un esturgeon est si rare dans les baies, que, conformément à un ancien usage, il appartient à celui qui le tire de la mer.

La pêche du printems commence aussitôt que la mer est dégagée de ses glaces; ce qui arrive quelquefois dès le milieu du mois de mars. Il arrive alors une foule de petits poissons sur le rivage, surtout de ceux que l'on nomme *obla*: on les prend vivans, et on les conserve dans les viviers, afin d'en avoir, pendant tout le temps de la pêche, une quantité suffisante pour amorcer les hameçons. A ce poisson succèdent des essaims prodigieux de bélouga: le temps de leur passage dure rarement plus de quinze jours, et les pêcheurs

sont obligés de travailler nuit et jour. Dans les années abondantes, un bâtiment peut prendre en vingt-quatre heures plus de cinquante de ces gros poissons.

La pêche du bélouga se fait dans tous les vataga de la même manière. On se sert d'un attirail, composé d'un cable de soixante-dix brasses de longueur au moins: on y attache jusqu'à cent vingt-cinq cordes garnies d'un hameçon, qui ont une brasse et demie de long. En terme de pêche, on appelle un de ces cables, avec ses hameçons, un nid. Trente nids forment un attirail, qui a par conséquent plusieurs centaines de brasses. On attache entre chaque filet une pierre de quelques livres, et les deux extrémités de l'attirail sont arrêtées par deux ancres de bois. Comme l'attirail cède et qu'il est d'un grand poids, quoiqu'il flotte sur l'eau, le poisson le plus fort ne peut le rompre, et les ancres qui l'assurent, empêchent que les mouvemens violens du poisson ou les flots de la mer ne le déplacent.

On visite l'attirail deux fois par jour, et on lève les hameçons dans toute la longueur. Quand on prend un poisson, on lui passe

une corde par la mâchoire et on le remet dans l'eau, afin de le porter vivant à terre. D'autres les tirent avec le crochet sur des planches, qui sont disposées sur le rivage, et on les ouvre les uns après les autres. On jette la partie inférieure de l'estomac et les boyaux, et on sale le gosier. Les oeufs sont répandus à côté des entrailles dans tout le corps: on les sépare avec la main; on en remplit des baquets, où les gens qui préparent le caviar les ramassent. On détache ensuite la vessie qui occupe tout le dos, et on la remet à ceux qui préparent la colle de poisson: enfin, on coupe l'épine du dos pour en arracher les nerfs; on les lave et on les étend sur des perches pour les faire sécher. Quand on a enlevé les entrailles, on racle avec un couteau la graisse qui est autour de la laite et des côtes, et on la met dans un baquet pour la nettoyer et la faire fondre au feu: lorsque cette graisse est fraîche, elle est d'un très-bon goût, et on s'en sert en carême, au lieu d'huile ou de beurre. Enfin, on porte les poissons nettoyés dans les caves dont nous avons parlé: on les marine dans une eau saumâtre

ensuite on les couvre de sel, et on les étend sur les rayons. On trouve souvent des bélouga d'une grosseur monstrueuse: en 1769, on en prit un dans la baie riche, qui avait sept archines et demi de long, et qui pesait 70 pouds, ou 2,800 livres; on en tira vingt pouds de caviar.

Aussitôt que le passage des bélouga cesse, celui des sévrouga commence. Ces poissons ne viennent qu'une fois l'année, et ne restent pas plus de quinze jours: mais, pendant ce court espace de temps, leur pêche est excessivement abondante. Lorsque le vent est favorable, on prend souvent dix-sept et jusqu'à vingt mille de ces poissons. Les filets dont on se sert sont si serrés, que les mailles n'ont que la largeur de la main. On en joint quelquefois vingt-cinq ensemble, et on les dispose sur des pieux à une brasse de profondeur au plus, parce que les sévrouga se plaisent dans les lieux où les eaux sont basses et où il croît beaucoup de roseaux. Les plus grands de ces poissons n'ont que trois archines et demi de longueur; mais leurs oeufs et leurs vessies sont plus estimés que ceux du bélouga, et par conséquent se

vendent plus cher : on sale la chair de ce poisson, et on la fait sécher au soleil.

La pêche qui se fait sur les bords de la mer cesse au milieu de mai : alors les pêcheurs se rendent à Astrakhan avec le poisson qu'ils ont pris ; ils empilent leur poisson dans des caves destinées à cet usage, et le livrent en gros à des marchands de la ville. La pêche d'automne dure depuis le milieu de septembre jusqu'à la fin d'octobre : elle se fait de la même manière qu'au printems, mais on ne prend que des bélouga ; les esturgeons n'habitent alors que les lieux où l'eau n'est pas salée.

La pêche d'hiver commence aussitôt que la glace est assez forte : elle dure pendant toute cette saison ; mais on ne prend que des bélouga. On se sert toujours du même attirail, avec la différence qu'on le place toujours sous la glace. On fait des ouvertures à huit pas de distance l'une de l'autre, pour pouvoir passer avec des perches les cordes auxquelles les hameçons sont attachés. Dans l'endroit où deux cordes se joignent, on arrête l'attirail avec deux perches croisées, qui sont couchées sur le bord de

l'ouverture. On a une provision d'obla salés, afin de ne pas manquer d'amorces pendant l'hiver. Quand on veut ôter le poisson qui est pris, on détache un seul filet, qu'on peut aisément replacer, à l'aide d'une longue corde attachée à l'une des extrémités, et on lève l'autre par une des ouvertures que l'on a faites dans la glace: alors on conduit le poisson sur des traîneaux au vataga; et, aussitôt qu'il est gelé, on le transporte à Astrakhan.

Outre ces grands vataga, les propriétaires construisent encore des cabanes de pêcheurs, qui sont dispersées sur le bord de la mer: on n'y prend point d'esturgeons; mais, en été surtout, on y pêche au filet des silures et des barbeaux. Ces deux espèces de poissons ne remontent point les rivières: ils s'arrêtent au bord de la mer, où ils trouvent une meilleure nourriture. Les silures pèsent ordinairement huit pouds, et les barbeaux un poud et demi. Les premiers sont très-gras en été: on jette les oeufs de ces poissons, et l'on ne peut employer leur vessie que pour faire de la mauvaise colle.

De toutes les rivières qui versent leurs eaux dans la mer Caspienne, il n'y en a point de plus poissonneuse que le Volga. Les différentes espèces d'esturgeons, et la quantité incroyable de poissons d'une qualité inférieure, que ce fleuve nourrit, suffisent non-seulement à la consommation de tous les pays situés sur ses bords; mais le Volga en fournit encore à la plus grande partie de l'empire. Cette richesse, qu'aucun autre fleuve de l'empire ne peut égaler, est cause que les habitans qui sont sur ses rives négligent l'agriculture pour se consacrer entièrement à la pêche. Les poissons particuliers au Volga, ou qui passent rarement dans les autres rivières, sont le bélouga, l'esturgeon, le sterlet, le sévrouga, le saumon et le saumon blanc. Le barbeau, la silure, l'alose, et le poisson qu'on nomme tchékhon, sont les plus communs. Parmi les espèces qui se trouvent en plus grande abondance et qui entrent dans tous les bras de ce fleuve, nous remarquerons le brochet-perche, le zingle (l'épinoche) et une quantité prodigieuse de différentes sortes de poissons à écailles.

L'anguille est le seul poisson que l'on ne trouve, ni dans le Volga, ni dans les rivières qui s'y jettent ou les lacs qui l'avoisinent: ce poisson est aussi inconnu dans toute la Sibérie. Il est remplacé dans le Volga par une infinité de lottes et d'écrevisses d'une grosseur extraordinaire, mais d'un mauvais goût.

Les poissons les plus délicats du Volga sont les différentes espèces d'esturgeons et le saumon blanc. On y trouve souvent des bélouga de vingt et jusqu'à vingt-cinq palmes de longueur; ils pèsent trente-cinq et quarante pouds: cependant les petits laités de sept à huit palmes sont les plus communs. L'esturgeon a depuis cinq jusqu'à huit palmes; il pèse vingt livres, et les plus gros deux pouds. Le sévrouga tient le milieu entre le bélouga et l'esturgeon. On n'aperçoit les saumons rouges que dans les deux derniers mois de l'année, et en assez petit nombre: mais les saumons blancs remontent le fleuve en foule, depuis le commencement de janvier jusqu'au mois de juin. Ces deux espèces ont deux palmes de longueur, et pèsent au plus trente livres. Le barbeau

est souvent plus grand et plus pesant: la silure approche de la grosseur du bélouga.

De toutes les rivières qui tombent dans le Volga, la Kama est la plus poissonneuse; outre cet avantage, les poissons que l'on y prend ont le goût si délicat qu'on les préfère à tous ceux que l'on pêche en Russie: les esturgeons, les sterlets et les saumons blancs de cette rivière, sont beaucoup plus recherchés que ceux que l'on prend dans le Volga. Outre ces trois espèces de poissons, on remarque encore dans la Kama une espèce de petit saumon, *l'ériox* (en russe, *krasnaia ryba*) qui a une archine et demie ou deux de longueur: on trouve encore dans la Kama des aloses et des tchékhons.

On trouve difficilement ailleurs des moyens aussi variés et aussi ingénieux de prendre le poisson que ceux que l'on emploie sur le Volga, surtout aux environs d'Astrakhan. On les réduit ordinairement à trois sortes de pêche: les digues, les hameçons et les filets. Pour éviter les détails d'une trop grande étendue, nous passerons sous silence les deux dernières sortes de pêche, dont on peut aisément se former une idée; et nous

ne donnerons qu'une courte description des digues, dont la construction est plus singulière.

Ces digues sont de deux sortes : des parcs ou retranchemens, nommés en russe *outchougui*; ou des trappes, qu'ils appellent *gorodba*. Les outchougui varient beaucoup : mais les plus usités sont les *saboika*, qu'on construit de la manière suivante. On enfonce de gros pieux dans la largeur du fleuve, à une demi-brasse ordinairement l'un de l'autre : si le cours de l'eau est très-rapide, on les dispose en serpentant; autrement, on les place en ligne droite. Quand cet ouvrage est fait, on construit contre le courant, pareillement avec des pieux, des chambres en forme de coeur, dont l'intérieur contient plusieurs séparations. A l'ouverture on place des pieux plus flexibles, afin qu'ils puissent céder aux efforts des plus grands poissons. La circonférence de chaque chambre est à peu près de six brasses, et l'ouverture peut en avoir une : l'intervalle entre tous les pieux, même entre ceux qui forment les chambres, est rempli par des bâtons unis perpendiculairement les uns aux autres : ils ne vont

point jusqu'au fond de l'eau, et n'ont que quatre brasses dans leur plus grande longueur; on les entrelace ensemble avec des branches d'osier. Quand les poissons remontent le fleuve et qu'ils percent l'entrée des chambres, l'espace que forment les séparations angulaires est trop étroit pour qu'ils puissent se retourner : ils sont forcés de rester dans la même position, jusqu'à ce que le pêcheur vienne pour les prendre. Les poissons plus petits, qui pourraient peut-être ressortir par les ouvertures, sont retenus par la violence du courant, contre lequel ils sont forcés de lutter.

Ces sortes de retranchemens ont l'avantage de pouvoir subsister toute l'année; ils occasionnent cependant des réparations pénibles et difficiles.

Les *péréboika*, qui forment aussi une espèce de digue, ne peuvent servir que trois mois de l'année, et il faut les reconstruire tous les ans. A chaque débacle de glaces, on les démolit en partie: le courant emporte toujours la moitié des matériaux, et souvent on ne peut rien sauver.

Dans les lieux situés à l'embouchure du Volga, on construit principalement les trappes dont nous avons parlé sous le nom de gorodba; elles consistent pareillement en une sorte de rempart qui traverse le fleuve, et dans lequel on pratique plusieurs chambres où l'on attrape le poisson. On a soin en hiver que la glace soit toujours brisée au-dessus de ces chambres, et les travailleurs s'y construisent une cabane où ils peuvent se chauffer. Au fond de ces chambres, on tend un filet dans un cadre, qu'on peut lever avec des cordes qui sont attachées aux quatre coins. On dispose, à l'ouverture où entre le poisson, une espèce de herse ou un filet: au-dessus est une barre de bois flottante, attachée par de petites ficelles au cadre qui est au fond de l'eau; de manière que chaque poisson qui entre dans les chambres met cette barre en mouvement. Aussitôt que l'on aperçoit qu'elle est agitée, on abaisse la herse et l'on fait monter le cadre, sur lequel on trouve le poisson. Afin que les travailleurs ne soient pas forcés à une surveillance continuelle, les ficelles répondent à une sonnette; de sorte que chaque

poisson avertit de son arrivée: on dispose aussi la herse de manière que le mouvement seul du poisson suffise pour la faire tomber.

On ne construit des outchougui que dans les environs d'Astrakhan, où la pêche du Volga est un objet d'industrie et de commerce si remarquable et si important, qu'elle mérite que nous en donnions une explication particulière. Le mot tatar *outchoug* signifie proprement les espèces de digues dont nous avons parlé sous le nom de saboika; mais on comprend aujourd'hui par ce mot le dépôt entier d'une compagnie de pêcheurs, plus grand ordinairement qu'un vataga. Tous ces outchougui sont établis sur les bras du Volga, qui ont directement leur embouchure dans la mer Caspienne, et dont la pêche, par conséquent, est excessivement abondante.

Chaque outchoug, outre plusieurs bâtimens nécessaires à la pêche, a une église et des maisons pour les ouvriers et leurs familles. Ces gens ont chacun leur emploi fixe et invariable: ils ne se louent point au service de l'entrepreneur, comme les pêcheurs du vataga; mais ils reçoivent une pension annuelle, et sont attachés pour la

vie aux outchougui: ainsi eux et leurs enfans exercent toujours la même profession. Après la conquête des provinces tatares, les outchougui appartinrent au patriarche et au clergé: en 1704, on les annexa à la couronne, et les revenus furent versés dans le trésor de l'empire; depuis 1763, on les a cédés aux négocians d'Astrakhan. Ils payent un léger impôt, et les revenus sont administrés par un bureau, nommé bureau de la pêche. Le directeur et les membres sont élus par la bourgeoisie d'Astrakhan. Après la perception des droits de la couronne, le produit de cette pêche devrait être distribué par égale portion entre tous les marchands: mais, suivant le rapport de plusieurs voyageurs russes, le bureau de la pêche s'arroge le droit d'une distribution arbitraire; de sorte que le bienfait de l'impératrice Catherine II n'est utile qu'à quelques particuliers qui s'enrichissent aux dépens du public, au lieu de s'étendre sur tous les individus [17].

La pêche de l'Oural n'est pas moins considérable que celle du Volga; elle est la principale ressource et l'occupation la plus importante

importante des Kosaques de l'Oural: nulle part en Russie, cette branche d'industrie n'est soumise à des lois et des usages aussi bien réglés que parmi les Kosaques. Depuis que le gouvernement leur a accordé la pêche, sous la condition de payer la somme modique qui provenait de la ferme de l'outchoug de Gourief, ils ont brisé entièrement cette digue pour en élever une autre au-dessus de la ville d'Ouralsk; de sorte que les poissons de la mer Caspienne peuvent entrer dans l'Oural, sans remonter plus haut que jusqu'à Ouralsk.

On trouve dans ce fleuve à peu près les mêmes poissons que dans le Volga, excepté l'alose, le saumon rouge et une petite espèce d'esturgeon. La première pêche et la plus importante est celle qui se fait en janvier: on se sert alors d'une sorte de crochet, nommé *bogry*. La seconde, ou la pêche du sévrouga, dure depuis le mois de mai jusqu'en juin. La troisième est la moins considérable; elle se fait au filet dans le mois d'octobre. On pêche encore sous la glace avec des filets, au commencement de décembre, dans les canaux et les lacs des

steppes; mais cet objet est peu important, parce qu'on ne prend que de petits poissons pour la consommation domestique.

Le saumon blanc est le premier poisson de passage qui remonte l'Oural: dans les mois de mars, avril et mai, ce sont principalement les différentes espèces d'esturgeons qui remontent; d'abord les bélouga, qui sont les plus rares; ensuite, les sterlets; et, à la fin d'avril, les sévrouga, qui sont l'espèce la plus commune. Tous ces poissons se réunissent en troupes; et les sévrouga sont en si grande quantité, que l'on peut aisément les distinguer sous l'eau, surtout près de Gourief: les Kosaques assurent que ces poissons ont pressé autrefois les digues avec tant de violence, qu'ils les ont rompues. L'expérience ayant appris aux Kosaques que les esturgeons et les bélouga restent dans les fleuves et y passent l'hiver, c'est un de leurs réglemens de rejeter ces poissons, s'ils les prennent en mai, dans le temps de la pêche du sévrouga, parce que ces poissons se transportent mieux en hiver, quand ils sont gelés, et qu'ils se vendent à un prix bien plus considérable; ce qui procure

un grand avantage à toute la communauté des Kosaques.

La pêche de janvier est principalement celle de l'esturgeon et du bélouga. Ces poissons se placent en automne, rangés en file, dans les lieux les plus profonds du fleuve: ils y passent l'hiver dans une sorte de sommeil, sans être tout-à-fait privés de vie et de mouvement. Aussitôt que le temps de la pêche au crochet est arrivée, communément le trois ou le quatre janvier, on convoque une assemblée générale de Kosaques, et l'on élit un Ataman, auquel on adjoint un Iessaoul et quelques anciens. Les simples Kosaques, à cette occasion, s'associent en artels ou confréries. L'intervalle, jusqu'au jour fixé où la pêche doit commencer, est employé à mettre en bon état tous les instrumens de la pêche, surtout les crochets qui sont courbés en demi-cercle, et dont l'extrémité la plus large est unie à une longue perche.

Après ces préparatifs, on distribue à chaque Kosaque inscrit au service, lorsqu'il n'est pas absent, un billet de permission, muni du sceau de la chancellerie, qui l'autorise à pêcher: les membres de ce tribunal

en reçoivent deux et même quatre; les Kosaques réformés, ou ceux qui ne sont pas encore entrés au service, peuvent acheter ces billets et acquérir par ce moyen le droit de prendre part à la pêche. Le jour qu'elle commence, tous les Kosaques se rassemblent avec leurs billets, leurs instrumens de pêche et leurs traîneaux: ils se rendent hors de la ville sur la place qui leur a été désignée, et se mettent à la file dans l'ordre où ils sont arrivés.

Alors l'ataman en fait la revue, examine si chaque Kosaque est muni d'armes, pour pouvoir résister aux Kirguises en cas d'attaque: l'iessaoul avertit le peuple encore une fois de se conduire avec ordre; enfin, deux coups de canon donnent le signal du départ. Aussitôt chacun accourt, de toute la vitesse de ses chevaux, aux lieux désignés pour la pêche, afin de s'emparer des places les plus avantageuses. Cependant personne n'ose briser la glace, avant que tout le monde ne soit arrivé sur le fleuve, et que l'ataman n'ait donné le signal par un coup de fusil: le même ordre est observé le jour suivant, et tout le temps de la durée de la pêche,

Aussitôt chaque Kosaque fait une ouverture assez grande dans la glace au lieu où il veut pêcher; la distance de ces ouvertures n'est pas fixée; mais personne n'en peut faire deux. On se sert de crochets courts dans les lieux où l'eau est basse; le Kosaque en tient un dans chaque main, et dirige la pointe contre le courant, parce que le poisson a coutume de redescendre dans les bas-fonds, quand il est inquiété. Aussitôt que le Kosaque sent un poisson à son crochet, il le retire aussi vite qu'il lui est possible, lève le poisson assez haut pour pouvoir l'atteindre avec son autre crochet, et le tire sur la glace. Dans les lieux profonds, on se sert de crochets attachés à de longues et fortes perches: un homme ne peut en tenir qu'une, à cause de leur pesanteur. Comme on les agite sous la glace pour chercher le poisson, il arrive souvent que deux Kosaques prennent le même; alors ils le partagent conformément à leurs usages. Souvent un homme est assez heureux pour prendre dans la journée dix gros poissons et même davantage, en les pêchant de cette manière; tandis que d'autres ne gagnent pas assez dans

un mois entier pour payer les frais de l'équipement, ou les dettes qu'ils auront été forcés de contracter.

La seconde pêche, qui est celle du sévrouga, commence au printems, aussitôt que les sentinelles placées à Gourief avertissent que ces poissons se font voir à l'embouchure de l'Oural; ce qui arrive ordinairement au mois de mai. L'ordre et les dispositions se font absolument de même que nous venons de le décrire: l'ataman fait tendre une corde sur le fleuve, pour marquer les limites de l'endroit où il est permis de pêcher. Quand un district est épuisé, on en trouve un autre de la même manière, et on s'avance ainsi jusqu'aux embouchures de l'Oural et en pleine mer. Pendant la nuit, le poisson vient repeupler les endroits qui ont été pêchés. Tous les matins, avant le lever du soleil, les Kosaques se rassemblent pour attendre le signal de l'ataman; et chacun cherche alors à se placer le plus au-dessous du courant qu'il lui est possible. Les pêcheurs sont seuls dans de petits canots, construits ordinairement de peuplier blanc ou noir, et revêtus d'asphatte au lieu de goudron.

Les filets ont depuis vingt jusqu'à trente aunes de longueur; ils sont composés de deux nappes, dont l'une est plus grande que l'autre et a les mailles plus serrées, afin qu'elle puisse former une bourse, quand l'autre est tendue. Un bout de ce filet est soutenu sur l'eau par une pièce de bois: le Kosaque tient l'autre; et le bas du filet est chargé de pierres. Quand il est ainsi disposé, le pêcheur, sans rames, abandonne sa nacelle au courant. Les sévrouga qui remontent le fleuve, passent sans résistance par la première nappe, dont les mailles sont très-larges; mais, quand ils se trouvent arrêtés par la seconde, ils veulent reculer et restent suspendus par leurs nageoires. L'eau est ordinairement si troublée par l'agitation de tant de canots et de filets, que les poissons ne peuvent plus rien distinguer et s'embarrassent toujours davantage. Effrayés par les cris des pêcheurs, ils se rassemblent en foule à la partie inférieure du district, de sorte que, pour peu que les pêcheurs les plus proches s'écartent des limites, ils ont de la peine à retirer leurs filets.

Quand cette pêche est finie, les Kosaques se livrent à d'autres travaux: ils voyagent pour leur commerce, et s'occupent, à la fin de l'été, de la récolte de leurs foins; mais aussitôt qu'elle est terminée, ordinairement les premiers jours de septembre, on commence la pêche d'automne. Elle se fait avec des éperviers et dans le même ordre que les précédentes; il est permis de prendre les poissons les plus médiocres et les différentes espèces d'esturgeons. Après un repos de quelques semaines, à cette pêche succède celle des rivières voisines; elle se fait sous la glace, et n'est pas d'un rapport très-considérable.

Les plus grands bélouga que l'on prend dans l'Oural, pèsent vingt-cinq pouds, et donnent cinq pouds de caviar; mais il passe pour le plus mauvais, à cause de sa viscosité. On prend des esturgeons d'une brasse et demie de longueur. Les plus grands pèsent cinq pouds, et ont souvent jusqu'à un poud de caviar, qui est très-estimé. On sale ici la plus grande partie du poisson, comme sur le Volga: des oeufs on prépare le caviar; on emploie la vessie pour faire de la

colle: l'hiver, on transporte le poisson quand il est gelé.

L'Iemba et le Térek, qui se jettent dans la mer Caspienne, ne sont pas très-poissonneux; cependant on trouve dans les eaux du dernier des esturgeons, des bélouga, des sévrouga, des saumons, des barbeaux, des silures, des carpes, etc. La pêche de ces rivières occupe trop peu l'industrie pour que nous nous y arrêtions davantage.

La pêche de la mer noire et de la mer d'Azof n'a ni la même importance, ni la même étendue que celle de la mer Caspienne; cependant on y trouve des poissons recherchés et d'un bon goût, surtout quelques espèces d'esturgeons. Sur les côtes septentrionales de la mer d'Azof, depuis les rives du Don jusqu'à Pérécop, on se livre partout à la pêche, parce qu'elle offre beaucoup d'avantages aux peuples qui habitent ces contrées. On pêche avec des filets dont le milieu forme un sac, où le poisson se rassemble: d'un seul coup de filet qui ne dure que six heures, on prend quelquefois jusqu'à soixante mille pièces de poisson; mais rarement il se trouve des esturgeons, des silures, ou d'autres gros poissons.

Les pêches les plus considérables de la presqu'isle de Crimée se font à Kertch et Jénikalé: elles commencent ordinairement en mai et durent jusqu'au mois d'octobre. Les poissons les plus remarquables sont l'esturgeon, le sterlet et le sourouk. On coupe par bandes les deux premières espèces: quand on les a salées et fumées, on les transporte en Turquie où on en fait un très-grand débit. On charge dans ces ports, et surtout à Taganrok, une quantité considérable de caviar, d'huile et de colle de poisson: l'excellent caviar de la poutargue, qu'on trouve à Théodosie, est très-renommé; mais il est en petite quantité [18].

Les maquereaux salés et fumés, que les Russes appellent koumri, sont un objet de commerce important pour la Crimée: on en envoie souvent de Théodosie et de Balaklava à Constantinople et dans tous les ports de la Romélie et de l'Anatolie. On transporte ce poisson dans des tonnes, et le millier se paye sur les lieux trois piastres et demie et quatre piastres. La pêche du maquereau se fait au filet; elle commence à la fin de l'été, et le chargement s'en fait en

automne. Nous ne parlerons point de quelques autres espèces de poissons moins remarquables, qui sont cependant un objet de commerce.

La pêche de la mer Baltique est maintenant la seule qu'il nous reste à décrire. Les golfes de Finlande et de Riga nourrissent presque les mêmes espèces de poissons, et le produit de la pêche est à peu près égal dans ces deux endroits. Le naturaliste de la Livonie * compte quarante-neuf espèces de poissons que l'on trouve dans cette province: les saumons, les célerins ou harengades, les brochets et les lamproies, sont les objets d'exportation les plus importans. On prend du saumon dans presque toutes les rivières; mais ceux de la Duna et de la Narova sont les plus estimés: ceux d'Arkhangel sont plus gras et plus délicats; on les exporte quand ils sont salés ou fumés. Le celerin est une espèce de hareng abâtardie: on le trouve dans toute la mer Baltique, surtout aux environs de Pernau, où il y en a une si grande abondance, qu'on achète trois cents de ces petits poissons pour

* M. Fischer.

quatre ou cinq kopeks: lorsqu'ils sont salés, on paye la tonne depuis trois jusqu'à six roubles. On les exportait autrefois: la pêche des harengs a anéanti cette branche de commerce, et maintenant la Livonie achète de ces derniers, parce que la pêche des célerins ne suffit pas à la consommation de cette province; cependant il y a des exemples qu'on en a tiré jusqu'à 300,000 d'un seul coup de filet. Le *kullostroemling* est une espèce de célerin dégénérée, particulière à cette mer. On en prend en automne près de Rével et Port-baltique: lorsqu'ils sont salés et épicés, ils peuvent remplacer les anchois; on en vend ordinairement une quantité considérable préparées de cette manière. On fait encore beaucoup de cas des lamproies qui se trouvent près des côtes de la Livonie: celles de Narva sont préférées, à cause de la délicatesse de leur goût.

Le sterlet, le saumon et la carpe, sont les poissons que l'on trouve le plus souvent dans le golfe de Finlande: il entre aussi des esturgeons dans la baie de Cronstadt, et quelquefois même dans la Néva. Les poissons ordinaires y sont très-abondans, surtout dans

les endroits qui avoisinent les côtes du gouvernement de Vybourg. On en charge des bâtimens percés, afin de les transporter vivans à St. Pétersbourg, où on les garde quelquefois assez long-temps dans des barques destinées à cet usage. En hiver, cette capitale reçoit une quantité immense de poissons gelés, qui viennent de l'intérieur de l'empire.

Outre les mers qui environnent l'empire de Russie et les grands fleuves qui s'y jettent, il y a encore plusieurs lacs très-poissonneux, tels que le Baïkal, le Ladoga, le Peïpous, etc. Le Baïkal est le plus remarquable, tant par son étendue, que par la variété des poissons qu'il renferme: la pêche de ce lac se fait tout l'été; on se sert d'un filet qui a plus de deux cents brasses, et que l'on peut déplier ou retirer à volonté, par le moyen d'une longue corde appliquée à un cabestan. Le printems, aussitôt que la glace est rompue, on commence une pêche très-avantageuse, celle d'une sorte de murênes (*salmo oxyrrhinchus*) et des *lenki* (*salmo salvelinus*) qui viennent déposer leurs oeufs sur le rivage dans les lieux où les

eaux sont basses. En été, au contraire, ces poissons cherchent les eaux profondes ; on ne les pêche alors sur les côtes que dans les lieux les plus escarpés. L'objet principal de la pêche dans cette saison est l'omoul, dont nous avons déjà parlé plus haut; il se tient alors près du rivage méridional, et l'automne il se rassemble à l'embouchure des fleuves.

C'est un phénomène très-singulier pour l'histoire naturelle de trouver des phoques dans le lac Baïkal. Ces animaux n'abandonnent jamais l'océan pour remonter les fleuves : il faut donc qu'ils soient venus dans ce lac par des changemens arrivés sur la surface du globe, ou par des événemens aussi rares qu'extraordinaires. Ils sont d'une couleur argentine: on en tue annuellement jusqu'à 2000. Le lac Baïkal possède encore un poisson plus rare, qui lui est particulier: les Russes l'appellent *golomianka*, et Pallas l'a nommé *callyonymus baikalensis*. La chair de ces poissons n'est qu'une graisse huileuse, qui fond sur le feu jusqu'à l'arête. Ils ne paraissent jamais vivans; ce qui fait soupçonner qu'ils habitent les lieux les plus profonds du lac Baïkal. Quand il arrive de

grands orages, ils couvrent de leurs cadavres la surface de l'eau ; et il y a des années, où leur nombre est si prodigieux, que ceux qui sont poussés par les flots sur le rivage y forment une espèce de boulevart. Ces poissons, que même les oiseaux de proie ne touchent point, servent cependant à l'industrie humaine: on en tire une huile que les Russes vendent avantageusement aux Chinois.

Le lac Tchani est le plus poissonneux de tous les autres lacs de Sibérie: celui de Ladoga l'emporte à cet égard sur tous ceux de la Russie européenne. On y trouve des esturgeons, des saumons, des couteaux (tchenhons) et même des phoques: on voit aussi les mêmes espèces de poissons dans le lac Onéga. On pêche dans le lac Peïpous des brèmes très-grasses, des brochets, de grandes lottes, des anguilles, des marênes (*salmo maraenula*, LINN.), etc. Ce dernier poisson est une espèce de hareng, qu'on trouve dans plusieurs lacs de Russie, et surtout dans celui de Peïpous: il est si commun qu'on achète le millier depuis trente jusqu'à quatre-vingt-dix kopeks. On les consomme frais ou salés: les gens de la campagne les mangent au lieu de harengs, dont l'habitude

leur a fait un besoin. La pêche du lac Peïpous occupait autrefois plus de 17,000 individus; mais, depuis que les pêcheurs se servent de filets à mailles très-étroites, on a enlevé l'alevin, et la pêche a considérablement diminué. Le lac Ilmen fournit des perches, des brèmes, des brochets-perches, des corassins, des tanches, etc. Le Beloié et les autres lacs de la Russie européenne sont d'un rapport proportionné à leur grandeur.

Malgré les détails que nous avons rapportés sur la variété et l'étendue de la pêche dans l'empire de Russie, elle ne peut être nullement comparée à l'abondance de ses eaux. C'est en vain que la nature prodigue ses trésors et répand l'abondance, si l'homme ne sait point en profiter, ou si les préjugés et la paresse étouffent les progrès de l'industrie. Non-seulement les Russes abandonnent entièrement des eaux très-poissonneuses; mais ils laissent encore importer par des étrangers une quantité prodigieuse de poissons salés, que l'on pourrait aisément remplacer par ceux qui sont dans le pays. La somme totale de la vente des poissons hors de l'empire ne montait, en 1768, qu'à 8,000 roubles,

et

et en 1793 un peu au delà de 10,000; cependant, dans la même année 1793, on a exporté pour 452,000 roubles de colle de poisson, et pour 188,000 roubles de caviar: l'exportation de ces deux objets réunis ne montait, en 1768, qu'à 120,000 roubles. On voit donc qu'elle s'est considérablement augmentée dans les derniers temps; mais elle le serait infiniment davantage, si l'on s'occupait de remédier aux abus, et si on encourageait l'industrie.

D'abord l'établissement de la pêche à l'embouchure du Dnèpre devrait être mieux réglé; c'est un objet important, à cause de la grande abondance d'esturgeons de différentes espèces qu'on y trouve. On pourrait encore l'étendre par la navigation sur la mer Caspienne, si l'on voulait encourager la pêche dans les golfes que forment à leur embouchure l'Agrakan, le Kour et la Svidoura; ce que les Persans accorderaient aisément, parce qu'ils ne mangent point d'esturgeons. On pourrait encore tirer une très-grande quantité de colle de poisson et de caviar des esturgeons que l'on trouve dans le Iénissei, l'Ob et la Petchora: le transport se ferait

aisément par mer, puisque les Russes ont déjà navigué plusieurs fois sur les côtes de la mer glaciale. Pour augmenter le produit du caviar, il faudrait encore préparer d'autres espèces d'oeufs que ceux de l'esturgeon: on pourrait employer, avec le même succès, les oeufs jaunes des autres grands poissons, comme, par exemple, du brochet, du brochet-perche, de la carpe, de plusieurs autres espèces de poissons, que l'on trouve en grande quantité dans différentes rivières de la Russie méridionale. Les Grecs et les Arméniens qui habitent les bords de la mer noire, préfèrent le caviar jaune au noir.

En 1768, l'exportation de l'huile de poisson montait à 80,000 roubles; en 1796, elle allait au delà de 106,000 roubles. Cet article d exportation pourrait augmenter considérablement, si on employait la graisse du bélouga de mer, et surtout si on mettait plus d'activité à la pêche de la baleine. En comparant les rapports des différens articles dont nous avons fait mention, la valeur de l'exportation du produit de la pêche était, en 1768, de 208,000 roubles; en 1796, elle était de plus de 756,000 roubles.

Il est hors de doute que cette augmentation de l'exportation, prouve une plus grande activité et les progrès de l'industrie; mais l'importation des poissons étrangers a suivi la même progression. Dans le seul port de St. Pétersbourg, on a introduit, en 1793, pour 246,000 roubles de productions de la pêche: les harengs seuls forment un article de 228,000 roubles, tandis qu'au contraire l'importation totale de 1768 ne montait qu'à 107,000 roubles. Le hareng étant un des articles les plus importans de l'importation de poisson des ports de la mer Baltique et de la mer blanche, il serait certainement très-intéressant de s'occuper des moyens de diminuer une dépense aussi onéreuse qu'inutile. Si la pêche des harengs qui se fait sur les côtes de la Russie, et celle de l'omoul, dont nous avons fait mention à l'article de la mer glaciale, ne peut être augmentée au point de suffire à la consommation de l'empire, on peut les remplacer par plusieurs autres espèces de poissons, tels que le poisson d'or (*clupea alosa*, PALL.) et les cyprines, (*cyprinus cultratus*, PALL. *cyprinus chalcoides*, LINN.). Ces différens poissons ressemblent beaucoup

au hareng pour le goût, et on en trouve un grand nombre dans la mer noire, la mer d'Azof et la mer Caspienne.

L'alose, que l'on nomme à Tcherkask *seldets*; à Astrakhan, *ieleznitsa*; et dans d'autres lieux situés sur le Volga, *ryba vissellaga*, est très-commune dans la partie méridionale du Volga, depuis le confluent de l'Occa; on en trouve aussi beaucoup dans cette riviére, dans la Kama et près de l'embouchure du Don: on voit les aloses en foule dans ces rivières; mais elles ne sont pas aussi communes dans le Dnèpre.

Le couteau que les habitans des rives du Volga appellent tchekhon, et qui porte ailleurs le nom russe sabla, se prend dans les mêmes lieux que l'alose; on en trouve aussi quelquefois dans le golfe de Finlande. La chalcoide n'abandonne la mer Caspienne que pour remonter le Térek: on l'appelle alors girnaya riba; elle quitte aussi la mer noire pour entrer dans le Dnèpre, où elle est connue sous le nom de skabria: on trouve encore ce poisson sur les bords de la mer d'Azof; il l'emporte sur le hareng pour la délicatesse de sa chair. Une pêche mieux

réglée sur les côtes de la mer noire et de la mer d'Azof fournirait une foule d'autres poissons d'une grandeur médiocre, qui rendraient les harengs inutiles. La suppression de tous les monopoles, la diminution du prix du sel, et l'appui que le gouvernement accorde à chaque entreprise utile, ces encouragemens seraient suffisans pour déterminer les habitans à suivre les projets qu'on doit au zèle éclairé de l'académicien Guldenstaedt. L'exécution en est facile: ils réuniraient le double avantage d'être utiles aux particuliers, et d'éviter annuellement à l'état une dépense considérable.

Suivant les calculs de M. Herrmann, la valeur totale de tous les produits de la pêche peut monter annuellement à quinze millions de roubles. Sans garantir l'exactitude parfaite de ce calcul, on peut admettre avec beaucoup de vraisemblance qu'il n'est pas très-exagéré, si l'on considère l'étendue de cette branche d'industrie, le nombre et la variété de ses objets, et la consommation prodigieuse causée par les carêmes: pendant la moitié de l'année, le poisson est la seule nourriture de plus de 30 millions d'hommes.

Plus le besoin de cet aliment est nécessaire, plus il est important de rechercher les obstacles qui s'opposent à son produit et de découvrir les abus que la paresse ou les préjugés favorisent.

Le poisson fait la principale nourriture des habitans de la campagne: dans plusieurs endroits sa consommation excède celle de la viande, dont l'usage est très-borné dans l'empire, en comparaison des autres nations, tant par la manière de vivre du peuple, que par les rites de la religion grecque. Il est, par conséquent, de la plus grande importance d'extirper les préjugés nuisibles que conserve encore le peuple russe contre différentes espèces de poissons, qui sont sains et agréables au goût, et qui se trouvent en grande abondance. Tel est, par exemple, le poisson d'or, qui remonte le Volga en foule prodigieuse, depuis le commencement de mai jusqu'à la fin de l'été: le peuple a l'opinion mal fondée que l'usage de ce poisson rend insensé. Les Russes ne le mangent donc point et le rejettent, ou le vendent au plus vil prix aux Mordvines et aux Tchouvaches, qui réfutent tous les jours, par leur propre

expérience, ce préjugé ridicule: ce poisson peut être fumé et salé, et serait une grande ressource pour la classe indigente. Par la même raison, le tchekhon est peu estimé: la nécessité seule porte les gens les plus misérables à en faire leur nourriture. La lamproie, que l'on trouve très-fréquemment dans le Volga, éprouve le même sort: les gens de la campagne ont une répugnance pour les écrevisses qu'ils ne peuvent vaincre qu'après un long séjour dans les grandes villes.

Quoique la pêche que l'on fait à l'embouchure des fleuves qui versent leurs eaux dans la mer Caspienne soit importante et avantageuse, il serait cependant à souhaiter que l'on fît quelques changemens dans la manière dont on s'en occupe. Il était très-indifférent aux Tatars d'Astrakhan, qui inventèrent les outchougui, que, par ces digues, l'accès dans la partie supérieure du lit des fleuves fût fermé au poisson; on a même lieu de soupçonner que le but de cette invention fut d'enlever aux Russes les avantages qu'ils auraient retirés d'une nourriture abondante et assurée: mais maintenant que

le Volga et l'Oural arrosent l'empire de Russie, depuis leurs sources jusqu'à leurs embouchures, ne serait-il pas juste d'anéantir cette espèce de monopole et d'accorder aux habitans de la partie supérieure de ces fleuves l'usage de ces poissons délicats? La pêche serait même plus avantageuse pour toute la Russie, si l'espace où le poisson peut remonter les fleuves n'était pas circonscrit à l'avenir. On pourrait encore défendre, ou au moins limiter l'usage des filets, les hameçons étant suffisans pour la pêche. Ces filets ne servent qu'à barrer le lit des fleuves aux esturgeons, aux barbeaux, aux saumons et aux autres poissons d'une grandeur médiocre; ils les forcent souvent à retourner en foule dans la mer.

Ces remarques suffisent peut-être pour diriger l'attention publique sur un objet d'une si grande importance; mais je vois qu'il est temps de m'arrêter; le citoyen propose ses vues, et ne considère que l'intérêt général; mais un gouvernement sage et équitable tâche d'accorder les prétentions de tous avec l'intérêt commun, sans blesser la justice qu'on doit aux individus.

CHAPITRE III.

Du soin des bestiaux.

ON s'occupe très-différemment de cette branche d'industrie productive dans l'empire de Russie. Dans tous les lieux où l'agriculture est la principale ressource des habitans, le soin des bestiaux ne peut être considéré que comme une branche de l'économie rurale: mais parmi les peuples pasteurs, qui s'en occupent d'une manière exclusive, elle fixe leur genre de vie; et c'est alors que, par son influence sur la constitution civile et morale de l'homme, elle fait partie de l'histoire des progrès de la civilisation de l'espèce humaine. Sous ce rapport, le pasteur est au-dessus du chasseur et du pêcheur; ses occupations plus sédentaires le conduisent d'un genre de vie rude et pénible à une existence plus douce et plus agréable. Si les fatigues de la chasse et de la pêche développent plus rapidement les forces physiques et intellectuelles de l'homme, la vie du pasteur

l'attache au sol qui le nourrit avec ses troupeaux et lui inspire cette humeur sociale, qui devient le germe de la réunion civile. Le chasseur se passe aisément des avantages que procure l'état social, lorsqu'il ne peut les acquérir qu'en perdant sa liberté naturelle: une association imparfaite avec d'autres hommes lui suffit; elle n'a qu'un seul but, et elle cesse aussitôt que ce but est rempli.

Au contraire, on trouvera rarement un peuple pasteur qui ait pu s'agrandir, ou parvenir à une certaine durée, sans une organisation sociale; ce genre de vie ne peut subsister sans la sûreté des propriétés, et sans une réciprocité de secours : tout conduit l'homme à chercher le seul moyen de s'assurer ces avantages ; et, quand il a commencé à se les procurer, ses progrès vers la civilisation sont infiniment plus rapides que ceux du pêcheur ou du chasseur, qui n'exerce ses forces et ses talens que pour triompher de la ruse ou de la résistance des animaux.

Parmi les nations qui habitent l'empire de Russie, il y a de vrais peuples pasteurs, tels que les Kirguises, les Bachkirs, les Bouriates

et quelques autres moins nombreux: d'autres s'occupent principalement du soin des bestiaux, tels que les Kosâques du Don, les Tatars nogais, les Barabintsi, etc. Plusieurs peuples chasseurs en font un objet accessoire, et, dans la plupart des contrées de la Russie proprement dite, le soin des bestiaux est une branche importante de l'économie rurale. En général, il n'y a aucun pays en Europe où l'on élève tant de bétail, et où on en prenne moins soin qu'en Russie. Sans parler des grands troupeaux qui sont la richesse des peuples nomades et fournissent à leur entretien, chaque paysan, même celui qui passe pour pauvre, possède un petit troupeau: le mendiant même a communément une vache ou une chèvre. Mais, à l'exception d'un petit nombre de cultivateurs éclairés, de colons et de bourgeois dans quelques provinces, il faut avouer que le soin des bestiaux est bien loin de la perfection où il devrait atteindre, malgré les avantages naturels qui favorisent cette branche d'industrie.

Les bêtes à cornes en sont l'objet le plus important, soit par rapport à la consommation,

soit relativement au commerce: dans tous les lieux où le sol et le climat favorisent cette branche de l'économie rurale, on voit de grands troupeaux de bêtes à cornes, et plusieurs peuples nomades tirent leur principale richesse de ces animaux utiles. La Petite-Russie, le gouvernement nouvellement acquis sur la Pologne, et surtout la partie de l'Ukraine qui appartenait autrefois à cette puissance, sont les lieux où les troupeaux sont les plus nombreux. Dans les gouvernemens de Kharkof, de Koursk, d'Orel, de Kazan, d'Oufa, de Saratof, etc. et dans quelques autres situés au nord, les bestiaux sont un objet d'exportation. Les Kirguises, les Kalmouks, les Bachkirs et quelques peuples tatars, fournissent de bestiaux une grande partie de l'empire. On fait partir annuellement de l'Ukraine plusieurs milliers de boeufs, non-seulement pour St Pétersbourg, Riga et Rével, mais même pour la Silésie et l'Allemagne. Dans plusieurs lieux favorisés de la nature, le soin des bestiaux occupe plus que l'agriculture, et les habitans préfèrent les boeufs aux chevaux, parce qu'ils se servent aussi des premiers pour le trait.

Dans la ci-devant Petite-Pologne, les pâturages sont d'une fertilité extraordinaire: souvent l'herbe croît d'une telle hauteur, qu'elle cache absolument les bêtes à cornes qui la pâturent. Il y a long-temps que les boeufs de la Podolie sont renommés dans les pays voisins : si, par une fraude souvent usitée dans le commerce, on ne vend pas d'autres boeufs sous ce nom, on doit s'étonner avec raison de la fécondité de cette province. Les Kosaques du Don s'occupent principalement du soin des bestiaux: leurs boeufs valent ceux de la Petite-Russie; ils trouvent un excellent pâturage dans les steppes fertiles et les herbages abondans, qui croissent sur les bords des rivières. La courte durée et la température de l'hiver facilitent l'éducation des bestiaux; aussi y a-t-il de simples Kosaques qui possèdent cinquante et jusqu'à deux cents pièces de bétail.

Il y a beaucoup de bestiaux dans le gouvernement d'Arkhangel : ceux du cercle de Kholmogory sont les plus renommés. Cet avantage est dû aux soins de l'impératrice Catherine II, qui a fait distribuer des vaches

de race hollandaise aux habitans de ce pays fertile en pâturages. Les veaux de Kholmogory sont surtout très-estimés, à cause de leur chair délicate. On en transporte souvent à St. Pétersbourg, où ils se vendent très-cher. On les engraisse pendant quarante semaines: un bon veau pese 680 et quelquefois 800 livres.

Plus de la moitié des gouvernemens nourrissent assez de bestiaux pour leur consommation intérieure, et en fournissent aux provinces qui en manquent, telles que St. Pétersbourg et Moscou: ces deux gouvernemens sont très-peuplés, et la consommation des capitales est prodigieuse. On ne peut point élever de bestiaux dans celui de St. Pétersbourg: on n'emploie point les boeufs pour le trait, et les paysans préfèrent vendre leurs veaux plutôt que de les élever: cependant chaque paysan possède quelques vaches, qui sont d'un produit avantageux; c'est pour cette raison qu'on amène tous les ans à St. Pétersbourg des boeufs engraissés de l'Ukraine et des hordes kalmouques, par conséquent de plus de deux mille verstes: on y envoye aussi du boeuf salé et gelé; outre les veaux

qui viennent du gouvernement d'Astrakhan, on en tire beaucoup des rives du Volga. Comme ces animaux perdent une partie de leur graisse pendant un aussi long trajet, les propriétaires de terres en Livonie et en Estonie les prennent chez eux l'hiver pour les engraisser; ce qui est un grand avantage pour ces provinces. Un propriétaire qui fait distiller de l'eau-de-vie peut prendre chez lui jusqu'à trois cents boeufs; il gagne sur chacun depuis huit jusqu'à quatorze roubles, sans compter le profit que ses champs retirent du fumier.

Le gros bétail ne forme que la plus petite partie des troupeaux des peuples pasteurs; leur objet principal est d'élever des chevaux et des brebis. Les Kirguises ont de belles vaches sans cornes: il n'y a que les Kalmouks les plus pauvres qui élèvent des bêtes à cornes; ceux qui sont à leur aise n'ont ordinairement que des chevaux. Les troupeaux des Kalmouks passent tout l'hiver dans les steppes, où ils réussissent très-bien. La principale richesse des Nogais consiste dans les bêtes à cornes; mais ce peuple paresseux est si pauvre, que celui qui possède

cinq cents boeufs passe pour un homme très-riche. En général, on n'élève un grand nombre de bêtes à cornes que dans les lieux où on les emploie au trait ou au transport.

Le soin que l'on prend des boeufs en Russie est absolument différent de la méthode usitée dans les autres pays de l'Europe: c'est surtout à ces animaux qu'il faut appliquer ce que nous avons dit plus haut des abus qui règnent dans cette partie de l'industrie productive. Nulle part on ne porte aussi loin la négligence à cet égard.

Aussitôt que la neige ne couvre plus les campagnes, les bêtes à cornes sont forcées de chercher leur nourriture dans des pâturages qui sont souvent maigres et éloignés: depuis ce moment, on ne leur distribue plus de fourrages dans l'étable, jusqu'à ce que l'hiver ait absolument fait disparaître la verdure. On leur en donne, à la vérité, dans cette saison, mais avec une si grande parcimonie, qu'ils paraissent perdre de leur taille, et quelquefois ne peuvent pas se lever sans le secours du berger: souvent de la paille sèche et de l'eau froide sont leur unique aliment. On traite un peu mieux les vaches qui ont

mis bas, et on leur donne ordinairement du foin et de la farine; aussi nourrissent-elles leurs veaux; et dans quelques lieux, comme, par exemple, dans les provinces situées sur la mer Baltique, une vache donne pendant l'été à peu près quarante livres de beurre. Dans les lieux même où le bois est le plus commun, on n'a ni étables chaudes, ni granges pour serrer les fourrages; et à tous ces défauts, qui font dépérir les bestiaux, se joignent de fréquentes maladies épizootiques, surtout dans la Sibérie.

On conçoit aisément que le tableau que nous offrons n'est point général, et que l'on doit en excepter plusieurs contrées et un grand nombre d'agriculteurs. Cependant il faut observer que la situation de plusieurs provinces et l'état civil de leurs habitans ne permettent pas une culture parfaite et uniforme. Il est impossible de soigner avec la vigilance la plus exacte des troupeaux immenses, tels qu'on les voit chez les peuples pasteurs en Russie: dans les gouvernemens, où le soin des bestiaux n'est point un objet capital, mais une branche de l'économie rurale, on pourrait certainement l'étendre

davantage; aussi trouve-t-on des cultivateurs soigneux, disposés à s'occuper de l'engrais du gros bétail. Nous avons déjà cité pour exemple à cet égard les gouvernemens de Riga, Rével et St. Pétersbourg; nous pourrions encore en ajouter plusieurs autres. Les troupeaux des peuples nomades s'engraissent eux-mêmes dans les steppes fertiles: des paysans intelligens s'occupent dans plusieurs contrées de l'engrais des bestiaux comme d'un objet de commerce. Dans les lieux où les fourrages sont rares, il y a, à la vérité, des paysans négligens et des peuples pasteurs, qui envoient l'hiver leurs bestiaux chercher leur nourriture sous la neige: mais peut-on les blâmer, lorsqu'on fait réflexion que le bétail est à un si vil prix, qu'il ne procure au propriétaire qu'un léger avantage? Ainsi la difficulté ou même l'impossibilité de le trouver à vendre, ne peut les exciter à se livrer à des soins pénibles.

On peut justifier par l'expérience les raisons que l'on allègue dans d'autres pays contre la communauté des pâturages, et en faveur de la méthode de nourrir les bestiaux dans les étables: mais on ne peut suivre le

premier usage dans toutes les contrées de l'empire de Russie. L'été étant très-court dans les parties septentrionales, il doit être employé à des travaux plus avantageux que la récolte des foins. Les paysans sont si occupés pendant cette saison, qu'ils ont à peine le temps de recueillir les fourrages les plus nécessaires. Les pâturages des communes les plus fertiles sont souvent des steppes immenses, dont la division entraînerait une foule d'inconvéniens; et, si ce partage avait lieu, comment le nomade surveillerait-il un troupeau composé quelquefois de plus de mille têtes de bétail, lui qui ne peut point employer de mercenaires? Ces raisons suffisent pour prouver que la manière de soigner les bestiaux en Angleterre, en Allemagne et en Hollande, ne peut être adoptée en Russie, ou qu'il faut faire de grands changemens à cette méthode.

Malgré tous les abus vrais ou supposés, qui nuisent à l'accroissement du bétail en Russie, il procure cependant tous les moyens de subsistance aux habitans de plusieurs contrées, et fournit encore une foule d'objets importans pour le commerce extérieur. Les

cuirs et les suifs forment d'abord deux articles principaux. L'exportation de cette dernière marchandise montait, en l'année 1793, à 1,035,000 pouds, valant 4,279,000 roubles, sans compter la chandelle, dont l'exportation s'élevait à 170,000 roubles. Dans la même année, on a exporté par mer pour 2,249,000 roubles de cuirs et de peaux; l'exportation des autres produits du bétail, comme les bêtes à cornes en vie, la viande salée, les langues fumées et le beurre, s'élevait à 163,000 roubles. La somme totale des articles que nous avons rapportés, montait donc, en une seule année, à 6,862,000 roubles: encore n'avons-nous pas compris dans ce calcul les matières manufacturées, comme le savon, etc. Une exportation aussi prodigieuse réfute les objections de la théorie: elle prouve en même temps les progrès de l'industrie, puisqu'il n'y a pas un seul de ces articles dont le produit n'ait considérablement augmenté depuis quelques années [19].

Quoique cette observation soit juste, elle ne doit pas ralentir les efforts des agriculteurs: elle doit, au contraire, les encourager à s'occuper des moyens de multiplier les

bestiaux et à leur donner plus de soins. Les avantages que la Russie en retire sont sans doute très-considérables; mais ils pourraient encore l'être davantage. On a négligé beaucoup de lieux qui seraient très-propres à nourrir des bestiaux; on pourrait, par exemple, élever de nombreux troupeaux dans les vastes plaines de la Russie méridionale. Le soin des bestiaux serait une occupation très-convenable dans ces contrées peu peuplées, où les pâturages abondent en trèfle et en esparcette, et où l'hiver est d'une courte durée: on pourrait transporter la viande salée sur la mer noire, et Constantinople offrirait un excellent débouché [20]. Cet accroissement de bestiaux augmenterait aussi le produit du suif et des cuirs, qui ne suffisent pas aux demandes multipliées des étrangers: la préparation de ces articles serait d'autant plus avantageuse pour les particuliers, qu'en 1775 l'impératrice a supprimé les impôts sur les tanneries et la fonte des suifs.

Le gouvernement devrait encore s'occuper du soin de multiplier les buffles. On en trouve un grand nombre dans les gouvernemens du Caucase, de Cathérinoslaf et de

la Tauride : non-seulement cet animal est plus fort et plus propre au travail que le boeuf, mais sa peau est à Smyrne un objet de commerce important; il fournit le meilleur cuir pour les semelles de souliers, et l'on a besoin d'en importer annuellement en Russie. Le fromage du lait de buffle est excellent. La Russie tire tous ces articles des pays étrangers: on pourrait s'occuper des moyens de se le procurer dans le pays même.

Ce serait encore un grand avantage pour la Russie, si on pouvait y introduire des boeufs de Toungout (*bos gruniens*). Ces animaux sont sauvages sur les montagnes de la Songarie, et domestiques au Thibet et dans la Boukharie: leur chair est d'un très-bon goût; on en tire beaucoup de suif; ils donnent un lait gras et abondant: on apprivoise aisément les veaux; mais, quand ils sont grands, ils ne se mêlent point avec les troupeaux ordinaires. Ces animaux pourraient être élevés dans l'état de domesticité sur les rives du Don et du Térek: Pallas soupçonne que les buffles que l'on y trouve, sont une espèce de boeufs de Toungout, dégénérés et devenus domestiques.

On élève à proportion infiniment plus de bêtes à laine que de bêtes à cornes; cependant cette partie de l'industrie productive n'a pas atteint non plus le degré de perfection où elle pourrait parvenir, si une administration éclairée était réunie à des soins plus vigilans, de la part des habitans de la campagne. Presque partout on s'occupe de la multiplication de ces animaux, sans songer à en perfectionner l'espèce: quoique les pâturages immenses de la Russie soient couverts de troupeaux de brebis, l'importation des laines étrangères est toujours nécessaire pour les manufactures. Cependant les nomades ont plus de brebis que d'autres espèces de bestiaux, et les paysans, les Kosaques de la Russie méridionale et les Sibériens, possèdent des troupeaux de plusieurs centaines et même des milliers de ces animaux.

La brebis commune de la Russie n'est pas très-grande, surtout dans les contrées septentrionales; elle a la queue courte, une laine rude et grossière qui est quelquefois mêlée avec une plus fine: il faut cependant excepter les brebis de quelques provinces dont on a perfectionné ou croisé la race. La

brebis à longue queue de Tcherkask donne une meilleure laine; les Kosaques du Don et de l'Ukraine élèvent des brebis de cette espèce. Celles que l'on trouve dans les gouvernemens de Kharkof, de Koursk, d'Orel, de Tambof, de Kazan, etc. servent en grande partie pour les manufactures de draps de l'intérieur. L'essai que fit Pierre-le-Grand de croiser les brebis de la Petite-Russie avec les brebis et les beliers de la Sibérie, ne fut pas heureux; mais les vues bienfaisantes de ce prince ont eu plus de succès dans le gouvernement de Viatka, où les brebis allemandes se sont propagées et mêlées à celles du pays, sans presque dégénérer. Dans les provinces qui sont situées sur la mer Baltique, les propriétaires de fonds en élèvent une meilleure espèce pour leur consommation domestique: ces brebis ont surtout réussi dans les isles d'Oesel et de Dago: les herbes y ont plus de suc, et l'eau salée de la mer leur est très-favorable. L'espèce que l'on trouve dans cette dernière isle, porte une laine aussi estimée que celle d'Angleterre: le demi-drap qu'y fabriquent les propriétaires, est souvent plus fort et aussi fin que

celui qu'on tire de l'étranger. Il paraît que l'on s'occupe aussi de perfectionner les races des brebis dans la Russie blanche: le succès qu'ont eu différens établissemens nouveaux, fait espérer que cet objet excitera l'émulation des cultivateurs de ces contrées.

La Lithuanie et la Petite-Pologne fournissent depuis long-temps, pour l'exportation, une quantité considérable de laine demi-fine: dans les gouvernemens de Cathérinoslaf et de Voznesensk, les brebis sont une des principales ressources des habitans. Dans la Tauride, ils ont une si grande quantité de brebis, que les simples Tatars en possèdent mille, et les riches particuliers ont jusqu'à cinq mille de ces animaux. Dans le dernier dénombrement qui en fut fait, malgré la guerre que cette presqu'isle venait d'essuyer, on en trouva sept millions. Leur chair est partout d'un goût excellent: quant à la qualité de leur laine, elle varie beaucoup, suivant les lieux d'où on la tire. Dans les plaines elle est plus longue, mais grossière et mêlée de crins: les agneaux de cette espèce ont, au contraire, la laine frisée; elle est estimée, et sa vente est un objet de commerce

important. Les brebis de la partie montagneuse de cette presqu'isle sont, à la vérité, plus petites; mais leur laine est longue, égale, soyeuse; et, quand cette race est perfectionnée par des beliers étrangers, elle équivaut au moins à celle d'Angleterre.

Les brebis des Kalmouks et des Kirguises sont, ainsi que leurs chevaux, leur principale richesse: elles sont très-différentes des brebis de Russie. Celles des Kirguises sont plus grosses et plus difformes que tous les autres animaux de leur espèce; elles sont ordinairement de la grandeur d'un veau qui vient de naître: celles qui ont atteint leur grosseur pèsent ordinairement quatre à cinq pouds. Elles ressemblent aux brebis indiennes pour la figure; elles ont la tête busquée comme le belier, la lèvre inférieure saillante, et de longues oreilles pendantes. Au lieu de queue, elles portent une masse de graisse monstrueuse, ronde et en forme de coussin, qui pèse entre trente et quarante livres, et dont on tire vingt et trente livres de suif: c'est ce qui les distingue principalement des brebis indiennes. Leur laine est grossière, touffue et très-entremêlée de crins: les beliers et la

plupart des moutons ont des cornes; on en trouve même qui ont quatre, cinq ou six cornes, comme les beliers d'Islande.

Ces brebis cherchent l'hiver leur nourriture sous la neige, qui leur sert de boisson: cependant elles ne maigrissent point, soit parce que l'hiver est très-court, soit parce que la neige fond très-vite sur ces steppes imprégnés de particules salines, ou que ce sol convienne à ces animaux. Peut-être aussi est-ce la raison qui a fait dégénérer, chez les Kirguises, la race des brebis orientales: peu à peu la graisse surabondante aura formé, au lieu d'une queue, ce coussin incommode; il s'y sera enraciné, et elles l'auront porté en d'autres pays. Les brebis des Kirguises portent ordinairement deux agneaux; elles errent dans les steppes, et sont entièrement abandonnées à la nature; par conséquent elles ne sont sujettes à aucunes maladies: elles propagent prodigieusement partout; c'est pourquoi les Kirguises ont des troupeaux si nombreux.

Les brebis des Kalmouks diffèrent peu de celles des Kirguises; elles sont d'une taille plus petite, n'ont pas la tête si busquée et

les oreilles plus courtes, quoique pendantes: il y a moins de crins dans leur laine, et elles ont rarement des cornes. Les Kalmouks baptisés, qui vivent avec les Russes, conservent aussi la même espèce: on peut les élever dans tous les lieux où l'on a des beliers kalmouks; mais il faut que ces troupeaux soient en pleine liberté, même en hiver, et il ne faut point leur donner à boire dans cette saison, parce qu'ils boivent de la neige.

Comme on ne peut pas espérer que les Kalmouks se livrent à l'agriculture, le moyen le plus naturel et le plus aisé de rendre utiles à l'empire ceux de ce peuple qui sont convertis, serait d'introduire chez eux des brebis de bonne race; et il faudrait les encourager à s'occuper de la tonte des laines.

Les colons Polonais, qui habitent le cercle de Sélenguinsk dans le gouvernement d'Irkoutsk, élèvent beaucoup de brebis de race mongole; elles ont une petite queue grasse, et ne sont pas beaucoup plus grosses que celles des Russes. Les agneaux ont ordinairement une belle laine frisée; on vend leurs peaux aux Chinois plus cher que celles des agneaux de Boukharie, qui sont si

renommées. Les Polonais ont coutume d'emmaillotter les jeunes agneaux dans de la toile, et de les humecter de deux jours l'un avec de l'eau chaude; ils les laissent alors pendant quatre semaines auprès de leurs mères, jusqu'à ce que la laine frise en petites boucles: quand elle leur paraît assez belle, ils les égorgent.

Dans tous les pays, le soin des brebis est un objet intéressant pour l'état; il ne sera donc pas hors de propos d'insérer quelques observations, qui puissent servir à relever en Russie cette branche d'industrie rurale. Nos vues ne porteront que sur la multiplication des troupeaux et l'amélioration de leur laine: ce dernier objet surtout serait digne des soins de tous les agriculteurs éclairés, s'ils sont animés du désir d'être utiles à leur patrie.

Le nombre actuel des brebis paraît être suffisant, relativement à la population présente et à l'industrie du peuple. Cependant cette source de richesses nationales pourrait s'accroître beaucoup. Entre tous les lieux propres à les nourrir, nous distinguons les steppes montueux qui bordent le Sok et le

Kinel: les brebis russes communes y acquièrent une plus grande taille et une laine plus fine. Les pentes douces des montagnes de Valdai, la partie méridionale des monts Altais et de l'Oural, ainsi que le sol chargé de particules salines du Caucase, de Cathérinoslaf et de la Tauride, seraient très-propres à leur multiplication, et l'on pourrait dans ces dernières provinces augmenter l'exportation de la viande salée, dont les Turcs font beaucoup de cas. Cependant l'objet le plus digne d'attention est l'amélioration des laines de l'intérieur: la Russie achète annuellement une si grande quantité de laine brute ou manufacturée, que cet article diminue considérablement la balance du commerce [21].

Les expériences d'un cultivateur éclairé, qui a perfectionné la qualité des laines dans ses possessions, ont appris que les véritables brebis russes, sans être croisées avec des races étrangères, donnent, outre une laine mêlée de crins, une autre laine fine et soyeuse: celle des jeunes brebis qui ont atteint leur grosseur est aussi belle, et peut servir aux mêmes usages que la laine d'Espagne.

Les laines de la Petite-Russie sont d'une qualité inférieure, et celles des Kirguises sont les plus mauvaises; mais la laine soyeuse de toutes ces brebis a une sorte de souplesse qui lui est particulière, et c'est ce qui la rend préférable à celle de la Russie ou de la Pologne. Suivant les vues de l'agriculteur qui nous a fourni ces remarques, il s'agirait donc moins de croiser les brebis russes avec des races étrangères pour les perfectionner, que de séparer la laine du crin et de la nettoyer soigneusement, puisque, sans aucun mélange de laines étrangères, on peut l'employer très-utilement dans les manufactures de draps: cependant, comme on trouve de grandes variétés dans les différentes espèces de brebis russes, il faudrait choisir les meilleures espèces pour les multiplier. Le rapport de la laine soyeuse avec le crin n'établit point seulement une différence, mais encore l'inégalité de la longueur: dans une toison où ces deux laines sont de la même longueur, on peut les séparer à la vérité; mais les frais absorberaient l'avantage qu'on en pourrait retirer, et ce travail serait encore plus inutile, si la laine soyeuse n'était pas en proportion avec le crin.

Sur les rives méridionales de la Kama et dans le gouvernement de Kazan, on trouve la meilleure espèce de brebis. La laine de ces animaux a dans ces lieux toutes les qualités que l'on peut exiger; on la nettoie aisément et on en tire la meilleure soie: elle croît autour du cou et de la poitrine des brebis, sans aucun mélange de crins. Quand elles ont atteint leur taille, elles sont plus grandes que les brebis ordinaires des autres provinces de Russie, et presque aussi grosses que celles de l'Ukraine.

Il faut cependant remarquer que la meilleure laine de Russie peut servir à faire des draps; mais il serait difficile de l'employer à faire des camelots ou d'autres étoffes qui ne sont point foulées. La laine d'Espagne fine et longue est absolument nécessaire dans ces manufactures. Il serait donc très-important d'établir et de multiplier en Russie des races étrangères: la laine s'améliorerait infiniment. Une brebis d'Espagne de bonne race et d'une bonne taille donne ordinairement quatre fois plus de laine soyeuse que la meilleure brebis de Russie.

Si l'on voulait transporter en Russie des brebis étrangères, il faudrait donner la préférence à celles d'Angleterre et d'Espagne, qui sont déjà établies en Suède et en Allemagne, et dont les laines ne sont propres qu'à la fabrication des étoffes fines. Le climat de la Suède et de l'Allemagne ayant beaucoup de rapport avec la plus grande partie des contrées de la Russie, les races qui sont déjà acclimatées réussiraient mieux et pourraient ne pas dégénérer. D'ailleurs le prix de ces animaux est très-inférieur dans ces lieux à celui auquel on les vend en Espagne et en Angleterre. La société économique de St. Pétersbourg a développé dans ses mémoires, d'une manière très-instructive, la méthode qu'il faudrait suivre pour transplanter dans tout l'empire des races étrangères. On pourrait, par de plus grands soins, améliorer l'espèce régnicole dans les lieux où la transplantation des brebis étrangères occasionnerait de trop grandes difficultés. La rigueur du climat et la mauvaise qualité des pâturages sont sans doute des obstacles; mais c'est principalement le défaut de soins qui diminue la valeur de ces animaux et leur produit.

Les chèvres sont aussi un animal domestique très-commun, non-seulement en Russie, mais même chez les peuples nomades, quoique leurs troupeaux soient peu nombreux relativement aux autres espèces d'animaux. Les chèvres des Kirguises ont une figure singulière; la plupart sont sans cornes; elles ont de longues soies flottantes, sont communément tachetées et ont les oreilles pendantes: on ne les estime qu'à cause de leur lait et de leur peau. Les Kalmouks ont aussi des chèvres dans leurs troupeaux, mais en petit nombre: elles ressemblent à celles des Kirguises. La peau de ces animaux est très-utile: on la prépare de différentes manières; elle forme un article de commerce assez intéressant. La transplantation des chèvres d'Angoury en Russie serait un objet d'industrie très-important; leur poil filé ou tissu sert à faire des bas et des étoffes, que l'on importe en assez grande quantité. On trouve ces animaux dans l'Anatolie: il serait donc facile de les faire venir par la mer noire; et il est vraisemblable qu'ils réussiraient dans les pâturages qui sont aux environs de Taganrok, Mozdok, etc. parce qu'ils sont très-

élevés. On pourrait encore retirer un grand avantage des laines fines que les chèvres de la Taurride perdent au printems: on a négligé cet objet jusqu'à présent; il serait aisé de se procurer ces laines, en peignant ces animaux l'hiver. Cette sorte de duvet surpasse, pour l'élasticité et la finesse, les plus belles laines: on l'emploie principalement dans les challes précieux que l'on reçoit du Kachemire et du Tibet. On pourrait envoyer cette marchandise brute en Angleterre, où elle est plus recherchée et à un plus haut prix que la soie.

On élève aussi en Russie beaucoup de porcs, dont on fait une grande consommation. Quoique ces animaux trouvent la nourriture qui leur convient dans les bois, les gras pâturages et dans les environs des fermes et des brasseries, cependant, peut-être par un effet du climat, ils parviennent rarement à une grosseur considérable. La chair de porc gelé est la principale nourriture des peuples septentrionaux: on la transporte l'hiver dans des lieux très-éloignés. Les soies de cochon sont un article d'exportation très-considérable: en 1793, on en vendit pour 742,000 roubles.

Nous ne parlerons pas de différentes espèces d'animaux domestiques et de volailles, qui ne servent qu'à la consommation intérieure. Les bêtes de charge et de trait sont plus remarquables et plus dignes d'attention, et l'on trouve en Russie une grande diversité parmi ces animaux.

Le plus commun et le plus utile de cette classe est le cheval. Cet animal vigoureux, qui résiste à tous les climats, paraît destiné à alléger les maux qui accablent l'espèce humaine. Presque sur toute l'étendue du globe, il partage avec l'homme les travaux de l'agriculture : à la chasse et à la guerre il est son compagnon courageux et fidèle ; sous le rapport du luxe et de la commodité, il est devenu indispensable aux nations les plus civilisées de notre hémisphère. L'empire de Russie en nourrit une quantité prodigieuse : dans ces steppes vastes et fertiles que l'avidité ou la nécessité de l'homme ne lui ont pas encore rendu tributaires, les chevaux abandonnés à la nature vivent encore dans une entière liberté ; et, même chez les peuples nomades où ils sont réunis en troupeaux, leur joug léger contraste avec

l'esclavage dans lequel les peuples civilisés les tiennent asservis.

Dans la Russie propre, ces animaux sont si communs, qu'il est rare de trouver un paysan, même parmi les plus pauvres, qui ne possède un ou plusieurs chevaux: on les emploie partout à la culture des terres, excepté dans l'Ukraine. Il est étonnant à quel point les chevaux russes se ressemblent, malgré la différence du climat, de la nourriture, de la manière dont on les élève et dont on en prend soin. Ils ont presque tous la tête de belier, l'encolure longue et sèche, la poitrine large; le rèste du corps est assez bien proportionné. On trouve dans le nombre d'excellens coursiers; ils sont infatigables et durent très-long-temps: mais en général leur forme n'est pas belle, et souvent ils sont excessivement capricieux et timides. Dans plusieurs contrées, on a croisé les races en faisant venir des étalons étrangers: les gouvernemens de Moscou, de Tambof, de Kazan, de Simbirsk et plusieurs autres, fournissent de beaux chevaux et très-vigoureux. La cavalerie polonaise a tiré de tout temps ses chevaux de la Lithuanie; on trouve encore une bonne

espèce de chevaux, mais de petite taille, dans les environs d'Arkhangel: on estime les chevaux de selle de la Livonie, à cause de leur vitesse et de leur durée; mais la race commence à en devenir rare. Les chevaux tatars ont une si grande réputation, surtout pour monter la cavalerie légère, qu'il est inutile d'en parler davantage: le mélange que l'on a fait en Tauride des étalons turcs et arabes avec la race du pays en a beaucoup relevé l'espèce. Les chevaux que les Kosaques du Don ont introduits dans les environs du Kouban et dans l'isle de Taman, surpassent encore ceux de la Tatarie: les chevaux des monts Caucases le cèdent peu aux arabes, quant à la beauté, au feu et à la docilité. Les chevaux pies de la Boukharie leur disputent aussi la préférence. A ces races originaires dans le pays, dont on pourrait encore étendre la liste, il faut ajouter les races étrangères qu'on tâche de multiplier dans les haras de la couronne, ou dans ceux des particuliers [22].

Les Kalmouks, les Kirguises et les Bachkirs, sont, de tous les peuples nomades, ceux qui possèdent le plus de chevaux: leur

genre de vie les leur rend absolument nécessaires. Ceux des Kalmouks sont hauts et souples; leur figure, sans être belle, n'a rien de difforme. Ils ne le cèdent à aucune espèce pour la vitesse; mais il est difficile de les employer pour le trait, parce qu'ils sont trop faibles et trop fougueux: comme ces chevaux sont accoutumés à paître dans les steppes, on peut les nourrir partout sans leur donner des fourrages régulièrement; ils s'y habituent difficilement, et on craint que leur férocité n'augmente avec leurs forces. Il y a des Kalmouks qui possèdent plusieurs milliers de chevaux: ils ont coutume de hongrer les poulains; mais ils ne séparent jamais les étalons des jumens, afin d'avoir toujours du lait.

Les chevaux des Kirguises diffèrent peu de ceux des Kalmouks; ils sont ordinairement d'une taille un peu plus haute: ils ont la même vitesse, la même férocité, et sont pareillement accoutumés à chercher l'hiver leur nourriture sous la neige.

Les meilleurs chevaux et les plus grands de tous ceux des peuples nomades appartiennent aux Bachkirs, surtout à ceux qui habitent le long

de l'Iset à l'orient de l'Oural. Les fertiles pâturages des steppes de ces contrées sont si propres à les élever, qu'il y a plusieurs Bachkirs qui possèdent deux et quelquefois quatre mille chevaux: quoiqu'ils soient beaux en général, leur race deviendrait encore bien plus belle, si les bergers n'enlevaient pas aux poulains une partie du lait de leurs mères pour en préparer une boisson forte: les Kirguises sont aussi trop paresseux pour amasser une provision de foin pour l'hiver, de sorte qu'au printems, lorsque la neige fondue est glacée, ces animaux sont presque sans nourriture.

Malgré le grand nombre de ces animaux utiles, les chevaux que l'on introduit dans l'empire forment un article assez considérable: on en amène annuellement à St. Pétersbourg pour 120 à 130,000 roubles; ceux que l'on fait venir par terre doivent augmenter prodigieusement cette dépense. En supposant que la moitié soit destinée à perfectionner les races du pays, cet objet ne mérite pas une réforme, et l'avantage que la Russie en retire balance les frais d'un luxe excusable et même utile.

Il y a peu de peuples aussi adroits à manier les chevaux que les Russes. Presque tous les paysans savent les monter et les conduire: une grande partie des habitans de la campagne fait son occupation principale de la poste et des charrois pour les transports. Les paysans russes traitent leurs chevaux avec une rudesse excessive. Accoutumés eux-mêmes à des corvées pénibles, ils les font partager à leurs chevaux, et, en cas de besoin, ils y joignent une dureté impitoyable. On voyage en Russie avec une rapidité qui a passé en proverbe en d'autres pays; mais on ignore que les stations sont très-éloignées l'une de l'autre, et que très-souvent on en parcourt deux et même trois, toujours avec les mêmes chevaux et la même vitesse. Après des travaux très-pénibles, souvent ces animaux manquent de fourrages, et, quand ils font de fortes journées de marche, un morceau de pain noir ou un oignon est leur seul rafraîchissement. Cependant le Russe sait ce qu'il peut exiger de son cheval, sans l'épuiser entièrement, et il est d'autant plus intéressé à en prendre soin, que souvent c'est dans la possession d'un de ces animaux que consiste toute sa fortune.

Les chevaux sont le principal bétail qu'élèvent les peuples nomades, et font la plus grande partie de leurs nombreux troupeaux, parce que ces animaux contentent la plupart de leurs besoins: ils consomment non-seulement la chair, le lait et le fromage, mais même les chevaux leur fournissent de l'eau-de-vie; leur peau sert à les habiller, leurs nerfs à coudre, etc. La plupart de ces chevaux sont à moitié sauvages; ils se rassemblent en troupes ordinairement de plusieurs cavales réunies sous un étalon, qui leur sert de gardien et de protecteur: il rassemble le troupeau, est attentif au danger, l'annonce par ses hennissemens, et, en cas de nécessité, pendant que la troupe se réunit en silence, il marche au devant de l'ennemi pour le combattre.

Il y a des contrées en Russie où ces animaux sont absolument sauvages; ils errent dans les steppes du Baraba, du Don et de l'Oural, et ne forment vraisemblablement aucunes races particulières. Ce sont apparemment des étalons échappés avec quelques jumens des troupeaux de ces peuples pasteurs, qui se sont transplantés dans ces lieux

inhabités. Dans cet état sauvage, ils ressemblent encore aux chevaux de la Russie; mais ils ont la tête plus grosse, les oreilles plus pointues, la crinière hérissée et la queue plus courte. Ils sont ordinairement bais et ont rarement le poil bigarré: on les voit communément en troupes de cinq jusqu'à vingt, composées d'un étalon, de plusieurs cavales et de quelques poulains. Quand les jeunes étalons sont assez grands, le chef du troupeau les chasse; ils le suivent de loin pendant quelque temps, jusqu'à ce qu'ils soient assez forts pour s'attacher de jeunes cavales. Ces chevaux sauvages passent toute l'année dans des steppes montagneux, où les sources sont abondantes; l'hiver, ils cherchent leur nourriture sur les hauteurs, où les ouragans emportent la neige plus aisément. On a souvent tenté de les apprivoiser, mais toujours sans succès: ils s'enfuient, ou ils se laissent mourir de faim, quand on les enferme. Les Tatars et les Kosaques n'en font cas que sous le rapport de la chasse; ils les tuent à cause de la chair qui est un des mets les plus délicats des peuples nomades. Cette chasse est très-difficile; car, outre que les

chevaux sauvages courent avec une très-grande vitesse, ils ont l'odorat si subtil, qu'ils sentent un homme à la distance de plusieurs verstes, quand ils sont sous le vent.

L'âne, dont on n'apprécie point les qualités et dont on critique vivement les défauts, n'est dans l'état de domesticité que dans quelques contrées de la Russie, principalement en Tauride. Un préjugé assez récent a avili l'âne; cependant on devrait élever cet animal utile et frugal dans les lieux où la disette des pâturages empêche de nourrir des chevaux.

La zoologie de l'empire de Russie nous offre deux animaux remarquables, qui paraissent tenir autant du cheval que de l'âne, quoiqu'ils diffèrent essentiellement du mulet. Les Mongols appellent le premier djignetei (l'animal à longues oreilles). Il se réunit en troupes dans les steppes de la Mongolie, autour du lac Aral et dans la Tauride; cependant il est devenu beaucoup plus rare dans les lieux où l'on a établi les lignes des frontières; sa figure est infiniment plus agréable que celle de l'âne et même du mulet: il a la taille légère, les membres déliés; son

poil est d'une jolie couleur ; il a l'air vif et sauvage; ses oreilles sont mieux proportionnées que celles du mulet, et il les porte dressées. Tant d'avantages extérieurs n'empêchent point de remarquer qu'il a la tête un peu lourde et le sabot petit comme l'âne; le dos quarré et la queue de vache défigurent cet animal. On ne peut imaginer la vitesse du djignetei; elle a passé en proverbe chez les Mongols. Le coursier le plus rapide n'a jamais pu parvenir à l'atteindre; et ce n'est que par ruse, ou en lui dressant une embuscade, que les chasseurs peuvent le prendre. S'il était possible d'apprivoiser cet animal, on ne pourrait pas trouver sur la terre de meilleurs chevaux de selle; mais il paraît qu'il est excessivement farouche. Dans le fait, il serait étonnant que les Mongols et les autres nations asiatiques n'eussent pas eu l'idée depuis tant de siècles d'élever les jeunes poulains qu'ils ont pu attraper et de les dompter. Cependant il serait intéressant d'en faire l'épreuve, et peut-être ne serait-elle pas infructueuse si on la tentait sur de jeunes poulains que l'on aurait pris peu de jours après leur naissance.

Si le gouvernement en donnait l'ordre, les Toungouses qui sont sur la frontière en prendraient aisément dans les steppes; et, si par ce moyen on acquérait une nouvelle espèce d'animaux domestiques aussi utiles par leur légèreté, les modiques récompenses qu'on aurait distribuées pour atteindre ce but seraient très-bien employées.

L'autre animal, qui tient le milieu entre le cheval et l'âne, est le kholuan, que Pallas croit être l'onagre des anciens; il est également très-farouche et d'une grande vitesse. Ces animaux sont en troupeaux très-nombreux, surtout au printems, quand ils s'avancent au nord de l'Oural pour aller chercher la fraîcheur sur les montagnes, ou en automne quand ils retournent dans les contrées méridionales de la Perse et dans l'Inde.

Le chameau est domestique dans quelques provinces de l'empire de Russie: on trouve surtout dans la Tauride le chameau à deux bosses, nommé par Buffon le dromadaire. Il serait très-avantageux de les élever dans les plaines imprégnées de sel de cette presqu'isle, surtout si on voulait y introduire ceux qui ont le poil blanc, parce

qu'il se teint plus facilement. Cet animal pourrait encore être très-utile dans les armées ; il servirait à transporter l'artillerie dans les chemins difficiles: dans une bataille, ils mettraient en fuite la cavalerie ennemie; car on sait que les chevaux qui ne sont pas accoutumés à voir des chameaux, ont coutume de prendre la fuite.

Les Kirguises, les Bachkirs, les Bouriates, les Kalmouks et les Mongols, sont les seuls peuples nomades qui aient des troupeaux de chameaux. Comme c'est la dernière fois que nous aurons occasion de parler des troupeaux des Kirguises, nous rapporterons dans quelle proportion ces nomades ont leurs différentes espèces de bestiaux. Un simple pasteur a au moins trente ou cinquante chevaux, moitié autant de boeufs, à peu près cent brebis, quelques chameaux et depuis vingt jusqu'à cinquante chèvres. Il y en a aussi, surtout dans la horde moyenne, qui possèdent dix mille chevaux, trois cents chameaux, trois ou quatre mille bêtes à cornes, vingt mille brebis et plus de mille chèvres [23]. Les chameaux réussissent parfaitement dans les steppes tempérés des Kirguises, qui sont

imprégnés de sel: on en trouve autant à une bosse qu'à deux; les premiers supportent la soif plus aisément, et par conséquent sont plus propres à faire de longs voyages; les autres ont plus de poil, et il est d'une meilleure qualité.

Ces animaux multiplient très-lentement [24] et sont très-délicats; ils exigent beaucoup de soins pour les élever. En hiver, on les enveloppe de couvertures de feutres, et, si le froid est vif, on les met à l'abri dans des tentes garnies de nattes de jonc. On dresse les jeunes poulains de très-bonne heure à s'agenouiller à un certain signal: on leur perce le cartilage qui sépare les narines, afin d'y passer une corde qui sert à les diriger. Les chameaux sont très-utiles aux Kirguises. Quand ils changent de camp, ces animaux portent leurs tentes et leurs bagages: la charge d'un chameau n'est jamais de plus de trente pouds, et, quand le voyage est long, on ne leur en fait pas porter plus de seize. Un chameau à deux bosses rapporte annuellement dix à douze livres de laine: les Kirguises en emploient une partie pour faire des cordes et des étoffes; ils vendent l'autre en

Russie

Russie ou dans la Boukharie. Le lait de ces animaux a le goût très-agréable; les Kirguises en font du beurre, du fromage et une espèce d'eau-de-vie, qu'ils appellent koumys: on mange la chair du chameau, et la peau sert à faire des outres dans lesquels on conserve le lait.

Les Kalmouks et les Mongols ont aussi des chameaux à deux bosses: les steppes où ces peuples mènent leur vie errante sont très-favorables à la propagation de ces animaux, parce que les plantes sont imprégnées de sel; aussi se sont-ils tellement multipliés, qu'on en conduit un grand nombre à Orenbourg pour les vendre aux Boukhares. Ils sont plus rares chez les Bachkirs et les Bouriates, parce qu'ils y sont souvent exposés à des maladies contagieuses; d'ailleurs l'hiver est plus rigoureux dans les contrées que ces peuples habitent.

Le renne dont nous avons déjà parlé à l'article de la chasse est élevé dans l'état de domesticité par les Lappons, les Ostiaks, les Koriaks, les Tchouktchi, les Tougouses, les Iakoutes, et dans quelques provinces de la Sibérie. En l'examinant sous ce

double rapport, c'est peut-être l'animal le plus utile de tous ceux dont nous avons parlé. Les soins qu'on en prend sont la principale occupation de ces différens peuples, dont ils sont l'unique richesse: on les emploie à toutes sortes d'usages, et certainement il n'y a point d'animal domestique qui puisse lui être comparé.

Les rennes seuls peuvent convenir aux peuples du nord pour le trait et pour le transport; leur chair est la nourriture la plus commune, leur lait la boisson la plus nourrissante, et l'on en prépare du fromage qui sert à assaisonner leurs différens alimens: la peau des rennes sert à faire des habits et des tentes; quand elle est garnie de poil, on en fait des fourrures et des matelas; on emploie les cornes et les os à différens ustensiles de ménage, et les nerfs en place de fil. Mais, ce qui est d'un prix infini dans ces régions désertes, ces animaux exigent très-peu de soins et se contentent d'une nourriture très-frugale. Ils se passent d'écuries dans un climat où aucun animal domestique ne peut réussir; on ne leur donne point de fourrages, et ils vivent sur un sol couvert

de neige et de glaces pendant dix mois de l'année: leur nourriture ordinaire est un peu de mousse qu'ils fouillent sous la glace, et ils lèchent la neige pour appaiser leur soif. En un mot, le renne est le seul compagnon de l'homme qu'il nourrit, dans ces lieux où la nature entière paraît lui refuser son appui: un instinct heureux le porte encore plus que les autres animaux à multiplier son espèce; sans cela elle serait détruite depuis long-temps. Les peuples nomades sentent tout le prix de cet animal; aussi l'emploient-ils dans leurs plus nobles comparaisons, et rien n'est plus flatteur pour un Samoiède que le surnom de boeuf-renne.

Les troupeaux des peuples dont nous avons parlé varient suivant le rapport de leur industrie et de leurs richesses. Il est très-ordinaire de voir un berger lappon posséder six cents ou mille de ces animaux: un Samoiède passe pour très-riche, lorsqu'il en a cent ou cent cinquante. Un Toungouse économe en entretient jusqu'à mille; un Koriak, plusieurs milliers: on voit des bergers parmi les Tchouktchis qui en possèdent jusqu'à cinquante mille.

Avant de finir ce chapitre, il nous reste à parler d'un animal qui est, à la vérité, domestique dans tous les pays, mais qui ne partage les travaux de l'homme qu'en Russie. Ce sont les chiens, dont on trouve de nombreux troupeaux chez tous les peuples nomades, et que les Kamtchadales, les Ostiaks, les Samoièdes sibériens, les Toungouses et quelques hordes de Manjoux, emploient comme bêtes de trait; les Russes s'en servent pour le même usage dans quelques autres contrées du gouvernement d'Irkoutsk. Ces animaux ne sont nulle part aussi indispensables qu'au Kamtchatka, où ils sont le seul animal domestique. Les chiens kamtchadales diffèrent peu, pour la grosseur et la figure, des grands chiens de Russie; mais leur éducation, leur nourriture et les travaux qu'ils supportent, ont presqu'entièrement changé leur naturel. Ils passent pour les meilleurs coureurs et les plus vigoureux de la Sibérie: ils ont tant de feu que souvent ils se déboîtent les membres par une trop forte extension; et leur poil se teint de sang par leurs violens efforts. Ils ont tant de vigueur que quatre chiens, c'est ordinairement

le nombre qu'on attelle à un traîneau, tirent avec la plus grande légèreté un homme et un poud et demi de bagages. La charge ordinaire de quatre chiens est de cinq à six pouds: un seul homme peut faire aisément par de mauvais chemins trente ou quarante verstes par jour, et, si au contraire les chemins sont bons, quatre-vingts et jusqu'à cent quarante.

Ces chiens passent sur les monceaux de neige sans enfoncer : les montagnes escarpées, les vallées étroites, les bois épais, les sources, les torrens qui ne se glacent jamais parfaitement, les ouragans qui dissipent la neige et ne laissent aucune trace d'un chemin frayé, tous ces obstacles réunis empêcheraient, au moins l'hiver, que l'on pût voyager à cheval, quand même ces animaux seraient communs. C'est pourquoi il est très-vraisemblable que les chiens seront toujours les bêtes de trait les plus utiles au Kamtchatka, même si l'on cultivait ce pays sauvage. Aussi y estime-t-on autant les chiens que les chevaux ailleurs, et on dépense quelquefois des sommes considérables pour leur achat et pour leur harnois.

La manière dont on dresse ces animaux pour les faire parvenir à leur singulière destination a tant d'influence sur leur état individuel, que même l'observateur philosophe ne lira point cette description sans intérêt. Les chiens que l'on destine au trait sont hauts sur jambes ; ils ont les oreilles longues, le museau pointu, les reins larges, la tête grosse et un air très-vif. Aussitôt que ces animaux peuvent voir clair, on les met dans une fosse obscure, et on les y laisse jusqu'à ce qu'ils soient assez forts pour qu'on puisse commencer à les dresser. Alors on les attelle à un traîneau avec des chiens qui sont déjà instruits: ils courent de toutes leurs forces, parce qu'ils sont effrayés de la lumière et par tant d'objets qui leur sont inconnus. Après cette courte épreuve, on les renferme de nouveau dans leur prison obscure, et on répète cet exercice jusqu'à ce qu'ils se soient accoutumés au trait et à obéir à leur conducteur. A cette époque, leur sort devient très-dur, et ce n'est que l'été qu'ils jouissent d'un instant de repos. Comme dans cette saison ils sont de la plus grande inutilité, personne ne s'inquiète d'eux,

et ils jouissent d'une entière liberté qu'ils emploient à appaiser leur faim. Le poisson est leur unique nourriture; ils l'épient pendant l'été sur les fleuves, et ils savent le prendre avec beaucoup d'agilité et d'adresse. Quand ils en ont une assez grande abondance, ils imitent les ours, ne mangent que la tête et abandonnent le reste.

Ce temps de repos ne dure que jusqu'en octobre: alors chaque propriétaire assemble ses chiens, et les tient à l'attache auprès de son habitation: ils sont forcés de jeûner, afin de se débarrasser d'une graisse trop abondante et pour devenir plus agiles à la course. La première neige sert de signal de leurs travaux: on entend alors nuit et jour des hurlemens affreux; ils paraissent se plaindre de la rigueur de leur sort. Outre les maux que ces animaux éprouvent l'hiver, ils n'ont pour toute nourriture que des poissons marinés ou séchés; encore ne leur donne-t-on les poissons que pour les régaler, parce qu'on a remarqué qu'ils sont moins vifs et se fatiguent plus aisément, quand on leur prodigue ce mets délicat avant de commencer un voyage. Les poissons séchés à l'air sont

ordinairement moisis, et rarement ils peuvent s'en rassasier sans se blesser la gueule avec les dents et les arêtes. Ils se vengent de la rigueur avec laquelle on les traite par leur voracité, qui n'épargne rien de ce qu'ils peuvent attraper. Ils grimpent avec une adresse incroyable sur les échelles qui conduisent aux lieux où sont déposées les provisions de leurs maîtres tyranniques; ils dévorent avec gloutonnerie les courroies et les cuirs qu'ils trouvent. Ce n'est pas seulement la voracité de ces animaux qui prouve combien ils ont dégénéré. Au lieu de la fidélité, de la vigilance et de l'attachement que le chien montre partout pour son maître, ce qui le fait regarder par toutes les nations comme l'emblême de ces vertus, les chiens kamtchadales ont pris le caractère dissimulé de l'esclave. Timides et farouches, ils évitent leur maître et ne s'inquiètent point de la sûreté de ses propriétés, qu'ils ne hasardent pas de défendre contre un inconnu. Tristes et craintifs, ils se glissent autour de son habitation et portent sur tous les objets des regards méfians. Il faut employer la ruse ou l'adresse pour les atteler

à des traîneaux ; quand on y est parvenu, ils lèvent tous la tête et poussent des cris plaintifs ; ils se taisent ensuite tout à coup, et paraissent tâcher à l'envi par cent tours malicieux de lasser la patience de leur conducteur, ou de mettre sa vie en danger. Quand ils voient un précipice, ils redoublent de vitesse, et, pour ne pas être précipité du haut d'une montagne escarpée, ou entraîné dans un fleuve, on se voit ordinairement forcé d'abandonner le traîneau, que l'on trouve presque toujours en mille pièces auprès du village le plus proche, s'ils n'ont pu parvenir à se mettre en liberté.

Quoique les chiens du Kamtchatka aient beaucoup dégénéré, ils n'ont cependant pas entiérement perdu ces qualités qui rendent leur espèce si utile à l'homme. Outre les avantages qu'ont ces animaux légers de passer sur les montagnes les plus impraticables et de franchir les plus hauts monceaux de neige, ils sont d'excellens guides, et savent trouver leur route dans la plus grande obscurité et au milieu des orages les plus affreux. Quand ces tempêtes sont si violentes qu'on est forcé de s'arrêter, ce qui arrive assez

fréquemment, ces chiens se couchent autour de leur maître et lui conservent la vie par leur chaleur naturelle. Ils avertissent encore des orages, d'une manière certaine, en faisant des creux dans la neige où ils cherchent à se cacher. C'est par ces bonnes qualités, et plusieurs autres encore, que les chiens du Kamtchatka réparent en quelque sorte leur dépravation occasionnée uniquement par la tyrannie des hommes. Quelque grande que soit leur malice, elle ne peut égaler l'ingratitude et le sang-froid cruel de leurs maîtres. A peine le chien kamtchadale a-t-il atteint l'âge où il n'est plus propre au trait, époque toujours accélérée par l'excès de ces souffrances, son maître impitoyable exige sa peau, la seule chose qu'il puisse encore lui donner. Traité en esclave par son tyran pendant une vie courte et pénible, souvent il lui a communiqué sa chaleur, et il doit après sa mort lui rendre encore le même service.

CHAPITRE IV.

De l'Agriculture.

Nous avons décrit, dans les chapitres précédens, la manière de vivre et les travaux utiles qui sont communs à tous les peuples de l'empire de Russie, et principalement aux peuples grossiers et barbares: maintenant nous examinerons les occupations propres aux nations policées. Il n'est aucune époque plus importante et plus distincte, dans l'histoire de la civilisation d'un peuple, que le passage de la vie pastorale à celle de l'agriculteur. L'agriculture est la chaîne qui attache l'homme à ce champ qu'il arrose de ses sueurs, et que sa main a rendu fertile: c'est elle qui le rapproche et le lie à ses semblables, d'une manière plus forte et plus durable; c'est de ce germe fécond que l'on voit éclore les avantages également exaltés et contestés de l'état social et de la civilisation. De pénibles travaux augmentent la valeur de la propriété; il faut donc des loix

pour l'assurer contre les surprises de la ruse et les attaques de la force. Le pasteur vit isolé et indépendant; son troupeau lui fournit tout ce qui lui est nécessaire: le cultivateur, au contraire, a mille besoins qui sont inconnus au premier; il tombe dans la dépendance des autres hommes, et tâche d'échanger son superflu contre les choses qui lui sont nécessaires. C'est ainsi que l'agriculture fait naître les sociétés civiles et le commerce: si les hommes ne connaissaient pas ces nouveaux liens, ils resteraient toujours plongés dans la barbarie.

Parmi les nations que la Russie compte au nombre de ses habitans, plusieurs sont encore bien éloignées de ce degré de civilisation; et quelques-unes, sur un sol stérile et sous un ciel de glace, doivent renoncer à jamais à l'espoir d'y pouvoir parvenir. Tels sont spécialement les Lappons, les Samoièdes, les Ostiaks, les Toungouses, les Kamtchadales, les Koriaks, les Tchouktchis et les peuples qui habitent les isles de l'océan oriental. La plupart des Tatars de Sibérie ne sont pas traités plus favorablement par la nature: les steppes brûlans, arides et imprégnés

de sel de la Russie méridionale, opposent aussi des obstacles presque insurmontables aux peuples nomades qui voudraient y introduire l'agriculture. Au contraire, ce changement heureux dans la manière de vivre s'est effectué avec succès chez les Tatars européens et de la Sibérie méridionale, chez les Tchérémisses, les Tchouvaches, les Votiaks, les Mordvas, les Bachkirs, les Mechtchériaks et d'autres peuples qui sont établis dans la région tempérée: la plupart ont abandonné leur vie errante, depuis qu'ils sont soumis à l'empire de Russie. On voit encore de temps en temps plusieurs peuplades y renoncer, depuis que le gouvernement cherche par des moyens sages à étendre les progrès de l'agriculture, et surtout depuis que les grands gouvernemens étant divisés la surveillance a été plus resserrée, par conséquent plus facile et plus active. Souvent on trouve des peuplades dont quelques tribus s'adonnent entièrement à l'agriculture, tandis que d'autres restent encore attachées à la chasse et à la vie nomade. D'autres flottent dans un état mitoyen, qui réunit ces deux genres de vie: par exemple, ils habitent

l'hiver dans des villages, vivent l'été sous des tentes, et errent partout pour chercher les meilleurs pâturages. Dans les lieux où le sol et le climat favorisent l'agriculture, les peuples nomades s'y accoutument, quelquefois excités seulement par l'exemple et l'émulation; ils y trouvent une existence plus pénible à la vérité, mais plus assurée. On en voit qui n'étaient que des pasteurs paresseux, il y a moins d'un siècle, et qui sont devenus des cultivateurs diligens et industrieux. Il y a peu de contrées en Russie où l'agriculture soit exercée avec autant de succès que dans les pays situés entre la Kama et le Volga, qui sont habités par les Tatars, les Votiaks et les Tchérémisses: ces peuples s'efforcent à l'envi de se distinguer dans la culture de leurs champs; et c'est un honneur parmi eux de posséder une grande quantité de grains qu'ils ne consomment pas.

Parmi les nations qui s'occupent de l'agriculture depuis un temps immémorial, quoique d'une manière différente et avec des succès variés, on remarque principalement les Russes, les Polonais, les Lithuaniens, les Lettons, les Finnois et les Estoniens. Comme

les premiers forment la partie la plus nombreuse des habitans, ce sera celle qui nous occupera principalement dans ce chapitre, et nous observerons seulement, quand l'occasion s'en présentera, les différences essentielles que l'on remarque chez les autres peuples. Nous parlerons d'abord des qualités du sol relativement à l'agriculture, ensuite de la manière dont on s'y livre; enfin nous ferons connaître ses productions principales, celles que l'on consomme dans l'empire et celles qui sont un objet de commerce. Le résultat de ces différens objets nous fournira quelques réflexions économiques qui termineront cet article.

L'état de l'agriculture dans tous les pays dépend autant du climat et des qualités du sol, que du travail et de l'industrie des habitans. Les propriétés naturelles du pays doivent être le premier objet de nos recherches. De la grande étendue de l'empire de Russie, il résulte une diversité de climat qui cause une très-grande différence dans les occupations rurales: c'est par cette raison que nous ferons une division générale, afin de ne pas nous égarer dans des détails trop

étendus; car presque chaque gouvernement a de très-grands avantages naturels, et offre en même temps des contrastes frappans.

Les contrées situées entièrement au nord et à l'est de l'empire sont absolument impropres à la culture, surtout en Sibérie. On peut regarder le 60e degré de latitude comme la ligne de démarcation, au delà de laquelle on ne peut plus se livrer à l'agriculture. Pallas nous apprend que dans les environs de Démiansk * on ne cultive que de l'orge, de l'avoine et quelques autres petits bleds. On y sème rarement du chanvre et du lin, parce que dans l'espace de trois ans on peut à peine compter sur une bonne récolte. Les choux ne se réunissent point en pommes et ne jettent que des feuilles détachées. En s'avançant plus à l'est, le sol, à la même latitude, convient encore moins à l'agriculture. Les tentatives que l'on a faites dans les environs d'Okhotsk (entre 59 et 60° lat. 160° long.) et à Ondskoi-Ostrog (55° 20′ lat. 150°, 40′ long.) dans le gouvernement d'Irkoutsk, ont prouvé par leur peu de succès

* C'est un bourg dans le gouvernement de Tobolsk, situé à peu près au 59e $\frac{1}{2}$ degré de latitude septentrionale.

succès, qu'il faut renoncer à jamais à y introduire l'agriculture. L'été y est trop court; la terre est trop long-temps gelée au printems, et les gelées commencent trop tôt en automne. De pareilles tentatives n'ont pas eu un succès beaucoup plus heureux au Kamtchatka, quoique l'extrémité de cette presqu'isle ne soit qu'au 51e degré de latitude. Dans la partie occidentale ou européenne de l'empire, on est parvenu, à la vérité, par un travail pénible et difficile, à étendre le labourage et la culture des jardins jusqu'au 60e degré; mais on y a renoncé dans les cercles des gouvernemens d'Olonets et d'Arkhangel, qui sont situés deux ou trois degrés plus au nord: dans une partie même des gouvernemens de Vybourg, St. Pétersbourg, Novogorod, Vologda, Perm et Viatka, l'agriculture est languissante, parce qu'elle exige des travaux effrayans. On peut donc raisonnablement regarder le 60e degré de latitude comme la ligne de démarcation, au delà de laquelle le sol et le climat ne conviennent plus à l'agriculture: il s'ensuit que l'empire de Russie contient à peu près 162,000 milles quarrés absolument impropres à cette branche d'industrie,

Ce ne sont pas seulement les gouvernemens situés au nord qui offrent des obstacles difficiles à surmonter: ceux du Caucase, de Saratof, Oufa, Kolyvan, Cathérinoslaf et la Tauride, situés au midi, ont un sol aride et maigre, et présentent des difficultés qui ne pourront jamais être entièrement aplanies. Les contrées septentrionales sont de vastes marais, des forêts, des lieux fangeux, et un terroir sablonneux: la longueur et la rigueur de l'hiver se joignent à une température très-variée pour en augmenter la stérilité. Dans les provinces méridionales, on trouve des plaines immenses ou des steppes, dont le sol sablonneux et imprégné de sel est souvent dépourvu d'eau et de bois, par conséquent très-peu propre à l'agriculture. Les provinces les plus fertiles sont celles de la région centrale et quelques-unes de celles du nord: il faut surtout compter au nombre des provinces qui réunissent le plus d'avantages pour l'agriculture la Petite-Russie, Kazan, Simbirsk, Kharkof, Koursk, Orel, Nijnei-Novogorod, la partie méridionale de la Tauride et du Caucase, l'Ukraine polonaise et quelques provinces de la Sibérie.

On comprend aisément que la fertilité de ces différens pays n'est point partout la même, mais nous ne pouvons entrer dans de plus grands détails, sans nous écarter des bornes étroites que nous nous sommes prescrites 25.

Dans la plupart des lieux susceptibles de culture, la nature prodigue ses dons au cultivateur russe: de légers travaux et des instrumens imparfaits suffisent pour lui procurer une récolte aussi abondante que dans les lieux où l'on se livre à un travail pénible, et où l'industrie vient au secours du laboureur. Dans le fait, en considérant en général la manière dont on exerce l'agriculture en Russie, les procédés sont si simples et si destitués d'art, qu'ils n'ont pas besoin d'une description détaillée, pour que le lecteur s'en forme aisément une idée. Avant de les décrire, nous parlerons en peu de mots des instrumens de labourage dont on se sert principalement.

La charrue la plus usitée est l'araire, qu'on nomme en russe *sokha*: on s'en sert non-seulement dans la plupart des gouvernemens de la Grande - Russie et de la Sibérie; mais

même encore dans les provinces allemandes qui avoisinent la mer Baltique 26. Elle est sans roues, et a deux coutres assez courts qui sont attachés à un bois fourchu; cette charrue est ordinairement attelée d'un seul cheval ou de deux boeufs: elle est d'une si grande légèreté, qu'un jeune homme de quinze ans peut la manier aisément; et, comme le cheval emploie très-peu de forces, on le conduit ordinairement sans tenir les rênes, ce qui laisse les deux mains libres au cultivateur. Cette charrue ne laboure la terre que d'un verchok, ou un pouce $\frac{3}{4}$ d'Angleterre de profondeur, et l'on ne s'en sert que pour les champs en culture. On emploie le soc, *koussoulia*, pour couper les gazons et dans les terres que l'on défriche; cet instrument de labourage est plus fort que l'araire: il entre dans la terre d'un demi-verchok de plus; par conséquent il est plus propre à couper les petites racines. Dans quelques endroits, au lieu de coutres, on se sert d'un seul soc qui coupe les gazons, et on les lève ensuite avec l'araire: le laboureur a soin de les briser avec le pied, parce que la charrue

ne les retourne qu'à moitié. Quelque soit le sol, on peut toujours se servir de ces charrues, quand même il serait pierreux ou couvert de racines.

Depuis que l'on s'occupe théoriquement de l'économie rurale en Russie, ces sortes de charrues ont trouvé autant de censeurs que de partisans: les voix paraissent encore partagées sur leur utilité. On ne peut nier que cette charrue, labourant à une légère profondeur, ne retourne point les grosses mottes de terre et ne peut arracher toutes les racines des mauvaises herbes; mais cet inconvénient n'a lieu que dans les terres fortes et argilleuses, et l'araire a de grands avantages sur les autres charrues dans un terrain sablonneux. D'ailleurs elle est facile à construire: un seul cheval, même sans être très-vigoureux, suffit pour que l'on puisse s'en servir; cet avantage est inappréciable pour les paysans pauvres, qui trouveraient difficilement une autre charrue aussi convenable à tous les terrains, légère, commode, et d'un prix aussi modique.

Il y a encore une seconde espèce de charrue assez pesante, dont on se sert dans la

Petite-Russie, ainsi que dans les gouvernemens adjacens, et qu'emploient aussi les Moldaves, les Tcherkhasses, les Géorgiens et les Perses; on la nomme en russe *saban*. Elle a beaucoup de rapport avec les charrues allemandes: on y attelle deux ou quatre chevaux; si l'on emploie des boeufs, il en faut au moins quatre et même quelquefois huit. La forme de cette charrue est très-variée 27: il y en a une surtout qui est remarquable. Le coutre est couché obliquement: on place devant ce coutre un fer tranchant qui coupe les gazons; le soc de la charrue les enlève et les retourne ensuite.

Dans plusieurs lieux, surtout dans ceux où sont établis des colons étrangers, on se sert de la charrue allemande: celle du Mecklenbourg est la plus usitée; cependant presque tous les cultivateurs étrangers préfèrent l'araire.

La herse est presque partout composée de courtes chevilles de bois, placées dans les intervalles de lattes qui sont liées avec de l'osier. Ce n'est qu'en Livonie qu'on prend la peine de la rendre un peu plus durable: on y lie plusieurs billots par des charnières;

les chevilles sont placées dans des trous pratiqués dans ces billots: par conséquent elle peut être employée dans un terroir pierreux, sans être endommagée. La herse dont se servent les Lettons, les Estoniens et les Finnois, est encore plus simple: ce ne sont que quelques rameaux de pin, dont on émousse les branches. Cette herse a l'avantage d'être très-légère; on l'emploie dans les terres en culture, et surtout dans les lieux où il croît des broussailles, à cause que les dents sont élastiques. On ne se sert de la herse allemande à dents de fer que dans les lieux qu'habitent les colons, ou dans les terres qui sont cultivées avec grand soin par de riches propriétaires.

Il y a peu de contrées où l'on fasse usage du cylindre, et l'on n'a pas remarqué que la récolte en soit moins abondante: cependant quelques paysans s'en servent.

Les instrumens que l'on emploie pour la récolte des bleds varient suivant les pays. Dans les provinces de la Grande-Russie, on se sert de la faucille, tandis que les paysans de l'Ukraine emploient la grande faux allemande. Les Lettons coupent tous leurs grains

avec une faux dont le manche est très-court: ils la tiennent de la main droite; et dans la main gauche est un petit crochet qui leur sert à réunir les épis qu'ils veulent couper. Les Tatars se servent d'une faux courte, mais très-courbée, dont le manche est aussi très-court; ils l'agitent dans tous les sens, et n'ont pas besoin de se baisser.

Il paraît que la faux des Lettons doit mériter la préférence sur ces différens instrumens. Il est prouvé qu'un seul homme peut avec cette faux moissonner autant que trois qui se servent de la faucille; elle réunit encore cet avantage, que le faucheur n'a pas besoin de se courber: les éteules sont plus courtes, par conséquent on perd moins de paille: enfin le bled mûr est moins ébranlé; de sorte qu'il en tombe moins, que quand on se sert de la faux ordinaire. Au lieu donc d'introduire l'usage de la faux allemande, ce que plusieurs cultivateurs ont tenté, il serait très-avantageux de se servir dans toute la Russie de celle des Lettons. On emploie ordinairement pour battre le bled des fléaux très-légers, ou de longs bâtons courbés.

Il est impossible d'imaginer des instrumens d'agriculture plus simples et moins compliqués. Le cultivateur allemand regardera avec mépris la charrue légère, la petite faux et les fléaux: cependant les colons allemands s'y accoutument très-promptement; et ce n'est pas uniquement un motif de paresse qui les leur fait préférer, mais ils les trouvent plus convenables au sol du pays qu'ils habitent.

En examinant les terres labourables suivant les propriétés qui leur sont particulières, on les divise en trois classes principales: 1.° les champs qui sont toujours en culture, et que l'on laboure tous les ans; 2.° les steppes; et 3.° les halliers, ou les lieux couverts de buissons. On distingue en Russie, comme partout ailleurs, trois sortes de labour: savoir, les champs d'hiver, les champs d'été et les jachères (en russe *iarovaia*, *osimovaia*, *iar*): quelques-uns ajoutent encore les novales (*novina*); nous les rangeons dans la classe des halliers. Il est inutile d'expliquer ces termes qui sont reçus dans tous les pays: nous observerons seulement que les champs ensemencés l'été sont récoltés la même année, tandis que les champs d'hiver

sont ensemencés l'automne, et qu'on ne les moissonne que l'été suivant. Les grains qu'on sème le plus communément en Russie dans les champs d'été sont le froment, le seigle, l'orge, le millet, le bled sarrasin, le lin, le chanvre, les pois, le pavot, le panis et l'avoine: on ne sème dans les champs d'hiver que du froment ou du seigle. Un champ d'hiver qui a été labouré reste ordinairement en jachère pendant la fin de l'été, l'automne et tout l'hiver, sans recevoir aucune sorte de culture: cependant les paysans russes l'ensemencent quelquefois de grains qui n'épuisent pas le sol. On sait que les agriculteurs modernes ont proposé d'abolir entièrement les jachères. Ce projet a été rejeté par des cultivateurs éclairés, qui soutiennent que la brièveté de l'été dans la plus grande partie des provinces de la Russie rend l'exécution de ce plan très-difficile, et même absolument impossible. Il y a beaucoup de lieux où la récolte du bled ne peut se faire qu'au mois d'août ou en septembre: la belle saison ne laisserait donc pas un temps suffisant pour préparer les terres à recevoir les semences d'hiver; et, quand le seigle est semé trop

tard, il n'acquiert pas assez de forces pour pouvoir résister à un automne ou un printems rigoureux. Les champs des steppes peuvent être comparés à ces pâturages que l'on ensemence dans d'autres pays: on les laboure pendant quelque temps sans les engraisser, et on les abandonne quand ils cessent d'être fertiles. Dans les steppes immenses que contient l'empire de Russie, chaque agriculteur peut s'approprier l'étendue de terrain qui lui convient: on n'y connaît point d'autre culture que de labourer et de herser une seule fois le champ ; ensuite on l'ensemence. Ce léger travail suffit, même pour le sol le plus maigre, surtout quand on y sème du lin: mais, si l'on y veut récolter des grains, alors il faut les labourer et les herser plusieurs fois avant de les ensemencer, afin que le sol devienne plus délié et que l'air puisse imprégner les particules les plus susceptibles de le fertiliser; c'est ce que l'on nomme en terme de labourage, ameublir la terre. Il est rare que l'on cultive les steppes avec autant de soins.

On entend par halliers les lieux couverts de buissons, que l'on fertilise en y mettant

le feu ; ce qui s'exécute principalement de deux manières. Les uns coupent simplement le bois, et, quand il est sec, ils y mettent le feu : d'autres enlèvent le bois, labourent la terre et y répandent les broussailles, qu'ils couvrent de terre avant de les brûler. Dans plusieurs endroits, ces différentes méthodes de défricher ou d'essarter les halliers éprouvent quelques légers changemens. Dans les provinces intérieures de la Russie, les paysans ont coutume de couper, à la fin de juin, une certaine étendue de bois ; ils le laissent sur la place, et n'y mettent le feu qu'au printems de l'année suivante.

Le premier grain que l'on sème ordinairement dans ces défrichemens est le lin : l'année d'ensuite, on y sème de l'orge, de l'avoine, et enfin des semences d'hiver. Si le sol est fertile, on continue à le cultiver ; mais, si au contraire il est maigre et aride, quelques années après on abandonne ces défrichemens qui se couvrent de broussailles, et au bout de quinze ou vingt ans on les essarte de nouveau.

Quoique ces travaux soient pénibles, ils procurent cependant un produit certain et

très-considérable: dans les lieux où le bois est abondant, on pourrait avec des réglemens sages les recommander aux habitans. Un sol médiocre, essarté suivant la première méthode, produit dans le gouvernement de St. Pétersbourg, les quatre premières années, dix et jusqu'à quinze fois la quantité dont on l'a ensemencé; suivant la seconde, dix et jusqu'à vingt-cinq fois. Il est vrai que quelques cultivateurs soutiennent qu'alors le sol est épuisé pour plusieurs années; mais dans la plupart des provinces de l'empire, plus de cent ans d'expérience réfutent cette observation.

Un reproche mieux fondé est celui qu'on fait à ces défrichemens ou novales, de causer un grand dommage aux forêts. Souvent le paysan ne se contente pas de brûler le champ qu'il veut ensemencer, et la flamme porte ses ravages sur des lieux que l'on devrait ménager: il abat tous les arbres sans distinction, et il s'en trouve quelquefois qui auraient pu servir à la construction des vaisseaux [28]. Au lieu d'encourager ces défrichemens, qui augmentent la disette de bois, il serait infiniment plus avantageux à la culture

de dessécher les marais qui nuisent à la population et aux bestiaux, et dont l'influence se fait même sentir sur les lieux cultivés : d'ailleurs l'agriculteur serait dédommagé avec usure des frais que nécessiteraient de pareils travaux 29. Dans le gouvernement de St. Pétersbourg, où l'on s'est occupé depuis quelque temps du défrichement des marais, plusieurs lieux ont rendu, dans les premières moissons, vingt, trente et même trente-cinq fois la semence: on voit que non-seulement ce produit est plus considérable que celui des défrichemens ordinaires, mais il réunit encore l'avantage de procurer pour toujours des champs fertiles, surtout dans les lieux élevés, où le sol peut acquérir plus de solidité.

Après ce que nous avons dit jusqu'ici des propriétés du sol et des instrumens de labourage, il sera aisé de se former une idée de la manière de cultiver les terres en Russie. Il n'y a certainement aucun pays en Europe où l'on se livre à l'agriculture avec autant de négligence, et où le produit en soit aussi important; mais il y a peu de lieux où la nature ait été aussi libérale que dans les

contrées centrales et méridionales de la Russie 30.

Le temps des semailles et de la moisson doit nécessairement beaucoup varier dans un pays d'une aussi vaste étendue. Dans les provinces centrales, on sème ordinairement les grains depuis le commencement d'août jusqu'au milieu de septembre, et on les moissonne au mois de juillet ou d'août de l'année suivante: ainsi ces sortes de grains sont communément onze mois sur les champs. Les trémois se sèment ordinairement en mai, et se moissonnent en août; par conséquent, ils ne sont que trois ou quatre mois sur la terre. A l'époque où les paysans des provinces méridionales se reposent après avoir fini leurs semailles d'été, ceux qui habitent les parties septentrionales fument les champs qui doivent être ensemencés l'hiver: ensuite ils récoltent leurs foins, et moissonnent. En automne ils s'occupent tous à semer les grains d'hiver: le paysan du midi n'a aucune espèce de travail jusqu'à l'été suivant, et veille seulement à ses affaires domestiques; tandis que le paysan du nord conduit des engrais dans ses champs avant pâques. Le premier

laboure et herse ses terres une seule fois: le second est forcé de le faire deux fois.

Presque partout, le laboureur ensemence, surtout au printems, des champs qui sont en jachères depuis un an ou même plusieurs années, et cependant on n'y répand point d'engrais; alors il se sert de la charrue légère pour labourer, tandis qu'un cheval sans conducteur le suit avec sa herse pour achever l'ouvrage: ce n'est que pour défricher les novales qu'il emploie la charrue pesante et le grand coutre dont nous avons parlé plus haut. On ne fume les champs que dans les lieux où l'on élève un grand nombre de bestiaux; car le paysan ne songe presque jamais à se servir d'engrais artificiels, tels que la manre, la chaux, la vase, ou même les branchages que l'on a recueillis. Les cultivateurs éclairés sont les seuls qui emploient ces moyens pour améliorer leurs terres: le paysan ne connaît et ne se sert pas d'autre engrais que de fumier; et même le paysan russe, surtout le sibérien, ne l'emploie pas toujours. Leurs herses sont si légères que rarement un champ est bien hersé, surtout dans les lieux où les terres sont fortes et argilleuses.

argilleuses. Tantôt on moissonne le bled avec la faucille, tantôt on le coupe avec la faux. Dans quelques provinces on le bat avec des fléaux ou des bâtons; dans d'autres, des chevaux ou des hommes le foulent avec les pieds: quelquefois on le bat lorsqu'il a été séché à l'air; mais plus communément on le fait auparavant sécher au feu.

Cette description générale des travaux champêtres ne regarde que les paysans de la Grande-Russie. Dans les gouvernemens qui sont situés sur la mer Baltique, dans la Russie blanche, dans l'Ukraine polonaise, et même dans la Russie propre, il y a beaucoup de propriétaires qui s'appliquent à l'agriculture, s'y livrent avec ardeur, et emploient tous les secours de l'industrie. Nous nous écarterions des bornes que notre plan nous prescrit, si nous entrions dans des détails trop étendus: nous rapporterons seulement quelques exemples, pour prouver à quel point la culture varie dans la plupart des contrées de cet empire.

Dans le gouvernement de St. Pétersbourg, l'économie rurale est exercée par les Russes et les Finnois qui habitent les petites villes

et les campagnes. Quoique l'agriculture ne soit pas l'occupation principale des habitans, à cause des obstacles naturels et du voisinage de la capitale, cependant sa description nous offrira un exemple instructif, parce que ces deux nations ayant conservé leur ancienne manière de cultiver la terre, la différence de leurs procédés présente un contraste très-curieux. D'abord leurs habitations sont très-différentes: les Russes se réunissent dans des villages, les Finnois habitent seuls ou en famille. La manière de vivre des Russes les engage à se donner mutuellement des secours, excite l'émulation et favorise l'industrie: celle des Finnois a l'avantage de rapprocher le cultivateur de ses champs, et lui épargne des courses inutiles. L'usage de vivre dans des villages n'est pas particulier à la nation russe ; il est encore commun à tous les peuples qui ont adopté d'elle l'agriculture. Souvent ces villages sont très-considérables, et, comme ils n'ont ordinairement qu'une seule rue, les champs sont quelquefois très-éloignés de l'habitation du cultivateur. Les Lettons, les Estoniens et les Finnois, au contraire, vivent en familles: leurs cabanes sont rarement réunies.

Si on examine le génie et le caractère national de ces peuples, le contraste paraîtra encore plus frappant. Le paysan russe ne laboure ordinairement que les champs qui sont en culture, tandis que le Finnois dévaste par paresse les forêts qui l'avoisinent. Les outils dont se servent les Finnois sont encore plus simples et plus commodes que ceux des Russes, s'il est possible; ils n'emploient que la herse à branches, et souvent ils se servent d'un hoyau au lieu de coutre. Leurs charrettes ne sont pas à quatre roues comme celles des Russes; elles n'en ont que deux, et rarement elles sont revêtues de bandes de fer: il leur arrive très-fréquemment de ne point employer ces voitures; ils attachent deux perches aux deux côtés de la selle du cheval et les laissent traîner à terre.

Les obstacles que présentent, dans cette province septentrionale, la rigueur du climat et la stérilité du sol, loin d'aiguillonner le laboureur, n'ont été qu'un motif de pallier son excessive indolence. La prompte succession des saisons exige une grande exactitude dans les travaux champêtres: ils commencent ordinairement au milieu d'avril et

finissent en octobre. Comme les récoltes seraient très-peu considérables, si l'on n'employait point d'engrais, cet objet à la vérité fait partie de l'économie rurale: mais rarement les propriétaires entretiennent assez de bestiaux pour en être suffisamment pourvus, quoiqu'on l'augmente avec de la paille. Au reste on ne fait aucun usage des engrais artificiels, ou on ne les emploie que dans quelques terres qui appartiennent à des seigneurs. Pour suppléer à un besoin aussi essentiel, plusieurs particuliers partagent leurs terres en culture en quatre, cinq ou six champs; deux ou même quatre restent en jachères, afin qu'un plus long repos remplace les engrais; ces champs servent alors de pâturages au bétail, ce qui les fume légèrement. D'après cela, on comprend aisément pourquoi les paysans préfèrent les défrichemens: les avantages sont certains, et le préjudice ne porte que sur la génération suivante. Cependant il y a des propriétaires, comme nous l'avons dit plus haut, qui cherchent à étendre la culture de leurs terres, soit en desséchant les marais, soit en détruisant les bois qui sont d'une mauvaise venue.

De tous les grains que l'on sème ici, le seigle est le plus abondant et celui dont la récolte est la plus assurée ; car il est rare que l'on soit exposé à une disette générale. On tire la semence de la province, et elle se multiplie ordinairement quatre jusqu'à sept fois. Le seigle ne mûrit pas tous les ans: à la vérité on en tire toujours de la farine ; mais le pain n'en est pas bon. On laboure deux fois la terre pour toutes les espèces de grains, excepté le seigle pour lequel on la laboure trois fois. La moisson commence à la fin de juillet et finit en septembre. On coupe le bled avec la faucille ; on le lie en gerbes ; on en rassemble dix que l'on range en cercle les unes contre les autres, et on les couvre avec une gerbe renversée. Quand elles sont séchées à l'air, on les met en gros tas sur des échafauds de bois, où on les laisse jusqu'à ce qu'on les porte au four à sécher le bled. Cet usage de sécher les gerbes, avant de les battre, est général dans toute la Russie, et même en Sibérie: ainsi il ne sera pas inutile de donner une idée de la méthode que l'on suit et des avantages qui en résultent.

Les fours à bled (en russe *ovin*) sont des cabanes de bois, formées de poutres jointes ensemble: on y pratique des ouvertures qui peuvent se fermer à volonté, et on place différentes traverses dans l'intérieur. On construit dans la terre, immédiatement à côté de la cabane, un poële de maçonnerie, dont les soupiraux s'ouvrent dans la cabane. Quand on veut faire sécher le grain, on suspend des gerbes aux traverses et on entretient un feu doux dans le poële, afin que la fumée entre dans la cabane, ce qui fait suer les gerbes: on fait sortir la vapeur par les ouvertures extérieures que l'on peut ouvrir à volonté. Il y a des provinces où la construction de ces fours varie [31]; mais l'usage est toujours le même: il est général et d'une grande utilité. Le bled devient à la vérité plus petit en se séchant; mais cette opération le préserve des charansons: il se conserve mieux dans les magasins; on peut le transporter sur mer sans qu'il se gâte, et cela n'empêche point que l'on ne puisse s'en servir pour les semailles. Tant d'avantages sont compensés par une grande consommation de bois: dans quelques lieux, on pourrait y suppléer en faisant usage de la tourbe.

Lorsque le grain est séché, les Finnois le battent dans le four même avec des fléaux très-légers: les Russes le portent dans une aire, ou répandent les gerbes sur la glace pour les battre; on nettoie ensuite le grain, soit avec le van, soit en le remuant. La plupart des gens de la campagne conservent le bled en grains; très-peu font moudre ou concasser le seigle sur le champ. Quoique le climat soit peu propre à l'agriculture, il y a cependant peu d'exemples d'une disette générale; mais tous les ans il y a des districts où la récolte manque. Un seul paysan ne peut pas cultiver aisément plus de deux ou trois désiatines de terre labourable: une famille nombreuse a assez d'occupation lorsqu'elle en cultive quatre ou cinq.

Après ce que nous avons dit de l'état de l'agriculture dans les contrées septentrionales, nous ne ferons qu'une courte description de la manière dont on cultive les terres dans l'Ukraine: elle diffère en plusieurs points de celle de la Grande-Russie. Un climat plus doux et un sol plus fertile y nécessitent une autre culture et d'autres instrumens de labourage. Les paysans de l'Ukraine

sèment beaucoup plus de trémois que de bled, parce que l'hiver est très-humide et qu'il tombe peu de neige; ce qui est cause que les grains ensemencés l'hiver se gâtent, et que la récolte en est incertaine, tandis que le contraire arrive dans les contrées septentrionales. Ils ne se servent point de l'araire, mais de la charrue qu'on appelle saban qui est grande et très-pesante: au lieu de chevaux, qui sont presque les seules bêtes de trait de toute la Russie, on attelle ici jusqu'à huit boeufs devant une charrue. Outre la grande charrue dont nous avons parlé, ils en emploient encore une autre qui leur est propre, qu'ils appellent *rallo*, et qui coupe la terre avec cinq ou six dents de fer. Pour accélérer les semailles du printems, les paysans labourent ordinairement leurs champs en octobre: aussitôt que la terre est dégelée, ce qui arrive ordinairement en mars, on l'ensemence sans lui donner aucune préparation. Les premiers grains que l'on sème sont l'anis et le pavot, ensuite l'orge, le froment, l'avoine, les pois, les lentilles, le millet, le lin et le chanvre; on ne sème le bled sarrasin que dans les terres

sèches et légères. Dans les lieux garnis de bois et peu habités, on laboure plusieurs fois les steppes ou les jachères en friche; et, quand on veut les cultiver pour la première fois, on y sème de l'anis ou du millet, parce que ces grains réussissent mieux dans un sol ferme: quand il est gras et fertile, on l'ensemence aussi de bled sarrasin. L'année suivante, on sème encore les mêmes grains; la troisième de l'avoine; la quatrième du seigle: ensuite on les laisse de nouveau en jachères pendant quelques années. Après une pareille culture, on voit les steppes devenir les plus beaux pâturages et se couvrir des herbes les plus succulentes. On ne voit nulle part autant de bois défrichés que dans les gouvernemens septentrionaux: les provinces situées au midi n'en ont pas une assez grande quantité pour les essarter; mais il y a de nombreux troupeaux de bétail, qui paissent dans les terres en friche et y laissent infiniment plus d'engrais que dans les gouvernemens septentrionaux, où les bestiaux sont plus rares. Une culture artificielle ou plus soignée n'a lieu que dans les possessions des grands propriétaires; ce qui même n'est pas

ordinaire, parce que la récolte suffit aux besoins des habitans. Un sol médiocre rapporte cinq ou sept fois la semence des gros grains, et depuis cinq jusqu'à dix fois celle du trémois.

Quand le bled est moissonné, on ne le porte pas d'abord dans les fours, mais on le laisse sécher en gerbes sur la place: ensuite on le bat sur des aires au milieu des champs; on le nettoie et on le lave; enfin on le fait sécher au soleil ou à la chaleur des poëles. Comme les bestiaux sont le principal objet de l'économie rurale en Ukraine, on leur réserve une certaine quantité de grains battus sans être séchés, pour leur servir de fourrages en hiver: la proportion est à peu près moitié de la provision de foin. On conserve le reste en tas ponr l'année suivante, ou on le porte, sans être battu, dans des creux que l'on a faits dans la terre: les parois intérieurs sont revêtus de paille, et on les couvre de buissons, de paille ou de terre, afin de préserver le grain de l'humidité.

Ce que nous avons dit suffira pour donner une idée de l'agriculture, tant dans les provinces septentrionales que dans celles qui

sont situées au midi. Ces exemples prouvent que nulle part on n'aide la nature que quand on y est forcé par la nécessité; encore se livre-t-on à ces soins avec peu d'activité et d'industrie. En général l'agriculture est uniforme dans toutes les provinces septentrionales de l'empire: ce n'est que dans les lieux où les propriétaires ont un véritable intérêt au succès, que l'on y donne plus de soins; ce qui est rare dans la Russie propre, mais dans la Russie blanche et la Livonie cela est beaucoup plus fréquent. Dans cette dernière contrée, à la vérité, on emploie les mêmes instrumens de labourage que dans la Grande-Russie; mais on s'en sert avec plus d'intelligence et de soins. La terre est plus souvent labourée, et on y porte plus d'engrais: souvent on tâche d'améliorer le sol par des moyens artificiels. Quoique le gouvernement de Riga soit peu fertile, le seigle rapporte depuis cinq jusqu'à douze fois sa semence, l'orge huit, et le froment d'hiver dix: dans les lieux nouvellement défrichés ou essartés, le produit est encore plus considérable. Dans les provinces de la Russie blanche, l'industrie est plus encouragée par la

grande fertilité du sol : par exemple, dans les terres du gouvernement de Mohilef, où l'on a répandu plus d'engrais, la récolte rapporte ordinairement vingt fois les semences. Suivant le rapport d'un agriculteur du pays, les gens de la campagne ont le goût et l'intelligence de l'agriculture : les instrumens de labourage conviennent parfaitement au sol et n'exigent aucuns changemens : on donne le plus grand soin à la préparation des terres, à la récolte et à la manière de conserver les grains ; mais il y a un vice essentiel qui pèse sur le cultivateur. Le propriétaire, non content des contributions en argent, des corvées et des livraisons en nature qu'il exige des paysans pour les champs qu'il leur cède, afferme ordinairement le terrain qui lui reste, à des gens libres, dont il reçoit la troisième ou la quatrième gerbe : ces gens ne calculent que l'avantage du moment, ne fument point leurs terres et ne laissent jamais reposer leurs champs, de sorte que le meilleur sol est bientôt épuisé ; les pâturages diminuent, et le jeune paysan ne trouve point de lieu où il puisse s'établir.

Le tableau que nous avons présenté de l'état de l'agriculture en Ukraine peut convenir à toutes les provinces méridionales, en observant qu'il y en a plusieurs où elle est encore plus négligée. La fertilité du sol et la douceur du climat épargnent bien des travaux, que la nature plus avare dans les contrées septentrionales arrache à la paresse des habitans. Dans ces régions tempérées, on laboure moins, et souvent on ne fume jamais les terres: le bétail est l'objet le plus important de l'économie rurale.

Pour donner une idée de la manière dont on cultive la terre dans la Sibérie méridionale, nous rapporterons ce que Pallas en dit dans son voyage, en parlant des contrées qui bordent le Iénissei. Dans ces lieux, le cultivateur se livre à peu de travaux pénibles, parce que la nature s'est montrée libérale à son égard. Les engrais sont inutiles; pourvu qu'on laisse les champs reposer la troisième année, ils rapportent quinze ans de suite et même davantage: partout on trouve des terres neuves, que les habitans pourraient aisément labourer. Les grains qu'on y cultive le plus sont les trémois et le seigle

d'hiver: on ne connaît point encore le froment d'hiver en Sibérie, et, excepté les grains dont nous avons parlé, le paysan de Sibérie néglige toute autre culture.

Avant de terminer cet article, nous devons observer que les Tatars, les Votiaks et les Tchérémisses, habitent une partie des provinces les plus fertiles, et se distinguent constamment, par leur industrie et leur activité, des autres cultivateurs de l'empire de Russie. Les Tatars des gouvernemens d'Oufa et de Kazan ont coutume de choisir leurs champs dans le voisinage de leurs villages: ils les divisent en trois parties, et tous les ans il en reste une en friche, qui sert de pâturages à leurs bestiaux. En suivant cette méthode, les jachères reçoivent un engrais naturel, qui est presque toujours suffisant pour plusieurs années, et l'on peut même y semer du froment. Quand ces terres cessent d'être fertiles, s'il n'y a point de steppes dans le voisinage qui soient propres à l'agriculture, souvent un village entier détruit ses habitations de bois et cherche un autre domicile: des paysans russes, surtout les Sibériens, suivent la même méthode. Quoique

les Tatars emploient aussi les grosses charrues pour défricher les steppes, ils ont cependant adopté partout les charrues légères, parce qu'elles sont à meilleur marché et exigent moins de bêtes de trait que les autres. Ils diffèrent des paysans russes dans la manière de faire sécher leurs grains: au lieu de mettre les gerbes dans des fours, ils les rangent dans des fosses, sur lesquelles ils rassemblent des perches en pyramide et y mettent le feu. Les Tchérémisses, les Votiaks et les Mechtchériaks qui habitent les bords du Volga et de la Kama, cultivent leurs terres à peu près de la même manière que les Tatars: ils ont coutume de laisser la paille haute lorsqu'ils moissonnent, parce qu'ils la brûlent avant de labourer la terre, quand l'air est calme; ce qui sèche la terre et y laisse quelques sels. Dans les steppes sablonneux ils sèment avant de labourer, convaincus par expérience que cette méthode est la meilleure.

Malgré tous les vices de l'économie rurale en Russie, qui ne sont point exagérés dans le tableau que nous en avons fait, le produit de cette branche d'industrie est si

important que non-seulement il fournit abondamment à la consommation intérieure, mais qu'il est encore un objet d'exportation très-considérable. Le grand nombre et la variété des productions de l'agriculture nous obligent à les classer, pour suivre un certain ordre: nous parlerons d'abord des différentes sortes de grains, ensuite des différentes espèces de fourrages; enfin nous considérerons les végétaux qui sont employés dans les fabriques et les manufactures, ou ceux qui pourraient y être introduits avantageusement.

Le seigle est de tous les grains celui qui est le plus cultivé, et celui d'hiver ou d'été réussit également bien au delà du 60e degré de latitude, excepté dans les lieux trop humides ou très-secs. Le froment ne croît au contraire que dans les provinces centrales et méridionales; celui d'hiver est en général plus rare, et on n'en voit point du tout en Sibérie. Dans le gouvernement de Cathérinoslaf on cultive encore du bled de Smyrne, qui donne une farine jaune et fine: la récolte en est si abondante, que dans de bonnes années elle rapporte quinze fois au delà de la semence. Comme ce grain est originaire d'un climat tempéré, il exige un

sol sec, et ne réussit que dans les provinces méridionales: on cultive aussi du maïs ou bled de Turquie sur le bord du Térek et dans la Tauride. Presque dans tous les lieux où le bled réussit, l'orge est une des principales productions, parce que les Russes font une grande consommation de gruau d'orge: on sème surtout de l'orge d'été. On cultive encore beaucoup d'avoine, quoique la récolte de ce grain ne soit pas partout très-avantageuse: les habitans en consomment une partie en se servant de la farine pour faire de la bouillie. On exporte annuellement de la Russie, surtout des ports de la Livonie, une quantité considérable de ces différentes sortes de grains. En l'année 1793, cette exportation, tant en grains qu'en farine, se montait en froment à 1,490,000 roubles; en seigle, à 1,379,000; en orge, à 236,000; et en avoine, à 17,000 roubles.

Les autres espèces de grains sont ordinairement consommées dans le pays. Le millet est assez commun; mais l'épautre est plus rare. On trouve du bled sarrasin en Russie, ainsi qu'en Sibérie: dans ce dernier pays, on a presque partout une singulière manière

de le cultiver: on le sème clair dans de vastes steppes gras et récemment défrichés; on observe que ce soit un peu tard, afin que les nuits froides ne l'endommagent point. Un champ ensemencé de cette manière est préparé pour cinq ou huit ans; et pendant tout ce temps il rapporte annuellement au moins dix, et jusqu'à quinze fois la semence, sans qu'il soit nécessaire de renouveler les semailles. Il tombe assez de grains en moissonnant, qui se conserve pendant l'hiver; de manière qu'il suffit de herser le champ chaque printems pour avoir l'automne suivante une récolte: l'on continue ainsi jusqu'à ce que le sol soit absolument épuisé. Cette culture convient parfaitement aux paresseux Sibériens: ils fauchent et battent le bled sur la place même où ils le récoltent, et brûlent la paille, afin de ne point avoir la peine de l'emporter. Le bled sauvage de Sibérie se multiplie d'une manière si extraordinaire, qu'il croît dans toutes les terres qui viennent d'être défrichées: souvent il étouffe le bled ou le chanvre dans les lieux où ils ont été semés. Les paysans sibériens le regardent comme une mauvaise plante et s'en servent peu; quoique

ce grain soit très-bon, préparé en gruau. Il n'y a que les Beltires et les Koibales qui le recueillent; les Katchintses le sèment aussi quelquefois.

La manne ou le grémil croît en Russie dans presque toutes les provinces qui sont sujettes aux inondations, surtout dans les gouvernemens de Riga, Pskof, Polotsk, Novogorod, Tver, Smolensk, etc. mais ce grain n'y vient pas en assez grande quantité pour donner une récolte, comme il en donne une dans le gouvernement de Moscou. La société économique de St. Pétersbourg a proposé pour prix la question, comment peut être augmentée la culture de cette plante utile? elle donne non-seulement un gruau très-blanc, d'un très-bon goût, et meilleur que celui de froment dont on fait usage en Russie, mais elle a encore l'avantage de servir de nourriture très-saine et très-agréable à plusieurs animaux domestiques. Les contrées marécageuses des gouvernemens dont nous avons parlé sont sans contredit les plus favorables à cette culture.

On pourrait encore semer une assez grande quantité de riz en Russie: le climat chaud et le

sol humide que ce grain exige se trouvent réunis dans les provinces méridionales de la Russie. Le riz réussit parfaitement dans le voisinage de Kizliar, et vraisemblablement aussi sur les côtes de la mer Caspienne, entre les bouches du Térek et du Volga: les isles qui sont situées à l'embouchure du Don et de l'Oural lui sont également propres. Sa culture réussirait encore mieux sur les rives de la Kama, depuis Madjar jusqu'à l'embouchure de ce fleuve: les Tatars nomades qui savent la manière de le cultiver pourraient se livrer à ce travail. Jusqu'à présent, la quantité de riz que l'on récolte annuellement est très-peu considérable, et la Russie est obligée d'en acheter pour une somme assez forte.

Les pommes de terre, qui, à cause de leur usage général, doivent être nommées immédiatement après les différentes sortes de grains, ne sont encore cultivées en Russie que dans un très-petit nombre de provinces, surtout chez les colons étrangers. Le préjugé, ou la grande abondance d'autres alimens, ont nui aux progrès de cette nouvelle culture: cependant on a commencé à s'en occuper avec assez de succès, surtout dans les lieux où le grain ne

mûrit pas toujours, à cause de la rigueur du climat. Dans le gouvernement d'Arkhangel, les pommes de terre supportent très-bien le froid, et, suivant le soin qu'on en prend, la récolte rapporte trente et cinquante fois la semence, pourvu que celle-ci ait été tirée du pays même.

L'empire de Russie possède en grande abondance toutes les différentes herbes de pâturage; mais nous ne pouvons pas les mettre dans la classe des objets dont la culture occupe des habitans. En général il y a un assez grand nombre de prairies en Russie, quoiqu'il y ait quelques contrées qui en sont absolument privées: mais souvent on n'en tire aucune utilité, soit parce que les habitans n'ont pas besoin de foin (cependant cet article est très-important et indispensable dans les gouvernemens situés au nord, à cause de la longueur de l'hiver), soit parce qu'ils sont trop paresseux pour le récolter. Les peuples nomades qui s'occupent plus particulièrement du soin des bestiaux ne fauchent jamais leurs prairies, mais y laissent paître leurs troupeaux toute l'année. Dans les provinces où les prés sont fauchés, il n'y a guère qu'une récolte, et rarement le paysan

s'y occupe du regain; souvent aussi les travaux de la campagne ou la saison s'y opposent. Dans le voisinage des grandes villes, au contraire, et dans les lieux où la cavalerie est en quartier, on amasse le foin avec le plus grand soin, et cet objet est souvent d'un grand rapport. Presque tous les pâturages sont des communaux; il y a tant de terres incultes que leur partage serait tout-à-fait inutile. Comme les paysans se donnent peu de peine pour recueillir l'herbe qui croît naturellement, il ne faut pas s'attendre à voir en Russie des prairies artificielles. Heureusement la nature bienfaisante y a pourvu à tel point, qu'il y a peu de contrées qui exigent la main d'oeuvre. La plupart des steppes de la Sibérie produisent une si grande quantité de fourrages sains et succulens, que les agriculteurs qui voudraient établir des prairies artificielles dans l'intérieur de la Russie ne devraient employer aucunes semences étrangères, mais recueillir seulement celles des steppes qui sont fauchés le plus tard. L'esparcette, l'hédysarum des Alpes, la luzerne, le trèfle, l'armoise, le lotier, y sont très-communs et ont l'avantage de supporter tous les climats. Dans

plusieurs parties de l'empire, on pourrait de cette manière améliorer les meilleures prairies; mais une pareille idée est si étrangère à l'agriculteur russe, qu'il faudra vraisemblablement plus d'un siècle pour l'engager à porter son attention sur un objet d'une aussi grande utilité.

De toutes les branches de l'agriculture, il n'en est aucune plus importante pour l'exportation que la culture des plantes qu'on emploie dans les fabriques et les manufactures. Le chanvre est le plus grand objet de commerce de la Russie: on le regarde comme le meilleur de l'Europe. Si on examine la consommation prodigieuse que l'on en fait dans l'empire même, et la quantité énorme que l'on en exporte annuellement, il n'est pas douteux qu'excepté le seigle, aucune des productions de l'agriculture n'est plus importante pour le commerce et l'industrie. On cultive et on prépare le chanvre en Russie comme ailleurs: les paysans le font ordinairement rouir dans des rivières, des lacs ou de grands ruisseaux; ce qui corrompt l'eau et diminue le produit de la pêche: cet inconvénient mériterait l'attention de la police

du pays. On récolte aussi une grande quantité de chanvre sauvage dans plusieurs contrées, surtout sur les rives du Térek et dans les montagnes de l'Oural. Il est plus rare en Sibérie; mais on en trouve sur le Volga dans les lieux qui ont été habités autrefois. Les femmes des Kosaques et les Tatars le recueillent en automne, quand il a perdu sa graine et qu'il commence à sécher sur pied: ces peuples, ainsi que les Bachkirs, les Barabintses et d'autres nations, l'emploient à différens usages. Le Russe exporte son chanvre, ou brut, ou préparé en toile à voiles, en cables, en cordes, etc. On exporte aussi le grain de chènevis, ou l'huile que l'on en a tirée. En 1793, l'exportation de ces articles montait à plus de 8,808,000 roubles, sans y comprendre l'huile de chènevis 32.

La culture du lin n'est pas un objet moins important; il croît en grande quantité, et sa qualité est excellente. Dans plusieurs contrées, les champs de lin ne sont pas moins vastes que ceux de bled. Les provinces où il réussit le mieux sont celles de Vologda, Pskof, Novogorod, Riga, Mohilef, Tver,

Polotsk, Viatka, les lieux qui avoisinent la partie centrale du Volga, les rives de l'Oka et de la Kama. Dans quelques provinces, et surtout sur les rives de la Kama, on cultive le beau chanvre de Valachie, qui y a été apporté par des colons polonais: il s'élève à la hauteur de sept palmes, et donne un fil beaucoup meilleur que le lin ordinaire. On a tenté depuis peu avec succès d'introduire le lin d'Italie dans le gouvernement de Cathérinoslaf: on a tiré la semence de Bologne; elle a si bien réussi, que les tiges se sont élevées à plus de cinq archines, et ont donné le tissu le plus fin, quoique la préparation en ait été très-imparfaite. On trouve très-souvent du lin ordinaire et de Sibérie qui croît sans culture: le premier vient dans les steppes de la partie septentrionale des monts Ourals; l'autre sur le Volga près de Tsaritsyn et dans d'autres lieux. On doit mettre dans la classe des plantes sauvages qui sont propres à faire du fil la grande ortie et l'ortie à feuille de chanvre, (*urtica dioica et cannabina*): on les trouve principalement sur les montagnes de l'Oural. Les Bachkirs, les Koibales, les Tatars Sagaïs, etc. en font du fil et de la

toile: on pourrait faire le même usage de la tige de houblon, que l'on rejette en Russie comme inutile.

La manière de préparer le lin n'a rien de particulier: après qu'il a été cueilli et dépouillé de sa graine, on le fait rouir dans l'eau, et on le brise ensuite avec des battoirs de bois. L'exportation de cette production est après le chanvre un des articles les plus considérables: la plus grande partie en est transportée brute dans d'autres pays; le reste l'est en toiles, serviettes, canevas, etc. On exporte aussi la graine en nature ou en huile. En 1793, l'exportation de ces objets, non compris l'huile de lin, montait à 7,220,000 roubles 33.

Le coton doit être mis au nombre des productions de la Russie; ce n'est point à raison de la quantité que l'on en recueille, mais à cause de la possibilité de multiplier sa culture dans les provinces méridionales. Jusqu'à présent on n'a tenté de cultiver le coton qu'aux environs d'Astrakhan et de Kizliar; mais le climat et le sol ne sont pas moins favorables à sa culture dans les autres cercles du gouvernement du Caucase, dans

la Tauride, la partie méridionale du gouvernement d'Oufa, etc. Si les rives de la Kama, du Kalaous, de l'Iegorlik et du Manytch, étaient plus peuplées, on pourrait en tirer une grande quantité de ces contrées: les femmes tatares savent parfaitement préparer et filer le coton dans les gouvernemens du Caucase et de Kazan. La dépense annuelle pour coton brut et manufacturé est si grande, qu'il ne sera pas déplacé de rapporter ici les plantes sauvages qui produisent une soie semblable au coton, et que l'on pourrait aisément recueillir et perfectionner dans la suite.

On distingue surtout deux plantes qui sont connues des botanistes sous le nom de *cynanchum acutum* et *apocynum maritimum*. Elles croissent dans les terres les plus mauvaises et argilleuses; on les trouve dans les steppes sablonneux et imprégnés de sel d'Astrakhan, depuis Tsarytsyn jusqu'à Astrakhan et entre le Don et l'Oural. Les gousses de la première plante renferment une soie que l'on peut aisément séparer de la graine en la battant: elle donne un duvet très-fin, qui ne le cède en rien à l'apocin ou herbe à a houette, et peut vraisemblablement servir

aux mêmes usages que ceux qu'on se propose de retirer de la dernière. Plus on carde ce duvet, plus il est fin et laineux; il donne une douce chaleur, et paraît très-propre à doubler et ouater les habits, à cause de sa légèreté et de son élasticité. Il est difficile de mêler ce duvet en le cardant avec du coton; cependant, par ce mélange, il acquerrait plus de consistance et se filerait plus aisément. Comme la graine de cette plante ne mûrit qu'en automne, on ne pourrait point la rendre indigène dans les contrées septentrionales; mais il serait très-aisé de la multiplier dans les steppes méridionaux du Volga; elle serait un objet de culture très-utile dans ces lieux stériles, où l'on ne trouve que de l'absinthe et du sel. L'apocynum maritimum est plus rare: on trouve cependant cette plante en assez grande abondance aux environs du lac Ilton, sur quelques parties de la rive droite du Volga et près de Kizliar. Elle a une double gousse remplie d'une soie élastique, que l'on peut aisément séparer de la semence en la cardant.

Outre ces deux plantes sauvages qui produisent de la soie, la Russie en possède

encore d'autres qui pourraient être de la même utilité. On en trouve deux dans la partie tempérée de l'empire, ainsi que dans toute l'Europe: savoir, le dompte-venin commun ou à fleur blanche, (*asclepias vincetoxicum*, LINN.) et celui à fleur noire (*asclepias nigra*). La dernière est un peu plus rare; cependant ces deux plantes croissent assez fréquemment dans les riches pâturages près du Volga, entre Simbirsk et Saratof, et dans les gouvernemens de Kharkof et de Cathérinoslaf. Elles supportent aussi les climats les plus froids et réussissent en plein air dans les jardins de St. Pétersbourg. Il croît encore deux plantes qui produisent de la soie dans les contrées centrales et tempérées de la Sibérie, *l'asclepias Siberica* et *Daurica:* on en trouve sur les rives de l'Irtych, de l'Ob et de la Sélenga; elles sont du nombre de celles dont on se sert pour fixer le sable mouvant. Tous les marais des gouvernemens du nord sont couverts de lin des marais, (*erisphorum polystachium*, LINN.); on en trouve aussi beaucoup en Sibérie. On pourrait au mois de juillet récolter une quantité prodigieuse de ces plantes: en mêlant

leur duvet avec un quart de laine ou de coton, on en ferait du fil, des toiles, des bas, etc. Outre les plantes dont nous avons parlé, il y a encore plusieurs arbres et arbustes, dont la semence est enveloppée d'une matière semblable au coton 34: les fils sont ordinairement trop courts et trop rudes pour que l'on puisse les filer et en faire des étoffes: cependant ils seraient très-propres à faire des feutres; on pourrait même en fabriquer des chapeaux, en les mêlant avec de la laine; ou du papier, en les employant avec des chiffons.

Puisque nous nous occupons des productions qui sont propres à la filature, il ne sera pas inutile de rapporter celles qu'on emploie pour la teinture. La Russie, ainsi que plusieurs autres pays de l'Europe, est privée des couleurs les plus fines, et se voit forcée de tirer celles qu'elle emploie des contrées les plus éloignées: mais elle fournit une foule de plantes sauvages, herbes, fleurs, racines et mousses propres à la teinture; en les amassant et les cultivant avec soin, on pourrait se passer d'une partie des productions étrangères. La garance croît sauvage, en petite quantité, sur les rives de l'Oka, entre Rézan et Arsamas;

sur le Volga, entre Syzran et Saratof; et en grande quantité sur les rives de la Samara, dans la Tauride, sur le Térek et dans plusieurs parties du gouvernement du Caucase. Cette plante utile n'est cultivée nulle part; mais on la recueille en très-grande quantité sur la Koura et la Kouma. Comme cependant les fabriques du pays en consomment infiniment plus, et que la Russie est forcée d'en acheter tous les ans, il serait intéressant de multiplier cette plante, qui réussirait tout aussi bien qu'en Hollande ou dans les environs d'Erfort. Il faudrait ne la recueillir qu'en automne et la faire sécher à l'ombre en plein air, et non pas à la chaleur d'un fourneau souterrain. Il y aurait encore un autre avantage à cultiver la garance en Russie: le temps qu'on perd à ramasser les plantes sauvages pourrait être employé beaucoup plus utilement. Deux hommes qui cultiveraient la garance dans les lieux qui lui sont propres, gagneraient autant que dix, qui s'ôtent la possibilité de rien gagner dans la suite par le procédé qu'ils suivent actuellement, puisqu'ils déracinent entièrement cette plante utile. La garance réussirait encore très-bien

dans les gouvernemens d'Oufa, de Kazan, Voronèje, Cathérinoslaf, Kharkof, Bratslaf, etc. ainsi que dans la Petite-Russie, où le sol est humide et fertile. Dans quelques-unes de ces provinces, il y a encore d'autres plantes sauvages semblables à la garance [35]; mais, excepté la grande garance des marais (*cruciata palustris maxima*), qui est assez connue des Kosaques du Don, elles ne méritent pas une mention particulière.

La guède est, après l'indigo, la matière qu'on emploie principalement pour teindre en bleu; on achète annuellement en Russie de l'un et de l'autre pour des sommes considérables. La plante qui produit l'indigo ne croît que dans l'Inde, et exige par conséquent un climat beaucoup plus chaud que celui des provinces les plus méridionales de la Russie: il serait donc d'autant plus utile de multiplier la guède, que non-seulement elle peut remplacer l'indigo dans beaucoup de cas, mais que même le bleu de la guède mérite la préférence.

Ce qui fait espérer que la culture de cette plante réussirait en Russie, c'est que l'on trouve de la guède sauvage (*isatis tinctoria*) dans les gouvernemens méridionaux, ainsi qu'une

qu'une autre espèce de cette plante, le pastel portugais (*isatis Lusitanica*). La première croît naturellement sur la rive gauche du Volga, près de Sizran, auprès de Penza, d'Orusk en Sibérie, et surtout dans l'Ukraine et les environs de Mozdok: on trouve la dernière espèce sur les rives de l'Oka, de la Soura et du Volga. On a déjà semé de la guède depuis plusieurs années dans les gouvernemens de Penza, Saratof et Voronèje; il est vraisemblable que la graine de cette plante est assez commune pour qu'on puisse la multiplier.

Le safran que l'on emploie tantôt pour la teinture, tantôt comme épicerie, est aussi un objet d'importation: on en trouve du sauvage sur le Térek, dans les gouvernemens de Voronèje et de Cathérinoslaf, en Tauride, et surtout dans les montagnes du Caucase. Le safran printanier qui croît dans ces lieux convient peu à la teinture, et ne peut servir comme épicerie; mais le safran d'automne, qui croît sur le Caucase, est très-propre à ces deux usages: on pourrait donc faire venir des oignons de ces lieux et de la Perse, et ils réussiraient certainement dans les cercles méridionaux des gouvernemens du

Caucase et de la Tauride. On fait à peu près la même consommation de saflor; les teinturiers en soie l'emploient pour la couleur de chair et rose. La Russie achète toujours cet article des étrangers; cependant cette plante réussit très-bien dans les jardins de Toropets, de Moscou, de Tsaritsyn, de Poultava et dans d'autres lieux: on pourrait la cultiver partout, excepté dans les provinces les plus septentrionales.

Outre ces quatre espèces de plantes principales, il y en a encore un grand nombre d'autres plus communes qu'on pourrait employer à la teinture. Par exemple, on tire de l'écorce de frêne une couleur bleue, que l'on devrait essayer de préparer de différentes manières; cet arbre croît partout, et il y a des lieux où il est très-commun. On trouve encore en Russie une très-grande quantité de matières qu'on peut employer pour teindre en rouge, et un bien plus grand nombre de plantes pour teindre en jaune; la plupart croissent sans culture. On peut, par le mélange de ces différentes couleurs, les nuancer: on pourrait se servir de la garance pour teindre en couleur d'orange, l'une

des plus chères de celles que l'on tire des pays étrangers.

Entre les plantes propres aux fabriques et aux manufactures, le houblon et le tabac forment un article important, à raison de leur grande consommation. On les cultive toutes les deux en Russie; mais ce n'est point en assez grande quantité pour pouvoir suffire à l'industrie des habitans et à leur consommation. Le houblon croît non-seulement dans les jardins et dans les champs; mais il vient encore naturellement dans la plus grande partie de la Russie et de la Sibérie, surtout dans la Petite-Russie, les monts Ourals, ceux d'Altai et dans la Tauride; cependant on en importe annuellement. Suivant les moeurs russes, les dernières classes du peuple ne font point usage de tabac [36]; cependant la consommation en est assez considérable, et l'importation de cette plante excède de beaucoup la quantité qu'on en exporte. En 1793, l'importation à St. Pétersbourg seulement était de 47,000 roubles, et l'exportation ne montait qu'à 20,000. Il y a cependant lieu de croire que la culture du tabac a beaucoup augmenté dans l'intérieur

de la Russie, puisqu'en 1768 Guldenstädt portait l'exportation à 21,000 roubles, et toute l'importation à 108,000. Mais il faut faire réflexion que, depuis 1763, on s'est occupé avec soin de la culture d'une plante que le préjugé et l'habitude ont rendu intéressante pour l'industrie et le commerce : le gouvernement a distribué de la graine, accordé des primes, et publié la meilleure manière de le cultiver. On récolte maintenant une assez grande quantité de tabac dans les gouvernemens de la Petite-Russie, où l'on s'est d'abord le plus appliqué à sa culture: cependant cette plante croît aussi naturellement sur le Volga et la Samara: les Kosaques qui habitent les lignes frontières d'Orenbourg et de Sibérie s'occupent avec activité des moyens de la multiplier. La plus grande partie de la graine de tabac vient d'Amérique; on en tire aussi de la Turquie et de la Perse. On peut encore étendre beaucoup les plantations dans la plupart des gouvernemens méridionaux.

La culture des plantes propres à faire de l'huile devrait être un article important de l'agriculture en Russie, à cause de la consommation

d'huile que le jeûne exige; mais on ne cultive que le lin et le chènevis, qu'on exporte annuellement soit en graine, soit en huile. En 1793, l'exportation des huiles de lin et de chènevis excédait 697,000 roubles: mais ces huiles ne sont employées que par le bas peuple, à cause de leur mauvaise odeur et de leur goût désagréable. L'importation des huiles fines étant toujours un article de dépense très-considérable, il serait à souhaiter qu'on s'occupât avec soin de la culture des plantes propres à faire de l'huile, qui croissent déjà en Russie, ou que l'on peut y rendre indigènes. Du nombre des dernières sont l'amandier nain à fleur simple, dont le fruit donne une huile très-agréable, le pavot, le tournesol, la navette, etc. Outre ces plantes, on se sert en plusieurs endroits de différentes sortes de noix pour en tirer de l'huile. Cependant quoique ces plantes et plusieurs autres soient très-communes, surtout dans les provinces méridionales, elles ne remplacent point l'importation annuelle de l'huile d'olive, dont la meilleure est celle de Provence. Depuis quelques années, on a fait plusieurs tentatives pour établir la

culture de l'olivier près d'Astrakhan ; mais, si la chaleur de l'été est très-favorable à cet arbre délicat, la rigueur du froid lui est si préjudiciable, que les plus grands soins ne peuvent l'en préserver: on a maintenant la certitude qu'il ne réussit point dans cette contrée. L'olivier croît, au contraire, sans culture sur le Térek, et il réussit si bien dans la partie montagneuse et méridionale de la Tauride, que Pallas assure qu'on peut y en cultiver les meilleures espèces. Cependant ces lieux ne sont pas assez étendus, pour qu'avec les plus grands soins cet arbre utile puisse jamais fournir à l'empire la quantité d'huile qui suffit à sa consommation: il faut donc, pour le remplacer, tâcher de multiplier la sésame: cette plante est connue au nord de la Perse sous le nom de *kountchouk*; sa graine est à peu près de la grosseur d'un grain de sénevé, et donne une huile d'un très-bon goût, qui ressemble à celle de Provence. Jusqu'à présent la Russie tire cette huile de la Boukharie et de la Perse; mais il est prouvé par l'expérience que la sésame réussit très-bien dans les gouvernemens méridionaux, et donne une aussi

bonne huile que dans les lieux où elle est indigène. Comme la culture de cette plante est très-aisée, la Russie pourrait, en s'en occupant, se soustraire à une très-grande dépense, qui la met dans la dépendance des pays étrangers: cet objet important serait digne de la surveillance du gouvernement, qui devrait encourager la culture de la sésame autant qu'il serait en son pouvoir. Les Arméniens et les Persans qui habitent Astrakhan savent soigner cette plante: on pourrait acheter de la graine à Chamaki et Gilan, qui sont les lieux où l'on prend l'huile qu'on porte vendre à Astrakhan et à Kizliar.

La Russie, ainsi que les autres pays de l'Europe, ne produit point d'épiceries; cependant on y trouve des plantes aromatiques, agréables au goût, et qui peuvent quelquefois remplacer ces productions étrangères. Telles sont le safran, qui croît d'une bonne qualité sur les monts Caucase, et que l'on pourrait aisément multiplier; le sénevé, le caprier, le poivrier d'Espagne et d'autres plantes, herbes ou racines aromatiques, dont il serait trop long de rapporter ici les noms. Le sénevé croît naturellement dans toute

la partie centrale et méridionale de la Russie ; il serait donc aisé d'en multiplier les meilleures espèces, en faisant venir de la graine d'Espagne et d'Angleterre. Le caprier sauvage vient aussi naturellement aux environs de Kizliar : on pourrait le transplanter dans les contrées imprégnées de sel, qui sont entre le Kouma et le Térek. Les Arméniens de Kizliar et d'Astrakhan savent la manière de saler et de mariner les boutons de cette plante, et les capres russes sont d'un très-bon goût quand on les cueille très-petites. On cultive le poivrier d'Espagne aux environs d'Astrakhan et sur les rives de la Samara. Il est rare que les premières gelées empêchent ce fruit de parvenir à sa maturité. Après que les gousses ont été séchées dans des poêles, on les pulvérise dans des mortiers ; ensuite on vend cette épicerie par poud au bas peuple, qui l'aime beaucoup. L'anis et le cumin sont très-communs : on en exporte annuellement pour quelques milliers de roubles.

Le nouveau dispensaire russe (*Pharmacopaea Rossica*) suffira pour prouver le grand nombre et la variété des plantes médicinales

que l'on trouve en Russie; aussi l'exportation des drogues de pharmacie forme-t-elle un article considérable. Nous observerons que depuis quelque temps on a tenté de transplanter dans différentes parties de l'empire la rhubarbe de la Chine (*rheum compactum*, LINN.) et que cet essai a eu le plus grand succès. La rhubarbe de Sibérie (*rheum undulatum*) ou le rhapontic, croît en abondance sur les monts Ourals, les rives du Iénissei, les montagnes de la Daourie et dans plusieurs autres lieux. Quoique cette racine diffère beaucoup extérieurement de la rhubarbe chinoise, elle ne lui cède point en qualité, prise comme remède; il est même vraisemblable que la rhubarbe de Sibérie ressemblerait à celle de la Chine, si elle était cultivée dans des lieux chauds, secs et montagneux.

Le véritable thé ne croît point en Russie; mais on y trouve plusieurs plantes saines et agréables qui peuvent le remplacer. Entre les plantes à thé qu'on emploie, on remarque principalement la *saxifraga crassifolia*, qui croît sur les monts Kolyvans, surtout sur les cimes de ces monts qui sont couvertes de neige. On le recueille et on le vend

sous le nom de thé de Tchaguire; le bas peuple en fait usage. Ces feuilles séchées sont semblables au thé de la Chine pour le goût et les effets; elles donnent à l'eau la même couleur, de sorte qu'il est très-aisé de s'accoutumer à cette boisson. Les feuilles du *rhododendrum dauricum* ont tant de ressemblance avec celles du thé ordinaire, pour la forme et l'odeur, que les naturalistes le regardent comme le même arbuste. Le *polypodium flagrans* mérite que nous en fassions mention. C'est une belle espèce de fougère, rare et d'une odeur agréable: les Bouriates le recueillent sur les rochers les plus élevés; il croît entre leurs fentes, et on le prend en guise de thé, contre les maladies scorbutiques et la goutte. Il est aussi agréable à boire: il relève d'une manière exquise le goût du thé verd ordinaire. L'odeur de cette herbe est si vive et si pénétrante, qu'elle se communique pour long-temps aux corps qui l'entourent.

Le kali en arbrisseau sera le dernier article de cette longue liste de plantes. Il n'y a vraisemblablement aucun endroit de la terre où il en croisse une aussi grande quantité, et autant de différentes espèces, que dans les steppes

méridionaux de l'empire de Russie. Si on préparait le kali que l'on trouve dans les contrées désertes et impropres à l'agriculture, la Russie, au lieu d'acheter annuellement de la soude pour des sommes considérables, pourrait même en exporter aux étrangers. On sait que cet article est absolument nécessaire dans les verreries, qu'il est employé dans d'autres manufactures, et que c'est un objet de commerce très-important. On pourrait ramasser une quantité prodigieuse de kali dans les plaines qui avoisinent la mer Caspienne, aux embouchures de l'Oural, du Volga, du Térek, sur les bords de tous les lacs salés et dans les plaines de la Tauride. Il y en a une telle abondance dans ces contrées, qu'il serait inutile de semer le kali, comme on a coutume de le faire en Languedoc et en Espagne: la seule précaution qu'il faudrait avoir en le ramassant, serait de ne point le couper avant que la graine ne fût assez mûre pour tomber et se semer d'elle-même. Jusqu'à présent les Kalmouks et les Arméniens sont les seuls qui en recueillent une très-petite quantité, tandis que la Russie reçoit annuellement de France et d'Espagne beaucoup de soude préparée.

Ce que nous avons dit suffira pour donner une idée générale de l'état de l'agriculture en Russie. Quelqu'imparfaite que soit l'économie rurale dans quelques parties, elle est cependant la principale occupation nationale, et ses productions sont l'article le plus considérable de son revenu annuel. Les grands objets de l'agriculture, tels que le bled, le chanvre et le lin, sont la base de la richesse de l'état: ils ne suffisent pas seulement à la consommation intérieure, mais ils sont encore les principaux articles de l'exportation. La Russie n'a jamais besoin d'acheter des grains des pays étrangers, quoiqu'on en emploie à faire de l'eau-de-vie une quantité prodigieuse, qui sort alors de sa véritable destination. La disette qui accable les contrées situées trop au nord, ou celles qui sont stériles, est balancée par la fertilité étonnante de celles que la nature a favorisées: après avoir fourni le double de ce qui est nécessaire pour la consommation intérieure, la Russie peut encore vendre aux étrangers une quantité de grains très-considérable. En 1793, l'exportation des productions de l'agriculture allait au delà de quinze millions de roubles:

cette somme peut être regardée comme un bénéfice, et serait presque doublée si on ajoutait les objets manufacturés ou préparés avant d'être exportés. Malgré tous ces avantages, qui ne peuvent être révoqués en doute, l'agriculture est bien éloignée d'avoir acquis en Russie toute la perfection dont elle est susceptible. Si l'on examine le nombre prodigieux d'individus qui s'occupent de l'économie rurale; si on réfléchit combien la nature a favorisé l'empire de Russie, en lui donnant une aussi grande latitude, on verra que, quelqu'important que soit le produit de l'agriculture, il n'est point proportionné à d'aussi grands avantages. On ne peut regarder l'agriculture comme florissante, que lorsque le plus grand nombre possible d'habitans s'en occupent, et lorsqu'on en retire tout le produit dont elle est susceptible. En Russie, cela n'existe que dans quelques lieux: il ne sera point déplacé de faire quelques observations sur les obstacles qui s'y opposent à l'économie rurale.

Dans chaque état, il existe certains rapports physiques et politiques, qui déterminent l'activité de ses habitans, et par conséquent

les sources de sa richesse nationale. Un sol fertile sert d'encouragement à l'agriculture; les mines, à l'exploitation des métaux; et le voisinage de la mer engage à se livrer au commerce. Dans les lieux où ces différentes branches d'industrie ne suffisent pas pour occuper le peuple, il s'établit des fabriques et des manufactures. Presque dans tous les états civilisés, on réunit ces différentes ressources: mais l'industrie du peuple porte toujours principalement sur les objets dans lesquels elle se trouve le plus favorisée par la nature; rien ne serait plus insensé que de vouloir diriger arbitrairement l'activité. L'empire de Russie est si favorisé par sa situation physique et la qualité de ses productions, que non-seulement ses habitans ne sont point gênés dans le genre de leurs travaux; mais même la nature est si riche et si variée, qu'ils peuvent se livrer à tous les genres d'industrie imaginables. Cependant l'agriculture est la base la plus sûre des richesses nationales, et la plus grande partie de la Russie présente au cultivateur toutes sortes d'avantages. Sans doute il serait imprudent de prescrire au peuple le genre

d'occupation qu'il doit suivre, ou de croiser son inclination; mais l'agriculture étant le travail le plus important auquel une nation puisse se livrer, il faut favoriser ses progrès autant qu'il est possible. Les moyens que nous fournissent la théorie et l'expérience se réduisent à deux principes, que personne ne pourra contester: le premier est, que le plus grand nombre d'habitans se consacre à ces travaux; le second est d'employer le moins de temps et de forces possibles en retirant toujours le plus grand produit. Ceci suppose une inspection soigneuse dans le partage des occupations, de l'ordre et une direction sage et prudente.

L'agriculture a besoin, pour atteindre sa perfection, d'une population nombreuse: c'est une vérité inutile à démontrer, mais dont les conséquences sont de la plus grande importance. Comme l'augmentation de la population ne dépend ni de moyens artificiels, ni de mesures violentes, un gouvernement sage ne peut veiller qu'à ce que le nombre actuel d'habitans soit, autant qu'il est possible, occupé de la manière la plus utile. Les habitans qui se livrent à des travaux stériles

surchargent l'état de leur existence: chaque individu qui ne fait que consumer exige un autre individu pour produire ce qu'il consume. Ce n'est point le grand nombre d'habitans, mais leurs occupations bien dirigées et le produit de leur travail, qui fait la richesse d'un pays. Il est clair qu'entre deux états qui possèdent le même nombre d'habitans, celui qui occupe la plus grande partie de ceux qui l'habitent à l'industrie productive est réellement le plus peuplé: aussi l'égale proportion du nombre des individus ne peut-elle subsister long-temps, car la population de l'un doit augmenter à mesure que celle de l'autre diminue.

Souvent on entend se plaindre en Russie du défaut de la population, sans examiner si cette disette d'habitans existe réellement, ou si elle est une suite de travaux mal choisis ou inutiles. Personne ne niera que la Russie ne soit susceptible d'une plus grande population, même dans les lieux les plus habités; mais cet état serait incontestablement plus riche et plus florissant, si le nombre actuel d'habitans était occupé partout de la manière la plus avantageuse pour le bien général

général. C'est en vain que la nature libérale prodigue ses trésors, si la paresse et l'ignorance refusent d'en profiter. Jetez les yeux sur ces contrées immenses, dont le sol est riche et fertile; elles ne sont point inhabitées, mais elles sont en friche; examinez les peuplades qui habitent cet empire, vous verrez des hordes nombreuses de nomades, qui frémissent à l'idée du travail pénible que l'agriculture exige; vous verrez même parmi la nation principale, dont l'industrie doit en quelque sorte balancer l'oisiveté de ces peuples, des classes nombreuses soustraites à l'agriculture et à tous les travaux qui peuvent enrichir l'état.

Il n'est point question ici des armées. La Russie, dont la vaste étendue touche à tant de mers et pays étrangers, se trouve liée par ses rapports à l'Europe et à l'Asie: elle doit avoir une force armée proportionnée à sa grandeur, pour défendre ses immenses possessions et pour pouvoir conserver toute son influence dans le système politique. Il ne s'agit point non plus de l'état monastique. Tandis que la vie claustrale est devenue nuisible à l'industrie dans les états méridionaux

de l'Europe, où elle rallie sous ses drapeaux des troupes nombreuses d'oisifs, la Russie, par les sages réglemens de Pierre-le-Grand et de ses successeurs, a ramené les moines à leur institution primitive ; de sorte que leur existence ne peut être regardée comme un obstacle à l'industrie. Ces deux objets ont donc proportionnellement en Russie une influence moins fâcheuse que dans les autres états européens; mais malheureusement il y a des entraves d'une autre nature, qui nuisent à l'industrie en général et surtout à l'agriculture.

L'un des premiers obstacles est le grand nombre de domestiques qu'entretient tout propriétaire de fonds, soit qu'il habite la ville ou la campagne. Le nombre des paysans auxquels on fait quitter les travaux les plus utiles, pour les employer aux services domestiques, surpasse à un tel point la proportion ordinaire dans les autres pays, qu'il est impossible à un étranger de se faire une idée de ce luxe oriental, favorisé par la servitude et le peu de prix qu'on attache à l'homme. Dans les pays où l'on doit salarier les gens qui sont dans l'état de domesticité,

ce luxe ne peut jamais s'élever au même point que dans les lieux où le propriétaire, en faisant prendre la livrée à ses paysans, ne perd qu'un revenu peu considérable, et où leur entretien excède rarement les premiers besoins de la vie. On peut soutenir, sans exagération, que dans une maison russe il y a au moins quatre ou cinq fois plus de domestiques que dans une allemande qui fait la même dépense: dans celles des grands seigneurs, leur nombre est hors de toute proportion.

Toutes les campagnes fourmillent de domestiques attachés à la maison (*vorzovié lioudi*), dont la postérité ne retourne jamais aux villages: elle est élevée dans l'oisiveté, et destinée aux mêmes occupations que leurs parens. Dans les campagnes, les propriétaires rendent souvent ces gens utiles, en leur faisant apprendre des arts mécaniques pour remplacer les ouvriers qu'on ne peut même quelquefois se procurer dans les villes; mais l'industrie des uns est une faible compensation de la fainéantise des autres. Si l'on dressait une liste exacte de tous les domestiques dont on pourrait se passer, dans

toute l'étendue de l'empire, on serait étonné de la perte qu'éprouve l'industrie productive. Les conséquences en sont si importantes pour l'état, et même pour les propriétaires, que cet objet mérite l'attention des citoyens éclairés.

Un autre abus qui enlève aussi beaucoup de bras à l'agriculture, c'est l'émigration fréquente des gens de la campagne dans les villes, où ils trouvent à exister d'une manière plus aisée et moins pénible. Non-seulement la couronne, mais même la plupart des gentilshommes perçoivent, en argent et non pas en nature, l'impôt que leur payent leurs paysans. Ce tribut annuel, que l'on nomme *obrok*, est levé ordinairement sur chaque tête d'hommes: les paysans qui appartiennent à la couronne payent communément trois roubles, et ceux des gentilshommes cinq, l'un portant l'autre. Dans les mauvais pays, il est rare que ce soit moins; dans les bons, cette somme est souvent beaucoup plus forte. Il est quelquefois difficile dans les campagnes d'acquitter ce tribut par la culture des champs, et en vendant les productions que l'on ne peut consommer: dans les villes, au contraire,

le paysan peut aisément gagner cette somme et au delà. Les propriétaires voient donc avec plaisir leurs paysans quitter leur domicile; ils consentent volontiers à leur accorder des passe-ports et la permission de venir chercher les moyens de vivre dans les villes. Dans peu de temps, le paysan devient propre à tous les travaux auxquels on veut l'employer. Colporteur, domestique, ouvrier, artisan, marchand, il trouve toujours le moyen de gagner sa vie; et souvent, par son travail, son économie ou le hasard, il acquiert de l'aisance. Plus le produit de son industrie augmente, plus il paye à son maître: le paysan qui pouvait acquitter difficilement son obrok dans les campagnes, paye dans les villes cinq et même dix fois plus, et économise encore souvent des sommes considérables. Il est vrai que rarement le paysan abandonne pour toujours son domicile; mais son absence nuit à la population, et la culture de ses champs est négligée. La petite fortune qu'il rapporte chez lui est un nouvel aiguillon pour ses compatriotes; ils veulent aussi tenter la fortune: celui qui retourne chez lui est âgé ou affaibli; il a perdu

l'usage de la culture des terres, et souvent il devient un consommateur inutile. Cet abus est nécessité en quelque sorte par la servitude: il faut remplacer dans les villes la disette des gens libres; mais il en résulte des suites fâcheuses pour l'agriculture. Parmi les paysans qui vont dans les villes, plusieurs s'occupent d'une manière utile; mais la plupart prodiguent leur tems et leurs forces à des travaux très-superflus. On voit dans les capitales et les grandes villes des gens forts et robustes vendre des comestibles, colporter des figures de saints et d'autres marchandises qui pourraient être vendues par de petits garçons: un grand nombre s'occupe de la culture des jardins, qui serait un genre de travail propre à des femmes, tandis que les plus beaux champs de l'empire sont incultes ou défrichés par des enfans. Il n'y a en général aucun état civilisé, où le temps et les facultés de l'homme soient plus prodigués: il serait facile de prouver que le nombre d'habitans que l'on rend inutiles par les abus que nous avons exposés, suffirait pour changer l'une des contrées les plus stériles de l'empire en une des provinces les plus florissantes.

Tous les citoyens instruits savent que ces abus ont été l'objet de la sollicitude maternelle de Catherine II: elle a fait connaître à cet égard ses intentions bienfaisantes, et elle a tâché de les faire adopter par ceux qui peuvent y remédier, en leur faisant sentir leur véritable intérêt. Nous ne pouvons mieux terminer ces observations patriotiques, qu'en rapportant les expressions de cette sage législatrice.

« La Russie, loin d'avoir assez d'habitans, « possède une étendue immense de pays qui « ne sont ni peuplés ni cultivés.... Quel ne se- « rait pas l'état florissant de cet empire, si nous « pouvions, par de sages réglemens, empê- « cher ou prévenir cette perte.... Il semble « encore que la nouvelle manière que les gen- « tilshommes de Russie emploient pour per- « cevoir leurs revenus diminue la population « et l'agriculture. Presque toutes les terres « payent leur redevance en argent. Les maî- « tres qui ne vivent point du tout, ou du « moins rarement dans leurs terres, taxent « chaque paysan à un, à deux et jusqu'à cinq « roubles par tête, sans se mettre en peine par « quel moyen le paysan se met en état de

« payer cet argent. Il serait très-nécessaire « d'ordonner, par une loi, aux maîtres de « régler avec plus de discernement l'imposi- « tion des charges de leurs paysans, et d'une « manière qui les éloignât moins de leurs mai- « sons et de leurs familles. L'agriculture et la « population y gagneraient: au lieu qu'à pré- « sent nombre de cultivateurs restent quel- « quefois pendant quinze ans éloignés de « leurs maisons, et rodent presque par tout « l'empire, de ville en ville, pour tâcher de « gagner par leur travail de quoi payer leurs « charges *.»

Aux obstacles principaux qui nuisent à l'agriculture en Russie, nous devons ajouter la vie errante et nomade de la plupart des peuples qui habitent les provinces méridionales, et surtout la partie de la Sibérie qui serait susceptible de culture. On conçoit que nous ne parlons point ici de ces hordes isolées, qui résident dans des lieux que la nature paraît avoir plutôt destinés à être le

* Instruction de S. M. I. Catherine II. pour la commission chargée de dresser le projet d'un nouveau code de lois. Chap. XII. § 265—271.

repaire des bêtes sauvages que le séjour de l'homme : mais dans la plupart des contrées les plus favorisées de la nature, il existe des peuplades qui ne connaissent point encore l'agriculture, et qui tirent uniquement leur subsistance du sein des eaux et des forêts, ou des bestiaux qu'ils élèvent. Quoique ces occupations soient utiles, elles deviennent cependant nuisibles, lorsqu'elles bornent l'industrie d'une population nombreuse à recevoir les dons que lui fait la nature. Un peuple qui se nourrit de la chasse, de la pêche ou de ses bestiaux, a besoin d'une vaste étendue de terrain pour subsister ; il doit choisir pour sa résidence les lieux qui sont les plus propres à ses occupations, et souvent il est forcé d'en changer : non-seulement ce genre de vie est nuisible à la culture, mais il arrête encore les progrès de la population.

Dans le fait, le gouvernement a mis autant d'activité à engager les peuples nomades à se livrer à l'agriculture, qu'à embrasser le christianisme : ceux qui sont convertis deviennent ordinairement cultivateurs ; d'autres, au contraire, persistent à languir dans

l'oisiveté, malgré toutes les tentatives qu'on a faites pour les en corriger. Comme un pareil changement ne peut être opéré par des moyens violens, peu conformes aux principes d'équité et de douceur qui caractérisent le gouvernement actuel, on demande quelle serait la méthode qu'il faudrait suivre pour engager ces peuplades à se livrer à des occupations plus utiles, et les accoutumer insensiblement à une vie plus active? Peut-être le moyen le plus sûr serait-il de donner un plus haut degré de perfection à leurs occupations actuelles, et de tâcher d'introduire parmi eux d'autres branches de ces occupations qui leur sont inconnues. Par exemple, ne serait-il pas infiniment plus aisé d'encourager les peuples pasteurs à perfectionner la race de leurs brebis et la tonte de leur laine, tandis que cette branche d'industrie est très-négligée, que de les forcer à quitter leur genre de vie actuel? Si les peuples nomades s'occupaient à recueillir les plantes sauvages qui sont propres aux manufactures, ils pourraient être très-utiles, sans être forcés d'abandonner leurs occupations principales. Comme le sentiment de

nos besoins nous excite plus vivement à l'activité, on s'appliquerait surtout à les augmenter: ce serait une sage politique de favoriser les relations des peuples nomades avec les nations civilisées : ils apprendraient à connaître les agrémens de la vie aisée; il s'introduirait parmi eux une sorte de luxe qui servirait d'aiguillon à leur industrie.

Les faits que nous avons rapportés prouvent qu'une partie des habitans de l'empire de Russie sont livrés à l'oisiveté, ou s'occupent à des travaux inutiles, tandis que leurs facultés devraient être employées à l'avantage de l'agriculture. Mais quand même tous les individus qui existent, excepté ceux qui sont employés au service de l'état ou à d'autres travaux de la même importance, voudraient se consacrer à l'agriculture, la masse totale ne serait pas suffisante pour cultiver de la manière la plus utile toute la superficie de cet empire immense. Voilà le seul cas où les colonies soient réellement avantageuses, et où on peut les établir avec le plus grand succès, si on ne néglige point les mesures que prescrit une sage politique. A cet égard

le gouvernement de Catherine II a été très-utile à la Russie. Sous son règne, des milliers d'étrangers se sont établis tant dans les provinces septentrionales que dans celles qui sont situées au midi, et, depuis cette époque remarquable, la population, l'industrie et les productions de l'empire de Russie se sont considérablement accrues. L'expérience aura appris les fautes dans lesquelles on doit éviter de tomber à l'avenir, si le gouvernement s'occupe encore dans la suite de cet objet important, comme on a lieu de le présumer 37.

Le second moyen de faire fleurir l'agriculture est de s'en occuper avec soin et intelligence. Supposons que dans un état tous les individus capables de travailler ne fussent occupés que de la culture des terres, on ne pourrait point en conclure que l'agriculture y est parvenue au plus haut point de perfection. Le résultat des travaux du laboureur dépend des moyens qu'il emploie, de la méthode qu'il suit, de ses instrumens de labourage et de tant d'autres causes, que l'on ne doit point s'étonner si le succès ne répond pas toujours aux peines qu'on a prises. Un sol préparé par des cultivateurs

pauvres, négligens et mal pourvus d'instrumens de labourage, rendra proportionnellement un revenu plus modique que celui qui aura la même étendue et les mêmes qualités, mais qui sera cultivé par des paysans aisés, actifs et intelligens. Rien n'est donc plus important pour ces travaux intéressans qu'une administration sage et éclairée: il faut détruire les préjugés dominans, encourager l'intelligence et l'industrie, et propager les connaissances relatives à l'économie rurale. Ce soin est surtout nécessaire dans un pays où la servitude énerve presque toujours l'esprit d'industrie, où le cultivateur a peu d'émulation et de motifs qui l'engagent à se perfectionner, et où, s'il en avait le désir, il lui serait difficile de se procurer les moyens et les connaissances qui peuvent lui être utiles. Avant d'entrer dans des détails particuliers sur ces différens obstacles, il est nécessaire de donner une description générale de la manière dont les terres sont ordinairement administrées en Russie.

La valeur des fonds dépend en partie de la situation et des propriétés du sol, mais principalement du nombre de paysans qui

sont employés à sa culture. C'est ce nombre qui sert de base pour déterminer le prix d'une terre, quoique les avantages réels entrent pour quelque chose dans cette estimation [38]. On dit, par exemple, tel a mille ames (*douchi*), c'est-à-dire, il possède une terre qui a mille paysans mâles; car les personnes de l'autre sexe ne sont jamais comptées. C'est aussi d'après ce calcul que l'on fixe le revenu que l'on doit retirer de ses possessions. Quelques propriétaires partagent tous les fonds entre les paysans et prélèvent ensuite un *obrok*, ou une contribution pécuniaire. D'autres, outre l'*obrok*, réservent une partie des terres, que les paysans cultivent par corvées. Enfin, plusieurs ne perçoivent aucun *obrok* de leurs paysans, mais ils leur distribuent seulement la quantité de terrain dont ils ont besoin pour leur existence. Quoique ce soit les trois manières principales de régir les terres, il y a cependant une grande différence dans la fixation de l'*obrok*, le nombre des corvées, le rapport entre les terres du maître et celles du paysan, etc. Malheureusement tout dépend de la volonté du propriétaire, qui

n'est limitée par aucune loi. Une grande partie des gentilshommes n'habite jamais leurs terres, et par conséquent ne s'occupe point de leur administration.

Dans les lieux où l'on paye un obrok, la présence du possesseur est inutile, parce que dans chaque village le chef ou *l'ancien* des paysans le perçoit tous les ans et le remet au propriétaire; dans les deux autres cas, en l'absence du maître, les terres sont administrées par des intendans ou seulement par des mandataires (*prikachtchiki*) que l'on choisit parmi les domestiques en qui on a le plus de confiance [39].

D'après ce que nous avons dit, on peut juger combien la servitude met d'obstacles à l'agriculture. Dans le premier cas, c'est-à-dire, quand les paysans sont seulement imposés à payer un obrok et qu'ils ont la jouissance de toutes les terres (ce qui a lieu dans tous les fonds qui appartiennent à la couronne et dans les terres de la plupart des nobles) le joug de la servitude est réellement très-léger, pourvu que l'impôt soit proportionné aux facultés du paysan. Car, comme il est absolument indifférent au propriétaire

de quelle manière et par quels moyens le paysan s'acquitte, son obrok payé, il est en quelque sorte son propre maître et libre d'exercer son industrie sur le sol qui lui est cédé. Ces avantages suffisent pour exciter l'activité d'un peuple aussi intelligent et spéculateur que le Russe: il serait à souhaiter que ce genre d'administration fût généralement adopté, si malheureusement les paysans n'étaient pas entraînés par là à renoncer à l'agriculture pour se livrer à des travaux moins pénibles. C'est surtout l'avidité des propriétaires qui en est la cause: séduits par un avantage momentané, ils donnent aisément des passe-ports aux paysans, parce qu'ils voient la possibilité d'augmenter leur *obrok*. Cependant on ne peut nier que le paysan russe ne soit toujours porté à quitter sa charrue pour se livrer à d'autres occupations, quand il en trouve l'occasion. Aussi croit-on, et cette opinion n'est pas sans fondement, que la réunion des biens ecclésiastiques à ceux de la couronne a été préjudiciable à l'agriculture: le clergé faisait travailler les paysans par corvées; et depuis qu'ils appartiennent à la couronne, ils ne payent qu'un

qu'un obrok, et se livrent souvent à d'autres genres d'industrie.

Le produit des terres n'est jamais aussi considérable, quand on les afferme ou quand on en tire un obrok, que lorsque le propriétaire s'occupe lui-même de leur administration. Comme il peut profiter de tous les avantages et qu'il peut arbitrairement imposer des corvées à ses habitans, cette régie est vraisemblablement la plus favorable à la culture des terres; mais les paysans sont souvent moins ménagés que quand ils payent une somme d'argent fixe, ou quand ils sont soumis à un fermier, auquel on prescrit ordinairement le nombre de corvées qu'il peut exiger. Loin de nous toute idée de faire fleurir l'agriculture en appesantissant le joug sur cette classe de peuple déjà si opprimée: mais, quand on examine politiquement de pareils objets, un mot odieux ne doit point révolter. Nous avons présenté les avantages et les inconvéniens de l'obrok: examinons maintenant avec la même impartialité l'utilité des corvées et les maux qu'elles entraînent, en les considérant relativement à l'état civil et politique de l'empire de Russie.

On sait qu'on entend par corvées les travaux que les paysans doivent acquitter envers leurs maîtres, soit gratuitement, soit pour une somme d'argent disproportionnée au prix de leurs peines. Dans un pays où le sol et le paysan appartiennent au propriétaire, les corvées sont arbitraires. Comme le possesseur ne consulte pas toujours son véritable intérêt et qu'il use rarement d'une sage modération, souvent les corvées sont trop oppressives pour le paysan: forcé de quitter ses occupations particulières pour les acquitter, elles nuisent à son industrie. On comprend encore que, les corvées étant un travail forcé, jamais le paysan ne travaille avec le même soin ni la même activité que s'il travaillait librement pour son propre avantage. Mais ces inconvéniens ne proviennent que des abus qui se sont introduits: ils sont balancés par plusieurs avantages, quand les corvées sont limitées. Il est certain que par ce moyen on cultive une plus grande étendue de terrain; conséquemment on augmente la masse des productions: le paysan, au lieu de payer un impôt qu'il peut gagner d'une manière plus facile, est forcé d'employer

son temps et ses facultés aux occupations les plus utiles. Souvent les corvées sont une école d'agriculture pour les paysans; ils apprennent à connaître les nouvelles inventions et les améliorations qu'on peut faire dans l'économie rurale, tandis qu'ils les auraient peut-être toujours ignorées. En examinant l'état actuel de l'empire de Russie, les avantages sont bien plus grands et les inconvéniens s'affaiblissent. Les corvées n'y sont point précisément des services rendus gratuitement: si le propriétaire ne perçoit point d'obrok, elles tiennent lieu de ferme au paysan pour les terres qu'on lui a cédées; si elles ne sont point exigées d'une manière tyrannique, on doit les préférer à l'impôt en argent, par les raisons que nous avons rapportées plus haut. D'ailleurs, dans la plupart des provinces de l'empire, le débit des productions territoriales éprouve des obstacles qui surpassent les moyens des paysans: sans les corvées ils ne s'occuperaient de l'agriculture qu'autant qu'elle serait nécessaire à leur subsistance, ou ils la négligeraient entièrement.

Tout balancé, il paraît que dans l'état actuel des choses, sans se livrer à des espérances chimériques, rien ne serait plus avantageux à la culture que de réunir l'obrok et les corvées par une loi qui en fixerait la quotité. Une imposition modique excite l'industrie et engage le paysan à convertir ses productions en argent, tandis que, d'un autre côté, elle inspire au propriétaire un certain intérêt à l'état de ses paysans, puisque ses revenus dépendent de leur aisance; et, en même temps, ils peuvent s'occuper d'autres travaux. Des corvées fixes et modérées empêchent que l'agriculture ne soit négligée, augmentent la masse des productions, et contribuent beaucoup à perfectionner l'économie rurale. Pour favoriser encore davantage la liberté et l'industrie, on pourrait laisser le choix au propriétaire de remplacer les corvées par des contributions en nature, que la loi fixerait aussi proportionnellement. Nous ne proposerons point le mode que l'on doit suivre dans un pareil établissement. Des cultivateurs éclairés et bien intentionnés peuvent seuls donner une base qui tienne à des rapports locaux, et le pouvoir législatif seul

peut par de puissans efforts triompher des obstacles auxquels il doit s'attendre.

Quelqu'incertaine que soit l'époque où l'on s'occupera d'une réforme si importante, il ne sera pas inutile d'observer les avantages qui en résulteraient pour l'agriculture. Le cultivateur qui n'aurait plus à redouter une oppression arbitraire acquitterait d'autant plus volontiers ses contributions et ses corvées, qu'il emploierait le reste de son temps à son avantage particulier; ce qui augmenterait encore son émulation. La plupart des propriétaires seraient portés à cultiver une partie de leurs possessions pour leur propre compte; ainsi le produit ne leur serait pas pas indifférent, tandis qu'il l'est à tous ceux qui se contentent de percevoir l'obrok. Cela engagerait la noblesse à acquérir des connaissances économiques, qui se répandraient parmi les paysans par les corvées, et que les gentilshommes tâcheraient eux-mêmes de propager, parce que l'aisance de leurs paysans faciliterait la perception de l'impôt en argent.

Les moyens de s'instruire sont assez faciles depuis que la noblesse russe voyage dans

les pays étrangers, et que la société économique de St. Pétersbourg s'occupe avec tant de zèle d'un article aussi intéressant. Les mémoires de cette société paraissent en russe depuis trente ans; ils contiennent un grand nombre d'excellens projets pour améliorer et réformer l'agriculture, la plupart adaptés à des circonstances locales. On y trouve des instructions pour perfectionner les objets actuels de la culture et les moyens d'en introduire d'autres. Ils indiquent les précautions à prendre contre la disette, la méthode qu'il faut suivre pour détruire les charansons et guérir les maladies des bestiaux: ils proposent la manière de perfectionner les instrumens de labourage, jusqu'à présent très-défectueux, etc. Vraisemblablement le succès répondra à tant de zèle; mais il est certain que les obstacles dont nous avons parlé empêchent que l'effet en soit aussi puissant et aussi rapide qu'il serait à désirer.

Nous avons rapporté les défauts principaux qui nuisent à la perfection de l'agriculture en Russie; nous avons même osé proposer la manière de lever ces obstacles ou de les affaiblir. Si c'est le sort commun

à tous les projets d'être bien pensés et rarement exécutables, au moins ne nous reprochera-t-on point d'avoir donné au nôtre une base idéale. Convaincus que la suppression absolue de la servitude entraînerait des difficultés invincibles, et qu'une si grande réforme doit être le résultat du progrès des lumières, nous avons pris pour base l'état actuel du peuple, et nous avons tâché de faire réfléchir sur cette vérité importante, *que le moyen le plus infaillible de faire fleurir l'agriculture est d'assurer l'existence du cultivateur, et de le préserver de toute oppression arbitraire.* Quel est le propriétaire éclairé qui peut nier cette vérité, ou la révoquer en doute? qui peut ne pas désirer d'en voir réaliser l'exécution? Le siècle où nous vivons en fait naître l'espérance: l'économie rurale a été très-encouragée sous le règne de Catherine II; elle le sera encore davantage à l'avenir. Des contrées désertes ont été peuplées par des colons et des cultivateurs, ou cédées à des particuliers qui les ont fertilisées. On a tâché d'introduire l'agriculture parmi les peuples nomades; on a cherché toutes sortes de moyens pour y attacher les

habitans des campagnes; on a facilité le débit des productions en fondant de nouvelles villes, en établissant des greniers d'abondance, en rendant quelques rivières navigables et en favorisant le commerce et les manufactures. L'établissement de la société économique a été très-important à plusieurs égards: par ses écrits elle a propagé l'instruction, et, par les primes qu'elle a distribuées, elle a encouragé l'industrie et l'émulation du cultivateur: plusieurs propriétaires se sont empressés d'exécuter les projets qu'elle a donnés, et ces différentes tentatives ont répandu les connaissances dans les contrées les plus éloignées. De riches propriétaires s'occupent eux-mêmes de l'administration de leurs biens, et on trouve dans plusieurs provinces de Russie des établissemens d'économie rurale, qui pourraient partout servir de modèles. Les bornes de cet ouvrage ne nous permettent pas d'en rapporter des exemples: peut-être nous sommes-nous déjà trop appesantis sur une matière qui ne peut avoir le même intérêt pour tous nos lecteurs.

CHAPITRE V.

Du Jardinage.

DES différentes branches d'industrie productive, aucune n'est liée plus étroitement à l'agriculture que la culture des jardins; souvent l'une et l'autre s'occupent des mêmes objets: cependant ceux du jardinage ne sont destinés qu'à la consommation; ils sont rarement un article de commerce, et exigent une culture plus soignée et moins étendue. Les provinces centrales et méridionales de la Russie sont celles où l'on s'en occupe davantage. Nous avons vu qu'une partie de la Russie était peu propre à la culture des grains; ainsi on doit en conclure à plus forte raison qu'il y a une bien plus grande étendue de terrain perdue pour le jardinage : les travaux simples et lucratifs de l'agriculture sont négligés par plusieurs peuplades ; un bien plus grand nombre ignore absolument l'art de cultiver les jardins, qui exige plus de soins et dont le produit est moins considérable.

En général on peut dire que cette occupation, ainsi que plusieurs autres, ne répond point aux avantages que la nature a prodigués à la Russie; et, quoique la plupart des objets de cette branche d'industrie croissent sans culture et en abondance, l'homme s'est peu occupé des moyens de les perfectionner ou de les multiplier.

Il est inutile et il serait beaucoup trop long de donner la nomenclature de toutes les plantes potagères que l'on cultive en Russie: nous nous bornerons à quelques espèces, que l'on remarque comme les alimens les plus ordinaires. Le chou est de ce nombre; on en consomme une quantité incroyable, surtout en compote; la plus grande partie de l'année, les choux salés sont la nourriture journalière du bas peuple. On ne consomme pas moins d'oignons, de poireaux et de concombres; le peuple les mange crus, et presque partout ils remplacent un entremets. Souvent les paysans finnois mangent des raves quand ils manquent de pain; mais on en cultive peu dans la Russie propre. On trouve partout des légumes, mais leur culture varie beaucoup. Les fèves

croissent dans tous les jardins, excepté dans les provinces septentrionales de la Sibérie, où elles mûrissent rarement. On cultive beaucoup les fèves communes et les pois, mais on voit peu de lentilles; en Sibérie, on n'en sème point du tout. Les carottes, les panais, les chicorées, les truffes et quelques autres racines, croissent naturellement dans la partie méridionale, tandis qu'on les cultive dans les parties centrale et septentrionale. Cette dernière produit aussi une grande quantité de champignons de différentes espèces, bons à manger: il n'y a aucun pays où on en recueille autant, et où l'on en fasse une aussi grande consommation.

Tels sont à peu près les différens objets que les paysans cultivent dans leurs potagers. On ne trouve les légumes plus délicats que dans le voisinage des grandes villes: mais c'est ici que les gens de la campagne s'occupent de leur culture avec une très-grande intelligence. Cet exemple prouve encore que les paysans russes n'ont besoin que d'être dirigés et encouragés, pour réussir dans tout ce qu'ils entreprennent. Malgré les obstacles que présente la rigueur du climat de Pétersbourg,

les légumes les plus délicats y croissent en abondance, et y sont quelquefois à meilleur marché que dans les contrées septentrionales de l'Allemagne : on peut même s'en procurer dans toutes les saisons. On cultive beaucoup d'asperges dans le gouvernement de Moscou; elles sont si recherchées qu'elles sont devenues un objet de commerce. On peut en dire autant des artichauts et de quelques autres légumes que l'on cultive avec soin, et que l'on sait conserver pour chaque saison. Cependant en général le jardinage est languissant dans les provinces de l'intérieur, quoique dans plusieurs contrées des femmes puissent se livrer à ce genre d'occupation. Le peuple accoutumé à une vie simple, et attaché à ses usages nationaux, se contente de choux, d'oignons et de concombres; et, comme la cuisine russe n'exige pas une grande variété de légumes, excepté dans les grandes villes, on ne voit sur les tables des gens les plus distingués que les espèces les plus communes.

S'il y a peu de légumes en Russie, il n'y a peut-être aucun pays qui soit plus riche en buissons qui portent des fruits et des grains de toute espèce: aussi en ramasse-t-on une

quantité prodigieuse que l'on confit avec du miel ou du sucre. Dans cette foule innombrable de graines sauvages, le coussinet des marais * mérite une mention particulière: ce grain est acide et remplace les citrons dans les contrées septentrionales; on en fait même usage à St. Pétersbourg chez les gens les plus distingués. Les autres graines aromatiques sont propres à la Russie septentrionale et à la Sibérie: on trouve de grosses fraises de jardin qui croissent sans culture près d'Irkoutsk. Les groseilles rouges qu'on trouve sur les monts Altais sont de la grosseur d'une cerise ordinaire; elles mûrissent en grappes et sont d'un goût délicieux. La consommation de ces petits fruits sauvages est incroyable: outre la quantité prodigieuse que l'on confit, on s'en sert à préparer plusieurs boissons rafraîchissantes et spiritueuses. On trouve des noisetiers dans toute la Russie jusqu'à la Kama, mais il n'en croît point en Sibérie; on en voit surtout entre Simbirsk et Kazan: cette contrée fournit des noix et de l'huile que l'on en tire d'une grande partie de la Russie et de toute la Sibérie. Comme

* *Vaccinium oxicoccus*, en russe *klioukva*.

on voit dans toutes les villes et villages le bas peuple s'amuser à manger des noix, on peut en conclure que la consommation doit en être prodigieuse. On vendait sur les lieux, il y a quelques années, quatre pouds de ces noix un rouble: dans les villes voisines, la même quantité coûtait un rouble et demi jusqu'à deux roubles. Les montagnes de l'Oural produisent des noix de cèdres, qui sont d'un goût très-délicat.

Le sucrin et le melon d'eau ou l'arbouze sont un objet de culture particulier aux provinces méridionales de la Russie; ils ne réussissent en plein air qu'au 52e degré de latitude. Dans la plupart de ces contrées, surtout sur le Volga, le Don et l'Oural, on cultive des fruits en grande quantité, parce qu'ils exigent peu de soins. Les jardins de melons, qu'on pourrait appeler des champs à cause de leur étendue, sont ordinairement environnés d'une haie pour arrêter les bestiaux; ils sont divisés par couches, et, suivant la manière orientale, on pratique alentour des rigoles d'argile battue, pour pouvoir arroser ces plantes. C'est par cette raison que ces jardins sont toujours situés à portée de l'eau, et

quelquefois un cheval fait aller une machine qui verse l'eau dans les tuyaux. Les melons, surtout les meilleures espèces, telles que les cantaloux, exigent une culture plus soignée; tandis que les arbouzes réussissent aisément et parviennent sans beaucoup de soins à une grosseur extraordinaire. Dans le gouvernement de Cathérinoslaf, à peine en prend-t-on plus de soin que des plantes les plus communes, et cependant on trouve presque dans chaque champ des arbouzes qui pèsent jusqu'à trente livres, tendres et d'un goût exquis.

Les fruits réussissent surtout dans les parties centrale et méridionale de la Russie: on voit de grands vergers sur le Volga et l'Oka, dans la Petite-Russie, le Caucase, la Tauride, etc. Cependant ces contrées ne produisent pas à beaucoup près assez de fruits pour la consommation de tout l'empire, surtout pour la Russie septentrionale et la Sibérie. Comme on s'occupe peu des moyens de propager et d'améliorer les arbres fruitiers, on ne doit point s'étonner que la Russie, malgré la fécondité des provinces méridionales, reçoive annuellement une grande quantité

de fruits étrangers : en 1794, à St. Pétersbourg seulement, on en importa pour plus de 636,000 roubles. Il faut cependant remarquer que cet article d'importation comprend plusieurs espèces de fruits qui ne croissent point en Russie, ou y viennent en très-petite quantité.

Les poiriers et les pommiers sauvages ne croissent point au delà du 49e degré de latitude, tandis que les pruniers et les cerisiers sauvages réussissent jusqu'au 55e. Dans les contrées moins favorisées où ces arbres ne peuvent venir en plein air, l'art supplée quelquefois à la nature d'une manière étonnante: mais cette branche d'industrie, que le luxe et les richesses ont fait naître, n'est connue que dans le voisinage des grandes villes ou dans quelques campagnes habitées par de riches propriétaires: d'ailleurs les étrangers sont les seuls qui s'en occupent. Entre toutes les espèces de fruits qui croissent en Russie, les pommes et les poires sont les plus communs, et ce sont aussi presque les seuls fruits dont on ait soigné la culture. Dans presque tous les villages situés sur les rives du Volga et de l'Oka on trouve des

des vergers : plusieurs paysans vivent très-bien du produit de leurs jardins sans s'occuper de l'agriculture. Dans les bonnes années, on voit souvent un habitant de la campagne vendre trois ou quatre cents roubles sa récolte de fruits : les acheteurs les marchandent sur les arbres, et les ramassent. Quelquefois un village retire jusqu'à 10,000 roubles du produit de ses vergers. Les différentes espèces de pommes que l'on voit ici viennent d'Astrakhan, de la Perse et de la Kabardie : on ne trouve nulle part les espèces européennes. On remarque surtout les pommes de Kirevsk qui sont si grosses, qu'une seule pèse jusqu'à quatre livres ; elles ont un goût vineux très-agréable et se conservent long-temps. On s'occupe avec succès de la culture du pommier dans le gouvernement de Moscou et ceux qui l'avoisinent. On y trouve une espèce de pomme transparente, pleine de suc et d'un très-bon goût, qui vient de la Chine ; on la nomme *naliva*, c'est-à-dire, très-remplie : son goût est aigrelet, et, quand on la présente au jour, on peut compter les pepins. Dans plusieurs gouvernemens, le débit des fruits et surtout

des pommes est un article de commerce assez intéressant: dans les villes de Kalouga et de Simbirsk, par exemple, cet objet rapporte annuellement dix-huit à vingt mille roubles. Malgré cette abondance apparente, il n'y en a cependant pas suffisamment pour fournir de fruits tout l'empire, et surtout la Sibérie où ils réussissent difficilement. Les gouvernemens situés au nord de l'Europe reçoivent par la mer Baltique une grande quantité de poires et de pommes fraîches ou séchées: en 1794, on en importa à St. Pétersbourg seulement pour plus de 122,000 roubles. On pourrait multiplier et améliorer les espèces que l'on possède, qui sont susceptibles d'une bien plus grande variété: il serait nécessaire aussi de rendre plus générale la manière de faire sécher et confire les fruits.

On élève des cerisiers, surtout ceux d'Espagne, dans presque tous les jardins, et dans la Russie méridionale il y a des bois entiers de cerisiers. Dans quelques lieux, la culture de ce fruit est un des principaux moyens de subsister qu'aient les habitans, comme, par exemple, dans plusieurs cercles du gouvernement de Volodimir: cependant on s'est

si peu occupé de perfectionner l'espèce qu'on n'en tire que deux sortes qui ne sont guères plus grosses que les cerises de bois. Les cerises des steppes, que l'on trouve dans les gouvernemens d'Oufa et du Caucase, servent surtout à faire de l'eau de cerises, *Kirschwasser*, que l'on envoie dans tout l'empire : on en tire aussi un vinaigre excellent. Il croît des cornouilles sur le Térek: quand elles sont confites au vinaigre avant d'être mûres, elles ont le même goût que les olives de Vérone. On trouve de même une grande quantité de pruniers sur le Térek, dans la Tauride, aux environs de Moscou et dans la Petite-Russie: ce n'est que dans ce pays et dans le gouvernement de Voznesensk qu'on les fait sécher dans des poëles pour les exporter. L'importation des pommes et des cerises sèches à St. Pétersbourg montait, en 1794, à plus de 32,000 roubles: on pourrait aisément économiser cet article de dépense, si les gens de la campagne voulaient s'occuper à préparer les fruits de cette manière.

La Russie n'est pas entièrement dépourvue des espèces d'arbres fruitiers les plus recherchées: cependant les lieux où ils peuvent

croître en plein air sont peu étendus, et la quantité n'en est pas assez considérable pour fournir à la consommation de tout l'empire. Les abricotiers et les pêchers réussissent, quand on en prend beaucoup de soins, dans la Tauride, le Caucase et dans les cercles méridionaux des gouvernemens de Kief, de Cathérinoslaf, de Voznesensk et dans quelques autres: dans la partie centrale de la Russie, ils croissent dans des serres, et à Pétersbourg même ces arbres ainsi élevés produisent de très-bons fruits. Les pêches de Kizliar, d'Astrakhan et de la Tauride, sont excellentes; mais ailleurs elles sont petites et parviennent rarement à une parfaite maturité: les abricotiers, au contraire, ne sont pas si délicats, et réussissent très-bien dans quelques contrées de la Petite-Russie. Le coignassier croît naturellement dans les bois qui avoisinent le Térek: il est vraisemblable qu'il viendrait aussi dans les autres provinces méridionales. On trouve quelques châtaigniers dans la Tauride, à Kief et à Voronèje: comme ils réussissent dans ces derniers gouvernemens, il n'y a aucun doute qu'on ne puisse les multiplier dans ceux qui sont plus au

midi. Le noyer croît dans la partie méridionale de la Russie, et dans plusieurs autres lieux on en voit un très-grand nombre; mais l'amandier ne réussit que dans les provinces qui sont le plus au midi. Il est vraisemblable que l'on pourrait avec quelque succès étendre sa culture plus au nord: on le remplace en quelque manière par un arbrisseau que les botanistes nomment *amygdalus nana;* on le trouve dans les champs de la Russie centrale et dans la Sibérie méridionale. Cet arbuste croîtrait dans le nord, car il réussit très-bien à St. Pétersbourg: les pepins ont le même goût que l'amande amère, et perdent cette amertume quand on les laisse quelques jours macérer dans l'eau-de-vie; ils deviennent doux, et cette liqueur a le goût de l'eau de noyaux. On voit quelques figuiers et quelques grenadiers près de Kizliar et dans la Tauride. Les citronniers et les orangers ne viennent que dans des serres: cependant Pallas assure qu'avec un peu de soins ils supporteraient l'hiver de la Tauride Il est certain qu'il y a plusieurs espèces d'arbres que l'on pourrait multiplier et transplanter dans les contrées

septentrionales; et, si on examine que la Russie économiserait alors plus de 600,000 roubles, qu'elle dépense annuellement pour se procurer des fruits étrangers, on sentira combien cette branche d'industrie mérite d'être encouragée.

CHAPITRE VI.

De la culture de la Vigne.

Ce que nous avons dit plus haut de la culture des arbres fruitiers peut s'appliquer également à celle de la vigne. Les contrées méridionales de l'empire offrent les plus grands avantages pour cette culture : mais elle est si négligée, que jusqu'à présent la Russie tire des pays étrangers tous les vins qu'elle consomme. Suivant le calcul de Guldenstaedt, elle achetait, il y a plus de vingt-cinq ans, pour 447,000 roubles de vins, 207,000 roubles d'eau-de-vie, et 11,000 roubles de vinaigre; en raisins secs, pour 27,000 roubles, et en raisins de Corinthe pour 7,000: cette importation a beaucoup augmenté depuis 1769 4°. Si on tirait du pays même les vins de table ordinaires, dont on fait la plus grande consommation, on diminuerait cette importation de la moitié au moins,

et on favoriserait l'industrie et la population des provinces méridionales. Les lieux où l'on cultive maintenant la vigne sont les gouvernemens du Caucase, de la Tauride, de Cathérinoslaf et de Voznesensk, ainsi que le pays des Kosaques du Don. Dans les gouvernemens de la Petite-Russie et dans quelques autres contrées méridionales, la vigne réussit dans quelques endroits; mais ce produit est si modique, qu'il mérite peu notre attention.

Dans le gouvernement du Caucase, surtout auprès d'Astrakhan et sur le Térek, on cultive la vigne avec quelque succès: ce fut au commencement du siècle précédent, qu'un moine autrichien enseigna aux habitans la manière de la cultiver. Cet homme avait été conduit à Astrakhan comme prisonnier; il embrassa la religion grecque, et eut l'heureuse idée de planter auprès de son monastère des ceps de vigne de Perse: ils réussirent si bien, qu'en 1613 le tsar Michel Fédorovitch le chargea de planter une vigne dans la ville. Plusieurs habitans suivirent bientôt son exemple, et, en 1640, ils prirent un vigneron allemand à leur service. Pierre-le-Grand, attentif à tous les objets

d'utilité générale, fit venir plusieurs sortes de ceps des vignobles de l'Europe les plus renommés: il engagea des vignerons qui étaient chargés de soigner ces différens ceps suivant la méthode de leur pays. Presque tous réussirent, et, peu de temps après, on trouvait à Astrakhan les raisins les plus beaux et des grappes de toutes les espèces: on en compte encore actuellement vingt différentes sortes. Il est fâcheux que ces vignerons n'aient pas été de bons tonneliers, ni n'aient su la manière de faire le bon vin: on n'en tira qu'une seule sorte de toutes ces différentes espèces de raisin; on le nomme *tchiguir*, et il est maintenant encore en mauvaise réputation, quoiqu'on ait corrigé son goût âpre et désagréable. Insensiblement la culture des vignes dégénéra à un tel point, que celles même qui appartenaient à la couronne dépérirent entièrement. Enfin, sous le règne de l'impératrice Élisabeth, un Servien, appelé Parobitsch, en fut nommé directeur. Cet homme actif et intelligent rétablit non-seulement les vignes de la couronne, mais engagea encore les autres propriétaires à s'en occuper, au point que la culture des vignes devint une branche de commerce

importante et avantageuse dans les environs d'Astrakhan. Le vin même était plus potable; mais, comme on manquait toujours de bons tonneliers, il ne put acquérir toute sa perfection. Après la mort de Parobitsch, qui avait exercé son emploi pendant quinze ans avec autant de fidélité que d'intelligence, les vignes de la couronne furent de nouveau négligées. En 1786, ces vignobles furent cédés à la ville, à condition que la maison de l'impératrice recevrait toujours la même quantité de raisins qu'auparavant: les paysans attachés à ces vignes eurent la liberté de s'inscrire dans la liste des bourgeois et de choisir un autre état ou un autre métier. Comme la ville était obligée de louer des ouvriers pour travailler à ces vignes, elles lui étaient plus onéreuses que profitables: elle demanda la permission de vendre ces vignobles, ce qui lui fut accordé; et la culture de la vigne, qui, depuis cent soixante et quinze ans, avait été une entreprise du gouvernement, est devenue depuis cette époque une branche d'industrie particulière.

On a soin de planter de bonnes espèces de raisins, quoiqu'on ne les emploie pas à faire du vin: on les transporte frais ou séchés dans

toute la Russie, et même au dehors. Un poud de ces grappes se vend sur les lieux deux ou trois roubles : ce prix est si avantageux pour les propriétaires, et le débit en est si assuré, qu'ils ne regardent le vin que comme un accessoire, et n'envoient au pressoir que les grappes qu'ils ne peuvent vendre. La petite quantité de vin que l'on fait à Astrakhan se vend au bas peuple, et c'est par ces différentes raisons que l'on ne peut se procurer du bon vin vieux. Dans ces contrées, on doit regarder en quelque sorte la culture de la vigne comme un article de jardinage. Pour pouvoir transporter les raisins plus aisément, on recherche surtout ceux qui ont la peau la plus épaisse ; ils donnent moins de vin que les autres. Par de fortes irrigations, on fait grossir les raisins [41], et, au lieu d'enlever les feuilles, comme on le pratique ailleurs, pour les exposer au soleil, les vignerons d'Astrakhan ont soin de les ombrager pour que le soleil ne les tache point. Ces soins donnent aux raisins une belle apparence ; mais il faudrait leur en prodiguer d'autres, si on avait en vue d'avoir du bon vin

On cultive encore beaucoup de vignes sur le Térek, près de Kizliar et sur le Don, dans le pays des Kosaques. Dans les environs du Térek, la vigne croît souvent naturellement. Le sol est beaucoup plus propre à cette culture qu'à Astrakhan; mais le vin n'en est pas meilleur: les habitans sont trop indolens et trop peu instruits, pour s'occuper avec succès du soin de l'améliorer. On ignore l'époque où l'on a commencé à cultiver la vigne dans ces contrées: il est vraisemblable que dans l'origine on se servait de ceps de vigne sauvage, qui croissent dans les environs du Caucase et dans plusieurs autres lieux: la vigne sauvage donne des raisins rouges, ainsi que celle que l'on cultive. Le sol est moins salé qu'aux environs d'Astrakhan, et la température en favorise davantage la culture: il y pleut plus souvent, ce qui évite les frais que les irrigations exigent. Les habitans des rives du Don et du Térek emploient presque tous leurs raisins à faire du vin: il est fâcheux qu'ils entendent si peu la culture de la vigne; car leur vin est encore plus mauvais que celui d'Astrakhan. Cependant l'exemple de quelques possesseurs de vignes prouve

que sans beaucoup d'art et d'instruction on pourrait se procurer du vin très-potable [42].

Nous avons déjà dit qu'à Astrakhan, comme à Kizliar, on cultive les vignes comme les jardins. On ne cherche pas toujours un terrain élevé: on plante communément les ceps sur un plan légèrement incliné. A Kizliar, on les attache à des échalas: à Astrakhan, on les étend en espaliers sur des lattes. Après la vendange, on les coupe jusqu'au bourgeon; et, en octobre, on courbe les ceps en terre, et on les couvre de foin et de terre. Au printems, on les relève et on les attache à leurs espaliers; on les préserve des rayons du soleil autant qu'il est possible, et on tâche de hâter leur maturité par de fréquentes irrigations. On arrache les mauvaises herbes avec grand soin, et, pour empêcher les oiseaux de manger les raisins mûrs, on loue de petits garçons qui, du haut d'un échafaud, tâchent de les dissiper par des cris continuels et en leur lançant des pierres.

La vendange dure depuis la fin du mois d'août jusqu'à la fin de septembre. On distingue principalement quatre sortes de raisins: savoir, de gros raisins blancs et rouges,

de petits d'une forme ovale, et d'autres petits ronds sans pepins. On emballe les gros raisins dans des pots: au mois de septembre, il arrive des voituriers à Astrakhan qui les transportent dans tout l'empire. Les Boukhares suspendent les grappes, allument un feu de paille et les enfument: la peau en devient plus forte, et le fruit se conserve mieux.

Nous avons déjà dit qu'on ne pressure que les raisins qu'on ne peut vendre frais: on les met dans des sacs de toile, on les porte dans une auge, et on les foule aux pieds; on porte encore ces sacs sous une presse de bois. Le premier jus que l'on en exprime fait le meilleur vin, parce que ces raisins sont les plus mûrs. On remplit de vin doux des cuves qui contiennent quarante à cinquante seaux; il fermente pendant trois semaines, et on peut le boire ensuite: on jette les grappes que l'on pourrait employer utilement. Le vin blanc est presque aussi limpide que l'eau: le rouge est très-pâle. Quand on les soigne bien, ces vins sont agréables; mais, au bout de deux ans, ils perdent leur agrément et sont amers: on s'en sert

alors pour faire de l'eau-de-vie ou du vinaigre. Les raisins d'Astrakhan ne valent pas ceux de Kizliar, parce que le sol est salé et qu'on les arrose trop fréquemment: mais le vin d'Astrakhan est meilleur et se vend plus cher, parce qu'il est mieux préparé. Pour maintenir de l'égalité dans le prix du vin, personne ne peut le vendre avant que le taux n'en soit fixé. Autrefois la mesure de vin nouveau de Kizliar (qui pèse cinq livres) se vendait de vingt-huit à trente kopeks; tandis qu'à Astrakhan, prise sur les lieux, elle se vendait un rouble et demi. Ce prix a beaucoup haussé maintenant, et ces vins sont presque aussi chers en Russie et en Sibérie que les vins étrangers. Le vin que portent à Kizliar les Tavlintses ou les Tatars des montagnes est d'un meilleur goût et plus fort que celui du Térek; on le garde aussi plus facilement, et les gens aisés en font leur boisson ordinaire. Les Tatars du Caucase, quoique mahométans, boivent du vin publiquement, et même ils le rendent encore plus enivrant, en y jetant des têtes de pavots pendant qu'il fermente.

A Astrakhan et sur le Térek, on fait sécher les gros raisins rouges et les deux autres espèces plus petites: on choisit les plus doux et les plus mûrs pour en extraire un sirop, qui est très-agréable au goût, et que l'on emploie à différens usages domestiques en guise de sucre.

Dans la Tauride, la vigne est depuis longtemps indigène: il est vraisemblable que l'art de la cultiver y est venu des Grecs. Les environs de Théodosie et d'Afinei produisent un excellent vin, qui ressemble au champagne. Dans les différentes espèces de raisins, il y en a quelques-unes que l'on peut comparer aux meilleures espèces étrangères; par exemple, au sapillier, au risling du Rhingau, au muscat, au chardenet de Champagne, au lagler blanc de Hongrie, au chasselas rouge, etc. Toutes les vignes qui croissent sans culture dans la partie méridionale de la presqu'isle donneraient les meilleurs vins blancs et rouges, si on voulait soigner davantage leur culture et surtout la préparation du moût. Jusqu'à présent les vignobles sont peu cultivés: on plante rarement des vignes sur les hauteurs, et on les abandonne ordinairement à la nature.

Dans le gouvernement de Cathérinoslaf, on trouve déjà quelques vignes et des lieux où l'on pourrait en introduire la culture avec succès, surtout sur les rives du Bog, de l'Ingoul, de l'Ingoulets et du Dnèpre: des Kosaques s'en sont déjà occupés dans plusieurs endroits. Les raisins ne sont pas mauvais; mais on prépare si mal le moût, que le vin ne se conserve pas et ne peut être transporté: cette négligence est si excessive, que l'on verse de l'eau sur le moût de raisin. La vigne réussit assez bien dans le gouvernement de Voznesensk; mais on la cultive peu, et on n'entend pas mieux la manière de préparer le vin. Dans les cercles de ce gouvernement qui formaient autrefois la plaine d'Otchakof, il y a sept espèces de vignes, et depuis longtemps on s'occupe de leur culture: ordinairement on fait sécher le raisin, ce qui est une petite branche de commerce pour ce pays. Outre ces provinces où l'on s'occupe en grand de la culture de la vigne, il y a encore dans les gouvernemens limitrophes quelques contrées où la vigne pourrait réussir en lui donnant des soins: en effet, on en voit dans la Petite-Russie et sur le Volga. Près de Kief

on

on ne la cultive point pour en tirer du vin. Les ceps portent des grappes rouges et blanches: ces raisins mûrissent rarement et conservent toujours de l'acidité. La vigne paraît mieux réussir sur le Volga, dans le gouvernement de Saratof. Pallas trouva dans la colonie de Galka un vigneron allemand, qui avait planté plus de trois mille ceps: il retira vingt pouds de raisin dans une année. Cet homme n'arrosait point ses vignes, quoiqu'elles fussent dans un sol assez sec: ces raisins n'approchaient point de ceux d'Astrakhan pour la beauté, le goût et la grosseur; cependant le moût était infiniment supérieur: en le conservant pendant quelque temps, il ressemblait au vin de France ordinaire, et c'était du nectar, comparé à celui d'Astrakhan. Il serait intéressant de savoir si ce Bacchus moderne a trouvé beaucoup d'imitateurs parmi les colons, ou si de si heureux commencemens n'ont pas été suivis d'autres succès.

On voit donc qu'il y a plusieurs contrées en Russie où l'on pourrait cultiver la vigne avec le plus grand succès, quoique cette culture, dans l'état où elle est actuellement,

mérite à peine que l'on en fasse mention. On doit reprocher avec juste raison à la nation russe de négliger une branche d'industrie aussi importante, lorsque la nature lui offre de si grands avantages. Il y a quelques années qu'un anonyme proposa à la société économique un prix de cent ducats pour celui qui résoudrait cette question : *Quels sont les moyens de faire réussir la culture de la vigne et de l'olivier dans l'empire de Russie ?* Les ouvrages de différens concurrens ont été publiés : plusieurs méritent l'attention du public ; mais il ne paraît pas que les projets qu'ils ont donnés aient été exécutés. L'ouvrage qui a remporté le prix contient des raisonnemens justes et instructifs ; il propose des moyens sûrs et faciles à exécuter : nous croyons rendre service à nos lecteurs en lui donnant une plus grande publicité.

Comme le but que l'on se propose n'est pas seulement d'introduire et de multiplier la culture de la vigne, mais encore d'avoir du bon vin, il est nécessaire de fixer l'étendue de terrain que l'on peut se promettre de cultiver avec succès. Nous avons vu que la

vigne supporte le climat de Kief et de Saratof, quoique la première ville soit au 50° 27″, et la seconde au 51° 45″ de latitude septentrionale; mais toutes les expériences prouvent qu'une grande étendue de vignes n'y réussirait jamais, ou ne donnerait que du vin d'une mauvaise qualité. Les pays qui fournissent les excellens vins du Rhin, de la Moselle, et le vin de Stein, sont, à la vérité, sous la même latitude; mais cette différence provient de la situation du pays et de la direction des montagnes. Les bords du Rhin sont à l'abri des vents du nord, par une chaîne de montagnes et par les forêts du Spessart: les montagnes de la Thuringe et de la Bohème procurent aux pays de Bamberg et Wurtzbourg la même température que celle dont jouit la haute Italie. C'est par la même raison que le palatinat de Semlin en Hongrie, où croît le Tokay, est préservé par les monts Crapacs de la rigueur de l'hiver; tandis qu'au contraire aucune chaîne de montagnes ne met la Russie à l'abri des vents d'est, de nord et de nord-ouest. Telle est la cause de la grande variation de la température dans ces contrées: elle est préjudiciable

à toutes les plantes délicates et surtout à la vigne. Mais si la Russie est privée des avantages de la situation relativement à la culture de la vigne, elle peut s'en dédommager en la plantant à une latitude moins septentrionale : il serait donc très - sage de ne point en étendre la culture au delà du 48e degré. Cependant on pourrait s'en occuper dans les contrées plus au nord comme d'un objet accessoire, se procurer des raisins, les faire sécher, etc.

Les possessions de l'empire de Russie, depuis les frontières méridionales jusqu'au 48e degré, ont plus de 12,000 milles quarrés d'étendue; mais à peine le quart d'un terrain aussi vaste est-il propre à la culture de la vigne. Il ne suffit point que la température soit chaude, douce et égale; il faut encore y réunir les propriétés du sol: la vigne doit aussi être plantée sur un sol incliné; par conséquent il faut qu'il y ait des montagnes ou au moins des collines, qui puissent réfléchir les rayons du soleil et rendre la chaleur plus active. Une description plus exacte des lieux propres à la culture de la vigne nécessiterait des plans particuliers:

il suffira donc d'observer que le voisinage des rivières offre le plus d'avantages, parce que le sol est presque toujours incliné près de leurs rivages. Dans l'étendue de terrain dont il s'agit, la Russie a un grand nombre de rivières et de positions très-favorables à la culture de la vigne. Aucun lieu n'est plus admirablement favorisé de la nature que la partie méridionale de la Tauride: ses montagnes forment un demi-cercle qui la préserve des vents froids; et non-seulement la vigne y réussit, mais encore toutes les productions du midi de l'Europe et de l'Asie mineure *. Ce pays a plus de 1200 milles quarrés d'étendue; la nature l'a destiné à être un jardin superbe: avec des soins et du travail, le vin y pourrait acquérir les mêmes qualités que celui de Champagne. Il y a encore d'autres contrées qui seraient aussi favorables à la culture de la vigne: si elles étaient peuplées et cultivées avec le soin qu'elles exigent, elles produiraient assez de vin pour en pourvoir la moitié

* Voyez la description que Pallas fait de cette partie de la Tauride, dans la note 4 de l'introduction.

de la Russie ; tandis qu'à présent cet article fait pencher la balance de son commerce du côté des étrangers.

Jusqu'ici la culture de la vigne n'a été considérée que comme un accessoire, et les procédés que l'on a suivis sont si mauvais, que le vin ne mérite point d'être compris au nombre des productions de la Russie. Comme depuis des siècles les habitans sont occupés de la culture de la vigne et n'ont pas fait le moindre progrès, on voit que le seul moyen de la perfectionner est d'envoyer dans ces contrées des vignerons étrangers, pour qu'ils voient la meilleure méthode à suivre et que la pratique leur en devienne familière. Une telle entreprise ne peut être exécutée par un seul particulier ; elle exige que l'état y contribue, et peut-être le meilleur moyen serait-il d'en confier l'exécution à une société approuvée par le gouvernement.

Il ne suffirait pas de faire venir des vignerons ; il faudrait encore se procurer des tonneliers qui sussent soigner les tonneaux, et gouverner le vin lorsqu'il fermente dans les celliers. On devrait les faire venir

d'Allemagne ou de Hongrie, où l'on trouve les plus intelligens et les plus laborieux. Il serait nécessaire de planter en Tauride des ceps étrangers: dans les autres vignobles, il suffirait d'améliorer les espèces que l'on possède, et de les multiplier ensuite dans la Tauride. Il est probable que quatorze vignerons et six tonneliers suffiraient pour mettre, au bout de huit ou dix ans, la culture de la vigne en vigueur: suivant un calcul exact, les frais n'iraient point au delà de 60,000 roubles. Le moyen le plus facile de se procurer cette somme serait de la partager en actions, que l'on distribuerait à des particuliers: peut-être la société économique, composée en grande partie de citoyens aisés et distingués, pourrait-elle exécuter ce projet. La troisième année après que les améliorations auraient eu lieu, le vin et surtout le vinaigre que l'on retirerait pourraient déjà rembourser une partie du capital; et il est vraisemblable que huit ans après il serait entièrement acquitté, car les vignes nouvellement plantées donnent une abondante vendange dès la sixième année.

Si une compagnie formait cette entreprise avec l'autorisation du gouvernement, il serait nécessaire que la couronne lui cédât les vignobles qui lui appartiennent, ainsi que tous les lieux propres à planter de nouvelles vignes. Tous les propriétaires, qui ne seraient pas en état de faire des améliorations dans leurs vignes, seraient obligés de les céder à cette compagnie pendant un temps fixé; ils recevraient un dédommagement, et, après cette époque, on leur rendrait leurs vignes. Cette compagnie devrait conserver pendant vingt ans le privilège d'acheter tous les vins, même ceux des particuliers, suivant le tarif établi, afin de pouvoir les gouverner comme elle le jugerait à propos. Aussitôt que cette compagnie pourrait fournir des vins, il faudrait défendre au moins l'importation des vins de Moldavie, qui se débitent en Ukraine; mais ce monopole ne durerait pas plus de vingt ans. Ce temps écoulé, les actionnaires perdraient l'usufruit de leur capital même, dont ils auraient été indemnisés avec usure à cette époque.

Toutes les tentatives que l'on a faites jusqu'à présent pour améliorer les vignes ont

mal réussi, soit parce qu'on s'en est occupé sans suivre un plan fixe et bien combiné, soit parce qu'on ne s'est appliqué qu'à ce qui regardait les pressoirs et la manière de faire le vin, sans changer la culture de la vigne. Les efforts des propriétaires ont eu, à la vérité, un meilleur succès; mais un changement aussi important ne peut avoir lieu que par une entreprise générale, et il paraît que le moyen le plus facile d'atteindre ce but est de suivre le plan que nous avons proposé.

Pourquoi un projet, qui n'exige que l'accord de quelques citoyens aisés et bien pensans, serait-il regardé comme inexécutable? et ne doit-on pas présumer que la Russie se lassera de tirer des pays étrangers des vins chers et peut-être falsifiés, lorsque son propre sol en peut produire d'excellens?

CHAPITRE VII.

Des Forêts.

LES forêts sont dans tous les pays très-peuplés une branche d'industrie productive, surtout quand on n'a pas seulement pour but de les conserver, mais lorsqu'on veut encore améliorer et multiplier les espèces de bois les plus utiles. Peut-être trouvera-t-on ces soins superflus en Russie, où il y a un si grand nombre de forêts, qu'elles sont souvent un obstacle à l'agriculture: mais si la nature a été plus libérale à cet égard dans les contrées septentrionales, nulle part on n'en a un plus grand besoin. L'on doit s'occuper avec d'autant plus de soin de conserver cette ressource, qu'un état d'une aussi vaste étendue ne possède pas partout les mêmes productions : le superflu d'une province supplée à la disette qu'une autre éprouve. Malgré ces vastes forêts, il y a plusieurs contrées en Russie qui sont absolument dépourvues de bois à brûler et propre aux

constructions; et dans les gouvernemens mêmes où le bois était autrefois très-commun, l'accroissement de la population et les progrès de l'industrie ont rendu cette diminution plus sensible. La consommation de bois est prodigieuse dans un pays où l'on doit se préserver du froid dix mois de l'année, et où presque toutes les habitations sont en bois: cette dépense énorme augmente dans la même proportion que le nombre des habitans. On emploie une grande quantité de bois à faire sécher les grains; on défriche des forêts pour les cultiver ou en faire des prairies: les travaux des mines, l'entretien de deux flottes, un grand nombre d'ateliers et les besoins journaliers, épuisent les forêts, tandis que le luxe, l'industrie et les commodités de la vie, se multiplient. On doit encore ajouter que l'exportation des bois augmente, parce que les besoins des autres pays s'accroissent et que le commerce s'étend toujours davantage. Toutes ces causes réunies font sentir la disette de bois dans plusieurs contrées: les suites en sont encore éloignées, mais leur importance est effrayante.

Les gouvernemens d'Arkhangel, d'Olonets, de Tobolsk et d'Irkoutsk, renferment de vastes forêts: dans ces provinces immenses, il serait aussi nécessaire de les défricher qu'ailleurs de les conserver. Les gouvernemens de Perm, Kazan, Smolensk, Mohilef, Minsk, Tchernigof, Voronèje, Oufa, Toula, Simbirsk, Orel, Kalouga, etc. fournissent le bois nécessaire aux mines et aux fonderies, ainsi que d'excellens bois de construction. La plupart des autres provinces possèdent assez de bois pour leur propre consommation; mais quelques-uns des gouvernemens du midi en manquent, tels que Kief, Kharkof, Cathérinoslaf et la Tauride.

Entre les différentes espèces de bois, les pins sont ceux qui croissent le plus dans la Russie septentrionale et la Sibérie; il y en a de vastes forêts: les pins, les sapins et les pinastres, sont les espèces les plus communes, surtout les derniers qui fournissent la plus grande quantité de bois à brûler, pour faire du charbon, et pour les constructions. Le cédre de Sibérie ou l'alviez (*pinus cembra*) croît surtout sur les monts Ourals: ce bel arbre est fort et très-élevé; on l'emploie aux mêmes

usages que le pin. Les habitans de la Sibérie imitent ceux de la Louisiane: ils coupent l'arbre pour avoir le fruit; on le mange ou on en tire une bonne huile. Le mélèze (*pinus larix*) croît au nord de la Russie européenne et dans les montagnes de la Sibérie. Ce bois est très-utile pour la construction des vaisseaux, parce qu'il est très-résineux: on s'en sert dans plusieurs endroits pour les ouvrages que l'on construit dans l'eau; et, dans les mines de Nertchinsk, on l'emploie à faire du charbon. Dans les monts Ourals et d'Olonets, on en tire de la térébenthine, et on ramasse l'agaric que l'on exporte. La gomme de ces arbres pourrait être employée dans les pharmacies [43].

Après les arbres, le bouleau est le plus commun et le plus utile; on l'emploie à mille différens usages: l'écorce de cet arbre sert de tan et à faire un goudron qui est très-recherché; on en fait aussi des boîtes rondes, dans lesquelles on conserve du caviar, du beurre, des fruits, etc. Les feuilles sont employées à teindre en jaune: l'eau qui sort du bouleau est une boisson très-agréable, et le bois sert tant à la consommation

habituelle qu'à celle des mines et des fabriques. Après le bouleau, le tilleul est l'arbre le plus commun; on l'emploie plus utilement en Russie qu'ailleurs: l'écorce sert à faire des traîneaux, des voitures, des corbeilles, des coffres, à couvrir des maisons, etc. on emploie celle des jeunes tilleuls à faire des millions de souliers tressés pour les paysans: on scie le bois en planches, on en fait des bateaux, et on le brûle pour en tirer de la potasse; les fleurs de tilleul sont une excellente nourriture pour les abeilles. Le chêne, cet arbre utile et majestueux, ne croît que dans la Russie européenne: on en trouve surtout dans les gouvernemens de Kazan et de Voronèje, où on l'emploie principalement à la construction des vaisseaux; il y en a aussi des forêts assez considérables dans la Russie blanche et la Petite-Russie. Le frêne et le saule viennent presque partout. Le hêtre, l'orme, l'érable et le peuplier, réussissent surtout dans les contrées méridionales.

Cette immense quantité d'arbres de haute futaie, dont nous avons fait connaître les espèces les plus communes et les plus utiles, est non-seulement employée à la consommation

intérieure, elle forme aussi un article d'exportation très-considérable. En 1793, sa valeur excédait trois millions et demi: on exporta pour 1,744,000 roubles de mâts, poutres, planches; pour 394,000 de potasse et de védasse, pour 249,000 de nattes d'écorce, et pour 150,000 de poix, goudron et résine. On voit que les forêts sont une source de richesses très-précieuse pour l'état: leur conservation serait donc un objet digne des soins de l'administration publique. On verra dans la suite que l'on s'en est peu occupé jusqu'à présent.

La consommation prodigieuse de bois que le climat, le genre de vie et les occupations, nécessitent, est encore très-augmentée en Russie par une profusion inconcevable. Presque toutes les maisons et bâtimens dans les villes, ainsi que dans les campagnes, sont construits de poutres: on conserve cette coutume, quoiqu'il y ait des carrières dans le voisinage de la plupart des villes, et malgré les dévastations innombrables que les incendies occasionnent dans l'empire. Les grandes routes sont faites pareillement de poutres posées les unes à côté des autres, sur lesquelles on répand

du sable: leur réparation seule exige des forêts entières. Les ponts, les barrières, les clôtures, sont presque tous faits de bois de charpente: on ne voit de haies vives que dans quelques lieux où la disette de bois force le cultivateur d'en planter. Suivant un usage que l'on conserve encore dans quelques provinces, on ne scie point les arbres en planches, mais on les fend avec des coins, et on les équarrit à la hache au lieu de rabot; de sorte que l'on perd beaucoup de bois qui tombe en éclats, et que l'on prend rarement la peine de ramasser.

L'usage national de prendre des bains chauds consomme une quantité de bois prodigieuse: comme on n'observe aucune économie dans la manière de faire le feu, et que le bois est la seule matière dont on fasse usage, la consommation domestique en est infiniment plus considérable que dans d'autres pays. On trouve dans plusieurs contrées de la tourbe et du charbon de terre; mais jusqu'à présent on ne s'en sert presque pas. Les gens de la campagne, et même les habitans des petites villes, emploient, au lieu de chandelles et de lampes, des bardeaux ou des éclisses

éclisses de bouleau fendues très-mince: outre une consommation de bois inutile, souvent la moindre négligence occasionne un incendie qui réduit quelquefois en cendres des villes et des villages. L'usage des souliers d'écorce nattée enlève dans plusieurs provinces une foule incroyable de jeunes tilleuls et des plus droits, et l'accroissement naturel ne peut suppléer à une si grande perte.

Nous avons déjà parlé des dommages occasionnés par les défrichemens: outre le préjudice irréparable qui en résulte pour le lieu défriché, souvent le feu prend à la forêt entière, et détruit en peu de jours les plus beaux bois; quelquefois vingt ans après on ne voit aucune espèce de broussailles dans les lieux qui ont été incendiés. Si on ajoute à tous ces articles le bois que l'on emploie à la préparation de l'eau-de-vie, qui augmente annuellement dans la plupart des gouvernemens, on sentira aisément la cause de la disette de bois que l'on éprouve dans plusieurs provinces, malgré la vaste étendue des forêts. Cette disette est déjà si considérable dans quelques contrées, que le prix du bois à brûler et de construction a triplé: dans

peu de temps, on sera peut-être obligé de suspendre les travaux de quelques mines de la Sibérie, ou de les abandonner entièrement, à cause de la cherté du bois 44.

L'empire de Russie n'ayant point encore d'ordonnances forestières, l'inspection et la conservation des forêts dépendent de l'intelligence et de la volonté des officiers publics et des propriétaires ; de sorte que jusqu'à présent on en a joui d'une manière presqu'illimitée. Le gouvernement ne se mêle point des forêts qui appartiennent aux particuliers: chaque gentilhomme jouit du droit de propriété dans toute son étendue, et peut disposer arbitrairement des productions qui croissent sur son territoire. Il y a peu d'endroits où l'on connaisse une sorte de police forestière: les propriétaires ne connaissent pas même les premiers principes de l'art de conserver les forêts, la division des bois en taillis, leur ensemencement, etc. ces termes mêmes sont ignorés de la plupart des propriétaires. On conserve tout au plus un bois clos, qu'un gentilhomme préfère ou pour la chasse ou pour son agrément. Presque partout, le paysan peut prendre son bois où il lui plaît: ordinairement il profite de cette

permission, conformément aux besoins du moment, et d'une manière très-ruineuse pour l'avenir. Souvent le bois est la dernière ressource qui lui reste pour payer à son maître l'obrok, et celui-ci ne réfléchit pas qu'un aussi léger avantage cause un préjudice dix fois plus grand à ses forêts. Comme on défend rarement au paysan de chercher dans un bois le lieu qui lui convient le mieux pour le défricher, souvent il arrive que sa récolte coûte à son maître le bois de charpente le plus précieux. Au lieu de choisir les arbres brisés par le vent ou déracinés, ceux qui sont chancreux, les troncs, les racines et les bois qui dépérissent, le paysan abat les plus beaux arbres pour en tirer de la poix et du goudron, ou de la potasse et du charbon; souvent même il le brûle dans son poële.

Quelque préjudiciable que soit la négligence des propriétaires, dans l'état actuel où sont les paysans, il est difficile de changer de méthode. Comme esclaves, les paysans n'ont aucune propriété: on est donc forcé de leur accorder gratuitement l'usage des forêts; et c'est une ancienne coutume, qu'ils

en usent arbitrairement. On pourrait, à la vérité, y mettre quelques restrictions, en obligeant les paysans à prendre le bois dont ils ont besoin dans des coupes qu'on leur assignerait tous les ans; cependant ni la chambre des finances * ni le propriétaire ne peuvent fixer la quantité de bois nécessaire annuellement à chaque paysan: ses besoins varient, et il est difficile de les déterminer avec exactitude. Dans le cas même où le paysan couperait du bois au delà de ses besoins, et seulement pour le vendre, on ne peut le lui interdire absolument; car il y aurait des villes qui manqueraient de bois, ou les paysans perdraient une ressource quand la récolte est mauvaise, et rien ne pourrait les mettre à l'abri de la pauvreté la plus affreuse. Enfin dans les contrées où le paysan tire principalement sa subsistance des productions des forêts, comme, par exemple, dans les gouvernemens d'Arkhangel et d'Olonets, une pareille limitation occasionnerait les plus grands

* Chaque gouvernement en a une: elles veillent sur toutes les branches d'industrie en général, perçoivent les impôts, et sont chargées de l'administration des domaines de la couronne.

maux. La seule manière d'éviter ces inconvéniens serait de fixer à chaque habitation de paysans une certaine étendue de forêt, dont ils auraient la propriété: ce projet ne pourrait être généralement exécuté, car il serait à craindre que les paysans n'abusassent de cet avantage pour se procurer un bien-être actuel. Les maîtres étant forcés de nourrir leurs esclaves, on sent combien il serait difficile d'introduire en Russie la méthode de conserver les bois, usitée dans les pays étrangers: cependant il est certain que l'on pourrait aisément ménager davantage les forêts, en réprimant les abus les plus essentiels; l'exemple de plusieurs propriétaires appuie cette assertion.

On a un peu plus de soins des forêts qui appartiennent à la couronne. Quoiqu'il n'y ait point d'ordonnances forestières, il y a cependant des loix qui recommandent aux inspecteurs de veiller à leur conservation, et qui défendent très-sévèrement de les dégrader. L'oulojénié, ou le code des lois du tsar Aléxei, a pris cet objet important en considération: plusieurs oukases de Pierre-le-Grand défendent sous certaines peines de

couper différentes espèces de bois; il donna même des instructions particulières aux officiers forestiers, chargés de les faire exécuter. Dans la suite, on cassa ces officiers comme étant inutiles; mais les chancelleries d'arpentage reçurent des instructions plus détaillées et furent chargées de veiller à l'économie des forêts de la couronne: maintenant elles sont sous l'inspection des directeurs de l'économie et des chambres des finances de chaque gouvernement 45. On remarque dans les ordonnances, concernant cet objet, une oukase du 26 mars 1786, par laquelle il est ordonné de reviser dans chaque gouvernement les forêts qui appartiennent à la couronne, de les arpenter, les environner de fossés et les diviser par coupes: en décembre 1791, le sénat chargea encore les gouverneurs généraux, et ceux qui les remplacent, d'envoyer des instructions aux chambres des finances concernant la manière dont elles devaient faire leurs rapports au sénat sur l'exécution des ordonnances que nous venons de rapporter.

Comme la disette de bois augmente toujours, et que, surtout dans les lieux où il y

a beaucoup de mines, on est déjà forcé de prendre de temps en temps des mesures plus actives, il faut espérer que l'on usera dans la suite des dons de la nature avec plus de réserve. Les plans que l'on doit suivre pour rétablir un meilleur ordre dans cette partie intéressante de l'administration sont si simples en général, qu'il y a peu de difficulté à les exécuter. Il est surtout nécessaire de faire des ordonnances forestières adaptées aux besoins locaux de chaque gouvernement. On doit avoir l'attention la plus vigilante sur les forêts qui bordent la Duna et le Dnèpre: elles fournissent au commerce de Riga les plus beaux bois de mâture. Les forêts de chênes qui avoisinent l'Ingoulets et la Donets ne méritent pas moins d'être surveillées, ainsi que celles qui sont sur les rives du Mious et de la Krinka sur le territoire de Taganrok: enfin la conservation des bois près du Don, dans les environs de Pavlovsk et de Voronèje, est très-importante pour la marine de la mer noire: les pins et les chênes sont les principaux arbres qui y croissent. Les forêts qui avoisinent le Volga, et qui sont situées dans les gouvernemens de Kazan et de Nijnei-

Novogorod, servent à la navigation du Volga et de la mer Caspienne. Dans les forêts immenses qui entourent les sources du Volga, on pourrait peut-être couper des mâts, que l'on enverrait sur la Pola et le lac Ilmen à St. Pétersbourg. Les forêts qui bordent les rives de l'Oka, la Mokeha et la Kama, sont presque aussi importantes: le tilleul est l'arbre le plus commun; son écorce sert à faire des nattes, la fleur nourrit les abeilles, et sa conservation intéresse le commerce. Enfin, les forêts des gouvernemens d'Arkhangel, d'Olonets et de Vibourg, exigent la plus stricte économie, pour qu'on puisse toujours en retirer le même avantage: on doit ménager avec soin les forêts des districts de Nertchinsk, de Kolyvan, Perm, Oufa, etc. parce qu'il y faut toujours une provision suffisante de charbon pour fondre les métaux. On devrait aussi, par une sage administration, préserver de leur ruine les belles forêts que l'on a acquises dans les nouvelles possessions qui appartenaient à la Pologne.

Une simple police forestière ne serait pas assez active pour parvenir au but que nous

nous proposons: il faut encore une surveillance exacte. La nature ne multiplie point les arbres assez promptement en tout temps et dans tous les lieux, et l'économie la plus sévère ne suffit point pour les préserver de la destruction totale, dont l'industrie des hommes les menace. Il faudrait donc semer des bois: ce moyen est connu et usité dans d'autres pays, et il serait nécessaire de l'introduire dans les lieux où la disette de bois se fait déjà sentir. En général le paysan russe n'a aucune idée de la manière de semer le bois: on devrait l'en instruire, lui faire connaître le temps où la semence de chaque arbre est mûre, lui apprendre le temps le plus propre à la semence et les procédés que l'on doit suivre [46].

Pour les forêts de la couronne, on pourrait y introduire facilement une méthode générale et utile de soigner les bois; mais dans les possessions des particuliers un aussi grand détail serait difficile à régler et encore plus à exécuter. On sait que la couronne a accordé aux possesseurs des terres l'entière jouissance de leurs propriétés, et une inspection exacte sur toutes les forêts de l'empire

entraînerait de grandes difficultés et des frais exorbitans. Il suffirait donc à cet égard de rendre des ordonnances générales, qui accorderaient l'intérêt du possesseur et celui du paysan : on préviendrait ainsi les plus grands dommages, et on mettrait des bornes à une profusion excessive, qui est très-préjudiciable à l'état. Si, par exemple, il était possible de ne permettre d'employer à la préparation du goudron et de la potasse que du bois mort, des broussailles et du bois inutile, non-seulement on économiserait le bon bois, mais on nettoyerait encore les forêts : il faudrait encore abolir entièrement l'usage de porter des souliers d'écorce nattée, et d'éclairer avec des bardeaux, dans un pays où il y a une si grande quantité de cuirs, d'huile et de graisse : d'ailleurs il y a déjà plusieurs contrées où cette coutume devient plus rare. Ne serait-il pas possible encore de rendre la bâtisse en pierres plus commune et de paver les grands chemins, dans un pays où ces matériaux se trouvent en abondance, et où le gouvernement n'épargne aucun frais quand il s'agit de donner un bon exemple ou de favoriser les objets d'une utilité générale? Si

le gouvernement est parvenu à faire employer des planches sciées à la construction des barques, serait-il plus difficile d'empêcher les défrichemens et d'exiger que l'on plante des haies vives? A une administration sage et active tout est praticable, quand le peuple est éclairé sur ses véritables intérêts, et il serait très-aisé de prouver aux propriétaires que dans la conservation des forêts leur avantage est lié au bien général.

CHAPITRE VIII.

Des Abeilles.

L'ÉDUCATION des abeilles n'est dans la plupart des contrées de l'Europe qu'une branche peu importante de l'économie rurale : en Russie, au contraire, quelques nations lui doivent leur existence, et elle fournit même des objets pour le commerce extérieur. On recueille une si grande quantité de cire dans l'empire, que, des ports seuls de la Baltique, on en exporte 12 à 15,000 pouds par an, outre la consommation intérieure. Le miel est aussi un article très-important pour l'empire : presque toute la Sibérie le tire de la Russie européenne. La meilleure sorte de miel est celle que les abeilles tirent des fleurs de tilleul blanc : on la recueille surtout dans les lieux où il y a beaucoup de ces arbres, tels que sur l'Oka, le Don, dans la Russie blanche et la Petite-Russie, dans les nouvelles acquisitions faites sur la Pologne et dans les contrées méridionales de

l'Oural situées en Europe. En 1793, la Russie exporta pour 378,000 roubles de cire et de bougie, et pour 5,000 roubles de miel.

On gouverne les abeilles en Russie d'une manière particulière, et il n'y a certainement aucun pays en Europe où cette occupation fasse vivre tant d'individus. On trouve, à la vérité, un grand nombre de ruches dans la plupart des gouvernemens; mais il y a infiniment plus d'abeilles sauvages, qui habitent surtout les forêts de l'Oural dans le gouvernement d'Oufa: de l'autre côté de ces montagnes et dans toute la Sibérie, il n'y a point d'abeilles sauvages. Les nations qui se livrent principalement à cette occupation sont les Bachkirs, les Tatars, les Tchouvaches, les Tchérémisses, les Mechtchériaks, surtout dans les gouvernemens de Kazan et d'Oufa. Il y a parmi les Bachkirs des individus qui possèdent une centaine de ruches d'abeilles, qui sont dans leurs jardins, et jusqu'à mille ruches d'abeilles sauvages qui habitent les forêts: tous les ans ils ramassent quarante et quelquefois cent pouds de miel. Tous ces peuples suivent la même méthode

que les Bachkirs pour se procurer le miel des abeilles : nous en donnerons une courte description.

On trouve la plupart des essaims d'abeilles dans les bois, où ces insectes s'établissent d'eux-mêmes dans la ruche qu'on leur a préparée. Les Bachkirs choisissent les arbres les plus forts, les plus droits, et ceux dont le bois est le plus dur : ils établissent la demeure des abeilles au moins à quatre ou cinq brasses au-dessus de la terre; ils creusent le tronc, le polissent au ciseau et ferment l'ouverture de manière qu'il n'y ait que de petits trous pour laisser passer les abeilles. Les Bachkirs exécutent cet ouvrage, et grimpent sur les arbres les plus unis avec une adresse admirable; ils n'ont besoin que d'une corde et d'une cognée : un homme attache une corde autour de son corps et au tronc de l'arbre; il y fait une échancrure à une certaine hauteur; il s'élance alors par le moyen de la corde, tandis qu'il appuie ses pieds contre l'arbre, jusqu'à ce qu'il arrive à cette échancrure; il en fait alors une nouvelle et continue de la même manière, jusqu'à ce qu'il soit parvenu à la

hauteur qu'il faut atteindre. Comme il doit y rester plus long-temps, il y pratique un escalier plus commode: il se soutient à la corde, et exécute son ouvrage avec les outils qu'il a apportés dans sa ceinture. On coupe soigneusement toutes les branches qui sont au-dessous de cette espèce de ruche, pour empêcher les ours d'y grimper. Ces animaux sont assez nombreux dans les forêts de l'Oural, et ce sont les ennemis les plus dangereux des abeilles: on emploie contre eux des armes et des piéges extraordinaires.

L'un des plus usités est de garnir le tronc de l'arbre extérieurement de couteaux recourbés ou de pointes de fer: l'ours les évite très-adroitement en grimpant, mais souvent ces crochets et ces pointes lui font perdre la vie quand il redescend; cependant il y a des exemples de vieux ours expérimentés, qui arrachent ces pointes avec leurs pattes en grimpant. On emploie avec plus de succès un gros bâton que l'on fixe devant l'ouverture de la ruche: l'ours le secoue avec la plus grande fureur, jusqu'à ce que, fatigué de ses efforts et par le bâton qui le repousse, il tombe sur des pieux aigus que

l'on a plantés au pied de l'arbre. La méthode la plus ingénieuse consiste en un piége très-simple : l'ours est emporté dans les airs sur une planche; éloigné du tronc de l'arbre, il est forcé ou d'attendre le chasseur, ou de se précipiter sur des pieux aiguisés, dont la terre est hérissée. La pie est encore un des ennemis des abeilles: on tâche de les en préserver, en entourant la ruche de branchages et d'épines.

Maraldi et d'autres écrivains soutiennent qu'on trouve rarement dans une ruche plus de 18,000 abeilles. M. Rytchkof pesa à Orenbourg des abeilles mortes; 75 pesaient un solotnik: cependant, pour ne point porter trop haut cette estimation, il n'en compta que cinquante. Dans ces lieux, un bon essaim pèse dix à douze livres, et les plus mauvais trois ou quatre : souvent deux ou trois se réunissent dans la même ruche; il y a des essaims qui pèsent dix-huit à dix-neuf livres. Suivant la base que nous avons donnée, il y aurait au moins 57,000 abeilles dans une ruche de douze livres, et au moins 112,000 dans celles de dix-neuf. Si cette observation ne détruit pas celle de Maraldi, elle prouve que les abeilles de

de France et celles d'Orenbourg sont deux espèces différentes.

On a soutenu que les abeilles ne composaient leur miel que du suc des fleurs ; mais on assure généralement que dans les environs d'Orenbourg elles sucent le sang, la chair et d'autres matières très-sales. Kytchkof voulut s'assurer par sa propre expérience si les abeilles mangeaient de la chair ; il fit mettre dans une ruche un poulet mort et plumé : il y resta trois ou quatre jours intact ; mais aussitôt qu'il commença à pourrir, les abeilles le dévorèrent, et il n'en resta que les os.

CHAPITRE IX.

De l'éducation des vers à soie.

LA soie est devenue d'une nécessité si absolue, qu'on tâche d'introduire l'éducation des vers à soie, même dans les pays situés au nord. Le luxe des habits de soie a été généralement adopté en Russie, même par les plus basses classes, surtout par les femmes : les sommes que l'on paie annuellement pour les soieries sont énormes; elles étonneraient, si on en pouvait faire le calcul exactement. Suivant Guldenstaedt, la Russie acheta, en 1768, pour 343,000 roubles de soies brutes, et pour 671,000 de soies manufacturées; mais il paraît qu'il n'a pas compris dans cette somme l'importation que l'on fait par terre des soies de la Perse : d'ailleurs, comme tous les articles d'importation ont prodigieusement augmenté depuis cette époque, il est vraisemblable que cette somme est beaucoup plus considérable maintenant. Un objet aussi important mérite d'autant

plus l'attention publique, que, tandis qu'on tire presque toutes les soieries des pays étrangers, la Russie renferme de vastes contrées qui offrent tous les avantages possibles pour élever les vers à soie.

Le mûrier, la seule nourriture des vers à soie, est indigène dans plusieurs contrées de la Russie méridionale; on en trouve deux espèces, le mûrier blanc, et le mûrier noir ou de Tatarie. Ces arbres croissent dans la Tauride, sur les rives du Térek, entre Mozdok et Kizliar; sur celles de la Kama, près Madjar; sur les bords de la Sarpa, à trente lieues de Sarepta; près du Don, à Azof et Tcherkask; sur les rives du Volga, à Astrakhan; près Tsaritsyn, dans les environs de l'Akhtouba; à Saratof, sur les bords du Khoper, près de Novokhopersk. On en trouve pareillement une grande quantité en Ukraine et dans le gouvernement de Cathérinoslaf, surtout à Bélovskaia, Koslovskaia, près de la forteresse de Ste Élisabeth, près de Poultava, Staroi-Senjarof, aux environs de Mirgorod et de Loubin, à Néjin, Batourin, Podlipnoié, Gloukhof et principalement aux environs de Kief. Comme dans tous ces lieux le mûrier

réussit très-bien en plein air, on pourrait aisément étendre la plantation d'un arbre si utile dans tous les pays situés entre le Dnepre et l'Oural jusqu'au 52e degré de latitude septentrionale, tels que les gouvernemens du Caucase, de la Tauride, de Cathérinoslaf, Voznesensk, Kief, Tchernigof, Kharkof, Saratof, Voronèje, Simbirsk, et dans les contrées tempérées de Kazan et d'Oufa. Jusqu'à présent on ne s'est occupé d'élever des vers à soie que sur le Térek, près d'Astrakhan; sur l'Akhtouba près Tsaritsyn, dans le gouvernement de Saratof; à Bélovskaia, à Kief et dans quelques autres lieux. On n'en a pas retiré tous les avantages que l'on pouvait en espérer.

Outre les mûriers sauvages qui croissent dans le Caucase, on trouve dans toutes les vignes situées sur le Térek des mûriers blancs et noirs, dont la graine vient de Perse. Il est certain que l'on pourrait beaucoup étendre ces plantations; cette occupation conviendrait aux Kosaques des lignes frontières du Térek et du Kouban. Comme ils aiment à se marier très-jeunes, on pourrait ne leur en accorder la permission ou ne leur donner

leur congé qu'à condition qu'ils plantassent un certain nombre de mûriers. Les vers à soies préfèrent les feuilles de mûriers blancs à celles des mûriers noirs: mais, comme l'on a remarqué que lorsqu'ils se nourrissent des dernières leur soie est plus forte, on commence par leur donner des feuilles de mûriers blancs, et on finit par les nourrir avec celles des mûriers de Tatarie. Les fruits que l'on ne consomme pas servent à composer une boisson spiritueuse qu'on laisse fermenter; elle ressemble à l'eau de cerises, et se vend à très-vil prix.

Dans le cercle de Tsaritsyn, au gouvernement de Saratof, le long de la rivière d'Akhtouba, le mûrier commence à devenir un arbre commun: cependant il n'y est pas d'une belle forme, et, comme il est exposé aux inondations du Volga et que les chasses des Kosaques et des Kalmouks lui font beaucoup de tort, il est impossible qu'il réussisse bien dans ce pays-là, si l'industrie de l'homme ne vient pas à son secours. En effet, depuis quelques années, on a fait des plantations régulières de mûriers dans des élévations artificielles dont le sol est assez humide, sans être exposé aux

inondations; et les inspecteurs de la culture de la soie ont fait construire des ateliers, où l'on élève les vers à soie plus commodément.

On pourrait aisément multiplier les plantations de mûriers le long de l'Akhtouba et dans les isles qui sont un peu élevées, ainsi que sur toute la partie méridionale du Volga, sur la Kouma et jusqu'au Térek: cette occupation conviendrait aux habitans de ces contrées stériles et arides, et pourrait les métamorphoser en une des provinces les plus florissantes de l'empire. Jusqu'à présent on ne s'occupe de l'éducation des vers à soie que dans deux villages situés sur l'Akhtouba; on les nomme *Bezrodnié*, parce que les premiers habitans étaient des vagabonds dont l'origine était inconnue. Les bestiaux et la pêche sont une si grande ressource pour les habitans de ces deux villages, que certainement ils auraient renoncé à élever des vers à soie, si les inspecteurs du gouvernement ne les y eussent pas contraints: ils sont obligés de fournir une certaine quantité de soie dont le prix est fixé. Dès l'année 1720, un négociant russe, nommé Doukhof, avait commencé à élever des vers à soie sur l'Akhtouba:

cet établissement ne réussit pas ; mais, en 1756, il fut rétabli aux dépens de la couronne. Le produit en est si peu considérable que, suivant le témoignage, d'un voyageur on n'y retire actuellement que trois ou quatre pouds de soie : aussi le climat est-il peu favorable à ce genre d'industrie, et quelquefois tous les vers à soie périssent par le froid 47. Au milieu de mai, on est obligé de ramasser dans des bateaux les feuilles de mûriers, parce que les débordemens du Volga arrivent alors ; et c'est le temps où les vers à soie commencent à grossir.

Dans les environs de Kief, il y a beaucoup de mûriers : non-seulement il y en a une petite forêt dans le jardin impérial, mais on en voit devant la plupart des maisons ; d'ailleurs ils y sont très-gros, et ont ordinairement dix-huit pouces de diamètre. A Podol, l'un des fauxbourgs de Kief, on voit une plantation impériale de mûriers de plus de cinq cents gros arbres, et un atelier pour élever les vers à soie ; cependant cet établissement n'est regardé que comme un amusement : les habitans de la ville ne s'en occupent pas du tout, quoique cela pourrait leur être très-avantageux.

Les établissemens que l'on a faits à Astrakhan, et dans les autres lieux dont nous avons parlé, ne sont pas en meilleur état: le produit de ce genre d'industrie mérite à peine d'être compris au nombre des revenus de l'empire de Russie.

On ne peut douter qu'il ne fût d'une grande utilité pour la Russie de donner des soins à l'éducation des vers à soie, et il est certain qu'il y a plusieurs contrées où l'on pourrait s'en occuper avec le plus grand succès. Il faudrait trouver le moyen d'engager les habitans des provinces méridionales à se livrer à une occupation si importante et si lucrative. Les établissemens impériaux n'ont pas eu le succès que l'on en avait espéré, et il est vraisemblable qu'ils n'atteindront jamais le but que l'on se propose. Pour faire fleurir ce genre d'industrie, il faut animer le zèle des particuliers, et le meilleur moyen est de leur en faire connaître tout l'avantage. Le gouvernement pourrait publier une instruction à la portée du peuple sur la manière d'élever les vers à soie, et s'appuyer des exemples de quelques étrangers expérimentés: il pourrait accorder des primes pour la plantation

des mûriers et des récompenses proportionnées à la quantité de soie que l'on aurait recueillie; il pourrait encore en assurer et faciliter le débit, etc. Ces moyens et plusieurs autres encore sont au pouvoir des chefs des gouvernemens et des personnes qui se trouvent à la tête de l'administration; c'est de leur zèle et de leur activité qu'en dépend le succès. Le comte de Hertzberg, ministre en Prusse, a donné un exemple de ce que l'on peut exécuter en adoptant de pareilles mesures; il est digne de trouver des imitateurs: il réfute victorieusement ceux qui, par ignorance et souvent par apathie, s'opposent à toutes les entreprises utiles.

Ce fut en 1751 que Frédéric II prit la résolution de faire élever dans ses états des vers à soie: cette entreprise eut tant de succès, qu'en 1784 on comptait plus d'un million de mûriers, et que, dans la même année, le produit de la soie montait à plus de quatorze mille livres, que l'on manufacturait dans le pays et dont on faisait de très-belles étoffes. Cet exemple prouve que, quoique les états prussiens soient situés au nord, on peut y élever des vers à soie, malgré le préjugé que l'on a

voulu établir. Les échantillons de soie qu'on a envoyés de Prusse en Italie ont été trouvés de la même qualité que la meilleure soie de Piémont et de Lombardie: depuis que les fabricans prussiens sont revenus de leur prévention, ils préfèrent cette soie à celle qu'ils tirent des pays étrangers, surtout pour faire des bas et de fortes étoffes. Les moyens dont on s'est servi, et que l'on emploie encore, ont été d'abord de faire aux cultivateurs de fortes avances, objet pour lequel le roi employa plus de cent mille écus: ensuite on obligea les fermiers des domaines de la couronne à planter un certain nombre de mûriers; on distribua des prix, on établit des inspecteurs, on publia des instructions pour les ministres de campagne et les maîtres d'école, etc. Malgré tous ces soins, l'éducation des vers à soie commençait à décheoir depuis 1784: pour y remédier, le roi établit, en 1788, un département particulier avec un fonds de 12,000 écus; le comte de Hertzberg se chargea gratuitement de le présider et de diriger ses travaux. Depuis cette époque, cette branche d'industrie a fait de nouveaux progrès dans les états prussiens, et il est vraisemblable

que dans peu l'éducation des vers à soie sera une occupation nationale, comme elle l'est devenue en Italie, où Justinien l'établit, et en France, où Henri IV l'introduisit contre l'avis du grand Sully.

CHAPITRE X.

De l'exploitation des mines.

LA Russie possède une si grande quantité d'animaux et de végétaux différens, que cet empire pourrait se passer des trésors que la terre renferme dans son sein. Un sol fertile et un climat favorable aux productions les plus variées suffisent à un peuple nombreux et laborieux, surtout quand sa situation facilite l'exportation de ses productions. Tout ce qui est nécessaire à la vie croît en Russie en abondance, et même spontanément dans plusieurs provinces : quant aux choses qui tiennent à l'agrément et au luxe des habitans, elle se les procure par l'échange de ses productions qui sont partout recherchées et nécessaires. Outre ces avantages, la Russie a le bonheur de posséder des mines, qu'on peut comparer aux plus riches de l'univers : leur exploitation a établi, depuis un siècle, un genre d'industrie très-lucratif, et leur produit étonnant a fourni au gouvernement

les moyens de former les entreprises les plus extraordinaires. Pour faire connaître l'état actuel de cette branche d'industrie, il sera nécessaire de tracer les époques les plus intéressantes de son histoire, qui n'est pas à la vérité très-ancienne, mais dont les événemens sont très-remarquables.

La Sibérie en devint le principal théâtre, cent ans après que la Russie en eut fait l'acquisition, sans présumer alors combien elle lui serait importante: car, quoique cet empire immense renferme presque partout des minéraux aussi utiles que précieux, on ne peut comparer la partie européenne à celle de l'Asie. Les mines dont on tire actuellement le plus grand produit sont situées dans les monts Ourals, Altais et de Nertchinsk: celles qui sont dans les monts Olonets et dans plusieurs autres contrées de l'empire sont moins importantes. Les monts Ourals renferment de l'or, du fer et du cuivre: ils sont les plus riches de l'empire. Les monts Altais produisent le plus d'or et d'argent: on y trouve aussi de l'or et de l'argent minéralisé avec du plomb, du cuivre et du fer. Il y a dans les monts de Nertchinsk de riches mines de plomb minéralisé d'or et d'argent.

La découverte et l'exploitation de ces mines ne datent que du commencement de ce siècle: les tentatives que l'on avait faites avant cette époque, pour découvrir des métaux, sont peu remarquables. La nation possède cependant des mines de fer depuis un temps immémorial: les paysans ramassaient ce métal, le fondaient et en faisaient des outils: quand ils n'en avaient point, ils se servaient d'un bois compacte qu'ils mettaient dans des marais pour le durcir; cela se pratique encore dans quelques contrées de l'empire. Les mines furent jadis exploitées en Sibérie par une nation que l'on distingue sous le nom de Tchoudes: leurs travaux sont attestés par les nombreux déblais que l'on voit encore aujourd'hui; ces monceaux servent quelquefois d'indices pour découvrir des mines [48].

Ce ne fut que sous le règne d'Ivan Vassiliévitch I, qu'on s'appliqua sérieusement à la recherche des minéraux. Ce prince envoya, en 1491, deux Allemands dans les environs de la Petchora pour y faire des découvertes minéralogiques: ils parvinrent à trouver des minières d'argent et de cuivre; mais on n'est pas instruit de la continuation

de leurs recherches. Sous le règne d'Ivan Vassiliévitch II, les Anglais, par un traité conclu en 1569, obtinrent la permission de chercher des mines de fer et de le fondre, à condition qu'ils instruiraient les Russes dans ces travaux et qu'ils paieraient un *denga*, ou demi-stuvre, pour chaque livre qu'ils exporteraient.

Ce fut sous le tsar Alexis Michaïlovitch que l'on établit la première mine de Russie, à quatre-vingt-dix verstes de Moscou. Deux étrangers, un Danois et un Hollandais, étaient venus faire le commerce à Moscou et avaient trouvé du fer dans les environs: ils demandèrent et obtinrent la permission d'exploiter cette mine. A la mort du Danois, la moitié de la mine échut au tsar; il la donna à un Narichkin, et cette famille la possède encore actuellement: les descendans du Hollandais conservèrent la possession de l'autre moitié. Les mineurs et les forgerons sont des Allemands, qui se sont établis dans ces lieux, il y a plus de cent ans.

Ces mines étaient les premières et les seules qui fussent établies en Russie avant Pierre-le-Grand: ce monarque les visita et y

travailla lui-même, avant d'entreprendre ses voyages dans les pays étrangers. En 1698, lorsqu'il s'arrêta en Saxe, il s'instruisit lui-même dans les mines de ce pays, et pria le roi de Pologne de lui céder quelques mineurs. L'année suivante, il en vint douze en Russie, avec un maître mineur et un éprouveur, nommé Bluher: ils trouvèrent du fer dans les environs de Kazan et de Kalouga, et ils commencèrent à exploiter les mines. L'empereur ayant trouvé qu'il n'avait pas assez d'ouvriers envoya Bluher en Saxe en 1701: cet homme revint la même année avec plusieurs mineurs experts, et se rendit aussitôt à Olonets, où il commença à exploiter une mine de cuivre. Les voyages que Bluher fit dans la suite donnèrent lieu à la découverte des mines de Sibérie: en 1703, on l'envoya dans les montagnes de Permie; il trouva près de Solikamsk une ancienne mine; il remonta la Kama, et, peu de temps après son retour à Moscou, il fit un nouveau voyage aux environs d'Azof, à Astrakhan et au Caucase.

L'empereur ayant nommé alors directeur des mines d'Olonets le lieutenant-colonel Hennin,

Hennin, cet étranger actif rétablit ces mines qui étaient en mauvais état, au point qu'elles fournirent la grosse et la petite artillerie, ainsi que les autres munitions de fer de la flotte. En 1719, Hennin parcourut une grande partie de l'Europe, pour acquérir des connaissances sur l'art des mines: à son retour il amena, avec la permission des rois de Prusse et de Pologne, plusieurs maîtres mineurs: il établit par leurs soins à Olonets un grand nombre de filières, de laminoirs, de forges et d'autres usines que l'eau mettait en mouvement.

Ses rapports ayant prouvé qu'il y avait des métaux dans presque tout l'empire, Pierre-le-Grand fonda le collège des mines en 1719: il envoya Hennin en Sibérie, avec le titre de directeur des mines, pour achever les travaux que l'on y avait commencés; il érigea à Cathérinebourg un tribunal supérieur et un autre à Perm; il établit un grand nombre de forges, fonderies et autres usines.

Ces derniers établissemens eurent un si grand succès, que, dans l'espace de six ans, le produit des métaux surpassa de beaucoup les frais qui y avaient été employés. En 1726

et 1727, il envoya annuellement à Moscou, par eau, en se servant des communications que l'on avait établies, 9 à 10,000 pouds de cuivre, et 140 à 150,000 pouds de fer en barre, sans parler d'une grande quantité de cuivre et de fer ouvragé. Son zèle et ses talents le firent nommer lieutenant-général de l'artillerie et directeur-général de toutes les mines de fer et de cuivre en Sibérie.

L'exploitation des mines qui n'avait, pour ainsi dire, commencé que sous le règne de Pierre-le-Grand, fut favorisée de toutes les manières imaginables par ce prince sage et infatigable. En 1716, l'empereur, par un manifeste, avait engagé ses sujets à s'occuper des travaux des mines. Trois ans après, il établit le collège des mines et défendit aux Voïvodes de se mêler de cette partie de l'administration. En même temps, considérant que *son empire était riche en trésors souterrains, et que cette belle branche d'industrie avait été négligée jusqu'alors, soit par ignorance, soit par les craintes qu'inspirait aux particuliers l'incertitude de leur possession*, il jugea nécessaire d'établir des privilèges très-importans pour encourager à la recherche des

métaux et à l'exploitation des mines [49]. Par un oukase de 1720, les privilèges furent étendus sur tous les étrangers sans aucune distinction. D'autres réglements avaient pour objet d'empêcher qu'on ne fît naître des obstacles aux individus qui s'occuperaient de la recherche des métaux : ils regardaient la conservation des forêts dont le bois est employé pour les forges, et ordonnaient d'élever sur la frontière des forteresses pour la sûreté des mines.

Tel était l'état des mines en Russie, lorsque Pierre-le-Grand quitta un trône qu'il avait tant illustré. Cet empire possédait alors plusieurs mines de fer et de cuivre ; mais la découverte des riches mines d'or et d'argent du Kolyvan, qui sont le Potosi de la Russie, était réservée à ses successeurs. Un riche particulier, nommé Akinfi Démidof, possesseur de quelques mines de l'Oural, eut en 1725 des avis sur les travaux des Tchoudes et les excavations qu'ils avaient faites dans les monts Kolyvans, et les fit visiter par ses mineurs allemands. Comme on trouva ces montagnes riches en cuivre, il établit une mine sur les bords du lac Kolyvan, en 1727. Le nombre de ses ouvriers s'accrut bientôt d'une

foule de vagabonds, qu'il eut la permission d'employer dans ses mines ; on lui assigna en même temps un nombre considérable de paysans de la couronne. Les premières mines que l'on ouvrit étaient de cuivre ; le métal contenait dans la mine à peu près sept à huit pour cent de cuivre minéralisé d'argent.

Sous le règne de l'impératrice Anne, le produit des mines était déjà si considérable, que, pour faire tomber le fer de la Suède, on taxa celui de Russie à 56 kopeks le poud. On continua d'exploiter les mines d'argent de Nertshinsk, qui avaient été découvertes en 1704 ; mais elles ne rapportaient pas autant alors que dans la suite. En 1739, on découvrit les premiers filets d'or dans les montagnes d'Olonets : on y établit aussitôt la mine de Voits, que l'on abandonna quelque temps après. Ce fut sous ce règne que le bruit se répandit, que les mines de Kolyvan renfermaient du cuivre tenant argent ; le collège des mines de Cathérinebourg en ordonna l'examen, mais ce rapport fut si avantageux pour le possesseur, que Démidof en conserva le produit comme auparavant.

Il y eut de grands changemens sous ce règne dans la direction des mines. En 1733, on établit une commission qui fut chargée d'examiner les mines de fer et de cuivre de tout l'empire, qui appartenaient tant à la couronne qu'aux particuliers : elle devait faire le rapport exact de leur produit et de leur état. Peu de temps après (1736), le collège des mines, établi par Pierre-le-Grand, fut cassé, et on le remplaça par un directoire-général des mines. Le baron Schoenberg, qui avait été autrefois surintendant des mines de Saxe, en fut nommé président ; il parvint à faire supprimer la chancellerie des mines de Sibérie. Par un oukase de 1737, on établit des espèces d'emphythéoses : chaque particulier travaillant aux mines de la couronne, reçut, outre son traitement, dix fermes de la couronne, s'il était gentilhomme, et cinq s'il ne l'était pas : chaque ferme devait être habitée par quatre paysans mâles ; cette concession avait aussi lieu pour ses descendants, s'ils restaient attachés aux mines ; une fille même conservait cette propriété, si elle épousait un mineur. Le réglement qui parut le 3 mars 1739 était plus important que toutes ces

ordonnances: il portait que toutes les mines de la couronne devaient être cédées à des compagnies 50. Le baron de Schoenberg donna le premier l'exemple d'une pareille entreprise: il se chargea des mines que l'on avait découvertes dans quelques isles de la mer blanche et de la mer glaciale, ainsi que du Blagodat, (grande montagne formée de pierres d'aimant, dans les monts Ourals) et de toutes les usines qui en dépendent. Le peu de durée de ces établissements a empêché de juger de leur utilité. Dès l'année 1741, le directoire général des mines fut supprimé; on rétablit le collège, tel que Pierre-le-Grand l'avait fondé. On ôta aussitôt au baron de Schoenberg les mines de Blagodat et de Laponie; les premières furent abandonnées encore pendant quelque temps à un entrepreneur, mais en 1762 elles retournèrent à la couronne.

Sous l'impératrice Élizabeth, l'histoire des mines de Russie acquiert tous les ans un nouvel intérêt. Les mines de Nertchinsk furent exploitées avec le plus grand succès. Depuis qu'elles avaient été découvertes jusqu'à l'année 1751, elles n'avaient fourni en tout que 587 pouds, 7 livres et 54 zolotniks d'argent

dont on n'avait point extrait l'or; en 1756 leur produit s'accrut tout à coup, et, dans la seule année 1759, elles fournirent près de $173\frac{1}{2}$ pouds. On tira aussi plus d'or de la mine de Voits dans les monts Olonets. En 1754, on commença à exploiter les mines d'or de Bérézof dans les monts Ourals, mais elles n'ont été importantes que sous le règne de Catherine II. Enfin la couronne fit l'acquisition des mines de Kolyvan, qui ramenèrent l'âge d'argent en Russie. A la première perquisition faite en 1732, Démidof avait été confirmé dans la possession de ses mines: mais dix ans après un de ses ouvriers, mécontent de lui, ayant disparu avec de riches minérais, Démidof, craignant avec raison qu'il ne les portât à St. Pétersbourg, résolut de le prévenir. Le cabinet envoya en 1745 une commission qui prit possession de ces mines au nom de la couronne, parce qu'aucun particulier ne devait posséder des mines d'or ou d'argent [51]. En 1748, on commença à exploiter la mine d'argent de Schlangenberg; insensiblement on ouvrit un grand nombre de mines, mais aucune jusqu'à présent n'a autant rapporté que celle de Schlangenberg.

L'époque la plus brillante pour les mines de la Russie est le règne de l'impératrice Catherine II. Aussitôt qu'elle fut montée sur le trône, elle plaça des gens intelligents et honnêtes, et prit les mesures les plus rigoureuses pour réformer les abus et arrêter les dilapidations : par ce moyen elle en retira bientôt un revenu qui étonna l'Europe ; cet événement est sans contredit un des plus glorieux et des plus remarquables de son règne. Suivant un calcul appuyé sur des faits constatés, on peut évaluer le revenu annuel de toutes les productions minérales, y compris le sel, dans les premières années du règne de Catherine, à dix millions de roubles, à douze dans la suite, et enfin à plus de treize. En n'admettant que dix millions par an, il en résulte que la Russie, depuis 1763, a tiré de ses mines et de ses salines plus de 300 millions de roubles. Le précis sommaire que nous allons donner de l'état actuel des mines de Russie, prouvera cette assertion [52].

Des deux mines d'or que possède la Russie, celle de Bérézof dans les monts Ourals près de Cathérinebourg est sans contredit la plus importante. Elle rapporte annuellement 400,000

pouds de minéral qui rendent, l'un portant l'autre, sur 1000 pouds de minéral, 40 jusqu'à 60 zolotniks d'or fin [53]. Il y a trois lavoirs qui dépendent de ces mines : l'un sur la Pychma, l'autre sur le ruisseau de Bérézof, le troisième sur l'Ouktous ; ils ont en tout 861 tables à laver la mine. Le nombre des ouvriers employés à ces travaux est de plus de 2000 hommes ; il y en a plus de 1200 occupés tous les jours. Il n'y a plus de paysans attachés à ces mines.

Les mines de Bérézof ont fourni annuellement, trois, quatre, cinq, six, et les dernières années sept pouds d'or. Depuis le commencement de l'exploitation de cette mine en 1754, jusqu'à l'année 1788, on en a tiré 120 pouds d'or valant 1,198,000 roubles ; en déduisant les frais, le bénéfice s'est trouvé être de 480,000. En évaluant ces métaux suivant le titre des monnaies, et en rapportant la valeur du cuivre qui sert à payer les ouvriers à celle de l'or, ce bénéfice s'élevait à près de 800,000 roubles.

La mine d'or de Voits, dans les monts Olonets, ne rapportait annuellement que quelques livres d'or : depuis 1744 à 1770, en tout

57 livres. Elle a été abandonnée depuis plusieurs années, parce que son produit était trop peu considérable.

Les mines d'argent les plus importantes sont celles de Kolyvan dans les monts Altais; elles sont exploitées pour le compte de la couronne depuis 1745. La principale minière est celle de Schlangenberg; c'est une des plus riches qui soient connues; celle de Séménofskoi occupe la seconde place. Il y en a encore d'autres moins importantes, et auxquelles on ne travaille pas toujours; celle de Filipovskoi sur l'Oulba, qu'on a ouverte nouvellement, promet de valoir un jour le Schlangenberg. On tire annuellement de ces différentes minières au-delà de deux millions de pouds de minéral; mais depuis quelque temps sa valeur intrinsèque a beaucoup baissé. Dans le commencement, on retira d'un poud de minéral cinq ou six zolotniks d'argent minéralisé avec de l'or : dans la suite on n'en a trouvé que 4, et depuis 1785 seulement $2\frac{1}{2}$. Il y a cinq forges pour la fonte de ces métaux; la direction réside à Barnaoul. En 1786, on comptait 5,400 ouvriers et forgerons, et 54,000 paysans attachés aux mines et chargés de

couper le bois ; les officiers, les soldats et les employés des chancelleries ne sont point compris dans ce nombre. Les frais annuels étaient de 400,000 roubles : la moitié se payait en cuivre monnoyé sur les lieux, l'autre en billets de banque.

Depuis l'année 1745, que la couronne est en possession de ces mines, jusqu'à l'année 1787, on en a tiré 24,460 pouds d'argent fin, et plus de 830 pouds d'or fin : la valeur totale excède 30 millions de roubles [54]. Tous les frais, en y comprenant même ceux de l'affinage qui se fait à St. Pétersbourg, ne vont point au-delà de 7 millions; ainsi le bénéfice est de plus de 23 millions de roubles : il paraîtra bien considérable, si l'on fait réflexion que toute la dépense se fait en cuivre qu'on gagne et frappe sur le lieu même, et dont la somme n'est pas estimée à sa véritable valeur.

Les mines d'argent de Nertchinsk, qui sont plutôt des mines de plomb tenant or et argent, ont été découvertes en 1704, et, depuis cette époque, on les a toujours exploitées ; mais avec un succès très-varié. On tire annuellement de différentes minières plus ou moins riches, à peu près 2 millions de pouds

de minéral; mais il est très-peu chargé d'argent: à peine dans un poud peut-on en extraire 2 zolotniks ou un zolotnik et demi. On emploie cinq forges à fondre ce minéral: celle de Staroi-Nertchink est la plus considérable, et c'est là qu'est le principal comptoir. Les mineurs et les forgerons sont à peu près au nombre de 2,000; les paysans chargés d'abattre le bois sont au nombre de 13,000. On évalue les frais annuels à 200,000 roubles, que l'on paye en cuivre et en billets de banque.

Depuis 1704 jusqu'en 1787, on a tiré de ces mines 11,644 pouds d'argent; depuis 1752, on a fait le départ de 32 pouds d'or 55. La valeur de l'or et de l'argent fait à peu près la somme de 10 millions de roubles.

Suivant ces calculs, on trouvera que, depuis 1704 jusqu'en 1788, le total du produit des mines d'or et d'argent a été de 1000 pouds d'or et de plus de 36,000 pouds d'argent; la valeur totale est de plus de 45 millions de roubles, et les frais ne vont pas à 15 millions.

Les principales mines de cuivre de l'empire de Russie sont surtout dens les monts

Altais, Ourals et d'Olonets. Les monts Ourals renferment les minières les plus riches; elles occupent toutes les usines que l'on trouve dans les gouvernements de Perm, Oufa, Viatka et Kazan. En 1779, on y comptait 60 minières de cuivre et 229 fourneaux; en 1782, on y fondit plus de 190,752 pouds de cuivre [56]. On trouve aussi dans les monts Altais une minière considérable : on y tire des mines d'argent une assez grande quantité de cuivre; le produit annuel est à peu près de 15,000 pouds. En 1782, on monnoya 18,793 pouds de cuivre. Les monts Olonets et les autres mines de cuivre ne rapportent que quelques centaines de pouds de ce métal.

On voit que le produit annuel du cuivre est en tout de 200,000 pouds : la valeur en argent, en évaluant seulement le poud à 10 roubles, fait la somme de deux millions de roubles. Comme cependant, depuis quelques années, le cuivre n'est plus aussi abondant, on ne peut plus compter sur la même quantité de ce métal, mais en revanche son prix a haussé considérablement.

Les mines de fer sont, après les salines, la plus grande richesse minéralogique de la

Russie. On sait que cet empire renferme, dans toutes ses montagnes et dans plusieurs plaines, une quantité prodigieuse de ce métal; on en trouve toutes les espèces dont les métallurgistes font mention. Les mines les plus riches sont dans les monts Ourals: en 1779 on y comptait 70 fourneaux et 532 forges en activité. Il y a encore deux usines dans les monts Altais et Sagans et plusieurs dans les gouvernements d'Olonets, Vologda, Nijegorod, Kostroma, Koursk, Toula, Tambof, etc. On peut porter avec assez de certitude le nombre des fourneaux dans tout l'empire à 100, et celui des forges à 800. Outre les grandes usines, il y a une quantité de forges entretenues par les paysans; ils fondent le fer dans de petits fourneaux et en font différentes sortes d'outils. On en trouve surtout dans les gouvernements d'Olonets et d'Archangel, dans quelques contrées situées sur le Volga, dans la Sibérie près de Krasnoiarsk, Iénisaisk, etc. La plupart des forges s'occupent de la fonte du fer en roche qui est le plus abondant; les autres de celle du fer que l'on tire du limon et du sable.

En 1782, les usines de l'Oural qui sont situées dans les gouvernements de Perm, Oufa et Viatka, ont produit 3,940,400 pouds de fer de forge [57]: on peut évaluer le produit des autres gouvernements de la Russie et de la Sibérie au moins à un million de pouds [58]. Il s'ensuit que, sans compter les ouvrages de fonte, on exploite annuellement dans tout l'empire 5 millions de pouds de fer, dont la valeur, d'après les prix actuels, est pour le moins de 4,500,000 roubles. Le minérais donna ordinairement au-delà de 50 pour 100 de fer brut, quelquefois moins. Pour avoir cinq millions de pouds de fer de forge, il faut, suivant la manipulation actuelle, $7\frac{1}{2}$ jusqu'à 8 millions de fer brut; ce qui suppose au moins 15 millions de pouds de minérais.

L'administration des mines de la Russie a changé entièrement sous le gouvernement de Catherine II; mais les privilèges qui avaient été accordés autrefois, ont été confirmés et étendus, aux dépens même de plusieurs prérogatives de la couronne.

On sait que les mines appartiennent ou à la couronne ou à des établissements publics, ou à des particuliers. La couronne possède

toutes les mines d'or et d'argent dont nous avons parlé: il est difficile de déterminer au juste sa part de celles de cuivre et de fer; cependant, d'après différentes données, on la peut porter à un sixième des premières et à un huitième des mines de fer.

Toutes les mines étaient autrefois sous la direction du collège des mines. Nous avons dit plus haut, qu'il avait été fondé par Pierre-le-Grand, supprimé en 1736, et rétabli en 1741 : les tribunaux supérieurs et inférieurs des mines en dépendaient. Sous le règne de Catherine II, cette administration a été absolument changée; les mines de la couronne sont maintenant sous la direction du cabinet ou du sénat.

La direction du cabinet s'étend sur toutes les mines d'or et d'argent du Kolyvan et de Nertchinsk; leur administration est réglée de la manière suivante. On a établi dans chaque usine principale un comptoir, qui est présidé par un surintendant des mines ou un directeur des fonderies. Les mines de Kolyvan ont six comptoirs, et celles de Nertchinsk en ont autant; le principal comptoir des premières est à Barnaoul, celui des dernières est

à

à Nertchinsk. Les six comptoirs sont soumis à l'expédition des mines, que préside le surintendant. L'inspection générale est confiée à un chef (*natcholnik*) : c'est un conseiller d'état qui occupe cette place à Kolyvan, et un conseiller de collège à Nertchinsk. Enfin le cabinet de St. Pétersbourg a la haute direction de tous ces dicastères : ce département étant chargé de plusieurs autres affaires, on y a établi une expédition des mines, présidée par un général-major. Outre deux conseillers et les commis de chancellerie qui y sont attachés, il y a encore plusieurs surintendants des mines et directeurs des fonderies, qui y sont employés à différentes fonctions. Les employés des mines ont le même rang que les officiers de génie et d'artillerie, et portent un uniforme particulier [59].

Toutes les autres mines de la couronne dépendent du sénat, suivant la nouvelle administration des gouvernements, ordonnée par l'impératrice Catherine II. Dans chaque gouvernement il y a une chambre des finances ; s'il y a des mines, cette chambre les dirige aussi, et alors elle est augmentée d'une expédition. Les chambres des finances sont

immédiatement sous les ordres du sénat, auprès duquel il y a une expédition des mines, chargée seulement de vérifier les comptes. Les mines sont administrées par des directeurs et inspecteurs, qui font leur rapport aux chambres des finances et en reçoivent des ordres: le comptoir pour le départ de l'or et de l'argent est établi à St. Pétersbourg; il est sous l'inspection du procureur-général.

La banque d'assignation est jusqu'à présent le seul établissement public qui possède des mines; elle acheta, il y a quelques années, les mines de cuivre et de fer que Mr. Pokhadiachin possédait dans le gouvernement de Perm 60. L'administration en est confiée à une expédition, qui est adjointe à la banque, et à une direction qui se trouve sur les lieux et qui a sous ses ordres trois comptoirs de mines et un comptoir de roulage.

Les mines des particuliers ont été tellement favorisées sous le règne de Catherine II, qu'on ne pourra guères citer d'état dont les habitans jouissent d'autant de privilèges et d'immunités. Autrefois le droit d'exploiter des mines n'appartenait qu'à ceux qui pouvaient posséder des propriétés, prérogative

dont la noblesse seule jouit en Russie; mais les ordonnances de Catherine II accordent le droit d'établir des usines et de les exploiter, 1°. à tous les propriétaires nommément, 2°. à la noblesse, et 3°. aux notables de la bourgeoisie * et aux bourgeois des deux premières classes. Cependant depuis qu'on exploite les mines en Russie, une partie en avait appartenu à des roturiers de la classe des marchands; mais leurs mines se trouvaient ou sur des terres appartenantes à la couronne, ou dans le pays des Tatars, des Bachkirs, des Vogoules et d'autres peuples de la Sibérie; et ils n'avaient que la jouissance des forêts (toujours, ou pendant un temps déterminé) avec la permission d'exploiter des mines, sans que le sol leur appartînt pour cela. Suivant les ordonnances de Pierre-le-Grand, ils devaient payer au propriétaire $\frac{1}{32}$ de leur bénéfice : l'impératrice Anne fixa cette imposition à 2 pour 100 de toute la mine: Catherine II la supprima entièrement sur toutes les mines

* Les notables de la bourgeoisie composent un corps séparé et distingué des autres classes de citadins. Voyez dans la suite l'article de la constitution civile des habitans.

qui étaient sur les terres de la couronne. Les possesseurs de mines roturiers ne peuvent point acheter de serfs, quoiqu'autrefois il leur fût permis d'en acheter pour les fabriques et les manufactures; ce qui fait qu'il y en a encore plusieurs qui en possèdent. Ainsi les mines des nobles qui sont établies sur les terres de la couronne, ne diffèrent de celles des roturiers, que parce que les premiers ont le droit d'avoir des serfs.

Quant à ce qui regarde les droits de propriété sur les mines, les différents privilèges accordés sous les règnes précédents ont été non-seulement confirmés par l'impératrice, mais elle les a considérablement étendus par l'édit de l'année 1782 [61]. Suivant cette ordonnance, le droit de propriété s'étend sur toutes les productions et minéraux cachés dans la terre et nommément sur les mines d'or et d'argent, à la réserve d'un dixième qui doit être payé à la couronne. Il est étonnant que depuis cette époque personne n'ait commencé à exploiter de mines d'or ou d'argent et qu'aucun particulier n'en possède encore en Russie, quoiqu'il soit prouvé qu'il y a dans plusieurs endroits de riches mines de

ces métaux, qui sont connues de quelques propriétaires : on pourrait excepter un certain Sibiriakof, qui en a découvert dans les montagnes de Nertchinsk ; mais elles lui avaient été cédées avant cette ordonnance.

Les mines des particuliers payent les impositions suivantes: les mines d'or et d'argent, la dixième partie de leur produit; celles de cuivre, 1°. la dixième partie de cuivre en nature. Nous avons déjà vu que cette imposition du dixième a été fixée par une ordonnance de Pierre-le-Grand. Par un oukase du 7 août 1762, il fut ordonné qu'il serait payé en nature ; et, suivant un oukase du 23 juin 1794, toutes les forges de cuivre appartenantes à des particuliers, mais construites aux frais de la couronne, ou sur des terres qui lui appartiennent, ou qui ont reçu des bois ou des paysans, doivent encore payer outre le dixième dix pouds sur 100: les usines qui n'ont pas les mêmes avantages, payent encore 5 pouds ; les impositions des premières sont donc de 20 pour 100 du cuivre exploité, et celles des autres de 10. 2°. Outre cet impôt, la moitié du cuivre qui reste, doit être livrée à raison de $5\frac{1}{2}$ roubles à la couronne :

autrefois on devait livrer les deux tiers; Catherine II, par un oukase du 28 juin 1780, réduisit cette livraison à la moitié, et, par le manifeste pour l'établissement de la banque d'emprunt, tous les propriétaires qui exploiteraient à l'avenir une plus grande quantité de cuivre qu'ils n'avaient fait jusqu'alors, furent libérés de cet impôt. La vente de l'autre moitié est libre, et on peut l'exporter en payant un droit assez léger. La couronne paye actuellement le poud de cuivre, quand elle l'achète par contrat, 10 roubles. 3°. Enfin chaque fourneau pour fondre le cuivre payait autrefois annuellement 5 roubles: mais, par l'oukase du 23 juin 1794, cette imposition a été doublée; ainsi on paye maintenant 10 roubles.

Les mines de fer payaient autrefois, au lieu du dixième, 4 kopeks pour chaque poud de fer brut: depuis le 23 juin 1794, ce droit a été doublé dans les mines qui ont été établies à l'aide de la couronne, et les autres payent 2 kopeks de plus. Ainsi chaque poud des premières paye 8 kopeks, et des dernières 6. 2°. On paye de chaque haut fourneau 200 roubles par an: cette imposition n'était que de 100 roubles avant le 23 juin 1794.

3°. Le droit d'exportation de chaque berkovets de fer en barres est de 37 kopeks. Autrefois les propriétaires particuliers étaient obligés de fournir à l'amirauté et à l'artillerie du fer et des munitions de guerre à un prix fixé en 1715 et en 1728 ; ce droit fut supprimé en 1779. Tous les autres métaux et minéraux sont absolument exempts d'impôts.

Quoique ces contributions soient très-considérables[62], l'exploitation des mines est cependant si avantageuse, que plusieurs possesseurs roturiers y ont accumulé de très-grandes richesses. Dans les mines de l'Oural par exemple, les frais du fer en barres ne montent ordinairement qu'à 40 kopeks pour le poud ; ils ne surpassent jamais 50 kopeks. Les mines de cuivre sont presqu'aussi avantageuses, et c'est surtout le fer en barres et la rosette qui donnent le plus grand bénéfice : c'est par cette raison que les propriétaires ne s'occupent que de l'exploitation des métaux et négligent de les travailler. Le débit du fer est très-considérable dans l'intérieur de l'empire, mais la plus grande partie est exportée par mer dans les pays étrangers. On le transporte toujours par eau à St. Pétersbourg,

malgré le grand éloignement. Les frais de ce transport depuis les mines de l'Oural jusqu'à la capitale montent ordinairement à 15, quelquefois à 20, et rarement à 25 kopeks. Le poud de fer, livré à St. Pétersbourg, ne coûte par conséquent au propriétaire de la mine que 55 ou au plus 60 kopeks; ces dernières années, il se vendait 110 et même 120 kopeks. On transporte ordinairement le cuivre à Moscou, Makarief et St. Pétersbourg, et l'on en emploie la plus grande partie dans le pays. Le prix de ce métal à Cathérinebourg était autrefois de 9 roubles le poud; il baissa quelque temps après, mais il est haussé maintenant depuis que l'exportation en est permise [63].

Nous avons déjà dit plus haut, que la plus grande partie des mines des particuliers appartient à des gentilshommes, mais qu'il y a aussi plusieurs bourgeois et marchands qui en possèdent. Depuis que la famille Pokhadiachin a vendu à la banque ses mines de cuivre, les plus riches appartiennent aux Tourtchaninof, Louguinin, Stroganof, etc. Les mines de fer les plus importantes sont possédées par les familles Démidof, Jakoblef, Stroganof, Tver-

dichef, Lazaref, Louguinin et Batachef. La famille Stroganof seule possède dans le gouvernement de Perm 510,000 verstes quarrées, et, suivant l'avant-dernière révision, 83,543 esclaves mâles. Aux environs des mines les plus considérables, il s'est formé des villages qui sont mieux bâtis, plus grands et plus peuplés que la plupart des villes de ce gouvernement.

Suivant les réglements du 28 juin 1782, les chambres des finances et les autres jurisdictions ne peuvent se mêler de l'administration des mines des particuliers. Ceux-ci en confient ordinairement la direction à un Prikachtchik ou intendant, pour lequel ils choisissent parmi leurs esclaves un homme intelligent qui sache lire, écrire et compter; plusieurs prennent pour cet emploi des raskolniks ou sectaires, parce qu'ils se livrent un peu moins au vin et qu'ils observent avec des yeux d'argus les fautes des orthodoxes. Un tel intendant ne reçoit que 40 et tout au plus 100 roubles par an, outre quelques autres avantages; souvent les mines et les forges sont très-étendues, le comptoir exige une comptabilité difficile, et il y a quelques milliers de paysans et

d'ouvriers libres: cet homme surveille la mine et la fonderie, suit les procès au sujet des limites et des mines, paye les impositions à la couronne, tâche de trouver les moyens de transport les moins coûteux, et enrichit son maître. Quoiqu'il y ait dans les forges qui appartiennent à des particuliers des gens libres, par exemple des marchands, des officiers retirés, cependant le Prikachtchik est presque toujours un esclave, et dirige avec quelques adjoints de grandes mines dont le produit quelquefois excède cinq cent mille roubles, tel que celui des mines des Démidof et Jakoblef: partout ailleurs qu'en Russie, elles seraient régies par une foule de conseillers, d'assesseurs et de secrétaires.

Les travaux des mines de la couronne et des particuliers se font par des maîtres-ouvriers de la couronne, ou par des paysans attachés aux mines, ou enfin par des travailleurs libres. La classe des maîtres ouvriers est formée de paysans de la couronne, ou de gens destinés aux recrues que l'on emploie dans les mines. Ils appartiennent, ainsi que leur postérité, pour toujours aux mines des particuliers ou de la couronne où ils sont inscrits, et ils

sont entretenus aux frais de la couronne ou du possesseur de la mine. Pour faire connaître les travaux et le sort de cette classe d'hommes, nous rapporterons quelques traits de la description qu'en a donnée un officier distingué, qui a été long-temps employé dans les mines de Kolyvan.

Tous les ouvriers des mines et des forges sont nommés maîtres-ouvriers, mais on les divise en maîtres, sous-maîtres, élèves, sappeurs, garçons, conducteurs, laveurs et ceux qui font le départ. Leur traitement dépend de leur adresse : il est annuellement de 15 à 30 roubles. Les provisions qu'ils reçoivent du magasin sont déduites sur ce traitement.

Le nombre des maîtres-ouvriers des mines de Kolyvan est de 4186, y compris ceux qui par foiblesse d'âge ou par maladies sont hors d'état de travailler, les infirmiers dans les hôpitaux, les inspecteurs, les *denchtchiki* ou domestiques des officiers : ce nombre diminue encore tous les ans par la désertion. Une partie est encore employée aux travaux extraordinaires, de sorte qu'il y en a très-peu qui exploitent les mines : à Schlangenberg par exemple, ils sont à peu près 600 hommes. Le nombre

des enfans d'ouvriers est de 1029 : ils sont instruits dans des écoles, et on les envoie, quand ils sont grands, à la table de triage. L'augmentation du nombre des ouvriers se fait à raison des recrues ; mais comme les travaux des mines sont très-préjudiciables à la santé et abrègent la durée de la vie, on remplace à peine la perte que l'on a faite. Les enfans des mineurs forment la vraie augmentation, car un garçon de 14 ans né dans les mines est plus adroit qu'un paysan avancé en âge. La discipline, le traitement et les punitions des mineurs sont presqu'entièrement militaires. Leur avancement est le même que celui des bas-officiers de l'armée, leurs crimes sont jugés par un conseil de guerre, et les officiers des mines y assistent, lorsque leur présence est nécessaire.

Comme il n'y a dans les monts Altais ni artisans ni marchés où l'on puisse acheter les choses nécessaires à la vie, les mineurs sont obligés de pourvoir à tous leurs besoins ; ce qui leur serait impossible, s'il n'y avait pas un grand nombre de jours de fêtes, où ils sont dispensés des travaux publics. Leur premier soin est d'avoir une petite maison ; ils

cultivent tout auprès un petit jardin, et élèvent les bestiaux dont ils ont besoin. Si l'on commence à ouvrir une mine à quelque distance, ils logent pendant quelque temps sous une cabane construite avec des perches et couverte de gazon, ou ils se creusent sous terre un logement et un four. Aussitôt que la mine paraît riche, ils construisent une maison dans les environs, y conduisent leurs bestiaux et y portent tout ce qu'ils possèdent. C'est ainsi qu'on voit s'élever des villages habités par des mineurs dans des bois inaccessibles, ou au milieu des steppes les plus arides. Si ces mines sont abandonnées, le mineur n'y perd rien ; car il vend aisément sa maison à un paysan, qui la transporte quelquefois à trente ou quarante verstes du lieu où elle est bâtie.

En général les mineurs des monts Altais, surtout ceux qui le sont d'origine, se trouvent bien partout et sont propres à tout. Avec un peu de soin on en forme en peu de temps des gens industrieux et habiles. Il y a des jeunes gens qui copient les plus jolis dessins ; de simples forgerons font des horloges de métal. S'il se présente quelque occasion de gagner

de l'argent, cet attrait réveille l'esprit d'industrie, que leurs pénibles travaux paraissent plus propres à étouffer qu'à développer. Presque tous les mineurs d'Altai sont grands chasseurs, bons cavaliers, et, en cas de nécessité, ce sont les meilleurs soldats.

Les paysans attachés aux mines, dont il a été souvent question dans ce chapitre, ont eu l'origine suivante. Dans le commencement, la plupart des mines furent ouvertes sur des terres appartenantes à la couronne, ou elles furent exploitées par des personnes qui n'étaient point nobles et n'avaient par conséquent point de serfs. Pour suppléer aux ouvriers qui étaient alors d'autant plus rares que l'on n'en trouvait point de libres, et pour encourager l'exploitation des mines, le souverain ordonna que les paysans de la couronne qui habitaient le voisinage des mines, seraient obligés d'y travailler, et le possesseur de la mine à laquelle ils étaient attachés fut chargé de payer leur capitation. On donna donc un nombre suffisant d'ouvriers aux mines des particuliers qui avaient de ces paysans dans leur voisinage, et, jusqu'à l'année 1779, on les employa à tous les travaux et pendant toutes les saisons.

Cet arrangement étant trop peu limité, donna lieu à des abus : 1°. on faisait tort à la couronne, en accordant ces paysans à tous les particuliers indistinctement et en en fournissant un nombre trop considérable ; 2°. ces malheureux traités arbitrairement et condamnés aux travaux les plus pénibles, furent quelquefois portés par le désespoir à se soulever. Catherine II, en montant sur le trône, tâcha de réformer cet abus. En 1766, elle convoqua une commission, composée des personnes les plus distinguées, qui fut chargée d'examiner le mal et d'y remédier. Mais une affaire aussi importante éprouva toujours des retards occasionnés par différents obstacles : l'impératrice donna cependant quelques ordres et réforma les principaux abus. Enfin, le 25 mai 1779, il parut une ordonnance qui fixa le sort des paysans attachés aux mines, d'une manière juste et conforme à l'humanité [64]. On augmenta leur salaire ; la saison et le temps qu'ils devaient travailler furent fixés, ainsi que le genre de leurs travaux. Maintenant ces paysans n'ont que cinq sortes d'occupations, et, d'après le prix fixé pour chaque journée, un homme n'est obligé de travailler que

quatre semaines au plus dans l'année, pour gagner les 170 kopeks de capitation qu'il paye à la couronne; ainsi il lui reste assez de temps pour les travaux de l'agriculture et ses occupations domestiques.

Si les nobles possèdent des mines sur leur propre territoire, ils sont obligés de les faire exploiter par leurs serfs: si le sol ne leur appartient pas, ils peuvent obtenir des paysans de la couronne. Les ouvriers libres sont très-peu nombreux partout, et, s'ils étaient seuls employés aux mines, les forges languiraient souvent. Cependant dans la plupart des mines de cuivre et de fer de l'Oural, on emploie des gens que l'on loue pour le transport de la mine, parce que les paysans qui y sont attachés, sont à peine assez nombreux pour conduire le charbon et abattre le bois. Comme tous les paysans de la couronne qui sont dans le voisinage de ces mines y sont attachés, il est presque impossible à celui qui ne possède pas des serfs de pouvoir exploiter une mine avantageusement, parce qu'il est très-difficile, même en payant un prix considérable, d'avoir un assez grand nombre d'ouvriers libres, et parce qu'il faut aussi un très-

gros

gros capital, qu'une seule personne est rarement en état d'avancer. Telles sont vraisemblablement les causes qui ont empêché que l'on n'ouvrît de nouvelles mines, quoique le manifeste de 1782 ait étendu et assuré le privilège des mines.

Nous n'avons examiné les mines de Russie, que sous leur rapport statistique; il n'est point dans notre plan d'en décrire les travaux. Le public en a des détails si exacts, qu'il serait inutile de nous étendre davantage sur cet objet. Nous terminerons ce chapitre par quelques observations générales sur les productions du règne minéral; nous indiquerons l'utilité que l'on peut en tirer; nous tâcherons d'en faire connaître le produit annuel et les articles d'importation ou d'exportation pour les pays étrangers.

Nous avons déjà vu que la Russie exploite annuellement 40 pouds d'or, et à peu près 1300 d'argent: en 1789 la valeur numéraire en était de 1,729,000 roubles. Ces métaux sont transportés à St. Pétersbourg, où l'on en monnoie la plus grande partie, après qu'on en a fait le départ et qu'on l'a affinée au grand laboratoire. Outre l'or et l'argent que l'on

tire des mines, la Russie reçoit encore annuellement une grande quantité de ces deux métaux par la balance avantageuse de son commerce, et par les douanes qui doivent être payées en partie en monnaie étrangère [65].

Le produit annuel des mines de cuivre est de 200,000 pouds ; on en peut estimer la valeur au moins deux millions de roubles. On emploie à faire de la monnaie le cuivre que la couronne tire de ces mines et des impositions sur les particuliers. L'exportation de ce métal est peu considérable ; en 1793, on n'en exporta par mer que 187 pouds, dont la valeur était évaluée à la douane à 2,900 roubles : la Russie achète encore du cuivre ouvragé et du verd de gris [66].

Le fer est un article d'exportation bien plus important. Le produit annuel des mines de fer est à peu près deux millions de pouds : on ne peut en déterminer le prix avec exactitude, parce qu'il hausse toujours. Outre la quantité prodigieuse que l'on emploie dans l'empire, la Russie en vend pour des sommes si considérables, qu'après le chanvre, cet article d'exportation est le plus important. En 1793, on en exporta 3,033,249 pouds, tant en

fer en barres qu'en fonte et en fer assorti. La valeur numéraire, suivant les registres de la douane, montait à 5,204,125 roubles 67.

On trouve du plomb dans toutes les mines, surtout dans celles de Nertchinsk et d'Altai ; mais on s'est si peu occupé jusqu'à présent de l'extraction de ce métal, que la Russie tire de l'étranger la plus grande partie de celui dont elle a besoin. On tire annuellement de la litharge des mines de Nertchinsk à peu près 30,000 pouds de plomb, que l'on conduit à Barnaoul ; mais il y a des millions de pouds de litharge que l'on n'emploie pas. Cependant on a maintenant le projet d'en fondre en plomb une grande partie, pour en fournir St. Pétersbourg. En 1793, l'importation du plomb dans ce port était de 36,400 pouds, évalués, suivant le registre de la douane, à 125,000 roubles. On n'a point encore découvert de mines d'étain : en 1795, on en importa à St. Pétersbourg pour 167,000 roubles. Jusqu'à présent on a négligé de s'occuper des demi-métaux. Il y a de l'arsenic dans toutes les mines de la Russie, mais en très-petite quantité. On trouve de l'antimoine dans les mines de Nertchinsk, et du zinc dans celles-ci et dans

celles d'Altai ; on n'a encore découvert du mercure que dans deux endroits, dans les monts Nertchinsk et aux environs d'Okhotsk : le nickel, le cobalt et le bismuth sont assez rares. La quantité de ces demi-métaux que la Russie achète n'est pas fixe. L'importation la plus considérable est celle du zinc et du vif-argent. En 1793, celle du zinc seulement montait à St. Pétersbourg à 230,000 roubles, et celle du mercure, en y comprenant le cinabre, à 44,000 roubles.

La Russie possède encore différentes pierres précieuses, ou estimées par leur solidité; les unes servent aux beaux arts, les autres sont employées dans la construction des bâtiments, à l'embellissement des maisons ou à des monuments publics. On trouve du porphire, du jaspe, de l'agate, des calcédoines, des cornalines, de l'onyx, du cristal de roche, des aigues-marines, du grenat, de la pierre d'azur ou lapis lazuli, de l'albâtre, etc. On trouve toutes ces pierres en grande quantité, d'espèces et de couleurs très-variées. Il y a aussi beaucoup de marbre : on tire le marbre blanc le plus beau des monts Ourals ; il ressemble à celui de Paros et de Carie. On en

trouve aussi du jaune, du gris et du rougeâtre; les marbres que l'on travaille à St. Pétersbourg, où l'on en emploie beaucoup pour les constructions, viennent des gouvernements de Vibourg et d'Olonets. On y trouve, ainsi que dans la plupart des autres montagnes, du granit de toutes les espèces ; il est excellent pour la bâtisse. Il y a assez de quartz pour les fabriques de porcelaine et les verreries : les espèces d'argile que l'on emploie dans les fabriques sont très-communes ; on trouve dans plusieurs lieux de la tourbe et du charbon de terre, dont on pourrait se servir dans les contrées où l'on manque de bois. Il y a assez de soufre pour qu'il fût inutile d'en importer. On trouve tous les différents sels en grande abondance. Sans parler du sel commun dont nous nous occuperons plus particulièrement dans le chapitre suivant, on trouve du sel de glauber et du sel amer, de l'alun, du sel ammoniac, du vitriol, du salpêtre, du natron, etc. Il y a aussi en Russie des pétrifications remarquables et des eaux minérales. Malgré cette abondance de productions minérales, l'importation de ces

objets est très-considérable, et augmente inutilement la dépense publique. Il est certain que cette partie des richesses nationales de la Russie n'est pas encore assez connue, et que l'on n'en tire pas tout l'avantage qu'elle pourrait procurer [68].

CHAPITRE XI.

Des Salines.

LE sel est par-tout d'un usage général et indispensable ; sa consommation augmente à raison de l'accroissement de la population et des progrès de l'agriculture. Tandis que les sources salées, les lacs salés et les salines s'épuisent, le bois et les autres matières combustibles deviennent plus rares, et les sels étrangers haussent de prix. On consomme annuellement en Russie douze millions de pouds de sel : c'est par conséquent un des objets les plus importants de la surveillance publique, quoique la nature se soit montrée très-libérale à cet égard. La Russie a le bonheur de posséder un si grand nombre de riches salines, qu'elles suffisent à la consommation des habitans : le sel s'y vend à très-bas prix. On le tire ou des lacs salés où il se cristallise sans le secours de l'art, ou des sources salées où on se le procure par l'évaporation.

Les mines de sel les plus riches de la Russie sont sur l'Ilek dans le gouvernement d'Oufa, sur le Volga dans celui du Caucase et sur le Viloui dans le gouvernement d'Irkoutsk. Jusqu'à présent on ne tire le sel que de l'Ilek. Près des frontières de la Russie, par exemple dans le Caucase et les steppes des Kirguises, on trouve aussi beaucoup de sel fossile. Les salines d'Ilek sont à 60 verstes d'Orenbourg. Depuis 1765 jusqu'en 1787, (l'année 1775 exceptée, parce qu'on n'en put tirer à cause des troubles) le produit des mines de sel a été de 9,770,794 pouds [69].

Il y a dans l'empire de Russie plusieurs lacs salants, où le sel se cristallise de lui-même sans le secours de l'art et forme une écorce épaisse; il suffit alors de le briser. Ce sel (en russe *bouzoun*) n'est jamais pur; il s'y mêle toujours de la sélénite, du natron, ou du sel terrestre. Les plus grands lacs salants sont celui d'Ielton dans le gouvernement de Saratof, les lacs près d'Astrakhan, surtout celui d'Indersk et ceux du gouvernement de Kolyvan. L'Ielton seul a produit de 1782 à 1787, dans le cours de six ans, 33,549,939 pouds, par conséquent annuellement $5\frac{1}{3}$

millions de pouds. Les lacs d'Astrakhan ont produit, de 1765 à 1774, 6,766,097 pouds. Le lac d'Indersk étant abandonné aux Kosaques de l'Oural, on ne pent en évaluer le produit avec exactitude. On a tiré des lacs de Kolyvan, depuis 1777 jusqu'en 1786, 4,856,312 pouds. Parmi les autres lacs, ceux de la Tauride, du Caucase et d'Irkoutsk, sont ceux qui rapportent le plus de sel: les premiers fournissent annuellement à peu près 3 millions de pouds.

On tire le sel évaporé au feu ou des sources d'eau salée, ou de l'eau de la mer. Les sources les plus abondantes sont vers la Kama, dans les environs de Solikamsk, vers le Lovat près Staraia-Roussa, vers le Donez près de Bachmont et de Tor, vers le Volga près Totma et Balakna, dans la Tauride et dans l'isle de Taman, vers la Dwina près d'Oustioug, vers l'Angara près d'Irkoutsk et dans plusieurs autres lieux. Les salines les plus importantes sont dans les environs de Solikamsk, dans le gouvernement de Perm: depuis 1765 jusqu'en 1774, elles ont produit 25,897,815, et, dans les années 1784 et 1785, 11,361,477 pouds; ce qui fait annuellement

plus de $5\frac{1}{2}$ millions de pouds de sel : suivant le prix de la vente, en portant le sel à 35 kopeks le poud, la valeur en argent sera de près de 2 millions de roubles. La plupart des salines de Perm appartiennent à des particuliers, surtout à la famille Stroganof. Dans les années 1784 et 1785, le produit des salines de la couronne était de 2,746,320 pouds ; celui des salines des particuliers était de 8,615,157 pouds. Une livre d'eau salée contient dix et jusqu'à seize zolotniks de sel : on la laisse bouillir d'abord sans la graduer ou préparer ; il y a cependant quelques salines où l'on a tâché depuis peu d'introduire une meilleure méthode. L'entretien d'une chaudière qui peut fournir annuellement 40 à 50,000 pouds de sel, coûte à la couronne, avec tous les ustenciles nécessaires et compris le payement des employés, 2,915 roubles $39\frac{1}{4}$ kopeks 7°.

On transporte le sel de Perm dans douze différents gouvernements ; on le charge sur de grands bâtimens plats, qui peuvent en contenir 40 et jusqu'à 90,000 pouds, quoiqu'ils soient tous en bois, sans un seul clou de fer. Ces bâtimens descendent la Kama jusqu'à

Laichova et remontent ensuite le Volga jusqu'à Nijnei-Novogorod, où est le principal dépôt; de là on les conduit plus loin par eau ou par terre.

Les salines de Staraia-Roussa, dans le gouvernement de Novogorod, ont fourni en onze années, de 1777 à 1787, 1,526,778 pouds. Ce sont des marais dont l'eau est très-peu salée: on la laisse évaporer à l'air avant de la faire bouillir. Cette méthode, que l'on nomme graduation [71], est très-utile, parce qu'elle épargne beaucoup de bois: elle a été introduite depuis peu en Russie par le général Bawr, qui a suivi les conseils de Mr. Cancrin à qui on a confié dans la suite la direction de ces salines. On a tâché d'adopter cet usage dans les salines de Perm. Les évaporatoires, les poëles et les chaudières sont construits suivant la méthode usitée dans plusieurs parties de l'Allemagne. Les salines des gouvernements de Vologda, Kostroma, Viatka, Nijegorod, Irkoutsk, etc. fournissent aussi annuellement une grande quantité de sel.

On pourrait encore se procurer du sel de toutes les mers qui environnent la Russie, excepté la mer Caspienne qui est très-peu

salée ; mais on ne tire du sel de la mer qu'à Arkhangel et au Kamtchatka. Arkhangel fournit annuellement à peu près 150,000 à 200,000 pouds de sel marin.

Depuis 1765 jusqu'en 1777, suivant des listes authentiques, on a vendu dans les seuls magasins de la couronne 81,046,370 pouds 37¾ livres ; ainsi annuellement la vente du sel a excédé huit millions de pouds. Depuis quelques années la consommation du sel a beaucoup augmenté ; on a établi de nouvelles salines, on en a étendu d'autres : comme dans le calcul que nous avons fait, on n'a point compris le sel de Crimée et d'Indersk, on peut au moins évaluer à 12 millions de pouds la consommation annuelle de l'empire. Le prix du sel a été fixé par-tout à 35 kopeks le poud : ainsi ce minéral rapporte annuellement 4,200,000 roubles, et le bénéfice de la couronne est au moins de deux millions.

Malgré la prodigieuse quantité de sel que la Russie retire de ses salines, elle n'est point suffisante pour en fournir toutes les provinces : c'est pourquoi on importe annuellement beaucoup de sel des pays étrangers dans la Livonie et la Finlande. Suivant le rapport

de Guldenstadt, l'année 1768, cette importation montait à 492,000 roubles ; tandis que les ports de la Tauride n'exportaient en 1793 que pour 23,000 roubles de sel de Crimée. Cette observation suffit pour prouver que l'un des objets les plus importants de l'administration intérieure serait de soumettre à la meilleure régie possible les salines qui existent, et de tâcher d'en découvrir encore d'autres. Malgré les différentes réformes qu'on a faites et les changemens que l'on a introduits dans la manière d'exploiter le sel, il y en a encore plusieurs de nécessaires, comme on l'a pu juger par nos observations. Il y a au midi de la Russie plusieurs salines excellentes dont on ne se sert point, parce que le bois est rare dans ces contrées et que l'on en manquerait bientôt entièrement, si l'on continuait à faire évaporer l'eau au feu. Pour éviter cet inconvénient, il faudrait veiller à la conservation des bois et se servir de charbon de terre et de roseaux ; il faudrait construire dans les sauneries des poëles qui donnassent plus de chaleur, et surtout faire évaporer l'eau salée sous des hangars et ne la point faire bouillir aussitôt qu'elle sort de la source. En suivant cette

méthode, la disette de bois ne serait plus un obstacle à l'exploitation de ces salines. L'expérience a déjà constaté à Staraia-Roussa le grand avantage des évaporatoires, qui y ont été établis par ordre du gouvernement : ces salines produisent annuellement 100,000 et jusqu'à 150,000 pouds, tandis qu'autrefois on n'en tirait que 10,000. Cet exemple et les projets sages de l'académicien Lepekhin ont excité une sorte d'émulation parmi les possesseurs des salines de Perm ; mais dans la plupart des autres salines la bonne méthode est absolument ignorée. Dans les contrées méridionales, l'effet de la graduation serait infiniment plus sensible, l'air y étant plus sec et la chaleur plus vive; le froid est si peu rigoureux en hiver, qu'on pourrait graduer l'eau toute l'année, comme on le fait dans les marais salans sur les côtes de France. Le froid même qui empêche la graduation pendant l'hiver dans les provinces septentrionales, peut servir à retirer le sel des eaux salées, en les faisant geler dans de grands vases exposés en plein air.

Parmi les lieux où le sel abonde et que l'on a négligés jusqu'à présent, on remarque une

montagne dans les steppes entre le Volga et l'Oural, que les Kalmouks nomment Tchaptchatchi. Cette montagne pourrait aisément fournir autant de sel que celle de l'Ilek : le transport en serait même plus facile, si on engageait les Kalmouks à le conduire sur des chameaux jusqu'au Volga. Le trajet n'est pas long, et on y trouve de l'eau et des fourrages en abondance ; mais il serait très-difficile de le transporter en voiture à cause des sables. Le sel du Tchaptchatchi est très-pur, et serait infiniment préférable à celui des lacs qui sont situés aux environs d'Astrakhan, pour saler les poissons et le caviar. Les lacs où le sel se cristallise par la chaleur du soleil sont surtout dans le gouvernement du Caucase près du Volga : le lac Bogdinskoi, à quarante verstes de Tschernoi-Jar, donne le meilleur sel ; ce serait donc une raison, ainsi que sa légère distance du Volga, pour l'employer ainsi que le sel d'Ielton, auquel on a accordé jusqu'à présent la préférence sans aucune raison.

Quelques-unes de ces vues patriotiques ont déjà été réalisées, depuis que l'empire de Russie possède les réglements de Catherine II concernant les salines [72]. Suivant cette

ordonnance, les chambres de finances sont chargées de faire le calcul de la quantité de sel que l'on exploite dans chaque gouvernement et de celle que l'on consomme ; si l'on découvre des sources salées des lacs ou des montagnes, dont on n'a point tiré de sel jusqu'à présent, elles doivent être visitées par des apothicaires et des chimistes ; et si le sel n'est point nuisible à la santé, les chambres des finances en instruisent le gouvernement et le trésorier de l'empire, de la manière et des frais qu'il faudra faire soit pour l'exploiter soit pour le transporter. S'il y a des lieux dont on a tiré autrefois du sel, qui soient maintenant abandonnés, la chambre des finances doit en examiner la cause et en faire le rapport. Pour faciliter ces recherches, on a ajouté au réglement un catalogue exact de tous les lieux dont on tirait du sel en 1775, et la quantité de sel de chaque espèce qui a été vendue dans les magasins de la couronne depuis l'année 1770 jusqu'en 1775.

Les chambres de finances ont la jurisdiction sur les sels et les salines de la couronne, mais elles n'ont aucune autorité sur les salines des particuliers ; elles envoient leurs comptes

comptes et leurs rapports au sénat, qui les fait réviser par une expédition établie pour cet objet. Chaque gouvernement a un magasin de sel dans chacun de ses cercles, situé dans un lieu propre au transport et au débit; mais dans les gouvernements où il y a des salines, on a construit des magasins, où l'on ramasse le sel nécessaire aux gouvernements que l'on doit en pourvoir [73]. Tous ces magasins doivent être fournis de sel pour deux ans; et s'il y a un excédent, on peut l'exporter dans un autre gouvernement ou hors de l'empire. Dans chaque magasin de la couronne, il y a un inspecteur chargé des comptes; il reçoit et paye le sel que la couronne achète: il est chargé de surveiller la vente du sel dans les districts qui lui sont assignés. Il verse toutes les semaines l'argent qu'il a reçu, dans la caisse du trésorier du cercle. Cet argent se divise en deux sommes: l'une est employée à se procurer le sel dont on a besoin, et l'excédent sert à acquitter les dépenses qui sont assignées sur le produit des salines.

Dans les gouvernements où la couronne s'est réservé le commerce du sel, les parti-

culiers ne peuvent vendre le leur qu'aux magasins de la couronne. La chambre des finances fait les contrats avec les fournisseurs : l'inspecteur du magasin doit recevoir sans délai le sel que les particuliers cèdent par contrat au terme fixé, donner quittance du reçu au fournisseur ou à celui qu'il en a chargé, et instruire aussitôt le trésorier du cercle, afin qu'il puisse acquitter ce payement sur le champ : si l'inspecteur se conduit autrement, la première fois il est condamné à une amende de 6 pour 100, et la seconde dépossédé de son emploi.

Chacun peut acheter, dans les magasins de la couronne, la quantité de sel qui lui convient, à raison de 35 kopeks le poud, et il peut le revendre en détail. Celui qui veut en acheter plus de 10 pouds, doit former cette demande par écrit, et celui qui en veut plus de 50 pouds doit prêter serment devant le tribunal qu'il n'exerce point de monopole.

Nous terminerons ce précis des mines et des salines de la Russie par quelques observations, qui pourront faire encore connaître

davantage l'importance des productions minérales. Il serait très-difficile et très-incertain de calculer le produit de tous les travaux d'une nation ; mais il est aisé de connaître le revenu des mines, parce que la régie en contrôle exactement le produit annuel. Suivant les détails authentiques que nous avons rapportés, on peut, avec la plus grande vraisemblance, évaluer l'exploitation annuelle

de l'or à	40 pouds.
de l'argent . .	1,300.
du plomb . .	30,000.
du cuivre . .	200,000.
du fer . .	5,000,000.
du sel . .	12,000,000.

La valeur de ces productions minérales, suivant l'estimation la plus modérée, doit être portée à 13 millions de roubles ; et l'on ne comprend dans ce calcul ni les pierres précieuses, ni le soufre, ni le vitriol et d'autres objets que l'on tire des mines. Si l'on évaluait ces productions et l'augmentation des travaux des mines depuis 1788, et qu'on en estimât la valeur à raison des prix actuels, on pourrait porter cette somme à 15 millions,

sans craindre d'exagérer : excepté quelques salines, ce revenu était presque nul au commencement de ce siècle.

Il serait sans doute intéressant de pouvoir calculer de cette manière le produit des autres branches de l'industrie productive ; mais si une pareille entreprise est difficile en d'autres pays, elle est presque impossible en Russie. Les chambres des finances reçoivent à la vérité quelques rapports sur les ensemencements et les moissons ; mais ils sont rarement assez exacts et assez détaillés pour qu'on puisse en tirer des résultats certains ; enfin le produit de la chasse, des bestiaux, de la pêche, etc., ne saurait être évalué qu'au hazard. Au lieu de nous perdre en conjectures sur ces objets, examinons plutôt la valeur des articles de commerce, que l'industrie productive a fournis. Si les registres des douanes ne nous donnent pas toujours des renseignements de la plus grande exactitude, cependant ils sont assez approximatifs pour justifier les calculs que nous allons présenter. Suivant les listes d'exportation de 1793 (ce sont celles que nous avons suivies dans les articles précédents)

l'exportation par mer de tous les ports de l'empire, excepté de la mer Caspienne, comprenait les productions suivantes :

	Valeur en roubles.
de la chasse: savoir peaux, pelleteries, castoréum, plumes, duvet	496,000.
de la pêche: colle de poisson, caviar, poisson, huile et dents de poissons	762,000.
des bestiaux: suif, soie de cochon, beurre, laine, viande et langues salées, crins de chevaux, etc.	5,276,000.
de l'agriculture: chanvre, lin, blé, graine de lin et de chènevis, huile de lin et de chènevis, tabac, pois et gruaux, anis et cumin	16,138,000.
des forêts: mâts, poutres, planches et bois, potasse, nattes, poix, goudron et résine	2,537,000.
des abeilles: miel et cire . .	384,000.
des mines et des salines: fer, cuivre, sel, etc. . . .	5,230,000.
Total . .	30,823,000

Tel est le capital dont la nation s'est enrichie, l'année 1793, par l'exportation des articles de l'industrie productive. Quoique cette somme paraisse très-considérable, il est certain qu'elle n'approche pas encore de la vérité. On n'a compris dans cette note ni l'exportation qui s'est faite par terre, ni celle qui s'est faite par la mer Caspienne, non plus que celle des marchandises manufacturées, telles que les toiles à voile, les toiles, les cables, les cordes, les cuirs, les chandelles, le savon, etc. On doit encore ajouter que l'inexactitude des registres de la douane est inévitable, et ces erreurs sont à l'avantage de l'exportation. En combinant ces omissions avec les progrès continuels de l'industrie et l'accroissement de la population par les nouvelles acquisitions, nous sommes tentés de porter cette estimation à 50 millions de roubles.

Nous nous arrêtons à ces calculs, qui présentent assez de réflexions : il est temps de quitter les objets qui nous ont occupés jusqu'à présent. Nous avons considéré les travaux simples et fatigants du paysan russe et nous

sommes entrés dans tous les détails qui peuvent intéresser nos lecteurs ; maintenant nous suivrons les progrès de l'industrie artificielle depuis Pierre-le-Grand, et nous tâcherons de faire connaître l'état des arts et du commerce sous le règne brillant de Catherine II.

NOTES

ET

PIÈCES JUSTIFICATIVES

DU TOME II.

NOTES

ET

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

LIVRE TROISIÈME.

CHAPITRE I.

1. (pag. 6.)

J'ai consulté, dans ce chapitre et ceux qui suivent, les deux écrivains qui ont traité la statistique systématique de l'empire de Russie : *Hupels Versuch die Staatsverfassung des russischen Reichs darzustellen*, et *Herrmanns statistische Schilderung des russischen Reichs;* mais comme le plan de ces ouvrages diffère essentiellement du mien, j'ai puisé mes matériaux à la source même, c'est à dire dans les voyages et les descriptions topographiques : je crois devoir en instruire mes lecteurs ; car des autorités valables peuvent seules me donner des droits à leur confiance. Comme d'ailleurs mon but n'a point été de m'occuper seulement des rapports politiques et économiques, mais de décrire l'état civil et moral des habitants de l'empire de Russie, j'ai cru qu'il ne suffisait pas de présenter les objets et le produit de l'industrie, mais qu'il fallait encore tâcher de faire connaître la manière dont on se livre à ces travaux.

2. (pag. 12.)

Le tribut en pelleterie que l'on nomme *Jassak*, est encore présentement estimé en zibelines; mais communément on le paye avec d'autres pelleteries ou en argent, en évaluant la zibeline à un rouble. PALLAS *Reise* III. 12.

3. (pag. 17.)

Les personnes qui savent l'allemand liront sans doute avec intérêt la description que donne STELLER de ces animaux rusés, dans son voyage à l'isle de Béring (voyez PALLAS, *neue nordische Beyträge*, II. 274.) Qu'il me soit permis d'ajouter une réflexion que je dois à la mémoire d'un auteur dont les ouvrages m'ont fourni plusieurs observations intéressantes sur l'histoire naturelle, ainsi que sur la chasse et la pêche des animaux dont il est question dans ce volume. On sait que Steller a laissé des manuscrits très-curieux sur le Kamtchatka: malheureusement ils sont tombés entre les mains d'un compilateur ignorant qui a joint ses fautes à celles de l'imprimeur: cet ouvrage est encore défiguré par une foule d'expressions russes, que l'éditeur a jugé à propos de ne point expliquer, de sorte que ce livre est inintelligible pour la plupart des lecteurs étrangers. Steller réunissait aux talents d'un observateur celui de présenter les objets d'une manière piquante. L'éditeur d'un ouvrage aussi intéressant et presque tombé dans l'oubli, aurait droit à la reconnaissance du public; mais ce travail exige surtout la connaissance de la langue et des moeurs du pays.

4. (pag. 32.)

Il faut remarquer qu'on a compris dans ce calcul les peaux de monstres marins dont il sera question dans la suite de ce chapitre. Au surplus de pareilles évaluations ne sont faites que pour amuser la curiosité : on a rarement la connaissance exacte de toutes les parties, et il est plus rare encore que l'on puisse convaincre les lecteurs de la certitude des résultats qu'on a trouvés. Hupel a fait quelques observations qui méritent d'être lues, sur ces difficultés et le vrai point de vue sous lequel on doit examiner tous ces calculs. Voyez *Hupels Staatsverfassung*, II. 265.

5. (pag. 33.)

Voici les articles de cette exportation et leur valeur en argent :

Peaux de lièvres gris . .	266,215 roubles.
Peaux de lièvres et de chats blancs	31,722
Peaux d'écureuils ou de petits-gris	26,712
Peaux d'ours . . .	18,013
Peaux de brebis . . .	14,864
Peaux d'hermines ou de renards blancs	13,309
Peaux de renards ou de martres	8,543
Manchons et autres pelleteries .	8,305
Touloupes (robes de chambre fourrées)	4,886
Peaux de loups . . .	3,325
Peaux de zibelines . .	442

L'exportation des pelleteries ne se fait pas seulement par mer; leur légèreté et leur peu de volume en facilitent le transport par terre. On ignore la valeur des

pelleteries que la Russie vend à l'Allemagne, à la Pologne, à la Chine, à la Perse, etc. Il est vraisemblable que cette exportation est plus considérable que celle que l'on fait par mer.

6. (pag. 33.)

L'importation de 1774 étoit encore plus considérable.

Peaux de castors	. .	332,350 roubles.
Peaux de loutres	. .	139,741
Autres pelleteries	. .	117,959
	Total .	590,050

Guldenstadt évalue l'importation des pelleteries de l'année 1768, nommément des peaux de loups, renards, loutres et castors à seulement, 21,000 roubles.

7. (pag. 34.)

Ces prix sont rapportés dans les voyages des académiciens de Pétersbourg, faits il y a une vingtaine d'années: ils ont vraisemblablement haussé depuis cette époque. L'animal porte-musc tire son origine de la partie la plus élevée de l'Asie, entre les monts Altais et les montagnes qui séparent l'Inde du Thibet; elle s'est ensuite répandue dans les contrées plus septentrionales, où on la trouve aujourd'hui. Cet animal est à peu près de la grosseur d'un daim de six mois. Tel que le chamois et le bouquetin, il vit sur les rochers escarpés, entre de hautes montagnes, où croissent les pins et qui sont couvertes de neige. Le musc est une matière brune, friable et onctueuse, que les mâles

portent dans une bourse près du nombril. La plus grande vessie n'est pas plus grosse qu'un oeuf de poule et ne contient pas plus d'une once et demie de musc, suivant le rapport de TAVERNIER.

Le meilleur musc est celui du Thibet, vraisemblablement parce que, le climat étant plus chaud, les plantes dont l'animal se nourrit sont très-odoriférantes. En Sibérie, on nettoie la bourse dans laquelle est le musc de toutes les malpropretés, et on ôte les poils, excepté ceux qui sont à l'entrée, pour suivre l'usage du Thibet; l'odeur en est beaucoup plus faible et ressemble à celle du castoréum; ce musc est aussi à bien meilleur marché. Le musc le plus pur est celui que cet animal laisse couler en se frottant contre des pierres ou des troncs d'arbres, ce qu'il fait lorsque la bourse est trop pleine et qu'il en est incommodé. Le musc que l'on trouve dans les bourses est rarement bon, parce qu'il n'est pas encore à son point de maturité. Comme les mâles donnent seuls cette matière précieuse, et que la consommation en est très-considérable, il n'est pas étonnant que l'on mette beaucoup de mauvaise foi dans ce commerce. Le bon musc doit être brun, foncé, presque rougeâtre, sec, friable et cependant un peu gras, et d'une odeur si forte, que souvent elle provoque les saignements de nez. On montre en physique, comme une preuve de la divisibilité de la matière, des vases d'or et d'argent qui ont conservé cette odeur, et on trouve dans les arsenaux de vieilles lances de damas qui sentent encore le musc. Outre ses qualités médicinales, le musc est la base de tous les parfums; le sucre le rend plus pénétrant et plus

dissolublc. Les Hollandais, les Anglais et les Portugais, font le plus grand commerce de musc en Europe. En 1788, on payait à Amsterdam le musc de Thibet et du Toungouse, dans la vessie, 10 ou 15 florins l'once. Les médecins arabes l'ont fait connaître en Europe dans le onzième siècle; cependant on en fait mention dans les ouvrages du cinquième. Voy. *Journal des Luxus und der Moden*, mai 1794. *Valmont de Bomare*, *dictionnaire d'hist. nat.* IV. 37. édit. de Paris.

8. (pag. 51.)

Ces oeufs sont d'un goût excellent et surpassent ceux des oiseaux domestiques: cet aliment agréable est très-recherché aux environs de Kola. C'est une des raisons pour lesquelles ces oiseaux sont devenus si rares. Si on voulait leur laisser le duvet ou l'édredon jusqu'à ce que leurs petits fussent éclos, il est vrai que les canards à duvet ne feraient pas en été deux ou trois nids; mais cette perte serait bien réparée, puisqu'ils multiplieraient davantage. D'ailleurs on trouverait bien plus de plumes dans un seul nid, tandis qu'il est rare que l'on puisse se procurer celles du troisième, parce que ces oiseaux les placent ordinairement dans des lieux très-éloignés ou sur des rochers inaccessibles.

CHAPITRE II.

9. (pag. 56.)

Les occupations des hommes sont si variées, qu'il est impossible de les classer exactement. Je mets à l'article de la pêche des travaux que l'on pourrait avec autant

autant de raison regarder comme faisant partie de la chasse ; telle est par exemple la prise des monstres marins, surtout de ceux que l'on recherche uniquement à cause de leur peau. Au surplus, cette classification est peu importante, et il me paraît inutile de justifier celle que j'ai adoptée.

10. (pag. 67.)

Gmelin, l'aîné, a décrit l'étendue où les vaches marines se trouvent ; voy. *Gmelins Reise*, III. 15. On les voit près des isles Kouriles, dans l'isle de Béring et généralement dans tout l'archipel russe : elles remontent vers l'Anadyr et le promontoire des Tchouktchi ; on en trouve enfin le long des côtes de la mer glaciale jusqu'au Groenland. Comme on voit une quantité étonnante de défenses de ces animaux sur le promontoire de Tchouktchi, Gmelin a cru qu'ils se retiraient dans ces contrées pour en changer.

11. (pag. 71.)

En 1793, l'exportation par mer de tous les ports était :

		Val. en roubl.
En huile de poisson . .	43,504 pouds	106,332
En dents fossiles et défenses	190 —	6,136
D'Arkhangel seulement :		
En huile de poisson . .	41,830 —	101,730
En dents fossiles et défenses	46 —	1,463

12. (pag. 77.)

La putréfaction des eaux courantes sous la glace n'a d'autre cause qu'un sol marécageux, la lenteur du cours de ce fleuve et les particules salines qui s'y mêlent. Les eaux croupissantes ne se purifient qu'au printems, lorsque la neige fondue vient y joindre ses eaux.

13. (pag. 93.)

Suivant PALLAS et SCHREBER, les lamentins dont nous donnons ici la description, ont quelque ressemblance avec le *manati* des Espagnols; mais elles doivent être regardées comme une espèce particulière.

14. (pag. 106.)

Si on veut avoir une idée des grands avantages de ces entreprises, on doit lire les mémoires de quelques-unes de ces expéditions maritimes, que Pallas a insérés dans le second volume de sa collection : *Neue nordische Beyträge.* Voy. l'extrait du journal d'un voyage fait, dans les années 1770 — 1775, par JEAN SOLOVIEF en Amérique, au promontoire d'Alaska; et la relation d'un voyage de quatre ans, depuis 1772, entre le Kamtchatka et les isles qui sont entre l'Amérique et cette presqu'isle.

Le premier de ces armateurs revint le 16 juillet 1775 dans le port d'Okhotsk. Son équipage était composé à son départ de 71 matelots Russes, Kamtchadales et Sakoutes : il n'en restait plus que 39. Des pel-

leteries que ce vaisseau avait rapportées, on remit à la caisse de la couronne 89 peaux de loutres marines, 104 renards noirs, 56 à ventre noir, et 8 rouges. La part de la compagnie fut de 1,833 loutres marines de différentes qualités, 10 renards tués au printems et 30 en hiver, 10 jeunes renards bleus et 1204 renards rouges.

Le second vaisseau jeta l'ancre dans la rivière de Kamtchatka, le 15 septembre 1776. Le tribut qu'on avait perçu pendant le voyage était de 79 grandes loutres de mer et 15 jeunes, trois peaux de renards absolument noirs, 16 noires et grises, 23 à dos noir, 17 à ventre gris et 6 peaux de renards rouges ordinaires. Les pelleteries que la société avait amassées, tant par la chasse que par échange, consistaient en 1890 peaux de loutres de toutes grandeurs, 220 jeunes, 1517 queues de castors, 319 renards noirs et gris-noirs, 431 à poitrine grise, 198 rougeâtres, 901 renards bleus et 1430 jeunes loups de mer. Toutes ces peaux furent partagées, suivant la coutume, entre les propriétaires, et le dixième fut remis à la caisse de la couronne.

On voit par ces détails 1°. la proportion dans laquelle sont ces animaux dans ces isles : les renards noirs et gris-noirs, qui sont si rares ailleurs, forment ici le tiers de ceux qu'on a tués. 2°. On peut concevoir le produit d'une telle entreprise : une belle peau de loutre marine s'échange avec les Chinois pour la valeur de 90 à 100 roubles, et celle des jeunes 40 ; une queue de castor, 2 et jusqu'à 4 roubles ; les renards noirs et gris-noirs, de 5 à 40 roubles et plus ; un renard commun, 1 jusqu'à 5 ; un renard bleu $1\frac{1}{2}$; un jeune loup marin depuis $1\frac{1}{2}$ jusqu'à 6.

15. (pag. 108.)

Ceci n'arrive que dans les pays tels que le Kamtchatka, où les fleuves se gèlent pendant la plus grande partie de l'année et ne peuvent nourrir les poissons. Dans les fleuves dont l'eau est moins froide, il y a beaucoup d'insectes, les poissons y vivent plusieurs années et s'y multiplient; ils paraissent au printems sur la surface de l'eau, remontent les rivières et déposent leur frai dans des ruisseaux.

16. (pag. 109.)

Parmi ces espèces on trouve aussi le hareng; la mer du Kamtchatka en nourrit un si grand nombre, que, poursuivis par les baleines, ils se sauvent quelquefois dans les lacs et les rivières. On peut juger de l'abondance de ces poissons, puisqu'en jetant dans les golfes de cette mer un filet de 24 brasses, on en peut prendre assez pour remplir 4 tonnes; ils sont aussi bons que ceux de Hollande, et se conservent aussi bien quand ils sont salés. Les Kamtchadales ne les mangent point, mais ils en tirent de l'huile.

17. (pag. 128.)

Ces abus ont été dénoncés par Gmelin en 1769, et en 1785 par Ozeretskovskoi. Ce dernier fait le rapport suivant de l'état des pêches d'Astrakhan.

„ Il y avait à cette époque quatre Outchougni principaux, auxquels on avait attaché 450 paysans et colons, outre les gens d'église, les bourgeois et les habitants libres. Le revenu annuel de la couronne était

de 16,216 roubles, mais la bourgeoisie d'Astrakhan n'était plus alors en possession exclusive de la pêche : en 1770, le département des arpentages vendit à différents gentilshommes 5,755 desiatines de terres situées sur le Volga; on leur céda en même temps le droit de la pêche, et les marchands furent obligés de les affermer à des conditions très-onéreuses, quoiqu'ils payassent toujours le même impôt à la couronne. Les pêches qui appartiennent à la ville, sont affermées par le comptoir aux marchands d'Astrakhan ; ils formoient à cette époque 64 sociétés. Le comptoir s'était engagé à fournir la ville de bon poisson à raison de 30 kopeks le poud ; mais comme actuellement le prix est plus haut aux Outchougui, il ne peut plus tenir son engagement, d'autant plus que les employés de la couronne ont le droit de prendre du poisson au comptoir pour leur consommation journalière. Cependant les marchands d'Astrakhan se sont très-enrichis par les pêches, et il est étonnant que le comptoir, qui doit avoir reçu plus d'un million depuis 1762 jusqu'en 1785, ait encore emprunté plus de 200,000 roubles de la banque d'emprunt.

Les habitants d'Astrakhan ne sont pas les seuls qui s'occupent de la pêche. Tous les ans il y vient encore plus de 10,000 barques de pêcheurs, sur chacune desquelles il y a au moins deux hommes ; ainsi le nombre des étrangers qui viennent à Astrakhan, pour s'occuper uniquement de cet objet, est au moins de 20,000 hommes. Quelques-uns se louent pour travailler aux grandes pêches, mais la plupart achètent la permission de pêcher : chaque canot paye ordinairement sept roubles

pour un été. Le loyer d'une cave pour conserver le poisson et le saler est de 25 roubles.

La pêche des phoques dans la mer Caspienne est aussi très-avantageuse : les marchands d'Astrakhan s'en occupent principalement. Au printems et en automne on les tue dans les isles, on les éventre aussitôt, on les sale et on les envoie à Astrakhan, où on les écorche et en fond la graisse. Comme on sale les phoques sur-le-champ, le suif en est meilleur que celui des phoques que l'on prend à Arkhangel : le sel est aussi à plus bas prix à Astrakhan. Les pêcheurs assurent qu'il y a infiniment plus de phoques dans la mer Caspienne que dans les autres mers qui bornent la Russie.

18. (pag. 138.)

En 1795, on exporta des ports de la mer noire et de la mer d'Asof :

		Val. en argent.
Poissons .	6,960 pouds .	10,134 roubles.
Caviar . .	23,695 — .	93,821
Colle de poisson	$6\frac{1}{2}$ — .	16
	Total .	103,971 roubles.

CHAPITRE III.

19. (pag. 164.)

En 1768, la Russie vendit pour 1,115,000 roubles de peaux et cuirs, et pour 750,000 de suif. L'excédent de ces deux articles d'exportation en 1793 est de 4,563,000 roubles.

20. (pag. 165.)

Suivant Pallas, on a déjà multiplié avec succès le nombre des bestiaux dans l'isle de Taman et sur le fleuve Iéi. Les bêtes à cornes que les Kosaques y ont conduites de l'Ukraine, ont si parfaitement réussi, que la nouvelle race les surpassera en beauté et sera dans la suite d'une grande ressource pour les deux capitales. *Tableau de la Tauride*, *p.* 43.

21. (pag. 174.)

En 1794, l'importation des laines brutes et manufacturées dans le seul port de St. Pétersbourg était de plus de 3,114,000 roubles. La quantité de laine que l'on exporte de la Russie est bien inférieure: en 1793, on en vendit 23,797 pouds, dont la valeur était déclarée de 45,805 roubles.

22. (pag. 182.)

Les gouvernements où il y a le plus grand nombre de haras, sont ceux de Moscou, Kharkof, Koursk, Orel, Nijnei-Novogorod, Simbirsk, Tambof, Voronèje,

Kief, Catherinoslof, Voznesensk, Bratslaf, etc. Autrefois on faisait venir de Prusse, de Dannemark et d'autres pays, les chevaux nécessaires pour la grande cavalerie; maintenant on les prend dans les haras, ou on les achète dans le pays. Un cheval de cavalerie doit avoir 2 archines ou 2 archines 2 verchoks de hauteur; dans les régiments de cuirassiers, les chevaux du premier rang ont quelquefois 2 archines 5 verchoks.

23. (pag. 191.)

Georgi, *Beschreibung der Nationen des russischen Reichs*, 406. *Pallas* dit qu'en général les chevaux et les brebis sont les bestiaux que ces peuples possèdent en plus grand nombre, qu'ils ont beaucoup moins de chameaux, et que leurs bêtes à cornes sont en mauvais état, parce qu'en hiver on ne peut les nourrir, les steppes ne produisant pas assez de fourrages. *Pallas Reise*, I. 396.

Ceci paraît contredire ce que nous avons dit plus haut.

24. (pag. 192.)

On fait saillir ordinairement les chameaux en février, ils sont alors en rut. Les femelles sont accoutumées à s'agenouiller au mot *Tchouk*, tandis que l'étalon se dresse sur ses jambes de derrière. Quand la femelle du chameau est pleine, elle ne reçoit plus le mâle; elle porte un an, et allaite son poulain pendant deux: ainsi il n'est point étonnant que cet animal multiplie lentement. *Pallas Reise*, I. 397.

CHAPITRE IV.

25. (pag. 211.)

Tout le monde connaît les avantages naturels et la grande fertilité des contrées qui sont situées sur le Volga, la Kama, le Dnepre, le Térek, la mer noire, etc.; mais il existe encore tant de préjugés contre la Sibérie, qu'il n'est peut-être pas inutile d'insérer ici la description suivante des rives de l'Ienissei, publiée par un témoin oculaire et digne de foi.

„ Dans le district de Krasnoiarsk, (ville de cercle du gouvernement de Kolyvan, entre le 55e et 56e degré de lat. sept.) le sol est si fertile, malgré la rigueur du froid, qu'il n'y a point d'exemple d'une récolte généralement mauvaise: le seigle d'été rapporte ordinairement dix fois sa semence, les blés d'hiver huit, et l'orge douze. Le froment dans les mauvaises années rapporte six fois, et il est rare que l'avoine produise moins de vingt fois sa semence. On ne peut semer le sarrasin que dans des champs épuisés par d'autres semences, parce que sans cela il pousse trop de mauvaises herbes; cependant la récolte surpasse douze et jusqu'à quinze fois la semence. Presque partout, la terre est noire et légère et n'a pas besoin d'engrais. Quand on laisse les champs en friche une année sur trois, on peut les ensemencer dix, quinze ans et même davantage; s'ils perdent leur fertilité, le paysan trouve assez de lieux qu'il peut cultiver. "

Cette fécondité de la terre est cause que les vivres sont très-abondants: il n'y a certainement aucune province de l'empire, où ils soient à un si bas prix. Quand Pallas

était à Krasnoiarsk, le poud de farine de seigle coûtait deux à trois kopeks, et la farine de froment cinq, ou cinq kopeks et demi: on achetait un boeuf un rouble et demi, un bon cheval deux ou trois ; on payait les brebis et les cochons depuis 30 jusqu'à 50 kopeks. *Pallas Reise*, III. 5. 7. Dans l'espace de vingt-trois ans qui se sont écoulés depuis cette époque, les prix ont beaucoup changé, mais cette province est toujours celle où l'on vit à meilleur marché. Si d'autres contrées de la Sibérie ne sont pas aussi fertiles, la nature les a indemnisées d'une autre manière. Il est certain que ce vaste pays n'a besoin que d'une plus grande population pour produire en abondance tout ce qui est nécessaire à la vie.

26. (pag. 212.)

Elle est décrite dans les voyages de Guldenstadt, où l'on en trouve aussi des dessins. Voy. *Guldenstaedts Reisen*, II. 490. On en peut voir encore la description dans *Hupels topographische Nachrichten von Liv- und Esthland*, II. 275. Dans quelques provinces de Russie, on y fait différents changements peu essentiels.

27. (pag. 214.)

La plupart des charrues de la Petite-Russie ont été décrites et dessinées par Guldenstadt, *Reise*, II. 480—493, où on trouve aussi le dessin d'une charrue de Géorgie.

28. (pag. 221.)

Plusieurs agriculteurs éclairés se sont déclarés fortement contre ces dévastations des bois, et il serait très à désirer que l'on eût égard à leurs représentations. Non-seulement en Russie, mais en Suède, pour recueillir quelques moissons, on dégrade des bois que la nature a mis des siècles à produire. En accordant tous les avantages que l'on peut retirer des essarts, on ne peut s'empêcher d'observer la manière dont on dégrade les forêts. A St. Pétersbourg par exemple, la corde de bois de chauffage coûte actuellement trois roubles ou trois roubles et demi, et, dans les environs à quelques verstes de cette capitale, on voit des forêts dévastées pour être ensemencées, tandis qu'il y a de vastes plaines incultes; et même on ne coupe point les bois que l'on veut ensemencer, on les brûle. Pour faire sentir quelle méthode extravagante les paysans suivent ordinairement, nous ne citerons qu'un seul exemple tiré des mémoires de la société économique. Dans le gouvernement d'Olonets, on regarde la culture du froment dans les champs nouvellement essartés comme la plus avantageuse, si l'on peut employer cette expression en parlant d'une culture qui entraîne les suites les plus funestes. Cependant l'on pourrait suivre cette méthode sans beaucoup de dommages, si les paysans ne livraient aux flammes que le jeune bois et les broussailles; mais non-seulement on coupe et on brûle les arbres d'une taille médiocre et ceux qui ont atteint 50 ans, mais on détruit le plus beau bois de charpente et de superbes mâts, qui ont besoin de deux siècles pour

parvenir à leur grandeur. Comme les paysans ne peuvent couper de si gros arbres, ils en enlèvent l'écorce, laissent l'arbre sècher et allument les broussailles qu'ils ont déjà coupées. Ces terres vierges produisent, quand l'année est bonne, 40 ou 50 fois la semence, et portent deux fois du seigle et ensuite deux fois de l'avoine. *Auswahl oekonômischer Abhandlungen*, I. 115. 184.

29. (pag. 222.)

Il est prouvé par un mémoire très-instructif (*Auswahl oekonomiſcher Abhandlungen*, I. 39.) que, dans le seul gouvernement de St. Pétersbourg, on pourrait gagner, par le desséchement des marais, 500,000 desiatines de prairies et de terres propres à l'agriculture: il nous est impossible de nous étendre sur les moyens que propose l'auteur, mais voici les résultats de cette entreprise utile. 1°. On aurait de vastes champs dans les environs de la capitale: la quantité de grains augmentant, le prix des vivres baisserait. 2°. Les gens que l'on emploie à transporter des grains à St. Pétersbourg, travailleraient à cultiver ces nouveaux champs; ainsi ce serait une nouvelle colonie d'agriculture, qui ne coûterait rien à l'état. 3°. Dans les bonnes années, on exporterait une plus grande quantité de grains. 4°. La capitale étant le centre des lumières et de l'instruction, la culture serait plus soignée dans ses environs, et ces contrées deviendraient une espèce d'école d'agriculture pour tout l'empire. 5°. En desséchant les marais et la partie méridionale du gouvernement de St. Pétersbourg, d'où il s'élève toujours des exhalaisons nuisibles, l'air serait plus pur et par conséquent les habitants mieux por-

tants ; les maladies des bestiaux ne seraient pas aussi fréquentes, et on verrait diminuer le nombre des insectes. 6°. Le transport des grains et les moulins occuperaient les habitants des petites villes et leur procureraient une sorte d'aisance ; on s'appliquerait à la construction des moulins, qui a été négligée jusqu'à présent, etc.

Il faut, pour exécuter une entreprise aussi importante, de puissants moyens, une administration sage ou les efforts réunis de tous les propriétaires de ce gouvernement. Cependant les faibles essais de quelques particuliers méritent d'être publiés pour exciter l'émulation, et je m'acquitte de ce devoir avec un véritable plaisir. Feu le baron de Frédériks, banquier de la cour, fut le premier qui entreprit de dessécher un vaste marais qui était dans une de ses terres à 15 verstes de la capitale. Il y réussit parfaitement. En peu de temps ce terrain inutile, d'où il s'élevait des exhalaisons nuisibles, fut couvert de riches moissons : il y créa des prairies et des pâturages, et ouvrit des chemins dans ces marais inaccessibles. Il fit creuser un grand canal de 8 verstes et 300 toises de longueur, auquel d'autres canaux plus petits communiquent. Tous ensemble ont 120 verstes ou 17 milles d'Allemagne de longueur. On commença ce grand travail en 1775, et il fut exécuté en trois étés. Les frais ne montèrent qu'à 6 mille roubles, somme bien peu considérable, si on la compare à l'utilité que l'on a retirée de ces bois marécageux autrefois, rarement échauffés des rayons du soleil, toujours couverts de brouillards et habités par des bêtes sauvages et des insectes, tandis qu'à présent ces campagnes

sont saines et aérées, et présentent un coup-d'oeil agréable. Outre ces canaux, on perça au milieu des bois 14 allées de 15 toises de largeur, et de 4 jusqu'à 8 verstes de longueur; on se procura par ce moyen des points de vue magnifiques, et on donna de l'air à la forêt: elle devint plus sèche et plus accessible dans l'intérieur; on retira en même temps une grande quantité de bois propre à la construction: les allées seules fournirent plus de 3,000 poutres. (*Auswahl oekonomischer Abhandlungen*, II. 107.) C'est par de semblables soins, que l'empire de Russie pourrait acquérir des provinces utiles et fertiles, sans rien perdre de sa population et de ses richesses nationales.

30. (pag. 223.)

On peut juger par les exemples que nous allons citer, combien le sol a peu besoin de culture dans ces contrées. Pallas observe dans ses voyages que le blé qui s'était semé lui-même en tombant de l'épi, était plus beau que celui qu'on avait semé et auquel on avait donné des soins: il ajoute que cette observation n'est point locale, et qu'il l'a faite dans des provinces entières. *Pallas Reise*, II. 100. 280. S'il y a des contrées où l'on peut se passer de labourer, il y en a d'autres où les engrais seraient même nuisibles, par exemple sur le Don, sur le Samara, dans plusieurs cercles d'Oufa, dans les steppes des Barabintsi, sur l'Iset, sur la Pychma, sur quelques rives de l'Ienissei, sur la Sélenga, le Volga, la Kama, etc., où le grain devient trop mou, s'élève ou brûle quand on fume les champs; dans ces lieux une culture soignée est inutile,

et on peut excuser le paysan „ qui sème son grain, „ dit Pallas, comme s'il voulcit nourrir les oiseaux du „ ciel. „

31. (pag. 230.)

Dans plusieurs contrées, la structure est encore plus simple : on creuse ordinairement une fosse, sur laquelle on construit une petite cabane avec quelques poutres croisées, par où passe la fumée et la chaleur quand on entretient du feu dans la fosse. Les Tatars du Volga et de la Kama élèvent sur la fosse, au lieu de cette cabane, une espèce de pyramide formée par de grosses perches. Les fours à blé de la Livonie sont les mieux construits; on en trouve une description très-détaillée dans *Hupels topographischen Nachrichten*, II. 294. Le modèle de construction qui y est joint, a déjà été adopté avec succès dans plusieurs endroits de la Livonie et de l'Estonie.

32. (pag. 248.)

Voici les articles spécifiés de cette exportation :

Chanvre et étoupes . .	6,066,615 roubles
Toile à voiles, toiles d'emballage	2,408,670
Cables et cordes . .	259,590
Graine de chanvre . .	74,041
Total .	8,808,916 roubles.

33. (pag. 250.)

Savoir en lin et étoupes	.	4,504,100 roubles
Toiles, linge de table, etc.	.	1,678,701
Graine de lin . . .		1,037,513
Total	.	7,220,314 roubles.

L'exemple suivant prouvera combien la culture de cette plante est avantageuse. En 1788, un propriétaire du gouvernement de Pskof retira de 5 tchetvert et 3 tchetvérik de graine 22 berkovets de lin, dont 18 furent vendus bruts et 4 préparés : en rabattant le prix de la semence, le produit net était de 727 roubles 50 kopeks. *Auswahl oekonomischer Abhandlungen*, III. 131. Entre les différentes espèces de lin que la Russie produit, celui de Livonie est regardé comme le meilleur, mais il ne réussit pas partout également bien : celui de Marienbourg et des provinces voisines est préféré à toutes les autres sortes ; le lin de Pskof, Polotsk, etc. est aussi très-bon. Le plus grand commerce de lin se fait à Riga : ceux qui veulent savoir comment on le classe suivant sa qualité, peuvent recourir à *Hupels topographische Nachrichten*, II. 353.

34. (pag. 254.)

De ce nombre est surtout *l'epilobium hirsutum*, la *typha*, quelques espèces de peupliers, savoir *populus tremula*, *nigra* et *alba*, et quelques saules, tels que *salix pentandra*, *cinera* et *caprea*, Linn. On trouve l'epilobium dans toutes les provinces septentrionales de la Russie : la typha couvre presque tous les petits lacs ; la pre-

première espèce de peupliers croît dans toute la Russie; on ne trouve la seconde et la troisième que sur le Don et le Terek: les deux premières espèces de saules ne sont point rares dans les lieux bas et humides; la troisième ne croît que sur les montagnes.

35. (pag. 256.)

Par exemple *galium boreale*, *mollugo*, *asperula tinctoria*, etc. L'origan, en russe douchitsa, est une plante très-commune qui donne une belle couleur de cramoisi, que l'on pourrait employer dans la teinture.

36. (pag. 259.)

Il y a un siècle que l'on regardait comme un péché de fumer le tabac, et le clergé fut très-piqué que Pierre-le-Grand eût accordé au marquis de Carmarthen et comp. le privilège exclusif d'importer du tabac. En 1762, on l'ôta au comte Chouvalof, à qui on l'avait accordé en 1759; on rendit en même temps les ordonnances dont nous avons parlé, afin d'en étendre la culture.

37. (pag. 284.)

La société économique de St. Pétersbourg a développé, dans un traité curieux et instructif, la méthode que l'on devrait suivre pour établir de nouveaux villages ou des colonies dans des lieux inhabités. Voyez *Auswahl oekonomischer Abhandlungen*, III. 27.

38. (pag. 286.)

Cet usage diffère tellement de celui que l'on suit dans les autres pays, que l'on comprendrait difficilement

ce que nous avons dit, sans une explication plus particulière. Le prix d'un seul homme varie beaucoup, puisqu'il dépend de ses talents, de ses qualités physiques, de son adresse, ainsi que des lieux où on l'achète. On paye, par exemple, un jeune homme plus cher qu'un homme âgé; une fille qui sait travailler, ou un domestique qui sait coëffer, se vend le double ou le triple, etc. La seule base fixe que l'on ait, c'est le prix des recrues taxé par la couronne, ou le dédommagement que la couronne reçoit de ceux qui sont obligés de donner des recrues et qui n'en peuvent pas fournir, comme par exemple des marchands qui n'ont point de serfs. Il y a des lieux où les paysans payent 700 roubles au lieu de fournir un soldat de recrue; souvent aussi on vend un garçon 100 et 120 roubles, et une fille 25 ou 50.

Si au contraire les paysans sont vendus avec le sol, on estime tous les individus mâles sans distinction d'âge, de qualités physiques, etc.; et alors le prix varie moins, quoiqu'il dépende aussi des propriétés du sol, de la situation des fonds et d'autres circonstances. La banque d'emprunt compte chaque paysan que l'on engage, à raison de 40 roubles; mais en les vendant ils ne sont jamais à un si bas prix. Dans le gouvernement de St. Pétersbourg on paye chaque individu mâle deux ou trois cents roubles, suivant les qualités du sol: dans d'autres lieux le prix est ordinairement plus bas, mais il est rare qu'il soit au-dessous de cent roubles.

39. (pag. 387.)

Cette description générale convient surtout aux provinces de la Grande-Russie; et il y a tant de différences

qu'il faudrait entrer dans de grands détails, si l'on voulait traiter cette matière à fonds. Dans plusieurs gouvernements, par exemple en Livonie, Estonie, Courlande, on ne paye point d'obrok, mais les terres sont cultivées par corvées. Dans l'Ukraine, la Finlande, Catherinoslaf, Voznesensk, etc., les paysans sont ou serfs, ou attachés à la glèbe, ou libres: ceux-ci louent les terres des propriétaires et les payent en argent, en productions, ou en acquittant des corvées. * Les *Odnodvortsi*, ou les petits propriétaires, dont le nombre est très-grand dans la Russie propre, cultivent eux-mêmes leurs terres, ou payent des ouvriers. Outre cela, le nombre des paysans libres est très-considérable; tels sont par exemple les Tatars, les colons étrangers, etc.; ils sont tous exempts de corvées et ne sont tenus à aucun service personnel. Comme nous parlerons dans la suite de l'état civil de ces différentes classes du peuple, il est inutile de nous en occuper ici davantage.

* Dans les vastes possessions du comte Razoumovski en Ukraine, par exemple, les paysans ont des métairies ou propriétés, qu'ils peuvent administrer à leur volonté, mais ils n'ont pas le droit de les vendre. Ils peuvent aussi changer de demeures et de maîtres, mais alors leurs métairies et leurs maisons sont revendiquées par le propriétaire. Celui-ci a ses possessions particulières, ses champs, ses prairies, ses bois dispersés çà et là. Il fait distiller de l'eau-de-vie, il établit des brasseries de bière, des haras, des laiteries, des bergeries, etc. Les paysans sont obligés de travailler à ces différents établissements ou d'envoyer des ouvriers; ordinairement chacun doit travailler deux jours par semaine pour son maître. *Guldenstädts Reise*, II. 382.

CHAPITRE VI.

40. (pag. 310.)

En 1794, époque où les vins de France étaient défendus, et où cet article de dépense avait beaucoup baissé, l'importation des vins, à St. Pétersbourg seulement, était de 734,000 roubles ; celle d'eau-de-vie, de 7,000; de vinaigre, de 43,000; de raisins secs, de 60,000; de raisins de Corinthe, de 15,000. En 1768, le total de l'importation des productions de la vigne était de 697,000 roubles ; en 1794, celle de St. Pétersbourg seulement était de 859,000 roubles.

41. (pag. 314.)

On a conservé à Astrakhan la mauvaise coutume d'arroser excessivement les vignes ; ce qui est cause que le jus des raisins, étant trop aqueux, contient peu de parties visqueuses et sucrées; il paraît que ces irrigations et le peu de soins que l'on met à pressurer la vendange, contribuent, plus que les particules salines dont le sol est imprégné, à la mauvaise qualité des vins d'Astrakhan. Si l'on veut que le vin soit bon et se conserve long-temps, il faut surtout éviter d'inonder les ceps. *Pallas Reise*, III. 627.

42. (pag. 316.)

Le lieutenant-général Békélof eut l'idée, il y a plusieurs années, d'établir des vignes dans les environs d'Astrakhan. Il commença d'abord par faire venir un

tonnelier d'Allemagne, qui était obligé d'instruire quelques élèves. Cet homme a perfectionné à un tel point la qualité de ses vins, que le possesseur a pu les garder dix-sept ans sans qu'ils se soient gâtés. Il en avait, il y a quelque temps, douze à quinze mille mesures dans ses caves: il envoya son vin vieux à Moscou; les amateurs le prirent pour du vin de la Moselle et de France. Un autre propriétaire a suivi la même méthode sur le Terek, et les raisins communs de ce pays ont produit un vin très-agréable.

CHAPITRE VII.

43. (pag. 333.)

En entr'ouvrant l'écorce de la mélèze, il en coule une résine claire, jaunâtre et visqueuse, qui a les mêmes propriétés que la térébentine de Venise. Cet arbre produit encore une gomme brune, qui se dissout dans l'eau, mais qui est assez semblable à la gomme arabique ou à celle du Sénégal; de sorte que les tuyaux capillaires de la mélèze, sont remplis de deux liqueurs très-différentes. Le paysan de la Sibérie l'emploie comme remède, et ne ramasse que la gomme qui lui est nécessaire: on ne recueille point l'agaric (*agaricus officinarum*) que l'on trouve dans les bois en grande quantité, quoiqu'on en fasse usage dans les apothicaireries.

44. (pag. 338.)

Au lieu de nous étendre davantage sur ces abus, il sera plus instructif d'ajouter quelques éclaircissements, qui les rendront plus sensibles aux étrangers.

On peut juger par les détails suivants du petit nombre d'édifices en pierre que l'on voit en Russie. On comptait, il y a quelques années, dans quinze des gouvernements les plus habités, 4,499 maisons de pierre et 107,261 de bois : cependant sous le règne de Catherine II, on a fait beaucoup plus de constructions en pierre. L'impératrice a rendu à ce sujet de sages ordonnances, et fait des dons et des avances d'argent considérables. Jusqu'à l'année 1776, les villes suivantes avaient reçu : Tver 200,000, Staraia-Roussa 10,000, Dorpt 20,000, Dorogobouch 60,006, Kargapol 10,000, Belgorod 100,000, Kazan 200,000, Bélozero 2,000, Torjok 5,000, Serpoukhof 10,000, Astrakhan 10,000 roubles : ces sommes ont été distribuées à l'occasion de différents incendies, et pour construire des maisons de pierre ; outre cela, l'impératrice destinait encore annuellement 15,000 roubles de revenus de chaque gouvernement pour les bâtiments publics qu'on y élève. On a fait aussi construire aux frais de la couronne des ponts de pierre sur une partie des grandes routes : on les fera paver aussitôt que ce travail sera fini.

Pour faire scier les poutres, il fut ordonné, il y a quelques années, que toutes les barques qui passeraient sur le canal de Ladoga, pour aller à St. Pétersbourg, et qui ne seraient pas construites avec des planches sciées, payeraient une certaine imposition. Maintenant on ne voit plus de barques dégrossies à la hache, et l'impôt, ayant atteint son but, a été supprimé.

Mr. Lépekhin parle dans ses voyages de l'usage général des bardeaux et du préjudice qui en résulte. „ Je puis assurer, dit-il, que dans tout mon voyage

(de St. Pétersbourg à Vladimir et Mourom en passant par Moscou) je n'ai pas vu un seul village où l'on emploie une autre manière de s'éclairer: même les classes inférieures des habitants des villes s'en servent. Sans parler de la fumée, qui est très-nuisible pour les yeux, et de la consommation inutile de bouleaux que cela occasionne, est-il rien de plus dangereux pour ces habitations de bois séchées par la fumée, couvertes de paille, où il y a de la laine, des balais et d'autres matières combustibles? On voit ces gens peu soigneux courir par-tout avec des bardeaux en feu, et s'inquiéter fort peu des charbons qui en tombent; ainsi on ne doit plus être étonné de voir si souvent des paysans mendier des grains pour semer leurs terres."

Les partisans des souliers nattés observent: 1°. la pauvreté des paysans, 2°. la prompte croissance du tilleul, 3°. que cet objet d'industrie est une ressource pour un grand nombre de paysans. La première raison n'est pas toujours bonne; tous les paysans ne sont pas pauvres, et dans plusieurs contrées les souliers nattés sont plus chers que ceux de cuir. Les jeunes tilleuls croissent à la vérité très-vite, mais ce n'est point dans la même proportion où on les coupe. Chaque paire de souliers exige le tronc de deux et quelquefois de quatre jeunes tilleuls. En hiver le paysan les porte à peu près dix jours, mais dans le temps des travaux, il est difficile qu'il s'en serve plus de quatre: il use donc annuellement au moins cinquante paires de souliers, et il faut 150 tilleuls, en en prenant trois par paire, pour chausser un seul homme. Dans les lieux humides, un rejeton de tilleul ne peut être employé à faire des

souliers que la troisième année ; dans les lieux secs il faut attendre plus long-temps : ainsi la consommation est en double rapport avec la croissance. Enfin, il ne peut y avoir un grand avantage pour les paysans à faire des souliers nattés, car ils sont à très-bas prix dans tous les lieux où il croît un grand nombre de tilleuls Si le paysan voulait consacrer à soigner ses bois le temps qu'il emploie à ce travail, l'intérêt général se trouverait réuni à son intérêt particulier.

Les notes suivantes prouveront combien le prix du bois a haussé. En 1770, une corde de bois de la longueur d'une archine coûtait à St. Pétersbourg 1 rouble 10 kopeks, et en 1790, 2 roubles 60. Cent poutres de pin d'une longueur et d'une largeur déterminées coûtaient en 1740, 12 à 16 roubles ; en 1790, de 100 à 120 roubles : en 1740, 100 planches, 7 roubles ; en 1790, 15 à 20.

Nous avons remarqué qu'il y a des usines en Sibérie, où on a été obligé de suspendre les travaux faute de bois : ce fait est constaté par Mr. Herrmann (*Statistische Schilder.* p. 313.) et par la société économique (*Auswahl*, II. 4.) On peut juger par le gouvernement de Perm, combien il serait nécessaire de ménager les bois dans les lieux où il y a des mines. On y consume annuellement pour les forges de cuivre et de fer 20 millions de pouds de charbon, ou 800 millions de livres.

Dans les lieux où le bois est plus rare, comme en Ukraïne, on l'économise davantage. Depuis long-temps on y scie le bois ; les paysans et les gens pauvres y construisent leurs maisons de troncs d'arbres entrelacés

de branchages, ou de pierres et d'argile battue; les corniches et les frontons des fenêtres sont presque partout d'argile. Dans les steppes, les granges, les cabanes et les clos sont de broussailles et de roseaux. Excepté quelques habitants des villes et les gentilshommes, le peuple ne fait point usage des bains chauds. Le paysan n'emploie point les bardeaux pour s'éclairer, mais il se sert de suif ou d'huile, qu'il fait brûler dans des pots, ou il fait des flambeaux avec des plantes qui donnent une lumière claire et sans fumée. On emploie le roseau et la paille pour se chauffer et dans les cuisines. Personne ne porte des souliers nattés. Les vieux tilleuls creux servent à différents ustensiles de ménage, ou l'on en fait des ruches pour les abeilles. Presque tous les paysans de l'Ukraine ont des vergers autour de leurs maisons, et plantent des arbres dans leur cour et leur potager; mais on consume une grande quantité de bois pour la préparation de l'eau-de-vie, surtout des bois communaux.

45. (pag. 342.)

Les lois suivantes sont les plus remarquables. Sur les dévastations, abatis et incendies des bois: *Oulojénié*, Ch. 10. §. 218 — 224. Punition pour la coupe des bois défendus: Oukase du 9 février 1720. Instructions pour les inspecteurs des bois de marine: 9 février 1722. Pour le grand-maître des forêts: 1723. Instruction pour le département des arpentages: Ch. IV. art 12 et 64, et Ch. VI. art. 20. Indication des bois que l'on ne doit point employer pour le goudron: 3 novemb. 1766. Privilége qui laisse les bois à la libre disposition du propriétaire: 22 sept. 1782.

46. (pag. 345.)

La société économique a publié une instruction très-facile à suivre, sur l'ensemencement des bois dans les contrées septentrionales de la Russie. Voyez le tome XXVII de ses mémoires.

Depuis 1788, l'amirauté de St. Pétersbourg a fait semer des mélèzes dans le gouvernement de Vibourg; 12,000 de ces arbres sont de la plus belle venue. Vraisemblablement on ne se bornera point à cet essai.

CHAPITRE IX.

47. (pag. 359.)

Le rapport que l'académicien Ozéretskofskoi a publié sur l'état des vers à soie dans les environs de l'Akhtouba, est très-peu satisfaisant. Le nombre des vagabonds inscrits pour s'occuper à élever des vers à soie, est de plus de 7,000 personnes des deux sexes, et l'inspecteur reçoit dans cet établissement tous ceux qui ignorent leur origine. Il prétend les employer tous dans cette fabrique, cependant on n'y file que trois ou quatre pouds de soie. On envoie tous les ans un officier de la fabrique à Kizliar, pour y chercher de la graine; mais souvent elle ne réussit point sur l'Akhtouba: en 1782, tous les vers à soie furent tués par le froid, et il ne resta pas un seul cocon. S'il est vrai, ajoute ce voyageur, que l'inspecteur de cette fabrique possède le talent de donner à ses soies une qualité particulière, et qu'il envoie de la très-bonne soie à Pétersbourg, il est très-douteux qu'on les tire de l'Akhtouba,

et il est bien plus vraisemblable qu'elles viennent de la Perse, que des environs de Kizliar et d'Astrakhan; du moins est-ce l'opinion des habitants de ces deux villes. *Beschreibung von Astrakhan; Journal von Russland*, III. 41.

CHAPITRE X.

48. (pag. 366.)

Il est vraisemblable que ce furent les anciens Manjoux. (*Georgi's Beschreibung der Nationen*, 204,) Les mines qui attestent les travaux de ce peuple sont décrites d'une manière très-intéressante par *Pallas*, *Reise*, III. 608.

49. (pag. 371.)

Comme ces priviléges sont la base de toutes les ordonnances que l'on a publiées dans la suite sur cet objet, nous en rapporterons les articles les plus essentiels, tels que Schloezer les a cités dans son histoire des mines et monnaies de l'empire de Russie, d'après le grand ouvrage de Tchoulkof (*Opisanié Rossiiskoi kommertsii.*) 1°. Chacun peut chercher des mines, nommément celles d'or et d'argent, tant sur son propre territoire que sur un territoire étranger. 2°. Celui qui en a découvert, doit en instruire le collège des mines et lui envoyer des échantillons de minérai. 5°. Alors il obtient un terrain de 250 toises de longueur sur autant de largeur. Cependant les propriétaires ont les premiers le droit de les exploiter : s'ils n'en ont pas la possibilité, ou si les frais leur paraissent trop considérables,

ils reçoivent des entrepreneurs $\frac{1}{32}$ du bénéfice net, outre le payement du bois et des objets qu'ils fournissent ; si le prix en était trop haut, l'entrepreneur peut s'adresser au collége des mines. 8°. Ce collége est autorisé à faire des avances d'argent. 9°. Le souverain se réserve $\frac{1}{10}$ du produit, à payer au collége des mines ; cependant il promet d'en faire la remise, au cas que l'entreprise ne supporte pas les frais. 12°. Il se réserve aussi le droit du premier acheteur de l'or, de l'argent, du cuivre et du salpêtre qu'on aura exploité. Le collége des mines en fixe le prix. Si les caisses de la couronne, qui doivent faire le payement, ne peuvent s'en acquitter dans l'espace d'un mois, le propriétaire peut vendre ses minéraux à qui il veut : le salpêtre ne doit point être transporté hors du pays, sans la permission particulière du collége : la vente du fer, du plomb et de l'étain, est absolument libre. 16°. On promet de ne jamais enlever ces mines aux propriétaires, ni à leurs héritiers, tant qu'ils auront un assez grand nombre d'ouvriers pour les exploiter et qu'ils se conformeront aux lois. 17°. Ceux qui cacheront les mines qu'ils auront découvertes, seront punis corporellement ou mis à mort.

Ces priviléges furent renouvelés sous Pierre II ; on les étendit même sur les mines que les entrepreneurs ouvriraient au-delà de Tobolsk. Ils obtinrent encore les priviléges suivants. Les dix premières années, on ne payera aucun dixième. La vente de tous les métaux exploités sera libre, même celle de l'or et de l'argent ; on payera seulement le droit de douane, mais ces deux métaux ne pourront être exportés. Celui qui les portera

aux caisses de la couronne, sera payé suivant le prix courant. On pourra commencer à exploiter des mines sans aucune permission, mais deux ou trois mois après il faudra envoyer des échantillons de la mine au voivode du district. Si le collége des mines juge par les échantillons que la fonte des métaux est mal exécutée, il envoie aux entrepreneurs des ouvriers intelligents, avec les instruments qui leur sont nécessaires. Outre ces priviléges généraux, chaque propriétaire peut obtenir gratuitement des priviléges particuliers pour ses mines. Voyez *Schloezers Münz- Geld- und Bergwerksgeschichte des russischen Kaiserthums*, p. 118.

50. (pag. 374.)

En voici l'extrait: 1 — 4°. Tous les priviléges concernant les mines sont renouvelés. La propriété des mines est exempte de confiscation ; elle est garantie, même si le propriétaire était sujet d'une puissance étrangère en guerre avec la Russie. 5 — 14°. On accorde des avances, des exemptions, etc. Le propriétaire du sol reçoit, au lieu d'$\frac{1}{32}$, 2 pour 100 de tout le métal. 15 — 21°. On doit encore une seule fois livrer les $\frac{2}{3}$ de cuivre à la couronne ; il sera payé le prix marchand ; à l'avenir la vente en est libre tant intérieurement qu'hors de l'empire : sur l'or, l'argent, le plomb et le salpêtre, la couronne se réserve le droit de premier acheteur aux anciennes conditions. Au lieu du dixième et des autres droits, on payera pour le zolotnik d'or fin 2 roubles 32 kopeks, et pour le zolotnik d'argent 14 kopeks. Le cuivre, l'étain, le plomb, les diamants, pierres précieuses, etc., payent le dixième

Démidof payera, tous les ans, pour un fourneau où l'on fait annuellement 100,000 pouds de fer, 3,392 roubles: les autres propriétaires payent dans la proportion de leur produit évalué par le directoire général des mines. Ce directoire est encore chargé de faire les contrats pour les mines de la couronne. Le 5 avril, l'impératrice promit sa protection particulière aux deux premières mines qui furent cédées à une compagnie de particuliers (au baron Schoenberg), et réitéra l'ordre de les céder toutes à des particuliers.

51. (pag. 375.)

Je n'ai pu trouver nulle part des éclaircissements sur cette défense. Tous les écrits et mémoires que j'ai consultés, en font mention sans en indiquer la raison. Mr. HERRMANN, que j'ai suivi, en rapportant ce fait ne s'explique pas davantage sur cet objet dans sa description statistique. L'oukase qui ordonne d'ôter les mines d'argent à Démidof, et que l'on peut lire en russe dans l'histoire de TSCHOULKOF, VI. 253, et en allemand dans l'ouvrage de SCHLOEZER, que nous avons déjà cité, ne donne pareillement aucune raison de s'en être emparé. Peut-être l'impératrice Elisabeth a-t-elle supprimé par un oukase antérieur les priviléges accordés par ses prédécesseurs. Cela paraît vraisemblable, car sans cela Démidof n'aurait pas craint que ses mines d'argent ne fussent découvertes; cependant malgré toutes mes recherches je n'ai point trouvé cet oukase. Il n'en est même fait aucune mention dans le recueil des lois de la Russie, publié à l'université de Moscou; cependant l'article des mines est très-détaillé. On voit par un

ordre donné le 31 janvier 1748, que le général-major Beyger était chargé de dresser un inventaire des mines de Démidof, pour savoir ce qui était dû à ses héritiers.

52. (pag. 376.)

Ce précis n'est qu'un extrait de la description statistique de Mr. HERRMANN, p. 316 — 328. Comme cet ouvrage ne peut admettre des détails très-circonstanciés, et qu'une lacune déplairait à plusieurs lecteurs, j'ai suivi exclusivement cet écrivain, dont les rapports sont les plus récents et les plus exacts, de tous ceux qui ont été imprimés sur cet objet. On trouve des descriptions détaillées des mines de la Russie dans les ouvrages suivants : *RENOVANZ Nachricht von den altaischen Gebirgen. HERRMANNS Beschreibung des uralischen Erzgebirges. PALLAS neue nordische Beyträge. HERRMANNS Beyträge zur Physik, etc.* La description physique et géographique de l'empire de Russie par Mr. GEORGI, que nous avons annoncée dans la préface, contiendra pareillement un précis exact des mines de la Russie.

53. (pag. 377.)

En 1786, mille pouds de mines ont produit 89 zolotniks d'or. Le minéral est une pyrite ferrugineuse en quarz tenant or : on le brise et le lave jusqu'à ce qu'il reste un limon d'or, qu'on affine avec du plomb; puis on l'envoie en lingots à St. Pétersbourg. Il s'en faut beaucoup que cet or soit fin; il contient à peu près 7 ou 8 pour 100 d'argent, outre les particules de fer;

on le reçoit à la monnaie pour 2 roubles 60 kopeks le zolotnik, mais on l'épure encore une fois.

54. (pag. 379.)

Le produit en a été progressif jusqu'à présent.

De 1748	jusqu'en	1751,	annuellement	200 à 366 pouds.
1752	—	1769	—	222 - 809
1770	—	1780	—	800 - 1277
1780	—	1785	—	400 - 730
1786	et	1787	—	750 - 780
1788	.	. . .	.	700
en 1789, on comptait tirer			.	1000

Ainsi, depuis 1746 jusqu'en 1783, les mines de Kolyvan ont fourni 21,570 pouds 20 livres 18 zolotniks d'argent tenant or.

Le départ fait à St. Pétersbourg a produit en or fin 730 pouds 18 livres 37 zolotniks. Argent fin, 19,740 pouds 37 livres 67 zolotniks.

Valeur numéraire suivant le titre des monnaies.	de l'or	9,597,459 roubl.	$94\frac{1}{4}$ kop.
	de l'arg.	17,571,769 — —	96 $\frac{1}{2}$
	Total .	27,169,229 roubl.	$90\frac{3}{4}$ kop.

Depuis on a tiré de ces mines:

En 1784, 730 pouds; en 1785, au-delà de 600; et en 1786 et 1787, chaque année, jusqu'à 780 pouds d'argent, qui contenaient à peu près 100 pouds d'or.

55.

55. (pag. 380.)

De 1704 jusqu'en 1751, on a exploité 587 pouds 7 livres 54 zolotniks d'argent, dont l'or n'a point été séparé.

De 1752 à 1783, on a livré au laboratoire pour affiner les métaux 9,740 pouds 7 livres 49 zolotniks d'argent fin, qui contenaient 28 pouds 8 livres 234 zolotniks d'or.

Valeur numéraire	de l'arg.	7,986,920 roubl.	$42\frac{1}{4}$ kop.
	de l'or	385,147 roubl.	$19\frac{3}{4}$
Total		8,372,067 roubl.	$62\frac{1}{4}$ kop.

De 1783 jusqu'en 1787, la livraison en argent a été entre 380 et 400 pouds.

56. (pag. 381.)

Savoir, dans les fonderies de cuivre des gouvernements de

Perm	124,962 pouds	$29\frac{5}{8}$ liv.
Oufa	60,789 —	$17\frac{1}{2}$
Viatka et Kazan à peu près	6,000 —	
Total	190,752 pouds	$6\frac{7}{8}$ liv.

A cette époque la couronne possédait dans le gouvernement de Perm 8 fonderies, dans lesquelles travaillaient 293 maîtres-ouvriers

les particuliers	19	3,349	—
Total	27	3,642	—

Les fonderies de la couronne produisirent :

20,848 pouds 25 liv. de rosette.

celles des particuliers 104,114 — $4\frac{5}{8}$

Total . 124,962 pouds $29\frac{5}{8}$ livres.

57. (pag. 383.)

Produit des mines de fer dans le gouvernement de

Perm . 3,058,413 pouds $25\frac{3}{4}$ liv:

Oufa . 582,077 — 3

Viatka, à peu près 300,000 —

Total . 3,940,490 pouds $28\frac{3}{4}$ liv.

A cette époque la couronne possédait dans le gouvernement de Perm

	fonderies.	fourneaux.	forges.	maît.-ouv.
.	8	11	54	1,419
les particuliers	61	46	423	41,459
	69	57	477	42,878

Produit des fonderies de la couronne :

182,363 pouds $32\frac{1}{4}$ livres.

de celles des particuliers 2,876,049 — $32\frac{1}{2}$

Total . 3,058,413 pouds $24\frac{3}{4}$ livres.

J'ai rapporté ces différentes notes, pour donner une idée de la proportion des mines de cuivre et de fer de la couronne avec celles des particuliers.

58. (pag. 383.)

La seule fonderie de Koutchésersk du gouvernement d'Olonets, fournit annuellement 100,000 pouds de fer en fonte : en 1788, on avait destiné 258,547 pouds de minerai à la fonte.

59. (pag. 385.)

Les officiers des mines sont ainsi classés :

Officiers d'état-major.

Le surintendant des mines a le même rang qu'un major d'artillerie.

l'intendant des mines, le directeur des fonderies } ont le rang de capitaine d'artillerie.

Officiers.

l'arpenteur, le maître des forêts, le sous-directeur des fonderies, } lieutenants,

le juré mineur, l'essayeur, le conducteur des mines, } sous-lieutenants,

le premier mineur, } porte-drapeau.

Comme les officiers d'artillerie et du génie ont un grade de plus qu'un officier de troupes de ligne, le surintendant des mines de Kolyvan ou de Nertchinsk est sur l'état des lieutenants-colonels de l'armée, etc. Les officiers des mines qui sont sous les ordres du sénat, ont seulement le même grade que les officiers de l'armée ; leur traitement est le même que celui des officiers militaires qui ont le même grade. Les officiers

des mines de Nertchinsk ont obtenu des appointements doubles à cause du grand éloignement et de la cherté de ce séjour.

60. (pag. 386.)

La banque acheta ces mines, en 1792, deux millions de roubles ; cette somme sera payée dans l'espace de 10 ans à raison de deux cent mille roubles chaque année.

Comme c'est le premier exemple de cette espèce, et que la banque est un établissement dont la stabilité intéresse le public, j'insérerai ici quelques détails sur l'état et le produit de ces mines ; je les puise dans la description des mines de l'Oural par HERRMANN.

Ces mines consistent en deux fonderies de cuivre, Petropavlovsk et Bogoslovsk ; et une de fer, Nikolaiépavdinsk : elles sont situées dans le cercle de Verkhoturié du gouvernement de Perm. Les mines de cuivre sont mises au rang des plus riches de l'Oural ; le minerai est chargé de particules d'argent. On y compte en tout à peu près 700 maisons, qui sont habitées par des mineurs ou forgerons libres. La minière était si riche autrefois, que le produit était de 15 pour 100 ; maintenant elle fournit encore 10 pour 100 : de sorte que, sur 600,000 pouds de minéral fondu, l'inspecteur est tenu de livrer 55 à 60,000 pouds de rosette.

Produit des deux mines de cuivre :

En 1766	13,682	pouds 10	liv.
1779	51,006	— 39	
1782	55,274	— 27	

Produit des trois mines de fer :

En 1766,	fer brut .	60,518 pouds.
	fer ouvragé .	13,282
1779,	fer brut .	20,808
	fer ouvragé .	10,382
1782,	fer ouvragé .	24,470

61. (pag. 388.)

Pour mieux comprendre cette ordonnance, j'invite mes lecteurs à relire les priviléges concernant les mines, accordés par Pierre-le-Grand et l'impératrice Anne. (Voyez les notes 49 et 50.)

Extrait des lettres patentes du 28 *juin* 1782, *portant des concessions et franchises à l'égard de l'exploitation des mines et des objets qui s'y rapportent.*

1°. Le droit de propriété s'étend sur toutes les productions minérales cachées dans les entrailles de la terre, ainsi que sur tous les métaux qui en proviennent.

2°. Il est permis à chacun de chercher sur son propre sol toutes les espèces de métaux, tels que l'or, l'argent, le cuivre, etc.; et les minéraux, tels que le salpêtre, le soufre, le vitriol, l'alun, le sel, etc.; de les faire exploiter et préparer par ses propres paysans, ou par des ouvriers salariés.

3°. Il est permis de céder à un autre le droit de fouiller et de préparer les métaux.

4°. Chaque propriétaire de fonds pourra fournir des mines de son sol aux fonderies de la couronne, suivant une convention libre contractée avec les chambres des finances.

5°. La couronne conserve son droit de propriété dans la même étendue, à l'égard de ses propres domaines, charge les chambres des finances de prendre les mesures les plus avantageuses relativement à l'exportation des mines, et leur enjoint de porter leur attention tant sur ce qui peut être utile au souverain, que sur les moyens les moins onéreux pour les sujets.

6°. L'or et l'argent peuvent être vendus librement dans l'empire; mais

7°. à l'égard de l'exportation de ces métaux hors des frontières, les lois données sur cet objet conservent leur pleine vigueur.

(Le tarif des douanes du 27 septembre 1682 et plusieurs autres ordonnances défendent l'exportation de l'or et de l'argent.)

8°. Chaque propriétaire ou possesseur d'une mine d'or ou d'argent, doit payer à la caisse impériale la dixième partie de ces métaux.

9°. Les impositions des mines de fer et de cuivre sont conformes aux ordonnances précédentes.

(Voyez les détails que nous avons donnés dans ce chapitre.)

10°. Il est permis d'exporter librement le salpêtre hors des frontières, en payant 60 kopeks de droit de douane pour chaque poud.

11°. A l'égard du sel, il est ordonné de suivre les réglements qui concernent ce minéral.

(On trouvera un extrait de ce réglement dans le chapitre XI.)

12°. Il est permis d'exporter les diamants et pierres précieuses.

13°. Défense d'ouvrir des mines sur un territoire étranger, ou d'y étendre celles qu'on a sans un accord fait librement.

14°. Défense de faire des pétitions pour obtenir du bois des forêts de la couronne.

15°. Tous les travaux qui ont rapport aux mines sont libres, et tous les monopoles sont supprimés.

16°. Défense à tout tribunal de se mêler de l'administration des mines des particuliers.

17°. Toutes les ordonnances contraires à celle-ci sont abolies.

62. (pag. 391.)

Pour donner un exemple du produit des impositions sur les mines des particuliers, je choisis le montant de celles du gouvernement de Perm en 1782 : c'est un de ceux où il y a le plus de mines, mais à cette époque les impositions n'étaient point encore augmentées.

1) *Des mines de cuivre.*

1°. La dixième partie de la rosette en nature, suivant le prix marchand, alors à 9 roubles, fait	93,708 roubl.	— kop.
2°. Profit sur le prix de $5\frac{1}{2}$ roubles, auquel la couronne achète le cuivre que les particuliers doivent fournir à l'exception du dixième. Le prix marchand, évalué à 9 roubles chaque poud de cuivre, donne un bénéfice de 3 roubl, 60 kop. Total	163,978	50
3°. De chaque fourneau pour fondre le cuivre, 5 roubles	595	—
Total	258,281 roubl.	50 kop.

2) *Des mines de fer des particuliers.*

1°. Au lieu du dixième, de chaque poud de fer brut 4 kopeks . . .	140,581 roubl. $13\frac{1}{2}$ kop.
2°. De chaque fourneau 100 roubles	3,800 —
Total	144,381 roubl. $13\frac{1}{2}$ kop.
Total de toutes les mines des particuliers . .	402,662 roubl. $63\frac{1}{2}$ kop.
Cependant les propriétaires des mines de cuivre et de fer eurent encore la même année un bénéfice net de .	927,240 roubl. 25 kop.

63. (pag. 392.)

Herrmanns Beschreibung des uralischen Erzgebirges, II. 257 — 261. Les prix cités sont de 1787 ; maintenant les frais et le produit ont haussé.

64. (pag. 399.)

Voici l'extrait de cette ordonnance remarquable. 1°. Les paysans de la jurisdiction de la couronne, attachés tant aux mines de la couronne qu'à celles des particuliers, doivent exécuter les travaux suivants : 1) Couper le bois pour en faire du charbon. 2) Briser les monceaux de charbon et les transporter dans les fonderies. 3) Couper le bois nécessaire pour la fonte des minéraux. 4) Transporter la mine que l'on exploite dans les fonderies, ainsi que le sable, etc. 5) Construire et réparer les digues, dans le cas seulement où elles

auraient été endommagées par le feu et les inondations 2°. Les paysans ne sont point tenus à d'autres travaux, mais il leur est permis de se louer. 3°. On doit les faire travailler au commencement de l'hiver et les congédier à la fin de cette saison, afin qu'ils puissent vaquer aux travaux de l'agriculture. 4°. Un ouvrier avec un cheval reçoit en été 20 kopeks, en hiver 12 ; un ouvrier sans cheval, en été 10, en hiver 8 kopeks. Il est obligé de travailler jusqu'à ce qu'il ait acquitté sa capitation qui est de 170 kopeks par tête ; (ainsi un ouvrier sans cheval est tenu de travailler en hiver 21 jours dans l'année, en été 17 jours. Avec son cheval il n'a que 8 jours et demi de travail en été, et 14 en hiver ;) 5°.—7°. mais personne ne doit les forcer de travailler plus long-temps, sous peine de payer aux ouvriers le double par jour outre leur solde. 8°. Les propriétaires qui sont obligés de payer plus cher les ouvriers, cessent d'être tenus de livrer du fer à l'amirauté à un prix fixé en 1715 et 1728.

Les paysans attachés aux mines de la couronne ont toujours eu un sort moins malheureux, parce que la couronne elle-même était intéressée à leur conservation. Les Tatars, les Bachkirs et les autres peuples qui habitent les monts Ourals sont comptés à la vérité parmi les paysans de la couronne, mais on ne les a jamais attachés aux mines, excepté quelques Bachkirs qui se sont exemptés par ce moyen du service de Kosaques.

65. (pag. 402.)

Suivant Schloezer (appuyé de l'autorité de Tchoulkof) l'importation de l'or et de l'argent, partie en

monnaies étrangères, partie en lingots, montait en 11 ans,

depuis 1758 jusqu'en 1768, à 19,219,566 roubles.
1773, à 1,256,406
1774, à 1,082,533
1775, à 1,805,395
1777, à 1,822,749

Ainsi la quantité d'or et d'argent que la Russie se procure par son commerce, équivaut à peu près le produit de ses mines.

66. (pag. 402.)

En 1793, par exemple, on a importé à St. Pétersbourg pour plus de 42,000 roubles de rosette et de verd de gris. En 1768, la Russie vendit pour 53,000 roubles de cuivre.

67. (pag. 403.)

Quoique le fer soit très-commun en Russie, on y importe annuellement ce métal ouvragé, pour des sommes considérables. L'année 1793, on fit entrer à St. Pétersbourg en différents ustensiles, marchandises en fer vernissées, fil de fer, faux, etc., pour 196,000 roubles : les faux seules formaient un article de 101,000 roubles.

68. (pag. 406.)

Pour s'en convaincre, il suffit de calculer les sommes que la Russie paye pour différents objets du règne minéral, qu'elle possède en grande partie en abondance. En 1793, on fit entrer à St. Pétersbourg pour 340,000 roubles d'alun, de sel ammoniac, vitriol, salpêtre, soufre,

diamants, agates, cristal, topazes, pierres à émouler, albâtre, plâtre, tripoli, émeri, porcelaine, poterie, poêles, moules, tuiles, pierres à fusil, charbon de terre, eaux minérales et minéraux. Cette liste ne comprend pas encore plusieurs articles de verreries, et l'on ne peut évaluer les pierres précieuses, parce qu'elles ne payent aucun droit.

CHAPITRE XI.

69. (pag. 408.)

Savoir, de 1765 à 1774, en dix ans, 2,901,694 pouds.
1776 — 1781 six 1,987,457
1782 — 1787 six 4,881,643

Je dois la plupart de ces éclaircissements à Mr. Herrmann, (*Statistische Schilderung*, p. 331 — 334.)

Ceux qui veulent de plus grands détails sur les salines de Russie, peuvent consulter les voyages de Pallas, Géorgi, Lépekhin, Falk; la description des mines de l'Oural par Herrmann, et d'autres ouvrages.

70. (pag. 410.)

Note des frais des salines de Perm appartenantes à la couronne.

Pour le bois à peu près .	27,720 roubles.
Matériaux, chevaux, outils .	16,000
Gages et payements des ouvriers	13,900
Pour la construction des navires et ce qui en dépend . .	31,442
Pour le transport du sel de la couronne	53,658
Total	142,720 roubles

On compte que, l'un portant l'autre, un poud de sel, pris sur les lieux, revient à la couronne à $5\frac{1}{2}$ kopeks, et jusqu'à Nijnéi-Novogorod 11 kopeks. Le bénéfice de la couronne sur son propre sel est de 15 kopeks par poud ; il n'est que de 4 kopeks sur celui qu'elle achète des particuliers. Suivant ce calcul, la couronne aurait retiré des salines de Perm dans les années 1784 et 1785

de ses propres salines .	311,948 roubles.
du sel des particuliers .	345,606
Total .	636,554 roubles.

71. (pag. 411.)

La graduation consiste à concentrer d'abord l'eau salée par le moyen de l'air seul, dans des bâtimens nommés *évaporatoires*, ou *hangars d'évaporation*, ou *bâtimens de graduation*. L'intention de l'inventeur des hangars étant de présenter à l'air le plus de surface possible d'eau chargée de sel, il a construit un bâtiment ouvert de toutes parts, et garni dans son intérieur de onze rangées de fagots d'épines à double rang, et il a divisé ces onze rangées en sept parties dans leur longueur, répondantes à autant de réservoirs qui font le sol de tout l'édifice : à chaque réservoir est un corps de pompe qui reporte l'eau qui est tombée dans un réservoir supérieur, d'où elle découle sur une autre rangée de fagots, en y déposant son *schlot*, et va se rendre dans un des réservoirs d'en-bas, et ainsi successivement jusqu'à la septième évaporation. L'eau restante

après les sept opérations est reçue dans un réservoir commun à tous les hangars, et portée à cristalliser dans des chaudières de plomb ou de fer. Voyez VALMONT DE BOMARE, *dict. d'hist. nat.* art. Sel.

72. (pag. 415.)

Le réglement pour le sel doit être compté au nombre des monuments qui attestent la sollicitude maternelle et la sage administration de Catherine II ; il fut signé le 16 juin 1781, mais l'impératrice ajoute elle-même qu'elle l'avait déjà rédigé en 1777. Ce réglement ayant 104 articles, est trop étendu pour que nous puissions l'extraire ; nous avons déjà cité quelques articles concernant la vente et la régie des salines. On en trouve une très-bonne traduction allemande dans le journal de Pétersbourg, 1781, III. 116 — 180.

73. (pag. 417.)

Les gouvernements de Vologda, du Caucase, d'Irkoutsk, de Kolyvan, de Tobolsk, de Catherinoslaf et de la Tauride, se fournissent de leur propre sel ou de celui du voisinage. Les gouvernements de Riga, Rével et Vybourg le tirent de l'étranger. Les autres gouvernements sont pourvus de sel de la manière suivante : Le sel du lac Ielton est réparti dans les gouvernements de Penza, Kostroma, Toula, Tambof, Saratof, Iaroslaf, Simbirsk, Kazan, Kharkof, Voronèje, Koursk, Orel, Rézan, et fournit aussi en partie ceux de Kief, Tchernigof et Novogorod-Séversk, où l'on en tire aussi de la Tauride. On envoie le sel de Perm

dans les gouvernements de Moscou, St. Pétersbourg, Tver, Novogorod, Perm, Viatka, Smolensk, Polotsk, Kalouga, Pskof, Volodimir et Mohilef. Le sel d'Iletsk est réservé pour les gouvernements d'Oufa et de Nijegorod, et partie de celui de Kazan. Ces 31 derniers gouvernements ont consommé, en 1783 et 1784, 19,719,939 pouds de sel.

FIN DU SECOND VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES
DU SECOND VOLUME.

LIVRE TROISIÈME.

État civil des habitans.

SECTION I.

Industrie productive.

CHAPITRE I.

De la chasse.

I. De la chasse en général, comme objet d'industrie, page 1

II. Des provinces où elle est un objet d'industrie, et des peuplades qui s'en occupent principalement, 8

III. Des objets de la chasse, de ses différentes espèces, et de son rapport,

1) *De celle dont l'objet sont les pelleteries.*

Martres zibelines, principalement au Kamtchatka, 12

Renards. Quatre espèces de renards, page 15
Martres, écureuils, hermines, lapins, marmottes, 19
Lièvres et chats, 20
Ours. Différentes manières de les tuer, et de l'usage de leurs peaux, 27
Goulus, 27
Castors, loutres, 28
Produit de la chasse, dont l'objet sont les pelleteries. Exportation et importation, 32
2) *De celle dont l'objet sont les peaux, les plumes, les chairs, etc.*
Castors, porte-musc, rats musqués, 34
Chevreuils, cerfs, élans, 35
Rennes, 37
Chamois, gazelles, bouquetins, antilopes, 40
Brebis sauvages, sangliers, 43
Oiseaux sauvages. Oiseaux de passage, oiseaux d'eau, perdrix, 45
Canards à duvet, 51

CHA-

CHAPITRE II.

De la pêche.

I. Dans la mer glaciale.

Apperçu général, page 55

1) *Péche des grands poissons de mer sur les côtes de la Nouvelle-Zemle et du Spitzberg. Description de ces isles,* 58

De la vache marine, 61

Des phoques, du bélouga, 71

2) *Sur les bords de la mer glaciale. Aiglefin, merluche, sole, morue, hareng, omoul,* 73

3) *Dans les fleuves qui versent leurs eaux dans cette mer, nommément la Dvina, la Petchora, l'Ob, l'Irtych, etc.* 76

II. Dans l'océan oriental.

De la péche de la baleine, 81

De l'ours marin, 86

Du loup marin, 91

Du lamentin, 93

De la loutre marine, page 96
Des associations pour la pêche de ces animaux, et du produit qu'on tire de leur prise, 101
Des rivières poissonneuses du Kamtchatka, 106
III. Sur la mer Caspienne.
1) *Sur les côtes*, 110
Esturgeons, silures, barbeaux, 112
2) *Sur le Volga.*
Différentes espèces de poissons, 121
Des outchougui ou parcs, 124
Des autres genres de pêches, 126
3) *Sur l'Oural.*
Des objets et des produits de la pêche de l'Oural, 128
IV. Dans la mer noire.
Esturgeons, maquereaux, etc. 137
V. Dans la mer baltique.
Saumons, celerins, etc. 139
VI. Dans les grands lacs.
1) *Dans le Baikal. L'omoul, les phoques, etc.* 141

2) *Dans quelques autres lacs*, page 143
Apperçu général des produits de la pêche. Exportation et importation. Réflexions sur les améliorations dont cette branche d'industrie est susceptible, 148

CHAPITRE III.

Du soin des bestiaux.

Introduction, 153
I. Des bêtes à cornes.
Provinces où elles abondent, 158
État de cette branche de l'économie rurale. Ses défauts provenant du climat et de la constitution, 160
Son produit. Exportation, 163
Projets pour augmenter le nombre des bêtes à cornes, 164
II. Des bêtes à laine.
Provinces où elles abondent, 167
Projets d'amélioration, 173
III. Des chèvres, principalement en Tauride, 178

IV. Des porcs. Des soies, objet important de l'exportation, pag. 179

V. Des bêtes de somme.

1) *Chevaux,* 180

Des troupeaux de chevaux, 183

Importation de chevaux, 184

Adresse des Russes à manier les chevaux, 185

Des chevaux sauvages, 186

2) *Anes,* 188

3) *Chameaux en Tauride, et parmi les Nomades méridionaux,* 190

4) *Rennes parmi les Nomades septentrionaux,* 193

5) *Chiens, principalement au Kamtchatka. Manière de les traiter et de les employer,* 196

CHAPITRE IV.

De l'agriculture.

Introduction. Peuplades qui s'en occupent, 203

I. Propriétés naturelles du pays, page 207
1) *Contrées absolument impropres à l'agriculture,* 208
2) *Contrées où la culture est pénible,* 209
3) *Provinces fertiles,* 210
4) *Provinces très-fertiles, ibid.*
II. De la culture.
1) *Instruments de labourage.*
La charrue, 211
La herse, 214
Le cylindre, 215
Instruments qui servent à la récolte, ibid.
2) *Propriétés et classes des terrains.*
Champs toujours en culture. Champs d'hiver, champs d'été, jachères, 217
Steppes, 219
Halliers. Méthode de les défricher ou essarter, ibid.
Marais, 221
3) *Travaux du laboureur.*
Du temps et de la suite des travaux rustiques, 223

Description générale de la culture des Russes, page 224
Économie rurale dans le gouvernement de St. Pétersbourg, 225
Manière de sécher le bled. Description du four à bled, 229
Économie rurale de l'Ukraine, 231
Réflexions sur la culture dans les gouvernements méridionaux et septentrionaux, 234
De l'agriculture des Tatars, Votiaks, Tchérémisses et Mechthériaks, 238
III. Productions de l'agriculture.
1) *Grains.*
Seigle, froment, maïs, orge, avoine. Exportation de ces denrées, 240
Millet, épautre, bled sarrasin, manne, riz, 241
Pommes de terre, 244
2) *Fourrages*, 245
3) *Plantes employées dans les fabriques et les manufactures.*

Chanvre. Son exportation, page 247
Lin commun, de Valachie, d'Italie, de Sibérie. Son exportation, 248
Coton. Plantes qui le remplacent, 250
Plantes qui servent à la teinture. Garance, guède, safran, saflor, 254
Houblon, 259
Tabac, *ibid.*
Plantes dont on extrait de l'huile. Lin et chanvre. Olivier. Sésame, 260
Plantes aromatiques, 263
Plantes médicinales, 264
Plantes qui remplacent le thé, 265
Kali, 266
IV. *Réflexions générales sur l'état de l'agriculture et de l'économie rurale en Russie*, 268
De quelques obstacles qui s'opposent au perfectionnement de l'économie rurale, 271
Travaux inutiles qui privent les champs de bras, *ibid.*

Grand nombre de domestiques, pag. 274
Emigration des gens de la campagne vers les villes, page 276
Expressions de Catherine II sur cet abus, 279
Vie errante et nomade de plusieurs peuples des provinces méridionales, 280
Colonies établies pour l'avantage de l'agriculture, 283
Description générale de l'administration des fermes, 285
De l'Obrok, 286
Des corvées, 290
Voeux patriotiques. Assurer l'existence du cultivateur contre les actes arbitraires des seigneurs, c'est un moyen infaillible de faire fleurir l'agriculture, 292
Progrès que l'économie rurale a fait dans ces derniers temps, 295

CHAPITRE V.

Du Jardinage.

Plantes potagères. Légumes fins dans le voisinage de la capitale, page 295
Arbustes qui portent des fruits et des grains, 300
Le melon d'eau, objet important de la culture dans la Russie méridionale, 302
Arbres fruitiers. Importation de fruits étrangers, 303
Grands vergers de poiriers et de pommiers sur le Volga, et l'Oka, 304
Bois de cerisiers dans les provinces méridionales, 306
Fruits fins dans quelques provinces, 308

CHAPITRE VI.

De la culture des vignes.

Importation de vins étrangers, 310
1) *Culture de la vigne dans le gouvernement du Caucase.*

Notice historique sur cette culture auprès d'Astrakhan, page 311
Culture de la vigne sur le Térek, 315
Etat actuel de cette culture dans ce gouvernement, 316
2) *Culture de la vigne dans la Tauride*, 319
3) *Dans les gouvernements de Catherinoslof, Voznesensk, Kief et Saratof*, 320
Réflexion générale sur l'amélioration de cette culture en Russie, 321

CHAPITRE VII.

Des Forêts.

Raisons pour lesquelles les forêts ne doivent pas être négligées en Russie, malgré leur grand nombre, 330
De l'abondance des bois dans quelques provinces et de leur manque dans d'autres, 332
Des espèces de bois les plus communes et les plus utiles, 332

Exportation de bois et autres productions qui en proviennent, page 334
Consommation prodigieuse de bois, 335
État des forêts qui appartiennent aux particuliers, 338
Administration de celles qui appartiennent à la couronne, 341
Réflexions sur la police forestière et les moyens de l'améliorer, 342

CHAPITRE VIII.

Des abeilles.

Importance de cette branche de l'économie rurale. Exportation de cire et de miel, 348
Provinces où l'on s'y applique, 349
Des abeilles sauvages des Bachkirs, *ibid.*
Réflexions sur l'éducation des abeilles, 351

CHAPITRE IX.

De l'éducation des vers a soie.

Importation de soie brute et manufacturée, 354

Des provinces où le mûrier est indigène, page 355
Gouvernements où l'on pourrait élever des vers à soie, 356
État de cette branche de l'industrie sur le Térek, ibid.
le long de l'Akhtouba, 357
dans les environs de Kief, 359
De son rapport, et des moyens de l'augmenter, 360
Exemple de l'éducation des vers à soie, introduite avec succès dans le nord de l'Europe, 361

CHAPITRE X.

De l'exploitation des mines.

Histoire des mines de Russie jusqu'au règne de l'impératrice Catherine II, 364—375
1650 *Établissement de la première mine sous le tsar Alexis Michaïlovitch.*
1698 *Pierre-le-Grand s'instruit dans les mines de la Saxe, et engage des mineurs saxons.*

1701 *Découverte des mines d'Olonets, et*
1703 *de Perm et d'Oural, par l'éprouveur Bluher.*
1704 *Commencement de l'exploitation des mines d'argent de Nertchinsk.*
1714 *Progrès de l'exploitation des mines d'Olonets, sous la direction d'Hennin.*
1719 *Établissement du collége des mines.*
Rapport des mines de Perm, sous la direction d'Hennin.
Priviléges accordés aux propriétaires des mines.
Loi sur les mines.
1727 *Découverte des mines de Kolyvan par Démidof.*
1737 *Suppression du collége des mines, et établissement du directoire général.*
Établissement des emphythéoses.
1739 *Découverte de la mine d'or de Voits dans les monts Olonets.*
Les mines de la couronne sont affermées.
1741 *Le collége des mines est rétabli, et les fermes cassées.*

1745 *La couronne prend possession des mines de Kolyvan.*

1748 *Commencement de l'exploitation des mines d'argent du Schlangenberg.*

1754 *Commencement de l'exploitation des mines d'or des monts Oural.*

Progrès des mines de Nertchinsk.

État des mines sous le règne de Catherine II, et valeur de leurs produits depuis leur découverte.

1. *Mines d'or.*
   1) *Mines de Bérésof près de Catherinebourg dans les monts Oural, pag.* 376
   2) *Mines de Voits dans les monts Olonets,* 377
2. *Mines d'or et d'argent.*
   1) *Mines de Kolyvan dans les monts Altais,* 378
   2) *Mines de plomb tenant or et argent, de Nertchinsk,* 379
3. *Mines de cuivre, dans les monts Oural, Altais et Olonets,* 380
4. *Mines de fer dans la plupart des montagnes et ailleurs.* 381

Administration des mines.

1. *De celles de la couronne.*

1) *De celles qui sont sous la direction du cabinet,* page 383

2) *De celles qui sont sous la direction du sénat et des chambres de finance,* 385

2. *De celles de la banque d'assignation,* 386

3. *De celles qui appartiennent à des particuliers.*

A qui appartient le droit d'en exploiter, 386

Des droits des propriétaires. Édit de 1782, 388

Des impositions sur les mines, 389

Des avantages de l'exploitation des mines, 391

De la manière dont ces mines sont administrées, 393

Des ouvriers.

1. *Maîtres-ouvriers,* 394

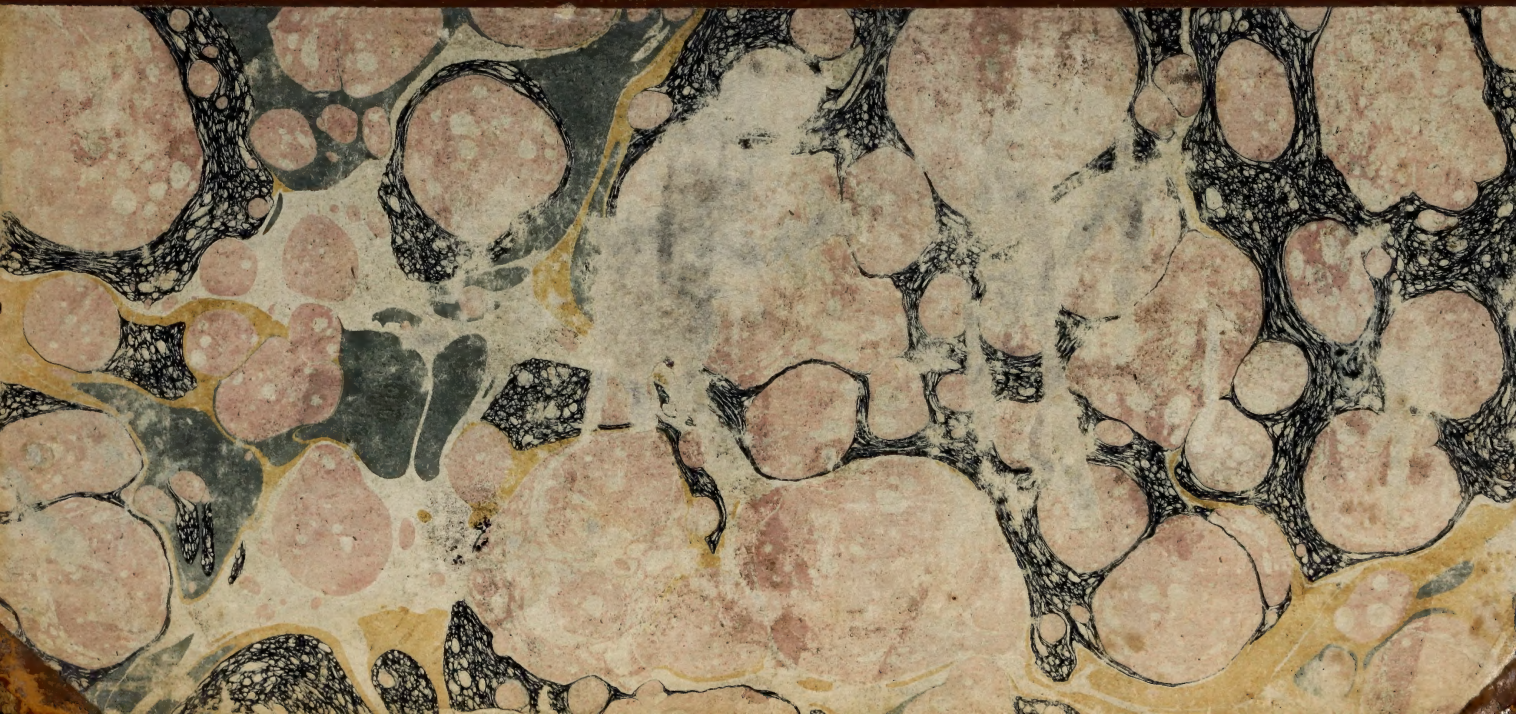
2. *Paysans attachés aux mines. Leur sort adouci par Catherine II,* 398

3. *Serfs*, page 400
4. *Gens libres. Leur manque est un des principaux obstacles à l'exploitation des mines*, ibid.
Apperçu général de toutes les productions des mines, 401

CHAPITRE XI.

DES SALINES.

1. *Sels fossiles*, 407
2. *Marais salans. L'Ielton. Lacs d'Astrakhan, de la Tauride, de Kolyvan*, 408
3. *Sources de sel.*
Salines de Solikamsk, 409
De Staraïa-Roussa, 411
D'Arkhangel, sel marin, 412
Total des produits de toutes les salines, ibid.
Réflexions, 413
Réglement concernant les salines, 415
Estimation de toutes les productions minérales annuelles de la Russie, 419
Exportation générale de toutes les productions naturelles de la Russie, 420
Conclusion, 422

Notes et pièces justificatives, 1 — 54

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU SECOND VOLUME.